N° 703 38e Année Tome CXCIX 1er Octobre 1927

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | *Étranger*...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1927

1er Octobre — 1er Novembre 1927 Tome CXCIX

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVII

LES PROJETS LITTÉRAIRES D'ÉMILE ZOLA AU MOMENT DE SA MORT

D'APRÈS DES DOCUMENTS ET MANUSCRITS INÉDITS

—

Il y a vingt-cinq ans, ce 29 septembre, mourait Emile Zola, frappé par un accident banal et tragique. A quoi bon évoquer les circonstances de cette catastrophe? Ne cite-t-on pas l'exemple de la « mort de Zola », comme celui de la « Grotte du Chien », à tous nos écoliers d'aujourd'hui quand il s'agit de leur expliquer les méfaits de l'oxyde de carbone? Mais ce qu'il n'est point négligeable de rappeler, c'est l'émotion extraordinaire qui s'empara de l'opinion mondiale à la brusque et incroyable nouvelle de cette mort. Partout, dans toutes les classes de la société, en France, en Europe, dans les deux Amériques, ce fut une minute de stupéfaction et de deuil. On ne pouvait croire à la disparition de cet homme qui incarnait si puissamment aux yeux de l'Etranger la France démocratique et moderne; on lui attribua même, un instant, des causes mystérieuses. Crime? Suicide? Et il ne fallut rien moins que les irréfutables conclusions de l'enquête officielle et de l'autopsie médico-légale pour calmer les esprits.

Depuis trente années, l'écrivain qui venait de tomber, foudroyé, en pleine santé, en plein travail, avait étonné, révolté, conquis, rudoyé, le monde, par la force de ses polémiques. Ses livres déchaînaient des orages. Le poids

et la masse de son œuvre lui constituaient une sorte de piédestal gigantesque. Il sortait à peine d'une lutte effroyable, où, presque seul — tel le docteur Stockmann de *L'Ennemi du Peuple,* il s'était dressé contre la Foule ignorante et fanatisée. Ses adversaires, et l'on sait combien ceux-ci furent nombreux, acharnés et féroces, eurent eux-mêmes l'impression d'un vide. Chez tous, le sentiment était unanime : c'était une force qui venait de s'anéantir (1).

Les médecins, qui examinèrent, après son décès, le corps d'Emile Zola, n'avaient constaté chez lui aucune tare physiologique, aucune lésion organique. « Il était bâti pour vivre cent ans », avait déclaré l'un d'eux. D'après les témoignages de ses familiers, les combats de l'Affaire Dreyfus, bien loin de l'avoir abattu, lui avaient insufflé une foi et une vigueur nouvelles. Ses *Evangiles,* s'ils ne dénotent pas une modification très sensible de sa manière littéraire, témoignent d'un renouvellement de ses idées morales et d'un complet rajeunissement. C'est pendant son année d'exil en Angleterre (1899) qu'il avait commencé d'écrire *Fécondité. Travail,* que traverse un souffle épique, peut être placé, en diptyque, à côté de *Germinal.* Zola venait de terminer *Vérité* (2). On sentait que le grand écrivain était loin d'avoir dit son dernier mot. Il avait soixante-deux ans. Tout annonçait pour lui une suite d'années fécondes et glorieuses. Voltaire ne comptait-il pas 65 et 74 ans quand il composa *Candide* et *La Princesse de Babylone?* Cervantès acheva *Don Qui-*

(1) Un collectionneur, M. Alphonse Ochs, aujourd'hui décédé, a eu l'idée de réunir l'ensemble des articles nécrologiques écrits sur Emile Zola. Cette collection, qui comprend une cinquantaine d'in-folios, rédigés en 38 langues ou dialectes différents, a été léguée, en 1910, à la Bibliothèque des Travaux historiques de la ville de Paris (Hôtel Lepelletier, Saint-Fargeau).

(2) « Mon bon ami, j'ai enfin terminé cette terrible *Vérité* qui, pendant un an, m'a demandé de grands efforts. L'œuvre est au moins aussi longue que *Fécondité,* et il s'y trouve une telle diversité de personnages, un tel enchevêtrement de faits, que jamais mon travail ne m'a demandé une discipline plus étroite. » (Lettre à Alfred Bruneau, 8 août 1902.) *Correspondance* d'Emile Zola. *Les Lettres et les Arts,* p. 357.

chotte à 67 ans, et Gœthe, *Le Second Faust,* à 82 ans. Tolstoï avait plus de 70 ans quand il écrivit *Résurrection.* La vieillesse de Victor Hugo ne fut-elle pas remplie d'éclairs? Rien, donc, ne nous interdit de penser que Zola aurait pu connaître un pareil sort, si le destin lui avait permis d'échapper à l'accident qui le terrassa.

§

Zola, en 1902, est plein de projets. C'est ainsi qu'il m'apparut au cours de la dernière visite que je devais lui faire, au mois de juin de cette année-là, un peu avant son départ pour Médan. Il se montrait plein de confiance. Son grand souci était de terminer *Vérité,* afin d'entreprendre *Justice,* le dernier de ses *Quatre Evangiles.* Il me fit part de l'idée qu'il avait d'écrire un roman sur le Sionisme. Le thème d'une Jérusalem rebâtie, en plein Orient, par les fils disséminés d'une antique race, excitait son enthousiasme. Cela lui permettrait de dérouler une de ces fresques comme il savait les brosser et de « renouveler sa palette ». Seulement, il lui fallait, ainsi qu'il le disait, se documenter sur place; et la pensée d'un long voyage inquiétait un peu le sédentaire que fut Zola, comme, d'ailleurs, la plupart des écrivains de sa génération.

Il me parla abondamment de ce projet. Aussi ai-je cru longtemps que le Sionisme devait être le grand thème sur lequel il bâtirait *Justice.* Vraiment, aucune fatigue n'était visible chez Zola. Il me confia, malgré tout, sa lassitude du genre de vie qu'il menait. Sa villa de Médan, qu'il s'était plu pourtant à orner d'objets précieux et de fleurs rares, avait même perdu pour lui son charme d'autrefois. Il rêvait d'échapper aux ennuis de la célébrité, aux à-côté de la gloire, qui l'excédaient. Il pensait à aller vivre dans quelque coin lointain et tranquille, au bord de la Méditerranée, en Corse, par exemple. On ignorerait tout de lui, jusqu'à son nom. Il s'y serait fait appeler Pascal ou

Durand. Déjà, il avait dû s'imposer à Londres un semblable incognito, et il s'était admirablement trouvé de cette obscurité volontaire. Combien cette retraite lui serait propice pour entreprendre la nouvelle série de drames qu'il méditait, car il était las d'écrire des romans, las surtout de la forme narrative qu'il employait depuis quarante ans. Je me souviendrai toujours de ce dernier entretien que j'ai eu avec Zola. Je ne devais plus le revoir que sur son lit de mort, un lit chargé de fleurs, la face inerte, fardée par les embaumeurs, ce qui lui donnait, sous la profusion des lumières électriques, la singulière apparence de quelque saint de l'Ecole byzantine.

Cependant, je n'aurais jamais évoqué ce souvenir publiquement, si, voici quelque temps, certains documents ne m'étaient tombés entre les mains, et qui confirment en partie les confidences que je viens de rappeler. Ces documents, trouvés parmi les papiers laissés par le Maître et pieusement conservés par Mme Emile Zola, se composent d'une sorte de plan-préface des *Evangiles,* d'un recueil de notes intitulé *Pour Justice,* et du projet d'une série de drames, portant le titre de *La France en Marche.* Ces manuscrits nous ont paru très importants, ne fût-ce que pour fixer la mentalité du grand romancier vers la fin de sa vie. Aussi, mon beau-frère, le docteur Jacques Emile-Zola, et notre ami, M. Eugène Fasquelle, exécuteur testamentaire de Mme Zola, n'ont-ils pas hésité à me les confier pour me permettre de les étudier. C'est le résultat de ce dépouillement qu'on va trouver ici.

§

Ainsi que je l'indiquerai dans les commentaires pour l'édition des *Œuvres complètes d'Emile Zola,* que prépare M. François Bernouard, Zola, tout d'abord, concevait théoriquement ses romans. Il en étudiait et en traçait les grandes lignes. Avant de les vivre, il les pensait en philosophe et en sociologue. On peut dire que, chez lui,

« l'objet » de l'œuvre précède le sujet. C'est seulement quand ce travail préliminaire est achevé, que le poète, l'artiste, intervient à son tour, que les personnages s'ébauchent et se précisent, que l'action se combine, que les matériaux et les documents amassés s'animent et prennent vie. « Emile Zola, imaginant un roman, a écrit le docteur Toulouse (3), part toujours d'une idée générale. Il se propose d'étudier un milieu, un mouvement, une catégorie d'individus... Il pose l'idée générale qui domine l'œuvre, puis, de déduction en déduction, il en tire les personnages et toute l'affabulation. Il écrit pour penser comme d'autres parlent. » Tous les critiques qui ont étudié, à la Bibliothèque Nationale, les ébauches, notes et plans qui accompagnent les manuscrits des *Rougon-Macquart* — depuis M. Henri Massis jusqu'à M. F. Doucet, l'auteur de ce livre remarquable, *L'Esthétique de Zola,* — sont tombés d'accord pour reconnaître cette méthode.

C'est de cette méthode qu'il importe de se pénétrer avant d'aborder les pages qui vont suivre. Zola n'y apparaît qu'en la période préparatoire. Les morceaux que nous reproduisons ne sont donc que des *soliloques,* rédigés pour l'écrivain seul et qui n'ont jamais été destinés à un autre public que lui-même.

Le premier de ces manuscrits, intitulé *Les quatre Evangiles,* a dû être écrit à Londres en 1899; il explique et éclaire les notes du dossier *Pour Justice,* que nous reproduisons plus loin (4).

LES QUATRE ÉVANGILES

Les trois Evangiles (5), titre général de trois romans *Fécondité, Travail, Justice* qui feront suite à ma trilogie des Trois Villes, *Lourdes, Rome, Paris.*

(3) Dr Toulouse : *Enquête médicopsychologique. Emile Zola,* p. 269 et 270.

(4) Tous les passages relatifs à *Justice,* imprimés en italiques, ont été soulignés par nous.

(5) Le manuscrit porte en surcharge : « *Les quatre évangiles,* j'ai ajouté *Vérité...* »

Dans le premier, *Fécondité*, je traite le sujet qui m'a hanté sous le titre *Le Déchet*. Mais j'attendris le sujet et je l'élargis, en en faisant un chant à la fécondité. Rendre *esthétique* la femme féconde, avec Jean, fils de Pierre et de Marie, la femme qui nourrit, la femme qui a beaucoup d'enfants. Contre la virginité, la religion de la mort, et pour l'expansion de tous les germes. D'abord, pour la patrie féconde, la natalité augmentée en France, petit côté patriotique, puis le sujet étendu à l'humanité tout entière. Dans *Fécondité* je crée la Famille.

Travail est l'œuvre que je voulais faire avec Fourier, l'organisation du travail, le travail père et régulateur du monde. Je garde pour héros Jean, fils de Pierre et de Marie. Et je crée avec lui la Cité, une ville de l'avenir, une sorte de phalanstère. C'est là qu'est la difficulté, pour faire un livre vivant et humain. La douceur et la santé par le travail. Montrer la nécessité du travail pour la santé physiologique. Un hosannah au travail créant la cité. La ruche en travail, et faire découler de là tous les bonheurs. Mais redouter l'idylle, le fleuve de lait. La nécessité des loups dans la bergerie. Je vois bien des tableaux séduisants du travail, les travaux manuels anoblis, les travaux de la terre surtout, pittoresques moissons, etc. (et ma *Terre*). Enfin arriver à constituer la cité par le travail.

Puis Justice *me donne le troisième palier, le sommet, en créant l'Humanité par-dessus les frontières. Plus que la grande patrie humaine. Les Etats-Unis d'Europe. L'alliance de toutes les nations. La question des races, race latine, race germanique, race saxonne. Et le grand baiser de paix. La question peut être ramenée d'abord au désarmement général. Ce qui donnera au moins une actualité au sujet. Imaginer une croisade, pour cela un vieil apôtre, grande figure qui entraîne Jean par le monde. Et leur visite à chaque peuple, ce qu'ils disent à chaque peuple, à chaque roi. Cela varierait les cadres. C'est là le livre que j'ai rêvé, dont chaque chapitre serait consacré à un peuple, et dont j'irai lire à chaque peuple son chapitre. Cela donnerait peut-être un cadre original. Avec une apothéose de la paix finale. Je crée ainsi l'humanité. Et d'un roman à l'autre, j'élargis mon cadre (très important), d'abord dans une maison avec* Fécondité, *ensuite dans une ville avec* Travail, *enfin par le vaste monde avec* Justice. *Ce mot Justice pour être expliqué doit être pris dans le sens de solidarité, comme moyen, et pour le bonheur, comme but. La femme de Jean et ses enfants mêlés dans les trois.*

Les avantages. — Je mets le récit des trois volumes dans la bouche de Jean, et cela suffira à renouveler ma forme. L'imparfait évité, l'indicatif employé le plus souvent, et les rêves, toutes les effusions permises. De la sorte, je puis contenter mon lyrisme, me jeter dans la fantaisie, me permettre tous les sauts d'imagination dans le rêve et l'espoir. Je voudrais un optimisme éclatant. C'est la conclusion naturelle de toute mon œuvre : après la longue constatation de la réalité, une prolongation dans demain, et, d'une façon logique, mon amour, de la force et de la santé, de la fécondité et du travail, mon besoin latent de justice, éclatant enfin. Puis, je finis le siècle, j'ouvre le siècle prochain. *Tout cela basé sur la science,* le rêve que la science autorise. Je suis content surtout de pouvoir changer ma manière, de pouvoir me livrer à tout mon lyrisme et à toute mon imagination. Mais surtout tremper cela de bonté, de tendresse. Un cantique de bonté, de tendresse, je ne saurais trop insister. Toute une floraison admirable sortant de là. Il faut que ce soit poignant et éclatant.

Les dangers. — Ennuyer le public, faire une œuvre factice et morte, du moment que je sortirai de l'humanité, de la vérité vraie. Rien n'est plus glacial que les fantaisies, que les symboles trop longtemps prolongés. Une « Icarie » est illisible. Et le rêve de la fraternité universelle fait sourire. Donc, c'est là le grand écueil qui m'a fait hésiter un instant à me lancer dans ce grand travail; et si je passe outre, c'est que le danger m'attire et que, justement, le renouvellement de ma manière peut être dans cette formule nouvelle et inquiétante. Mais je ne saurais trop me méfier et m'efforcer de mettre de l'humanité dans le deuxième et le troisième roman surtout. Il faut que sous l'affabulation toute une humanité s'agite, très intense. L'intérêt pour le public, c'est ce que je veux. Il faut que ces romans n'aillent pas qu'à des lettrés, mais passionnent les femmes. Donc, nécessairement, tout un côté dramatique et tendre, mais d'une intensité décuplée.

J'en arrive à quelques premiers détails sur *Fécondité.* C'est l'œuvre que je vois actuellement le mieux. Je prends Jean, le fils de Pierre et de Marie. Sa mère (cadeau à Paris), en l'élevant au-dessus de Paris, lui a dit qu'il ferait la moisson d'or. Donc, cela ne devrait se passer qu'au vingtième siècle. Mais je ne fixerai aucune époque, je laisserai les dates vaguer. Et je vois autant de chapitres qu'il y a de cas dans la natalité, dans la question de la population d'un pays. D'abord la conception. Jean fait un enfant à sa femme et je mets par-dessous,

à l'aide de faits et de personnages, toutes les tricheries dans la conception, la semence perdue volontairement ou non, tous les drames et les comédies de l'alcôve, et Jean y est mêlé, et c'est en rentrant, la nuit, qu'il fait un premier enfant à sa femme; l'expansion des germes, tout ce qui se sème et se perd, que le vent apporte et emporte, un grand tableau d'une couleur intense. Puis les couches de la femme, et tous les drames et les comédies qui se rapportent aux couches, intérieurs des sages-femmes, avortements, enfants tués avant de naître, enfants tués après qu'ils sont nés, les chirurgiens opérateurs retranchant les utérus. Puis la femme de Jean nourrit, et c'est ici les bureaux de nourrices, les mères qui ne nourrissent pas. — Puis les autres enfants de la femme de Jean, et les bourgeois réduisant leur famille, l'égoïsme et la prudence, toutes les raisons qui font que la natalité baisse dans un pays. Je veux remettre à la mode la femme qui nourrit, qui a beaucoup d'enfants, et je montrerai donc la femme de Jean superbe, une créature admirable, entourée de ses enfants, le bonheur dans la maison, la gloire, l'éclat de tendresse et de joie. — Le plan est de mettre la réalité des épisodes désastreux, l'état actuel, par-dessous l'exemple et le bonheur de Jean et de sa maison, et de revenir toujours à lui et aux siens pour les exalter. — Donc, créer des groupes de personnages secondaires qui me donneront ce qui existe, mêler Jean à leur vie, les lui faire juger et condamner, non seulement en parole, mais aussi par sa propre vie. Réduire le nombre de ces personnages secondaires au strict minimum pour qu'ils représentent seulement les cas nécessaires. J'ai Jean et sa femme, vieillis, entourés de leur nombreuse famille, s'adorant dans leurs enfants et leurs petits-enfants. Je songe que si je les fais vieillir là, tout de suite, ils seront trop vieux pour *Travail* et pour *Justice*. Il faudra sans doute annoncer tout de suite, dans une préface, où Jean parlera lui-même, disant qu'il va écrire ses mémoires et qu'il divisera sa vie en trois, la famille, la cité, l'humanité. Cela aurait le bon côté de poser tout de suite la série, de rendre la division claire et de me faciliter le plan général.

Je vois *Fécondité* dans une maison avec un jardin. Faudra-t-il prendre *Paris*? Cela me paraît indiqué. Et pourtant je ne crois pas que cela soit possible. Car s'il crée la ville, ensuite, ce ne peut être Paris. Donc à chercher. — Ensuite, *Travail* est dans une ville, dans une cité que je crée ville d'industrie et de lettres, à voir. — *Enfin* Justice *est par le*

monde, par les différents peuples, une croisade, la prédication d'un apôtre, pour le désarmement (6).

§

« Je veux écrire un roman, disait Zola, je commence un dossier. » C'est maintenant le « dossier », le dossier embryonnaire de *Justice* que nous avons sous les yeux. Comme il est resté mince! Une vingtaine de coupures de journaux et autant de notes manuscrites, vingt et un feuillets exactement sur des quarts ou huitièmes de pages. Les notes sont jetées plutôt que rédigées. L'écriture en est crispée, nerveuse, souvent difficile à lire. Voilà seulement ce que nous possédons sur cette œuvre qui ne devait jamais être écrite, où le grand écrivain rêvait de mettre le meilleur de lui-même, toutes les forces d'idéalisme qu'il avait dû contenir au fond de soi, au cours de sa longue, cruelle et magistrale étude de la réalité contemporaine... Oui, de grises coupures de journaux, des rêveries à peine formulées sur de petits bouts de papier... Quels regrets et quelle tristesse quand on a lu plus haut tout ce que le Maître se proposait de réaliser sous ce titre magnifique, le plus beau qui soit peut-être, *Justice*.

Comme le précédent manuscrit, ce petit dossier ne porte aucune date, mais il n'est pas malaisé de situer celle-ci, d'après les quantièmes des journaux. Nul doute qu'il n'ait été réuni de décembre 1900 à avril 1901. Pris tout entier par l'élaboration de *Vérité*, Zola avait dû le délaisser par la suite.

Les articles découpés par Zola au hasard de ses lectures nous renseignent sur ses préoccupations à cette

(6) On remarquera qu'Emile Zola a quelque peu modifié son projet primitif. D'après ces pages, la Série ne comprenait d'abord que trois livres au lieu de quatre. L'auteur ne prévoyait à ce moment qu'un seul personnage central qui aurait été Jean. Par la suite, il a préféré créer un héros pour chaque roman : Mathieu pour *Fécondité*, Luc pour *Travail*, Marc pour Vérité. Jean Froment n'aurait plus été que le héros de *Justice*. De même, Zola a renoncé à mettre dans la bouche de Jean, sous la forme de récit direct, l'histoire des différents « Evangiles ».

époque (7). Ce sont les questions de la Paix, de l'arbitrage, du désarmement, et c'est le problème de la reconstruction de l'Europe, qui le hantent et le retiennent à cette époque. A ce seul point de vue, déjà, il n'est pas douteux que *Justice* aurait retrouvé à l'heure présente un regain d'actualité. Telles idées qui appartenaient, du temps de Zola, au domaine du rêve et de la chimère, ne commencent-elles pas aujourd'hui à être examinées pratiquement dans les Chancelleries, ne font-elles pas l'objet de conférences où prennent part des diplomates, des hommes d'affaires et des techniciens? La discussion des idées « locarniennes » ne remplit-elle pas tous les journaux?

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les notes ci-dessous, les tendances de Zola sont — alors — nettement orientées vers le socialisme. Cependant, son patriotisme initial y demeure évident, et lorsqu'il parle de la France,

(7) Voici la nomenclature de quelques-uns d'entre eux :
Etats-Unis d'Europe (*Petite République*), Amilcare Cipriani;
Faits nouveaux (*Figaro*), Gaston Deschamps;
L'Instinct d'Humanité (*Figaro*), Marcel Prévost;
L'Idée de Paix, à propos d'un livre de M. Georges Goyau (*Le Temps*), Alfred Mézières;
L'Opinion de l'Europe (*Le Siècle*), Théodore Duret;
Un passage d'Herbert Spencer. *La Morale Evolutionniste*, p. 24;
Un article sur la Déclaration des Droits de l'Homme (*Petit Temps*, 31 mars 1901);
L'Arbitrage, conversation avec Novicow (*Le Figaro*, 4 décembre 1900), Jules Huret (avec cette suscription de la main de Zola : acheter pour « Justice » Fédération de l'Europe, par Novicow, chez Alcan);
Vers la Langue Internationale (*Le Siècle*);
Une page du *Bloc*, où, répondant à Björnson, Clemenceau écrit : « Rêver d'une paix universelle fondée sur la *force* des groupements humains au regard l'un de l'autre, c'est transposer les termes de notre paix précaire d'aujourd'hui, — baïonnettes au canon et fusils chargés, — sans changer le fond du système. La paix ne sera vraie, la paix ne sera féconde qu'à la condition d'être librement consentie par des peuples non de puissance militaire agrandie, mais de conception sociale plus haute (*ce passage est souligné au crayon bleu*);
Björnson et la mentalité française (*La Plume*), Jean Rodes;
La Revanche de 'Eau contre la Houille (*Le Figaro*), Jules Huret;
Un article de Jaurès dans la *Petite République* : « C'est la Nation qui longtemps encore fournira le cadre historique du socialisme, le moule d'unité où sera coulée la justice nouvelle (*ce passage est souligné au crayon bleu*);
La Racine du Mal, article de Tolstoï, traduit du russe dans *Pages Libres*;
Interview de Pérez Galdos (*Le Siècle*, 26 avril 1901).

« notre France », on le sent pénétré de la plus sincère ferveur et d'un grand amour. A la France, il rêve d'assigner le rôle chevaleresque de la Nation élue. « La France, messie, rédemptrice, sauveuse, reine », écrit-il. Devenu révolutionnaire à la fin de ses jours, ce Latin conserve le sens d'une Révolution constructive, et l'on peut croire qu'il n'aurait jamais été entamé par le nihilisme mystique du communisme slave ou asiatique :

POUR « JUSTICE »

Pour *Justice* reprendre ma phrase : « Il faut que la France de la Révolution donne un jour au monde la Justice, comme elle lui a donné déjà la Liberté. »

En somme, il faudrait logiquement que ce fût mon sujet. La France donnant au monde la Justice.

—

Pour *Justice.*

Prendre la fin de *Vérité.* Famille enfantée, cité fondée, nation constituée et maintenant l'humanité.

La France sauvée de la mort par l'instruction. Rome battue. Et maintenant la libératrice, la justicière pouvant continuer à faire son œuvre par le monde. La Révolution achevée. La nation est constituée par la vérité et par la justice. La famille par l'amour, la cité par le travail.

—

L'humanité, moins faite pour le meurtre que pour le travail et la paix (Maeterlinck).

Montrer l'humanité allant vers la paix par le travail. Les premiers temps du monde, la guerre. L'être nu qui se défend contre son semblable, contre la nature, et le travail de paix se faisant peu à peu.

Bien insister sur ce fait que notre France, qui semble se déchirer elle-même, s'accuser, faire la confession publique de hontes et de fautes (par nos romans, par l'affaire Dreyfus, par notre république cahotée), n'est qu'en mal de vérité. Elle est grosse de vérité et de justice, elle détruit le roi-maître, le prêtre, le militaire, toutes les formes du passé, pour aller à l'avenir. Elle fait, par son génie, table rase, en s'opérant cruellement elle-même; et c'est ainsi qu'elle est à l'avant-garde de la démocratie, par le libre examen préparant la cité future.

Si les autres peuples paraissent plus sages, plus propres, c'est qu'ils mentent, qu'ils cachent, qu'ils vivent sur le passé. Quand la France aura fait la vérité et la justice (*son calvaire douloureux*), tout craquera, sombrera chez les voisins. La France messie, rédemptrice, sauveuse — Reine.

—

Tout le passé s'abolit, majesté royale, grandeur militaire, la Russie sans industrie et l'Amérique. En France, bêtise du nationalisme monarchiste. Le retour au passé impossible. Une patrie fermée, revenant en arrière, à la force des armes, à la majesté d'une cour, se ferait écraser — L'avenir à l'industrie libre, conquérante du monde, à l'expansion au dehors. Donc, dans *Justice,* cette expression. Toujours en avant vers plus d'humanité. Dans *Vérité* la patrie. Dans *Justice,* vers l'humanité.

—

Hernuchine dit :

— Avec vos hommes libres (faits par l'instruction), je vous défie de faire des soldats, et comment la patrie se défendrait-elle, en cas de guerre? *Travail,* p. 309.

La bataille décisive, maintenant, se livrera sur le terrain intellectuel et économique. C'est le sujet de Justice. La nation directrice (la France) sera celle qui résoudra la première la question du travail, etc... La justicière. — Le mouvement socialiste. — Le règne de la force pure s'achève. — Autre période. La France avec ses savants et ses penseurs, plus à craindre pour les empires voisins, que la France avec ses soldats et ses canons. Elle ébranlera et détruira (sa mission) les derniers trônes.

—

« Un pays dont la vie est basée sur l'armée et la terreur que celle-ci devrait inspirer n'est pas redoutable. Un pays qui, comme la Russie, dépense 40 millions de livres — un milliard de francs — par an pour ses armements et à peine 3 — 75 millions de francs — pour l'instruction publique, cesse d'être un danger. Tandis que les Etats-Unis avec leur budget de 23 millions de livres — 575 millions de francs — pour l'instruction et seulement 10 millions — 250 millions de francs — pour la guerre, voilà le danger pour nous autres Japonais; car la force et le progrès industriel des Etats-Unis n'ont plus de limites. » (*Traduction d'un article japonais.*)

—

Tout ce dont on a voulu me salir — Ma mission — Table rase — Dire la vérité au pays, à la patrie. Toute mon œuvre de franchise qu'on accuse d'être une catastrophe pour la France. Dans les autres pays (Angleterre et partout) hypocrisie, flagornerie, tout cacher pour exalter la patrie, ne pas avouer devant les autres nations — Le résultat désastreux de cela, où cela nous a mené en 70. Et ce qui fait qu'on ne nous comprend pas (Björnson). C'est ce qui nous met plus en avant, notre examen de conscience et notre manque de respect, tous les cadres brisés, marche pour autre chose dans de l'anarchie. Les peuples qui s'adulent et qui meurent (Italie, Espagne, Pologne). Il faut de la vitalité pour faire ce que nous faisons et de l'espoir en l'avenir. La vraie mission : se renouveler. Incarner cela dans un personnage.

—

Pour Justice. Si jusqu'ici l'histoire a été faite des institutions militaires, maintenant la lutte commerciale remplace la lutte militaire. Les ingénieurs, les industriels, les commerçants. La houille blanche, une nation grande par son charbon... Les chefs militaires ne doivent que préparer la guerre — les mettre sous la dépendance des chefs industriels.

—

Dans *Justice*, je peux donc faire que Jean tienne l'armée. Un Picquart, mais organisé dans un autre sens, arrivant à être contre la guerre, pour la fédération des nations, pour l'arbitrage.

—

Dans *Justice*, le centre, le pivot, c'est qu'on ne tient pas compte de l'avancement du peuple, du socialisme qui libère peu à peu tous les peuples. On ne compte que sur la force brutale, on donne l'empire du monde aux Anglo-Saxons, contre les Latins, sans voir qu'un mouvement du peuple emporterait tout. Les empires seraient balayés par l'idée de justice, si cette idée mettait tous les peuples debout. Les politiques, les diplomates, prédisant l'avenir, et ne tenant pas compte de la force du peuple en marche, quel aveuglement!

—

Quoi qu'en puisse dire Ibsen, « l'homme fort » n'est pas « l'homme seul », mais l'homme uni par la pensée et par le cœur à tous les autres hommes, l'individualité en qui vit l'humanité entière. (Alfred Fouillée.)

Là est le sujet de mon roman *Vérité* ou plutôt *Justice*. Mon

héros sera seul d'abord, au milieu de la foule trompée; mais s'il triomphe ensuite, c'est qu'il incarne, c'est que sa pensée résume celle de l'humanité tout entière; et plus tard, l'humanité lui revient dans la victoire...

—

L'idée que le cycle militaire est fini pour la France. Si elle s'y entête, la défaite certaine : les causes de cela (race latine, épuisement particulier). En faire l'histoire, chevalerie, longues guerres, esprit de conquête, militarisme actuel, basé sur l'idée monarchique et l'idée religieuse. Mais la révolution et rôle nouveau de la France, l'avenir est là. Elle est l'ouvrière de la démocratie, le grand fait du XIXe siècle est l'avènement de la démocratie. Donc, pour que la France soit l'avenir, il faut qu'elle soit la démocratie, la vérité, la justice, contre le vieux monde du catholicisme et de la monarchie... Et dès lors, la France démocratique, révolutionnaire, ouvrière de la juste répartition de la richesse, accomplissant toutes les réformes, république idéale, est invincible, est la force irrésistible de demain. Elle fera crouler autour d'elle toutes les monarchies, toutes les églises, elle conquerra tous les peuples par l'idée. Elle a commencé en 89, en 48. Tous les trônes tomberont, tous les peuples la suivront. L'éducatrice, la victorieuse de demain. Si nous nous jugeons (à l'encontre de l'hypocrisie anglaise), si nos romans disent la vérité, si nous nous sommes déchirés pour l'affaire Dreyfus, c'est que nous sommes en avance des autres peuples, en avant de leur hypocrisie, de leur routine, sur le chemin de la vérité et de la justice. Si nous la réalisons, nous serons les plus forts, même contre l'Allemagne et l'Angleterre armées.

Incarner cela dans des personnages du passé et du présent.

—

Kipling donné comme le représentant de la conquête mondiale de l'Anglo-Saxon, le professeur d'énergie qui enseigne à l'Angleterre la conquête du monde. L'Anglais ayant pris au Juif son Jéhovah religieux, mettant avec lui le dieu atroce des batailles, son ambition devient son droit, son devoir. Certitude qu'il est le peuple élu par ce Dieu pour posséder le monde. Appétit énorme, Egoïsme, Orgueil. Stabilité des institutions pour y trouver la force. Hypocrisie pour cacher les plaies. N'avoue pas tes vices ni tes crimes, pour rester l'élu de Dieu, le premier peuple de la terre, auquel l'empire est destiné. Et rayonnant, de son île, pour la conquête des conti-

nents. Mais cela ne pourra durer... Que la croyance au dieu d'égorgement, de conquête, s'écroule, que la répartition du travail et de la richesse se fasse, et toute cette puissance guerrière, brutale, despotique, disparaît (comme celle de l'Allemagne, dans d'autres conditions). Si la France est la vérité et la justice, elle n'a qu'à faire flamber l'idée, les peuples la suivront fatalement, le mouvement démocratique s'achèvera, et une ère nouvelle commencera pour le monde qu'elle aura instruit — L'idée aura vaincu — Kipling, professeur d'énergie, ne conduit que le vieux monde monarchique, sacerdotal, militaire, qui va disparaître. Le vrai professeur d'énergie est celui qui donnera aux peuples la force de la vérité et de la justice. Et il vaincra.

—

Sur le rôle de la France dans l'Histoire. Son âme. On la représente (pour la sauver qu'elle le redevienne) monarchiste, catholique, guerrière — (non, non, son patrimoine de puissance et de gloire n'est pas là). Il est avec nous. Expliquer. On veut nous fixer au sol. L'esprit vole. Les « ennemis » de l'âme de la France deviennent les républicains, les libres penseurs, les haïsseurs de la guerre. Pour la sauver, on nous rappelle à ces prétendues traditions, au passé, on fait appel à toutes les forces de réaction (voir les conférences de Brunetière). Pour moi, au contraire, rechercher si l'âme de la France n'a pas toujours été de liberté, de libre examen, de tendance idéale vers la justice, la vérité. Même sous la chevalerie, idéal lointain, pour le faible. Les chevaliers errants, Don Quichotte, les Croisades, la Réforme, les Philosophes, etc... Puis, surtout, les temps changés, l'idéal nouveau avec les Droits de l'Homme, la Révolution. La France chevalière du Droit et de la Liberté. C'est là son rôle vrai, sa grandeur parmi les peuples, sa mission, sa victoire de demain. Plus d'idéal guerrier devenu impossible; l'y rappeler c'est méconnaître sa marche vraie à travers l'Histoire.

§

Ce que nous révèlent ces notes intimes sur *Justice,* c'est la théorie générale de l'œuvre, je dirais presque le sens du prêche. Car Zola y a l'air de se prêcher à soi-même la Croisade future dont il va entreprendre la narration. Il semble se recueillir et s'exalter comme une sorte

de chevalier mystique pendant la veillée des armes. Quant à l'affabulation de sa chanson de geste, Zola n'est pas allé jusque-là. Il n'a même pas abordé l'ébauche de ses personnages. Un détail particulier à noter, pourtant : son intention de prendre comme modèle de Jean la figure du colonel Picquart, lequel avait été son compagnon dans le rude calvaire de « l'Affaire ».

Mais pour constituer la couleur, l'atmosphère, le ton de cette œuvre que le destin ne lui aura pas permis d'entreprendre, les éléments nous manquent. Chacun restera libre de la reconstruire imaginairement, en utilisant le souvenir des œuvres antérieures du grand romancier. Un sujet magnifique et ingénu, en somme! Une explosion des âmes, comparable à celle des Croisades, secouant les égoïsmes, éclairant les plèbes noires d'aujourd'hui. Une sorte de frénésie rappelant l'allégresse collective qui précéda les Fédérations, avec cette différence que les Fédérations. entrevues par lui, n'auraient plus eu pour théâtre des places de village ou même le Champ-de-Mars, mais l'Europe tout entière, et jusqu'au « vaste monde »... Une embrassade des continents, et, pour tout dire, une prophétie, une apocalypse à rebours, conçue dans la joie et dans la lumière, où les voix de la raison humaine auraient été substituées aux trompettes du Jugement. Sujet candide, mais aussi plein d'orgueil, lequel pouvait seul tenter un créateur de la taille d'Emile Zola, qui, dans les foules de *Germinal*, l'évocation des carnages monstrueux de *La Débâcle*, les cortèges de *Lourdes*, s'était affirmé comme un incomparable manieur de la pâte épique.

§

Zola n'avait pas fini ses *Quatre Evangiles* — *Vérité* inachevée, le rêve de *Justice* à peine ébauché — que, déjà, il méditait une série nouvelle. Cette série nouvelle aurait été intitulée *La France en marche*, et Zola en expose la conception dans le manuscrit qu'on va lire. Le

Maître de Médan y confirme son intention d'abandonner la forme du roman pour écrire une suite de drames. En somme, sa pensée n'était pas sans analogie avec celle d'Hugo, lorsque celui-ci entreprit son *Théâtre en Liberté.*

Mais le phénomène de ne concevoir ses œuvres que groupées dans un Cycle et formant un *tout,* voilà bien qui est dans la manière de Zola et dans son tempérament. Là, s'avère encore son sens du monumental. Ses soucis de style, qui participent de l'architecture, le portaient moins à agencer des mots dans une phrase qu'à ordonner des pages dans un chapitre, et même des livres tout entiers dans des ensembles plus larges. Malgré soi, on pense à ce curieux jugement de M. Abel Hermant : « Dans une œuvre isolée, si vaste soit-elle, l'air lui manque. Les sujets de romans s'offrent à lui par groupes : où d'autres conçoivent un livre, il conçoit une bibliothèque (8). »

LA FRANCE EN MARCHE

Je veux faire pour la troisième République ce que j'ai fait pour le second empire : une série d'œuvres, où se retrouvera l'histoire naturelle et sociale de l'époque. Seulement, ces œuvres, au lieu d'être des romans, seront des drames.

Je prends la troisième République à sa naissance. Et, tout de suite, je marque le trait caractéristique : une nation avec son long passé clérical et monarchique qui a tant de peine à s'en libérer, une démocratie sans esprit démocratique, une république qui garde l'esprit et le gouvernement monarchique, sous l'étiquette républicaine. Dès lors, les grandes lignes partent de là, le lent effort, sans cesse entravé pour aller à la liberté, à la vérité, à la justice. Je prends la France en marche, cette étape, et je l'étudie. J'ajoute que Rome a pris la France comme suprême champ de bataille pour reconquérir sa puissance et j'ai, dès lors, toute la bataille de l'époque, depuis 70. D'une part, les forces du passé, l'esprit monarchique, l'esprit clérical, agissant, profitant de la liberté républicaine pour revenir en arrière. De l'autre, toutes les forces du progrès. C'est toute la bataille, c'est tout l'intérêt de la France

(8) *Discours prononcé aux obsèques d'Emile Zola, le 5 octobre 1902,* Fasquelle.

en marche. Avancera-t-elle? Reculera-t-elle? et tout est là. Donc, bataille, bataille, bataille dramatique pour les destinées du pays et de l'humanité. Chaque drame devient une bataille sur un point précis, et le lien est l'effort commun pour le progrès, le même enjeu qui est le sort de la nation. Retournera-t-elle au passé pour y périr? Ira-t-elle à l'avenir pour y resplendir? En outre, je pourrai chercher un lien commun littéraire par les sujets, par les cadres, etc... Ainsi, tout de suite, comme sujet, je vois : la question du féminisme, l'affranchissement de la femme, la question de l'instruction (très importante), l'enfant restera-t-il au dogme ou ira-t-il à l'affranchissement; la politique avec ses arrivistes, ses modérés, ses pêcheurs en eau trouble; la liberté de conscience par l'antisémitisme; la pourriture de l'armée, tout le militarisme traité avec son idolâtrie du sabre, son armée permanente, son corps d'officiers, organisation incompatible avec une démocratie, la science qu'on accuse de faire faillite, la science la seule révolutionnaire; la littérature allant au plus grand nombre, les tours d'ivoire, les annonciateurs nouveaux de la bonne parole; le socialisme, la lutte des écoles, les sectaires se dévorant, la question de la réorganisation du travail se posant d'abord; la magistrature, tout le problème nouveau, la question de savoir si le prêtre régnera, si Rome confisquera la France à son profit, tout le lent complot qui est parti de l'esprit nouveau pour éclater lors de l'Affaire Dreyfus, la bataille suprême où la France peut rester, le commerce tel qu'il est aujourd'hui avec ses tendances, etc. Et, dès lors, je m'aperçois que chaque drame peut s'incarner dans un type : *L'Instituteur, le Prêtre, le Magistrat, le Savant, le Militaire, la Femme, l'Enfant, le Gouvernement politique, l'Ecrivain, l'Ouvrier, le Paysan, le Commerçant.* Ces titres sont naturellement provisoires. D'autres sujets plus typiques peuvent être trouvés; et deux des types indiqués plus haut peuvent être fondus en un seul.

Mais, surtout, il faut que le plan général soit bien sensible, qu'on suive l'ensemble, bien que chaque drame reste à part complet en soi. Tous doivent être la France en marche, partir du même esprit, aboutir au même but. Des drames de progrès, de délivrance. Et surtout des drames d'enseignement, écrits pour servir à la propagande, sans cesser d'être des œuvres purement littéraires, très hautes, très simples, d'une beauté pure. On se plaint qu'il n'y ait pas de théâtre pour le peuple. Le créer. Etre compris de tous. Pouvoir être joué partout. La

leçon, et sans qu'on la sente. Une grande unité partout. La puissance du théâtre sur les foules. S'en servir. Varier pourtant, avec les milieux. Avoir des drames intimes et des drames de foules. Des comédies, des idylles, des tragédies. Des décors très variés. Tout mettre dans la passion, revenir à la simplicité classique. Reprendre dans une œuvre, s'il est nécessaire, (l'histoire des Turignon, et d'autres). Aller jusqu'au bout de ma pensée, sans m'inquiéter de la représentation.

C'est l'ordre des pièces qu'il faudra chercher. Je ne crois pas pourtant que je doive suivre un ordre chronologique, prendre la république à sa naissance, et la suivre jusqu'à nos jours en en étudiant les phases.

Comme elle n'a que trente ans d'âge, mes personnages pourront l'avoir vécue tout entière. Je préfère donc en prendre l'esprit, le résultat, aujourd'hui, en l'incarnant dans des personnages. Mais il y aura tout de même un ordre à mettre, une succession logique des sujets; et c'est à étudier. Commencer par un, finir par un autre, en suivant un ordre, un enchaînement, une montée d'intérêt peut-être. La conclusion pourra être donnée par le savant, le révolutionnaire véritable.

Les titres que j'ai indiqués : *La Femme, l'Enfant*, etc..., sont bien nus, et je ne pourrai sans doute pas les garder, ce que je regrette; car je voudrais par les titres indiquer le livre, l'ensemble. Sur une affiche, ces titres seraient bien neutres. Il faudra en chercher d'autres, mais dans ce sens général, très large et très simple.

Quant à chaque fable, il faudra la créer dans l'action, dans la passion et non pas dans la théorie. Chercher le général, ce qui se passe le plus ordinairement sous nos yeux, dans la catégorie indiquée. Composer les drames, comme je compose mes romans, en partant du général pour arriver à la vie. Et arriver aux personnages vivants, à l'action très vraie et très intense, dans des décors réels.

C'est en France, d'après sa destinée, que se mena la bataille du progrès, de la cité juste de demain; du moins, je l'admets, et de là mes drames, les épisodes de l'humanité en marche, à une époque donnée. Ce qui se passe en France, la lutte entre hier et demain, dans toutes les pièces, mais en évitant la monotonie, et le lien est là. Où nous en sommes, où nous allons.

Ai-je eu tort, ai-je eu raison, de publier ces projets d'œuvres? Il me semble que leur publication présente d'abord l'intérêt de renseigner les admirateurs d'Emile

Zola, qui ont toujours déploré l'inachèvement des *Quatre Evangiles,* et de leur laisser pressentir ce qu'aurait pu être *Justice.* Et puis, l'auteur des *Rougon-Macquart* n'a jamais voulu entourer de mystère l'élaboration de ses œuvres, à l'encontre de tant d'autres qui tiennent à ce qu'elle reste secrète. Il souhaitait que ses romans fussent publiés avec leurs références, il eût été heureux de montrer *son cerveau* agir et penser *dans un crâne de verre* (9). Voilà même ce qui terrifiait Flaubert, lequel écrivait à son ami à propos de la 1re édition de *La Fortune des Rougon* : « Je viens de finir votre atroce et beau livre. J'en suis encore étourdi. C'est fort. Très fort. Je n'en blâme que la préface... *Vous y dites votre secret, ce qui est trop candide, chose que dans ma poétique* (*à moi*) *un romancier n'a pas le droit de faire* (10). » La veuve du grand romancier, en léguant, à la Bibliothèque nationale, les manuscrits des *Rougon-Macquart* et des *Evangiles,* et à la Bibliothèque Méjanes ceux des *Trois Villes,* a tenu à y joindre toutes les notes, ébauches et documents, relatifs à ces ouvrages. Je n'ai donc fait que d'obéir à ce sentiment et à cette tradition.

Enfin, depuis un quart de siècle, la stature d'Emile Zola a prodigieusement grandi. Rien ne reste plus de la conspiration sous laquelle on prétendait l'étouffer. Ceux de ses détracteurs qui, chaque jour, croyaient spirituel de l'enterrer à nouveau, ont dû renoncer à leur vain exercice. Jamais Zola ne s'est lu davantage que depuis la Guerre. Les générations nouvelles abordent désormais son œuvre, directement, sans être égarées par les diatribes ou les légendes caricaturales. Sur le roman d'aujourd'hui son influence continue d'être considérable. Dans cet ordre de faits, l'étude récemment publiée par un jeune romancier, M. Marcel Berger, sur les *Héritiers du Naturalisme,*

(9) Lettre au docteur Toulouse.
(10) Gustave Flaubert : *Correspondances,* quat-ième série, p. 151.

paraît significative (11). Il existe une société littéraire des Amis d'Emile Zola, qui, sous l'impulsion de Marcel Batilliat et de Gustave Kahn, réunit une légion sans cesse renouvelée de zélateurs et de fidèles. Le « Pèlerinage de Médan » attire, chaque année, des foules nombreuses de jeunes hommes et de jeunes femmes. Son monument par Constantin Meunier se dresse sur une place de Paris. On fête le vingt-cinquième anniversaire de sa mort. Sans doute, il ne connaît pas encore sa gloire totale et il reste l'objet d'incompréhensions et de résistances. Balzac a attendu davantage. Mais, désormais, tout ce qui touche à Zola ou ce qu'il conçut ne saurait laisser indifférent.

MAURICE LE BLOND.

(11) *Causeries Françaises*, La Période contemporaine, 3e série (publication du Cercle de la librairie).

LE
CYCLE TERRESTRE DE KOMACHI

Pleine lune :
Dans l'étang flotte
La gloire des Sept Komachi !

Basho (XVIIe).

Komachi, dame de la Cour du IXe siècle, occupe dans l'histoire littéraire et l'art japonais une place fort originale. Beauté fameuse, poétesse classique dont s'empara tôt la légende, elle servit de thème aux XIVe et XVe siècles à certains drames lyriques ou No du Japon. Ces derniers, d'inspiration bouddhique, sont composés d'une véritable mosaïque littéraire et forment autour d'un épisode choisi une guirlande d'images, de citations et de subtils rapprochements. C'est un Art de la Relativité qui devait inspirer plus tard encore aux Maîtres de l'estampe des séries de portraits de courtisanes placés sous l'égide de Komachi et des Sept Figurations de sa vie.

Komachi mourut centenaire, folle et mendiante, en expiation de son orgueil.

Poèmes et No ont inspiré cette courte adaptation.

K. Y.

I

L'AVERSE

Au neuvième siècle, les Quatre-Vingts-Iles où règne le Soleil s'égrenaient balancées sur la mer, collier légué par la déesse. Chaque matin, élevant son miroir dans le ciel, l'étincelante aïeule les réfléchissait, pareilles aux algues vertes. Et la nuit, son frère la Lune, paupières et lèvres closes, subissait la gloire de sa sœur bienfaisante. Les Nippons sortaient alors de leurs maisons, s'assemblaient sous les

pins pour contempler l'Auguste Visage. Ils croyaient voir leur mère, condescendant à se laisser fixer.

C'est l'origine de leurs enchantements et de leur poésie. Si leurs yeux sont bridés, c'est qu'ils ont voulu, par amour, se suspendre à l'auguste regard.

Et la déesse, en ce siècle-là, heureuse de sa descendance, se confondit avec Kwanon, miséricorde de Bouddha. Elle voyait les Barbares d'Occident voguer sur des galères encore imparfaites et ses îles ignorées. Elle trempa donc et tint caché au fourreau du Fouji le sabre nu réservé à son peuple.

Pourtant, des barques coréennes alourdies de soieries, de porcelaines et de manuscrits, abordaient aux îles. Leurs voiles se repliaient comme des cigognes à la fin de leur vol. C'était le tribut du Pays-au-Matin-Calme conquis par l'Impératrice Jingo. Souvent, avec les marchandises, débarquaient des savants, des potiers, que les seigneurs invitaient sur leurs terres. Emerveillés par les étrangers, ils les dépêchaient à la cour afin d'y être bienvenus.

Dans la Mer Intérieure le Japon se recroqueville. C'est une belle biche qui arrondit les flancs et protège ses petits de ses pattes. Là, les îlots sortent des brumes par milliers, jeunes semis terriens. Miyajima, avec ses temples et ses daims, s'allongeait déjà sur l'eau à l'image du pays. Des vagues roucoulaient sur les douces plages d'Akashi, ventre blond. Et sur l'autre baie, à Isé, sous les chaumes des huttes primitives, on adorait les Trésors de l'Aïeule, le collier, le miroir et l'épée.

L'Empereur Ninmyo vénérait. Ses offrandes étaient quatre coupes d'eau, seize bols de riz, quatre de sel, des poissons, des oiseaux, des fruits et les feuillages de la mer.

Une vestale impériale veillait sur le Miroir enclos dans une boîte de cyprès et des brocarts dont les siècles faisaient du tabac clair. Elle possédait aussi les rênes des chevaux sacrés. Le temple du Vent et celui de la Lune gardaient le

sanctuaire et, pris par les marées, deux rocs liés symbolisaient l'attachement du souverain pour son peuple :

O lever du soleil printanier, entre les rocs,
Sur notre terre, à Isé !...

A cette époque, l'Empereur résidait dans la nouvelle Cité de Paix. Sur ce plan carré et coupé, il croyait voir des rizières de toits lourds, cernées de montagnes brumeuses. Les avenues, droites comme ses ordres, aboutissaient à d'immenses trapèzes, les portails de bois. La Rivière-des-Canards-Sauvages coulait sur les cailloux où blanchissent les étoffes, et ses brises d'été allégeaient la cité. Le soir, le Souverain écoutait le lac Biwa descendre du plateau d'Omi, en torrents de notes liquides et bousculées.

Au centre de cet horizon de cerisiers évanouis et d'érables en feu, il avait son palais, troupeau de tortues paissant les jardins verts, abreuvé aux fossés.

Des murs, six portes le gardaient, autant de pelotons d'archers, orchestres dont les harpes monocordes, en leurs rondes, appelaient les courtisans logés dans les enceintes.

L'Empereur se réservait deux sentinelles dont il aimait le parfum, la teinte ou la saveur : l'Oranger et le Cerisier de Sakon qui avaient rang de cour. Il fondait en ce siècle bien des temples, entre-croisant les poutres sans un seul clou. Koukai le Saint, retour de Chine, enseignait le Bouddhisme aux multiples pratiques. Il voyageait, prêchant, peignant, sculptant les montagnes. Mais dans l'écriture féminine, l'Hiragana qu'il inventait, maints lettrés croyaient voir la hantise de longs méandres de cheveux.

Cependant, près du village de Saga, un vieux puits gardait le secret de son chiffre : Israël.

Donc, en ces temps, naquit d'Ono Yoshizané, gouverneur du Dewa, une fille qui grandit de taille plus ample qu'à l'ordinaire. Intelligente et belle, son grand-père Takamoura, poète prisé, la destina à la Cour. Il lui donna en parure la calligraphie, les poèmes, l'art des fards et de la danse, la mélopée des vers et le grand savoir-vivre. L'écriture nou-

velle, sangsue qui bouge, s'allonge et enfle, gorgea de vie son pinceau.

Au Dewa, elle fleurit près des collines et des cascades, l'esprit fait comme le corps.

Bientôt, nubile, vêtue de quatre robes immaculées, elle fut présentée à l'Empereur. Déjà sa réputation la précédait : elle était attendue.

Un lourd chariot grinçant, traîné par des bœufs, l'avait assourdie de longs jours. Enfin, du haut d'un col, elle vit la Cité-de-Paix, grise et verte, tachée du vermillon des temples. Les portes impériales s'étaient ouvertes et l'enfant, relevant les stores de bambou, assise avec impatience sur l'étroit tabouret, entendait les glands battre les cloisons du char, comme des tambours de fête, et son cœur en suivre la cadence.

Les arbalétriers de garde examinèrent l'équipage, les coffres et quelques piquiers du nord qui, tout le long du chemin, avaient fait vigilance. Le tout était provincial et solide. Les soldats avaient l'habitude de ces arrivées ; pourtant, le bruit courait que cette fille du nord était de sang aïnou, la race blanche refoulée vers le Hokkaïdo et conquise.

L'adolescente vit les jeunes lotus épanouis au-dessus des eaux molles, les pêchers roses, comme un fard au long des palissades, les avenues sablées. A-t-elle peur ? Non, elle est formée pour ce destin. L'âme tranquille et sûre, elle surveille les bœufs qu'on dételle et qui fument. Les brancards reposent sur un escabeau, elle descend du char et garde les yeux baissés, mais déjà tout le Palais aux lignes droites et hautaines s'est dressé dans ses prunelles. Et son cœur comme la pâte rouge des cachets en a reçu le sceau.

Les dames d'Atour l'ont conduite à l'aile des demoiselles d'honneur. Les chambres au long d'un large couloir s'ouvrent en stalles carrées et se répondent comme deux rives. Chacune porte un nom. La sienne s'appelle Komachi, Petite Cité. Désormais l'histoire la connaîtra sous ce nom. Onoo-no-Komachi, Petite-Cité-de-Onoo.

Quelques mois encore elle demeure silencieuse. L'attrait de ses compagnes s'use, mais sa beauté, ses talents, chaque jour éprouvés, la distinguent. Souvent, glissant sur le bois poli des couloirs, les servantes abordent à ses cloisons, s'effondrent comme des voiliers amarrés : les princes et les princesses la réclament. Elle seule sait frotter l'encre de Chine sur la pierre et fêter les ancêtres.

Aux pèlerinages, elle accompagne la Cour, et les courtisans la suivent, oublieux du paysage. Mieux que toute autre, Komachi sut assortir les teintes et répandre l'harmonieuse abondance des étoffes. Mais ce sont ses gestes qu'ils guettent et sa virginité. Son âme rayonne comme un doux brasier, et par elle, disent-ils, la vie serait savoureuse tel un kaki bien mûr.

Les présents impériaux se sont amoncelés dans sa chambre. « Nous n'avons pas de jalousie, lui disent ses compagnes. Tu nous a aidées, nous les maladroites émerveillées, et si tu nous montres un brocart dont l'or s'écarte en fleurs écloses, nous trouvons juste que la Cour précise dans le tissu le symbole de ta jeunesse et de tes dons. »

La pureté de Komachi la rendit chère aux princesses et respectée des princes. Pourtant, par fierté surtout, elle demeurait inaccessible. Dans l'ambiance du siècle frivole ne la comprenant guère, elle songeait aux paroles limpides que lui disait sa mère, au Dewa :

— Tu aimeras comme le cèdre aux racines profondes dont le feuillage demeure. Tu n'aimeras pas comme le fraisier qui jette de-ci de-là ses plants, et renouvelle ses fleurs et meurt chaque saison. Tu n'aimeras que ton seigneur, celui que Bouddha te destine pour toutes les vies à venir.

Et Komachi se figurait l'amour lotus unique croissant haut et ne se refermant que pour mourir. Elle y pensait dans les salles aux parfums arrogants, traversées de gestes aussi subtils que des brises. Son intelligence brillait là en flammes d'or. Mais elle aimait aussi la campagne couverte

de pins et d'érables, ces collines de cerisiers et de monastères, enfermant la ville sacrée entre toutes les terres sacrées de l'Empire. Les collèges de savants proches lui avaient offert philosophie et nombres, les bonzeries toujours renouvelées par les pèlerins de Chine et de Corée des nouvelles d'un monde agrandi. Elle eut le goût des poteries, des étoffes et des idées. L'Empereur l'appelait pour avoir son avis quand les présents étrangers arrivaient au Trésor. Komachi troussait alors des épigrammes citées des courtisans.

Pourtant, à cette époque florissante, les dieux arrêtèrent les pluies. Sans doute, les ancêtres nippons s'offensaient du culte orné que leurs sujets accordaient à Bouddha importé.

Alors, les grenouilles cessèrent de chanter dans les rivières, les maïs fendus blondirent comme de la paille, le millet, si petit fût-il, refusa de former ses graines. Les cascades devinrent stériles, les lacs se bordèrent de falaises. Dans les étangs, les carpes pourrirent comme des fruits sous les lotus morts et les pins jaunirent.

Entre la mer d'écailles étincelantes et le ciel, vaste bassin de teinture figée, les Quatre-Vingts-Iles séchaient comme un varech et la même odeur monta des plages et des terres.

Les paysans quittèrent les travaux des champs pour visiter les sanctuaires. Les fabricants de sandales, de bâtons et d'amulettes s'enrichirent. Autour des puits sonnant creux, les femmes aux seins taris portèrent des enfants trop légers.

A Miyajima, on vit les biches, maigries, tomber semblables aux selles osseuses des guerriers, les faisans perdre leurs plumes qui voltigeaient, présages de forêts squelettiques.

Bientôt les archers sortirent à l'aube pour lécher la rosée des bambous. Toutes les pastèques furent réservées à l'Empereur. Les dames destinées aux courtines impéria-

les n'osaient plus prendre de bain et les prêtres s'inquiétèrent du manque d'eau pour les purifications et les offrandes. Les murs se mirent à craquer et s'écroulèrent, les maisons de bois, disjointes, penchaient. Plus de fête, plus de fleurs au palais. Seules les ronces donnèrent leurs mûres noires, confites sur place, et les arbres crapaudés perdirent leur écorce.

Alors, les dieux lassés, les paysans en détresse entrèrent dans la Cité-de-Paix. En bandes soumises, leurs chefs de village en tête, ils approchaient des enceintes. Craignant l'émeute, les seigneurs quittèrent les avenues et leurs demeures.

Autour du Palais ils écoutaient ramper de larges ondes sorties des gongs des temples, dragons assoiffés. Des invocations envahirent les salles comme une mer d'équinoxe, et l'Empereur priait son Aïeule, l'Etincelante, de se couvrir le visage.

De sa chambre, Komachi entendit ces bruits, flaira ces odeurs de mort sèche. Elle prit courage et vint à l'Empereur.

« Je suis saine, dit-elle, gonflée de sève. Comme une laideur sur votre auguste visage, je sens la désolation du pays. Laissez-moi m'offrir pour apaiser les cultivateurs. »

Son éloquence, rapide comme un bourgeon de saule, était sûre. Le ministre du palais la protégeait et fit ouvrir les portes devant elle.

Sans ornements, sa longue chevelure sur le dos et les deux taches du Maiyouzoumi sur le front, suivie d'une servante qui rangeait à mesure les longs plis de sa robe, Komachi parut au fond de la dernière cour. Le portail défait, les paysans prosternés virent l'apparition, fleur soyeuse ouverte malgré la sécheresse.

— L'Empereur a envoyé les messagers aux sanctuaires d'Isé ! L'Empereur prie ! Espérez ! leur dit-elle.

Une traîne de paroles vint mourir à ses pieds, respec-

tueusement murmurées, amincies. Elle crut entendre des vagues déchirées, étendues en dernière transparence sur le sable :

— La pluie ! La pluie ! imploraient les paysans tout couverts de poussière. On eût dit de pauvres cloportes. Komachi les regardait, point habituée aux spectacles ternes.

Tout à coup, une source brisa son cœur. Des larmes de pitié et d'impuissance emplirent ses yeux comme deux coupes du vin des roses que seuls les mandarins peuvent boire en Chine. La poésie jaillit avec sa salive, tant sa parole fut véhémente :

Elle s'écria :

Sur la terre du Soleil Levant
L'astre brille avec ardeur.
Mais quel pays a-t-on nommé aussi, pourtant,
Pays-sous-le-Ciel, Pays-sous-la-Pluie ?

La voix de Komachi jetée vers le ciel brûlant se répandait en douce fontaine. Aussitôt les brumes s'assemblèrent. Le lac Biwa résonna sous les premières gouttes. Les toits, les sables, les arbres, tout fut moucheté en un instant.

Dans leur délire les paysans se relevèrent pour la danse des récoltes. Le bruit des chants assaillit l'Empereur et sa Cour qui, derrière les écrans, éclaboussés de joie et de fraîcheur, se penchaient vers ce divertissement spontané. Ils écoutaient les battements des cuillers de bois apportées en ex-voto et dont les danseurs éperdus rythmaient leurs gestes.

Les paysans, eux, crurent que le poème improvisé leur répétait la prière du souverain, et ils s'en retournèrent comme une marée rapide, récitant de village en village le poème de l'Amagoï Komachi, qui appelle la pluie.

Et l'Empereur s'écria : « Qu'on présente une écritoire sous l'averse pour y dissoudre le bâton noir, un carton d'or à Komachi, qui inscrira les vers magiques ! »

Heureuse, mouillée, humblement prosternée, la jeune fille couvrit le carton de beaux méandres noirs.

Ainsi sa gloire arrosée dès l'aurore grandit et son nom brilla comme la laque. Son cœur, ouvert par la beauté comme crève une graine de balsamine, ne se referma plus.

Puis, au couchant, l'œil immense d'un arc-en-ciel prit la ville pour pupille. Toute la cour sortit, baignée dans ce regard. On vit l'odeur de terre trempée fumer au loin, l'horizon glisser dans de longues larmes.

Ce que voyant, l'Empereur Ninmyo fit dire à ses bons artisans : « Teignez sept rouleaux de soie, pareils aux cercles merveilleux de cet arc. »

Il en fit don à Komachi. De cette époque date la mode des manches bordées d'arc-en-ciel que la première Komachi posa sur ses poignets.

Elle avait alors dix-huit ans et se sentit triste d'une tristesse qu'elle ne pouvait dire. En implorant la vie, l'âme ardente et tendue, son jeune corps avait vibré et s'était humecté de rosée.

—

II
LE MANUSCRIT PURIFIÉ

Le tournoi de poésie, comme une chrysalide, muait au Palais. Déjà le passé rythmé était riche, recopié sur les dix mille feuilles du Manyoshou, récité dans les demeures lettrées. On y trouvait les poèmes des rivaux du siècle précédent, Hitomarou et Akahito. La pensée, rendue subtile par les jeux d'esprit, entrecroisait des fils plus fins et plus serrés que les toiles d'araignée visibles sur les haies, à l'aube seulement, alors que la rosée les couvre.

Au Palais des Cent Nattes, de grands préparatifs bous-

culaient les cloisons. Les salles frottées de soie reluisaient. Des sables de couleur, à l'image des aurores et des couchants, traçaient leurs dessins dans les cours. Les jardiniers renouvelaient les perspectives ; les arbustes transplantés défilaient couchés et les étangs traversés d'un courant peignaient leurs herbes comme des chevelures. Le sujet donné était d'ailleurs : « Herbe d'eau. »

Vers les communs, la balance sur l'épaule, arrivaient en file et pieds nus les maraîchers, chargés de pousses de bambou et du riz de la dernière récolte. Des coureurs se relayaient depuis les ports de pêche avec la marée. Puis les porteurs de cèpes descendirent des montagnes et les chasseurs dans le plumage des cigognes et des faisans dorés.

Les tonneaux de saké aromatisé répandirent leur bouquet dans les cuisines et l'odeur du shoyou en fermentation excita les mitrons, bâillonnés pour préserver les mets de leur haleine.

Chez les poètes conviés, dans l'enceinte, pareil affairement : des ateliers de la ville on livrait des tissus enveloppés de chanvre jaune, des oreillères de crin. Les femmes cousaient depuis plusieurs semaines et les vêtements prenaient pli et parfum dans les coffres. Les artisans apportèrent dans des boîtes de camphrier les éventails frangés, et l'Empereur, la veille du tournoi, fit distribuer les bandes d'épaisse pâte que ses peintres ont ornées. Chaque candidat y tracera son poème.

Cette année, Komachi participe. Les adversaires sont au nombre de six, selon le code des Rokkasen (1), des cigales et guêpes. Ce sont Kouronoushi le Ténébreux, Tsourayouki, préfacier du Kokinshou et glaneur des poèmes de Komachi, Mitsouné à la muse tendre comme un coucou, Emmonno-Foushiou et Tadaminé.

Le général Foukakousa, l'Herbe Profonde, favori de

(1) Pléiade nippone.

l'Empereur Ninmyo, a cédé sa place. Des manœuvres le retiennent en campagne, mais il arrivera la veille du tournoi. Un autre poète fameux, le beau Narihira, s'est éloigné vers le Dewa. Déjà le bruit des amours qui marquent son passage arrive à la cour embelli, malgré sa disgrâce.

La veille du Tournoi fut une nuit de lune et de chaleur. Les cantharides et les carabes rutilants s'éveillèrent, cherchèrent les fleurs et les trouvèrent ouvertes. Des noctuelles bleues s'abattirent sur les hauts lumignons, les éteignirent plusieurs fois. Chaque poète en loge dut sortir sur sa véranda et composer à la seule lumière lunaire.

Dans son pavillon, en robe de nuit, Komachi s'exerce à la mélopée de ses vers. Une servante tourne un moulin d'éventails afin de la rafraîchir. Komachi jeûne pour se purifier.

L'étoffe relâchée autour du corps, comme un arbre blanc sort de son écorce, elle est le saule qui verdoie dans le vent. Ses paroles tombent, fleurs mauves des lespédèzes d'automne.

Parce qu'elle est habile à composer les chants du Japon et de Chine, ses admirateurs se sont faits nombreux depuis l'averse miraculeuse. Les courtisans épient, tout brûlants de désir, les ailes de ses cheveux lissés. Ils la trouvent hautaine, mais si ces ailes noires s'ouvraient en frôlant leur visage, ils pardonneraient cet orgueil !

Komachi ignore les jalousies déjà suscitées. Kouronoushi le Ténébreux, inquiet de l'issue du tournoi, rôde dans l'enceinte avec son écuyer. Il espère, en approchant du pavillon où loge la jeune fille, l'entendre répéter le récitatif de ses vers. Il a jeté sur sa tunique aubergine un manteau de gaze noire, un peu d'ombre, un peu de nuit.

Komachi cherche le rythme. Elle prie d'abord : « O Shotokou, prince improvisateur, père de la poésie persécuté !

Au mont Kata tu chantas la plainte du mendiant mort de faim sur la route ! Ta muse est pitoyable ! »

Puis la mélopée s'élève en sourdine :

Sans avoir été plantée, de quelle graine
Sortit l'herbe flottante, ondulant à la vague,
Et multipliée cependant ?

La voix est discrète. Kouronoushi n'entend pas. Ses larges vêtements en se froissant auraient brui plus que des feuillages. Il envoie donc l'Ecuyer aux écoutes. Celui-ci rampe sous la haie, s'y blottit. Puis il rapporte ceci au poète :

Sans avoir été plantés, de quelle graine sortent-ils,
Les tendrils des melons, qui ondulent avec les sillons,
Les montant, les descendant ?

—Imbécile ! réplique Kouronoushi. Seuls les poètes suivent le chemin d'un esprit. Toi, ignare lourdaud, t'embourbes dans l'ornière !

Mais la voix de Komachi plus assurée s'élève dans le clair de lune en bulles aériennes. Kouronoushi croit voir chaque mot étinceler teint au carmin des lèvres.

De quelle source naquit ce sentiment,
Herbe flottante, ondulant à la vague,
Et qui s'amplifie cependant ?

Kouronoushi tressaille. Les vers ont la fluidité de l'eau, le mouvement de ses ondulations, son mystère et sa fraîche précision.

— La rivale est dangereuse, une femme ! se dit le ténébreux dépité.

A pas lents, gros blaireau dans la nuit, il revient vers l'aile qui abrite les hommes, laisse là son gauche écuyer et se faufile dans les couloirs. Il va à la Salle des Poètes. Plusieurs, peints sur les cloisons, y semblent écrasés, phalènes éblouis. Sur les étagères, roulés comme de gros vers blancs, il trouve leurs manuscrits. Kouronoushi n'a pas besoin de lumière. Cette pleine lune déborde avec insolence et soulève comme une aile tout le palais que la chaleur tient ou-

vert. Déroulant le Manyoshou, Kouronoushi y trace rapidement en dernier le poème de Komachi, puis, le papier buvant l'encre comme une terre, il refait les nœuds de soie, le replace et s'en va coucher.

Le lendemain la journée se lève si chaude que les porteurs d'eau passent la matinée à arroser de jets rafraîchissants les cours et les seuils du Pavillon de la Pureté.

Puis la Cour appelée par les hérauts se rend en lente procession vers ce hall. Les dames, brodées de fleurs, traînent en longue gloire des jupes écarlates. Leur chevelure dans le dos les rend symétriques. Leur venue s'entend tout d'abord. Le vent roulant les feuilles sèches dans les sentes fait le même bruit troublant.

Dans un frôlement de vagues et de feuillages les courtisans de toutes parts emplissent la salle.

Sur deux rangs, au milieu, face au Trône, à gauche et à droite des Augustes Yeux, les six poètes, « Rokkasen », s'agenouillent, Kouronoushi face à Komachi. Il ne la regarde pas, mais toutes les prunelles se posent sur elle comme autant d'ocelles rondes sur des ailes de papillon.

La Dame des Atours chuchote : « Ne dirait-on pas la plante fraîche aux soleils de midi ? La chaleur délayant les fards, voyez, elle n'a pas caché son teint sous le blanc liquide. Les mouches seules marquent la peau sur son front. »

Et le ministre qui la protège répond : « Ses robes sont la lumière sur les cerisiers de Yoshino, la brume sur les érables roux de Tatsouta ! Voyez, leur flot déborde les tentures et sa chevelure est une cascade aux sources abondantes ! Qui la possédera ? »

La cérémonie commence par l'invocation aux mânes des Anciens Hitomarou et Akahito, puis Tsourayouki s'incline devant l'Empereur :

— Nous attendons l'ordre Auguste.

Et l'Empereur réclame : « En premier, lecture du poème de Komachi » !

Dès que le silence est retombé comme un autre bruit plat, Kouronoushi se prosterne vers le Trône. Il rampe dans ses sombres brocarts et ressemble au scarabée. Mais on sait de quoi se nourrit le bousier.

— « Ce poème est déjà contenu dans le recueil des Sept Mille Stances du Manyoshou ! » insinue-t-il.

Et de nouveau son visage touche terre. Sur sa calomnie c'est vraiment le gros insecte ramassé sur sa puante boule,

Komachi pâlit, et glisse la main sur sa poitrine douloureuse. Son cœur bat comme au passage d'un pont fragile.

Un silence rigide immobilise l'assemblée ; elle n'est plus qu'étoffes, couleurs, ivoires. L'Empereur se penche et regarde la Pléiade consternée, tanzakou (1) en main comme un sceptre. Son regard auguste se pose sur le visage bouleversé de Komachi et sur la robe d'apparat étalée autour d'elle par l'harmonie des gestes.

— Qu'on relève le store qui protège ma présence, dit-il. Qu'on m'apporte le rouleau du Manyoshou !

Bientôt le Ministre de la Poésie le présente, élevé vers son front tel une licorne, et Kouronoushi, qui demande justice, demeure prosterné sur sa méchanceté.

Le recueil se déroule... Komachi y voit son poème inscrit en tout dernier. A son tour elle rampe sur les genoux vers le Trône. Les soies raides se dressent autour d'elle, beaux cubes cassés sous l'ébauche de quel ciseau ? Elle approche le rouleau de son visage, respire le papier odorant comme un cèdre. Elle se souvient des forêts et des cascades du Dewa, des paroles de sa mère. Elle soupire d'aise :

— L'écriture en est récente et d'un tout autre pinceau ! Les Anciens m'inspirent ! Seigneur, laissez-moi laver ce poème dans l'eau pure !

— Fais-le sur place, devant moi, répond l'Empereur et Foukakousa près de toi en témoin.

(1) Carte à poème.

Alors les suivantes lient ses manches d'écharpes de crêpe, découvrent des bras polis comme des mûriers sous l'écorce. Elles déposent devant Komachi une cuvette d'or pleine d'eau fraîche encore du parfum de la pierre profonde.

Plusieurs courtisans font cercle, mais les Rokkasen gardent leurs places rituelles, en trois paires qui s'affrontent.

Komachi plonge sa main dans l'eau. Lentement cette coquille de chair verse sur le manuscrit. Toute trace de son poème s'efface, laissant la place comme du riz. Depuis longtemps desséchés les autres caractères ne s'amollissent pas.

Foukakousa a frôlé les mains de Komachi. Le grand général tressaille. Mû par cet attouchement, d'un geste ample et rapide, il présente le recueil purifié à l'Empereur. Puis il l'élève au-dessus de son chaperon bouclé. Une goutte d'eau tombe, agite ses rudes oreillères de crin. Pourquoi son cœur bat-il si fort ? Il raidit les bras et maintient bien haut la victoire de Komachi. Pourtant cette goutte suffit à l'émouvoir comme une rosée trop lourde courbe un beau brin d'herbe...

Kouronoushi, reniflant les nattes, recule et rampe, cherchant du derrière le terrier. Il a quitté son rang. La Pléiade des Rokkasen boîte désormais et lui s'écrie :

— Que je puisse laver ma honte et réclamer l'honneur du harakiri !

Mais Komachi est vive malgré les étoffes abondantes. Elle glisse jusqu'au Trône, gros lotus qui flotte, pétales dressés au matin.

— J'implore la grâce de Kouronoushi, dit-elle.

Très grave, l'Empereur fait signe à sa Pléiade. Kouronoushi va reprendre sa place, lui redonner cadence et symétrie.

— Heureux mon règne, dit l'Empereur. Seul à ma Cour l'excès d'amour pour la poésie pouvait entraîner un homme

aussi loin ! Qu'on poursuive le Tournoi en belles psalmodies, Komachi déclarée lauréate. Mais, sachez-le, plus que la beauté des vers et des voix, l'harmonieuse union de ma Cour encensera mon visage !

A ces mots, la clémence, les grâces de la Présence Impériale soulèvent l'audience telle une moisson.

Komachi fut louée des yeux, des bouches et des oreilles ce beau jour, louée des courtisans et des femmes du gynécée et du palais.

Elle écoute, sereine, le biwa et les koto affairés comme des becs d'oiseaux. Un chant de flûte s'y mêle, croit-elle, sa joie d'art qui monte vers la renommée. Toutes les sensibilités de la femme soufflent dans cette flûte. Komachi recueillie, joues gonflées lèvres pressées, exige de la vie le même chant pur et qui vibre.

D'une véranda Kouronoushi et Foukakousa l'observent. Tous deux s'étonnent de son calme en un jour qu'ils envient.

Le soir vient pourtant. Les pages lâchent des lucioles. Toutes les étoiles dansent au jardin. Des torches de résine brûlent haut, piquées aux candélabres de fer, mêlant sur les sables les ombres et les fumées. Lorsque Komachi bouge, son ombre aussi se confond à celle des deux hommes. Elle se recule alors.

Puis, forêt bruissante et parfumée, la Cour passe dans la salle des banquets. Les plus vives couleurs se touchent et se superposent en amoureuses intrigues. Un va-et-vient incessant de serveuses traverse les nattes. C'était aussi le renouvellement de l'année; l'Empereur fit donc verser le saké d'aromates.

Komachi, à son tour, a tendu la coupe sous le jet d'or. Au bout de son geste si noble, Foukakousa croit voir la lune posée sur le bord de sa manche.

Cette nuit-là fut une nuit de lucioles ardentes et d'étoiles, tard vaincues. Komachi, pourtant, se retira seule. Toutes les belles étoffes ployaient sur son passage. Ceux qui allaient se joindre cette nuit lui souriaient, fêtant la faveur impériale, sa gloire, sa beauté et ses talents. Elle passait, sans escorte, et de loin Foukakousa, qui la suivait des yeux, croyait la voir bondir, tant elle s'inclinait et se relevait, presque à chaque pas saluée.

Et cette nuit aussi, hélas, Komachi se donna à soi-même mesure de sa valeur. Elle la plaçait là où l'estime générale venait de l'élever et se rendit grâce. Si elle avait su ne point confondre la pureté et l'orgueil !... Mais elle fit clore les panneaux de bois, assujettir les traverses.

— Kouronoushi me menace comme un malheur, malgré les exorcismes, dit-elle à sa servante. Je ne veux pas craindre les hommes.

Et, durcie, elle se mit en défense, accrochée à cette pureté, comme au cèdre dont parlait sa mère, au Dewa.

La servante s'étendit à son chevet, garda le plateau où roulés en spirales reposaient ses cheveux.

— Ce sont les antennes spirituelles de ma maîtresse, se répétait la fille pour ne pas s'assoupir. Un maléfice les dessécherait jusqu'à l'âme.

Elle avait beau veiller, Komachi par orgueil venait de retarder son évolution vers Bouddha au corps doré.

—

III

L'HERBE PROFONDE

Komachi va dépasser vingt ans. Elle n'est point partie pour le palais du ministre qui la protège, elle n'est pas entrée dans l'intimité de la couche impériale. Ses amants demeurent inconnus et ce mystère intrigue la Cour. C'est dans les narines de chacun le fumet du repas dont il ne mangera rien.

Pourtant ses prétendants sont nombreux. S'assurer l'amour de Komachi est parmi les seigneurs la gageure à la mode. Ils la pressentent par un poème galant, tout d'abord. Certes, encouragés, ils seraient venus en visites fréquentes. Ceux qui manquaient de talent même n'hésitaient pas à transmettre leurs désirs : le sentiment, l'admiration compenseraient et devaient satisfaire la femme.

Un jour de pluie, profitant d'un long sermon au temple, l'un d'eux lui fit tenir ce madrigal :

J'ai voulu cacher mes larmes, perles blanches,
Dans les plis de mes manches !
On vit pourtant qu'elles étaient mouillées,
Tant les yeux qui vous cherchent ont pleuré !

Et Komachi repartit, moqueuse :

Vos larmes sont vaines
Qui coulent de votre manche,
Car les miennes tombent
Ainsi que la cascade qui ne veut point de digue !

Des messagers, en secret, corrompirent la servante qui gardait ses cheveux. Si l'intrigue se nouait entre écuyer et camériste, les lettres d'amour demeuraient sans réponse. Ou bien Komachi renvoyait une épigramme bien malicieuse et l'éconduit lui assurait désormais une réputation de coquette :

Les pieds des pêcheuses se sont lassés
A la récolte des algues de la plage.
Mais toi, tu ne te lasses point de venir.
Ne le sais-tu pas ? jamais tu ne rencontreras mon désir !

Bientôt elle prend plaisir à ce jeu de refus. L'orgueil de sa beauté et de son talent hausse sa taille au-dessus de celle des autres femmes. Ce fier renom franchit l'enceinte impériale. Les gens de la ville appellent Komachi-mousmé les jeunes filles vaniteuses qui refusent les prétendants. Ils supposent des amours secrètes, des fiançailles romantiques. Alors on appelle Barrière de Komachi ces écrans tressés qui voilent en partie les vérandas. Celle de la poétesse abrite des rendez-vous passionnés, bien sûr.

Son art demeure sans rival. On lui attribuait en plein hiver la floraison d'un cerisier double, et ces arbres, lorsqu'ils étaient beaux et follement épanouis, prirent le nom de Cerisier de Komachi dans les jardins.

Au fond, la jeune femme tient un destin si fier qu'elle hésite à le soumettre. L'orgueil l'incite à se complaire en elle-même.

— Quel homme, se dit-elle, saurait aimer d'un amour assez beau, de cet amour dont me parlait ma mère ? Dieux du Nippon, je le voudrais unique, pareil à quelque coupe immense dont, d'un seul geste hardi, je puisse cueillir la lune éclatant en plein ciel !

Pauvre Komachi, elle ne savait pas que le mépris de l'homme lui serait durement compté.

Tous ne se décourageaient pas. Foukakousa, promu au Quatrième Rang de Cour, gardait la Cité, et, gardant le Palais, il cernait Komachi. En leurs rondes ses archers pinçant la corde tendue rapportaient les allées et venues des enceintes. On avait attribué maints amants à l'orgueilleuse. Foukakousa savait que la porte demeurait close et ses cheveux gardés.

L'aimable caractère du général l'avait rendu populaire parmi les nobles. L'Empereur Ninmyo le chérissait à tel point qu'il eût abdiqué pour le rejoindre. Foukakousa était donc réfléchi, modeste, sûr, très brillant dans ses tactiques et fort pieux. Sa haute taille, une démarche cadencée, une voix métallique, le révélaient vite dans un groupe. Les dames d'honneur battues au jeu de Go n'obtenaient point la consolation d'un aveu bien calligraphié.

— Je manie mieux l'arc et le cheval, leur disait Foukakousa.

Il saluait courtoisement, avançant sur les nattes deux mains musclées. Mais son regard brillait et son sourire désinvolte les piquait.

C'est à l'aube, tout dormant, que Foukakousa, revenant des collines, envoie à Komachi les premières fleurs des bois sur l'éventail de guerre.

Et de sa couche Komachi répond dans le demi-jour :

Fleurs et feuilles au brillant coloris
Se fanent sous nos yeux.
Mais des fleurs passent sans qu'aucun œil les puisse discerner :
Ce sont les sentiments du cœur de l'homme.

Elle doute de cet amour, mais à la prochaine rencontre, entre les oreillères de crin qui l'ombragent comme de longs cils, Foukakousa salue, sourit, passe de sa grande allure. Puis dès le lendemain et les jours qui suivent, le solide éventail du chef, chargé d'une branche ou d'un poème, attend Komachi au réveil.

Craignant de céder, elle lui écrit enfin : « Si durant cent nuits, nuit après nuit, vous veniez à ma porte reposer sur l'escabeau du char, le dernier soir, je lèverai le rideau pour vous accueillir. »

Il vint, soirs de lune et soirs sans lune, soirs de vent ou de pluie. Bientôt les feuilles d'automne tombèrent sous ses pas, puis la lune elle-même cessa d'être son compagnon de route.

Parfois, à travers les guetteuses du mur, Komachi l'observe. Le tricorne de chasse laisse voir un visage large et assuré et ce visage finit par lui hanter le cœur.

Les nuits d'automne sont longues, se dit-elle,
Mais si j'en passe une avec toi,
Pourquoi cette nuit-là
S'éclaire-t-elle si vite ?

Atterrée du résultat de sa boutade, Komachi subit cette volonté virile. Tranquillement Foukakousa fait fi de tous les obstacles. Les objections, fussent-elles de l'orgueilleuse Komachi, sont gravier sous ses pas. Et la jeune fille, inquiète, sent qu'elle va l'aimer.

« Oh ma mère, est-ce là le cèdre dont tu m'as parlé ?

Est-ce à cette vie que ma vie est liée dans la pensée du Bouddha et jusque dans les vies à venir ? »

Ses vers plus tendres étonnent maintenant son entourage. Il y en eut qu'elle ne publia pas :

Le jour d'être surprise, j'ai peur,
Mais en un rêve même
Craindre le regard des hommes,
Quelle douloureuse contrainte !

Fidèle au pacte, Foukakousa venait, fendait une marque sur l'escabeau devant la porte, puis s'en retournait vers les collines. Souvent Komachi, agenouillée sur sa couche, attendait cette heure. Sa main repoussait l'écran, mais elle n'osait, par amour-propre et pudeur, céder encore et abréger ces nuits.

L'hiver s'annonçait rigoureux. D'ardents braseros se consumaient dans les salles. La Cour émigrait des plus grandes aux plus petites. Les seigneurs enveloppés de douze vêtements enflaient de dignité. On vit la Dame des Atours trotter sur les vérandas, mains dans les manches, un crêpe entourant sa tête et son cou comme un heaume. On but beaucoup de thé brûlant et les amants cessèrent leurs querelles pour se réchauffer au moins le soir.

Entre ses tentures rapprochées, Komachi eut un rêve. Elle était étendue dans un champ. Une herbe profonde croissait sur elle, l'envahissait, la recouvrait toute. Elle en eut parmi ses cheveux et dans ses oreilles, entre ses lèvres même. Tout à coup l'herbe se mit à germer du plus doux, du plus secret endroit de son corps. Elle ne pouvait bouger, une épaisse rosée l'alourdissait...

Sursautant et troublée, Komachi s'éveilla. Elle tira la mèche de sa veilleuse. Un peu de fumée fut crachée dans l'air, puis elle secoua ses cheveux. Ils étaient libres et retombèrent en spirale régulière dans leur plateau. Soudain elle vit qu'elle avait dormi sa robe mise à l'envers. C'est en reposant ainsi, disent les mages, qu'on voit son bien-aimé

en rêve. Komachi fut saisie d'angoisse. Le nom du seigneur Foukakousa veut dire « Herbe Profonde » et de cet herbage n'était-elle pas mystérieusement la terre ?

Malgré l'hiver glacial elle avait écrit :

Ne pas vous rencontrer est comme un soir sans lune
Qui me tient éveillée.
Par le désir qui passe en ma poitrine
Je sens mon cœur brûlé !

Et Foukakousa, s'il venait, demeurait silencieux. Il n'envoyait plus son éventail, mais le tacticien savait que pour leur joie désormais les cheveux de la belle Komachi reposeraient dessus.

Et dans les rouleaux de la jeune femme, nuit après nuit, les poèmes d'amour s'alignèrent en désordre. C'est en veillant, tourmentée par le désir et par la retenue qu'elle traçait ces vers. Elle n'osait les lui remettre. Il eût alors franchi son seuil avant les cent nuits révolues, et sans doute aurait ri de son impatience après les conditions posées. Mais à travers les cloisons ne voyait-il pas sa lumière, ne devinait-il pas l'attente de plus en plus vive de Komachi ?

Voici quelques poèmes de son album d'alors :

En songeant trop à lui si je m'endors,
Je verrai mon Bien-Aimé.
Ah ! si j'avais su que ce n'était qu'un rêve,
Je ne me serais point éveillée.

Allongée,
Après avoir rêvé de mon Bien Aimé...
Que je voudrais pouvoir
Commander aux rêves !

En mes rêves, je chemine sans trêve
Pour te rencontrer, ô bonheur !
Mais cela peut-il satisfaire
Ainsi qu'un seul regard de nos yeux éveillés ?

Sans bornes sont les pensées que mon cœur a de toi.
Ah ! si, dans la nuit sombre d'un rêve,
Je te rencontrais et contemplais à l'aise,
Qui donc oserait nous presser de questions ?

Désormais elle craignit chaque soir de ne point l'entendre. Elle le guettait avant l'heure. Souvent, il arrivait à pied, déguisé, inaperçu et sans bruit, mais le lendemain elle trouvait une entaille fraîche sur l'escabeau où reposait, comme des bras stériles, les brancards du chariot dételé.

Le quatre-vingt-dix-neuvième soir, une neige abandonnée tombait, assourdissait tout. Elle recouvrait les collines, les palais, les jardins et les cours. Les pins cassèrent sous un poids de blancheurs. Tout s'arrondit. L'Empereur fit distribuer des soupes de pois sucrées et brûlantes. Chacun grelottait dans l'air pur et mordant.

— Il ne pourra venir cette nuit, se disait Komachi. Qu'importe si leur nombre n'est pas celui que j'ai fixé ?

Elle se rendait d'avance :

> Les marques, faites à l'aube
> Au bord de l'escabeau,
> Ont inscrit cent nuits.
> Mais la nuit où tu n'es pas venu,
> C'est moi qui l'ai comptée.

La jeune fille était soulevée d'espoir, et d'une crainte bénie. Elle se redisait des aveux à lui adressés dans son cœur. Bientôt elle oserait les faire tenir à son amant. Ces réponses tardives aux messages de l'éventail à l'aurore la remplissaient de charme. « Pour toutes les vies à venir », avait dit sa mère au Dewa. L'aurore de ces éternités valaient bien ces cent nuits de pieuse épreuve.

« Demain, j'ouvrirai, se dit-elle. Mais ce soir même ne vais-je pas ouvrir et la porte et ma couche ? Une nuit pareille, blanche comme la mort, glaciale comme elle ?

« Que diraient la Dame des Atours et le Ministre et Sa Majesté même, si l'on savait que j'oblige un homme à parcourir les montagnes et la longue route par des nuits semblables, un homme qui est Foukakousa, et non l'homme dont on se moque ? »

Elle rougit, seule dans sa chambre, mais cette couleur

fut chassée par un orgueil cruel : — « Moi seule, Komachi, puis oser cela, se dit-elle, pour moi seule un homme de cette valeur l'accomplit ! »

De la main elle lissait sa chevelure, la trouvait longue et lourde.

« Ah ! ma mère, reprenait-elle, il la tient bien, votre gageure, et délaissant enfin toute rudesse et toute froideur, je vais aimer délicieusesement et pour combien de vies à venir :

Je languis d'amour
Et vais dormir un instant.
Dans mes rêves s'il apparaît, nous nous unirons.
S'il ne paraît point, au moins l'aurai-je oublié pour cet instant (1).

Ce dernier soir d'attente, la crainte de l'homme ne l'agitait plus. Elle triomphait. Mais elle se réjouissait d'être vaincue en beau combat, de s'en remettre et de posséder Foukakousa l'aimable, le bras fort de l'archer pour sa taille. Ecuyer et poète, favori de l'Empereur Ninmyo, attrait des dames d'honneur, l'Herbe Profonde était la sève des montagnes au printemps !

« Attendre jusqu'à demain ? s'écria-elle. Non non, j'ouvrirai ce soir même. »

Mais elle vit blanchir la nuit. Trop de neige sans doute couvrait la terre, l'obscurité s'en éclairait..

Soudain le veilleur de nuit qui terminait sa ronde poussa le cri d'alarme. Ses claques de bois retentirent, frappés d'un rythme spécial. Des gardes accouraient. Tous se dirigeaient dans l'enceinte impériale, vers l'aile des femmes, au pavillon de Komachi. Au bruit des socques, un long roulement de tanbour saccadé l'entoura.

Et Komachi, qui venait de passer une ardente nuit blanche, fit glisser les lattices, s'agrippa.

Les gardes relevaient quelque chose sur son seuil. Les hommes parlaient, se lamentaient. L'un d'eux s'en fut quérir un capitaine.

(1) Poème aimablement communiqué par Arthur Waley.

Le cœur tordu, Komachi entendit ce qu'elle ne voulait point se dire : « Hélas ! c'est le seigneur Foukakousa glacé jusqu'à la mort ! »

Komachi ne cria pas. Ses doigs se resserrèrent, rigides comme des épingles de chevelure. Qui eût vu son visage dément eût prophétisé l'avenir !

Les hommes apportaient une natte. Le médecin éveillé accourait, trébuchant.

— « Amaigri, le seigneur n'a pu résister au froid. Quelle folie de s'embarquer par une neige pareille ! Voyez, des glaçons scellent les yeux, la bouche, emplissent les narines ! »

Quand ses archers l'introduisirent dans un pavillon détaché, la mort ne devant pas souiller le Palais, tout le visage du cadavre parut pleurer.

Ils l'avaient ramassé sur le seuil de Komachi. Tous ignoraient ses nombreuses visites. La Dame des Atours soupçonna que la jeune femme avait refusé d'ouvrir sa porte. Cette cruauté fut louée des uns, blâmée des autres. Désormais la fière Komachi eut des ennemis et le Ministre qui s'enorgueillissait de l'avoir fait venir du nord cessa de la protéger.

Quant à l'Empereur, affligé à mourir de la perte de son favori, il ne laissa pas paraître de suite toute sa réprobation.

« Peut-être, songeait-il tristement, Komachi, indifférente à tous, aime son souverain. Une femme doit s'estimer bien haut, aimer très fort ailleurs, pour repousser l'incomparable Foukakousa. »

Quant à Komachi, apprentie de la douleur, elle continua son service comme par le passé. Ni ses regrets, ni ses remords tragiques ne se trahirent. Le Ministre, mécontent, crut qu'elle se glorifiait de cette passion fatale à l'homme le plus parfait de leur siècle béni de la Déesse solaire.

Le talent de la pauvre femme se fit de plus en plus hautain, froid et brûlant tour à tour, parfois alangui, épuisé de sentir.

Mais le sourire disparut de son visage comme un signe de dignité nouvelle :

La teinte de la fleur s'est fanée,
Tandis que je me dépensais
En vain, en ce monde,
Et je n'ai pas su sa couleur !

KIKOU YAMATA.

POÈMES

—

Seigneur, nous avons fait la guerre,
MARCEL ORMOY.

CHANSON DE ROUTE

D'HIER POUR APRÈS-DEMAIN

— Sur la route de Verdun
J'cassais des cailloux, plus d'un,
Des tas d'cailloux, des tas d'cailloux,
Pour les camions chargés d'pioupious
Qu'on emm'nait Dieu sait-il où?

Le préfet vint à passer,
Tout chamarré, galonné,
Et qu'il m'a dit : — Mauvais soldat,
Ton travail il n'avanc'pas.

— Quand on est costaud, dodu,
Et que j'lui ai répondu :
On n'a pas l'droit d'être embusqué,
Et il n'a rien répliqué.

L'député vint à passer
Dans son auto cuirassé,
Et qu'il m'a dit : — Mon brav'soldat,
C'est très bien c'que vous fait's là.

J'lui ai dit : — Si c'est si bien,
Fait's comm'moi et les copains,
Et vous servirez la Patrie!
Il était déjà parti.

Un camion vint à passer
Tout plein d'jeun's soldats blessés,
Et ils m'ont dit : — Mon pauvr' papa,
Vous n'devriez pas êtr' là!

Et j'leur ai dit : — Mes enfants,
Votre bonjour je vous l'rends,
Mais si j'cass' des cailloux ici,
C'est qu'mon fils se bat aussi.

—

KEATS ET RIMBAUD DEVIENNENT BONS CHRETIENS

A André Fontainas.

— Bleu! c'est la vie du ciel, Cynthie en son domaine,
Les palais du soleil, immensité tendue
Où Hespérus et son cortège se promènent,
Où vont se perdre les multicolores nues;

Bleu! c'est la vie des eaux, l'Océan, tous les fleuves
Ses vassaux; quand les lacs sans nombre rage font
Et tumulte, jamais s'apaiser eux ne peuvent
Qu'en revenant au bleu natal, au bleu sans fond;

Bleu! suave cousin du vert des forêts sombres,
Toutes suaves fleurs tu t'y marie au vert :
Myosotis, campanule, et, reine du mystère,

Violette! Oh, pouvoir étrange : et tu n'es rien,
Rien qu'une ombre pourtant, mais que vaste cette ombre,
Quand, dans un œil, tu viens, tout chargé de destin (1),

O bleu, sublime bleu, fanfare et voix de Dieu,
O, l'oméga, rayon violet de Ses Yeux!

—

(1) Ce qui précède reproduit servilement le fameux *Sonnet Bleu* de Keats, d'après Oscar Wilde.

DU MASSACRE DES INNOCENTS

— L'extraordinaire
Eclat des étoiles
Fait sa nuit trop claire
Au spasme d'un cœur
Qui sourdement meurt —
Sous leurs troubles voiles :
— Mais, quelle heure ici?

— Est-ce déjà demain, est-ce plus loin encore?
Où suis-je, suis-je encore hier, suis-je aujourd'hui?
Vain souci : c'est toujours aujourd'hui pour l'aurore,
Tournez, aubes et soirs, Ixion reste ici.

— Dix heures, onze heures, minuit,
Dix heures, onze heures, midi,
Midi, une heure, six heures,
Sept heures, huit, encor minuit,
O cœur qui sourdement meurt,
Et palpite encore ici!

— De mon lit d'agonisant
J'entends bruire une étoile
Qu'il m'est interdit de voir.
Etoile telle
Qu'un ver luisant,
Qui te prosternes
Au firmament,
Ton feu palpite
Comme mon cœur,
Que tu nous quittes,
C'est lui qui meurt —
O mon cœur, pourquoi, mon cœur,
Pourquoi, mon cœur, bats-tu si vite?
Grand Dieu, fera-t-il jour demain, mon cœur?

— Qui êtes-vous, gais bergers,
Qui passez, murmurant on ne sait quels cantiques?
Pourquoi ces gestes mystiques

Que vous échangez?
Gais bergers, qui êtes-vous,
Que regardez-vous, en quel ciel?

Gais bergers, où allez-vous,
Qui sans rien voir passez en l'enfer de nos villes?
Quel sens aux regards tranquilles
Que vous échangez, gais bergers?
Gais bergers où allez-vous,
Que regardez-vous, en quel ciel?
— Du ciel, les exilés du ciel, nous cherchons notre étoile,
Nous allons, ne voyant qu'elle,
Vers elle.
Cultivez vos idéals
Et morales actuelles,
C'est tant nécessaire
A votre santé.

Nous, pauvres chers frères,
Qu'en pourrions-nous faire?
Ce n'est plus sur terre
Qu'est notre cité.

— Où allez-vous, gais bergers
Qui passez sans y voir en l'enfer de nos villes?
Aux damnés le sens dites des regards tranquilles,
Aveugles sublimes, que vous échangez :
Que regardez-vous, en quel ciel?

— Tous qui portons notre étoile,
Par elle il sera sauvé
Qui l'aura su retrouver,
Jusqu'à son ciel
Le feu fidèle
Comme à Noël
L'emportera :
Alléluia.

L'extraordinaire
Eclat des étoiles

Rend la nuit si claire
Au-dessus d'un cœur
Qui doucement meurt :
Suis-je paralytique
Que passe sans voir Jésus?
De mon lit d'agonisant
J'entends bruire une étoile
Qu'il m'est interdit de voir,
Etoile telle
Qu'un ver luisant.

Etoile telle
Qu'un ver luisant,
Qui te prosternes
Au firmament,
Ton feu palpites
Comme mon cœur,
Que tu nous quittes,
C'est lui qui meurt;

O mon cœur, mon cœur, mon cœur,
Comme tu bats, tu bats vite!
Deux heures, trois, cinq, six et sept heures :
Déjà onze heures :
Grand Dieu, fera-t-il jour demain?

Rayon obscur, étoile pure et blanche,
Trames d'azur tremblantes sur la nuit,
Anges sans voix, visages qui se penchent,
Baisers sans nom traversant l'infini;

Ailes du soir, aurores jaillissantes,
En vous j'entends qu'on me parle tout bas :
Sœurs inconnues, innombrables passantes,
Déliez-moi d'un corps infirme et las;

Mon cœur vers vous, merveilles suspendues,
Brûle en silence, hors vous ne sait plus rien :

Dispersez-le dans l'ouragan des nues,
Qu'il s'aille fondre aux pieds du Saint des Saints;

Quels soient vos noms, arc-en-ciel, foudre, étoile,
Lacs en la lune ou crépuscules d'or,
A travers vous c'est Lui qui se dévoile,
Passe et murmure : Enfant, espère encor.

— O ma fidèle, ô ma si pure étoile,
Ton regard sourd m'enveloppe et me suit,
Silencieuse voix qui frôle,
Et solennellement m'appelle par les nuits.
Montre-toi, guide-moi, messagère l'étoile,
Vers les déluges de clarté
Où tu vogue épanchant en blancheurs nuptiales
L'indicible splendeur de ta sérénité;
Univers d'allégresse où veuille que s'envole
Mon vol amoureux,
Et rayon sur rayon en ta claire auréole
Me dissoudre en eux!
Où vogues-tu hélas, où vogues-tu, étoile?
Je ne t'ai jamais vue encor!
Et puis sonne minuit, et Quelqu'un se dévoile,
A nouveau murmurant : Enfant, espère encor.

FAGUS.

BOSSUET

—

M. l'abbé Bremond a traduit l'impression de maints lecteurs d'aujourd'hui lorsqu'ils se penchent sur l'œuvre de Bossuet : « Saint Augustin, Fénelon, Newmann, a-t-il dit, ont fait cent fois leur propre portrait ; Bossuet jamais, du moins avec l'insistance que nous voudrions. » Et de fait, nos habitudes d'esprit sont choquées lorsqu'un écrivain ne se révèle pas avec complaisance au miroir de son œuvre. Il nous faut voir derrière les idées l'individu qui les pensa, les vécut et les souffrit. Nous voulons les saisir au point où elles jaillissent, fleurs frémissantes, sur une expérience directe du réel. Le moi de Bossuet au contraire se dérobe. Evoque-t-on le plus étonnant des orateurs, on songe à peine à un individu ; on pense plutôt à la doctrine catholique et à l'esprit d'ordre du grand siècle s'affirmant par l'une des bouches d'où coulèrent les rythmes les plus harmonieux.

A nous qui demandons à l'écrivain de se donner en pâture à nos esprits, Bossuet signifie à toute page la volonté la plus décidée d'effacer son moi. Enfante-t-il un de ces Sermons qui demeureront à jamais sur les siècles, il cherche à disparaître derrière les termes mêmes de l'Ecriture qu'il s'applique à faire briller en vif éclat sur la trame d'une prose dont il semble ignorer le prix. Veut-il énoncer une remarque sur l'homme ou sur la société, il s'empresse d'utiliser la parole d'un Père pour y couler sa propre pensée. Se donner l'attitude d'expliquer et d'éclairer les idées formulées par ceux qu'a consacrés une tradition de respect, voilà toute sa prétention. Voulez-vous reconstruire l'ensemble de sa pensée ? Il vous semble contempler purement et

simplement la doctrine catholique elle-même. Concevoir cette doctrine de manière à affirmer une originalité, à cela Bossuet jamais n'aurait songé. Il veut être simplement une claire vitre à travers quoi passe sans altération la pure doctrine. Nul ne s'est mieux modelé sur ce devoir de « se détacher de son propre sens » qu'il prescrivait au véritable catholique.

A s'être conformé fidèlement à ce principe de renoncement à soi-même, Bossuet a peut-être encouru de ne pas s'imposer vivement à l'attention de beaucoup d'hommes d'aujourd'hui. On craint avec lui de n'avoir point la sensation si prisée de trouvaille personnelle. On craint de n'éprouver jamais le choc de la surprise. On se rétracte devant une œuvre où l'on sait qu'il n'est point de place pour les écarts individuels, pour les opinions singulières et pour les accrocs aux idées admises. On craint de s'embarquer sur un fleuve de magnificence, mais pour une navigation sans imprévu parmi des paysages trop contemplés. Comme nous ne pouvons songer à aborder dans cette brève étude la majeure partie des problèmes posés par Bossuet, nous allons essayer d'imaginer à travers son œuvre une des personnalités qui s'est entre toutes imposé la loi de l'effacement. Si complexe d'ailleurs le jeu de la vie que la volonté de renoncement au moi est peut-être capable dans certains cas d'enfanter l'extrême ampleur de la personnalité.

§

Une des plus communes étroitesses d'esprit est de ne pouvoir admettre comme également légitimes et comme également nécessaires les formes les plus diverses de personnalités. L'esprit qui doute ne peut songer sans mépris à l'esprit qui affirme ; l'esprit qui croit ne peut trouver des mots assez dédaigneux pour peindre la misère de celui qui vit dans l'incertitude ; l'homme de raison bafoue l'insensé qui s'abandonne aux passions alors que le passionné prend en pitié le pâle bonheur du sage. Je suis de plus en

plus persuadé que la persistance des différents tempéraments à travers les époques est un des éléments essentiels de la vie de l'Humanité. Et c'est pour moi une des joies les plus profondes de saisir cette diversité des hommes qui, enfantant les modes différents de vie, fait du monde humain un paysage mouvementé et bigarré. Que les tempéraments opposés se jettent l'anathème, mais que le contemplatif jouisse de leur diversité et de leurs luttes ! Indépendamment de la question vérité et erreur, les religions comptent parmi les plus étonnants moyens de culture de la plante humaine. J'éprouve un plaisir de botaniste à voir les plus curieux échantillons d'humanité s'épanouir par leurs soins. Les religions m'intéressent avant tout comme atmosphère où se composent certains types d'âmes. Cette atmosphère est mortelle à certains tempéraments ; pour un Bossuet, elle est le climat prédestiné.

A vrai dire, il nous étonne profondément, ce Bossuet installé si fermement dans la Foi. Il croit invinciblement. Nul doute. Nulle anxiété. Nulle insidieuse question se posant de temps en temps au plus secret de l'âme et venant faire chanceler la conviction. Nulle trace de difficultés surmontées avant de s'installer dans la croyance. Rien d'une âme encore palpitante des combats qu'elle a dû livrer pour dégager sa conviction. Bossuet paraît presque inquiétant par son manque d'inquiétude. Nous entrons aisément en sympathie avec une âme qui cherche Dieu parmi l'angoisse et la peine ; nous entrons aisément en sympathie avec une âme qui, après avoir été saisie de vertige devant l'universelle incertitude, bafoue amèrement la raison et se jette dans la Foi avec la sensation de tenter la suprême aventure. Une jouissance éperdue et sûre de Dieu à la manière de Bossuet tend à surprendre les hommes d'aujourd'hui. Et c'est par là que la personne de Bossuet nous pose un premier problème.

Il est aisé de relever dans les sermons et les divers ouvrages de Bossuet une série de démonstrations en faveur

de sa croyance. On connaît la thèse du *Discours sur l'histoire universelle* : la vérité de la religion chrétienne s'atteste par l'accord parfait entre les prophéties de l'Ancien Testament et les réalisations du Nouveau. Preuve si forte selon Bossuet que, si l'on n'est pas convaincu par elle, « on mérite de ne rien voir, et d'être livré à son propre endurcissement comme au plus rigoureux de tous les supplices ». Dans le *Sermon sur la Divinité de la Religion*, vous trouverez toute une suite d'arguments d'où émerge celui qui appelle miracle le triomphe d'une religion imposée par le zèle de ses humbles martyrs en dépit de toutes les puissances établies. Mais il est aisé de voir que si Bossuet se laisse convaincre avec ardeur par les arguments donnés en faveur de la religion chrétienne, aucun des arguments contraires n'obtient vraiment audience de son esprit. Même quand il les discute, on sent qu'il les a condamnés de haut et que la volonté de les réfuter leur a été dès l'abord opposée. On discerne un immense dédain pour ceux qui contestent l'authenticité du *Pentateuque* par des « chicanes sur des nombres, sur des lieux ou sur des noms », tout cela n'étant que « vaines curiosités » qui ne portent pas « atteinte au fond des choses ». Devant les travaux d'exégèse de Richard Simon, Bossuet s'écrie :

> Nous serions bien malheureux si, pour défendre la vérité et la légitime interprétation de l'Ecriture, surtout dans les matières de Foi, nous étions à la merci des hébraïques et des grecs, dont on voit ordinairement en toute autre chose le raisonnement si faible ; et je m'étonne que M. Simon qui fait tant l'habile ait l'esprit si court, qu'il veuille faire dépendre la perfection de la victoire de l'Eglise sur les Pélagiens de la connaissance du grec.

Il nous faut avant tout discerner chez Bossuet les grands traits d'un tempérament né pour trouver sa parfaite réalisation dans la Religion. Et c'est d'abord un appétit de Vérité qui a toute la fougue, toute l'impétuosité, toute la violence d'une passion. Bossuet est le représentant parfait de ces natures qui, pour vivre, ont besoin de posséder une

connaissance certaine sur l'Univers, l'homme, la vie et la mort. Pour de telles natures, pareil besoin passe avant le besoin de pain. Et il faut convenir que ces natures, même si elles sont installées dans une chimère, sont belles et témoignent pour l'humanité. Cette soif d'une vérité totale, absolue, immuable, supérieure aux individus et aux vicissitudes du monde, leur apparaît comme constitutive de l'âme humaine et elle atteste à leurs yeux par sa seule présence l'existence d'un objet capable de l'assouvir. Rencontre-t-elle Dieu, elle se sent du coup apaisée et rassasiée. Dans une admirable page de la *Défense de la Tradition et des Saints Pères* consacrée à saint Augustin, on sent que Bossuet s'identifie au docte Père en évoquant cet appétit de Vérité qui ne peut se combler qu'en Dieu.

Pour aller jusqu'à la source des grâces de Dieu dans ce Père, il lui avait imprimé, dès son premier âge, un amour de la Vérité, qui ne le laissait en repos ni nuit ni jour, et qui l'ayant toujours suivi parmi les égarements et les erreurs de sa jeunesse, est enfin venu se rassasier dans les Saintes Ecritures, comme dans un océan immense où se trouve la plénitude de la Vérité.

Cette impérieuse tendance de son être, Bossuet a su l'accuser fortement en indiquant les attitudes humaines qui lui sont si contraires qu'il ne pourrait s'y placer. L'étonnent et l'indignent ces âmes qui ne peuvent se fixer dans la certitude où s'éteint tout désir de chercher. Il les tient en aversion ces philosophes qui forment toujours de nouveaux doutes et jamais de « décision ». Quant à ceux qui suspendent leur jugement dans l'incapacité d'affirmer, il les prend en pitié et les juge misérables entre les misérables :

Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité.

Le besoin foncier de Bossuet, c'est de saisir la certitude du haut de laquelle tout dans l'Univers, l'homme et la vie, devient clair. Cette certitude conquise, l'âme s'y enferme délibérément, elle refuse obstinément de se laisser effleurer

par le doute : elle se repose dans la vérité, elle s'en nourrit, elle s'en rassasie, s'en éblouit, elle est fixée et ne cherche plus.

Le chrétien n'a rien à chercher parce qu'il trouve tout dans la Foi. Le chrétien n'a rien à prouver parce que la Foi lui décide tout.

La vérité dont Bossuet est affamé n'est donc pas cette vérité qu'on serre de plus en plus par une série d'approximations, elle ne se fait pas par une addition de constatations de détail : on l'embrasse dans sa totalité, dans sa simplicité, d'une seule vue et une fois pour toutes. La possession intégrale de la vérité est un point de départ. Dès qu'on la possède, il faut se délivrer radicalement de la curiosité qui est une maladie : « L'esprit de curiosité nous mène à des conséquences, à des épreuves inutiles : on cherche toujours, et on ne trouve jamais ; ou bien on trouve le mal. » Il faut également se délivrer du désir de la nouveauté, forme séduisante et pernicieuse de l'appétit premier de vérité corrompu par le péché. Il faut enfin se délivrer de ce besoin de soumettre à un perpétuel examen la vérité qu'on a embrassée, déplorable penchant qui fait persister dans la possession du vrai un aiguillon d'inquiétude qui, incitant l'âme à vouloir « éclaircir tout à fait le fond des choses », peut la livrer à toutes sortes d'aventures dangereuses.

Bossuet s'affirme ainsi comme l'opposé de l'esprit qui cherche. Il est l'esprit qui sait. Il ne s'agit pas de dire qui a tort ou raison de ces deux types d'esprit. Il faut les uns pour construire et maintenir. Il faut les autres pour que la vie se renouvelle.

§

Aussi impérieux que cet appétit de Vérité totale s'affirme dans l'esprit de Bossuet le besoin d'ordre. Un monde chaotique et livré au hasard le révolterait. Des vies abandonnées à la fantaisie des désirs instables lui sont spectacles d'hor-

reur. Saisir l'ensemble de l'Univers comme un tableau magnifiquement ordonné et dont l'arrangement est visible dans la moindre de ses parties, voilà une des satisfactions profondes de la Religion. Bossuet se réjouit à voir toute la complexité du monde conforme à un plan préalable de l'architecte universel. Il se réjouit en pensant que toutes les vérités particulières viennent se fondre dans la vérité une qui vit en l'esprit de Dieu. Avant tout, Bossuet adore en Dieu le principe d'ordre du monde.

Dans le péché, il hait par contre la rupture de l'ordre établi par Dieu : « Le péché, dit-il, met le désordre dans l'Univers. » Seule, la punition du péché restitue l'ordre universel et par conséquent la peine appliquée par Dieu au pécheur n'est qu'une corrélation de l'ordre universel qui traduit la volonté divine.

La peine est dans l'ordre, parce qu'elle ramène dans l'ordre ceux qui s'en étaient dévoyés : et donc elle est très bonne à la conduite générale de l'Univers, parce que l'ordre est le bien général.

Au fond, pour Bossuet, justice et ordre, perfection et ordre, vérité et ordre, divinité et ordre, c'est tout un.

Le culte de l'ordre est poussé si loin chez Bossuet qu'il en arrive à une véritable passion de l'Unité. Unité ! motcime dans la langue de Bossuet ! Unité, perfection même de l'ordre puisqu'elle noue toute la chaotique diversité des apparences en une vigoureuse simplicité ! L'ordre admirable du monde, c'est d'être Un, puisqu'il est dans son ensemble et ses parties suspendu à la volonté de Dieu, maître suprême qui lui a donné ses lois, les maintient par sa sagesse sans être lié par elles. La perfection étant discernée dans l'ordre et la plus grande perfection de l'ordre dans l'Unité, le but supérieur de l'existence est de soumettre toute la diversité du monde à l'ordre universel qui est entre toutes la chose la mieux connue. Il faut construire l'organisation des Etats de manière qu'il y ait unité entre les gouvernements d'ici-bas et le gouvernement universel. Au

fond, un livre comme la *Politique tirée de l'Ecriture sainte* est un effort pour insérer l'ordre des Etats terrestres dans l'ordre supérieur du monde parfaitement connu. La puissance de Dieu est pour ainsi dire déléguée aux rois qui sont ses lieutenants chargés de gouverner les peuples selon les règles mêmes de la sagesse divine. De même qu'une volonté unique préside au gouvernement de l'Univers, une volonté unique doit régner sur les Etats. Le pouvoir royal est une sorte d'image du pouvoir divin sur lequel il étroitement calqué :

... Considérez le prince dans son cabinet. De là partent les ordres qui font aller de concert les magistrats et les capitaines, les citoyens et les soldats, les provinces et les armées par terre et par mer. C'est l'image de Dieu qui, assis dans son trône du plus haut des cieux, fait aller toute la Nature.

Le devoir essentiel de l'individu est à son tour de mettre l'ordre en lui-même et de s'imposer l'Unité et cela sur le modèle de l'ordre universel. L'homme atteint l'Unité lorsqu'il établit en lui la soumission totale des sens à la raison. Il vit dans l'Unité lorsqu'il substitue à une vie livrée à tous les appels des choses changeantes qui le font errer d'objet en objet et du désir au dégoût une vie consacrée tout entière à ce qui ne change pas et qui rassasie parfaitement l'âme, c'est-à-dire Dieu. L'homme qui vit dans l'Unité, détaché de toutes les erreurs des sens, inondé de la lumière supérieure de la raison et absorbé en Dieu, un tel homme est libre, car la vraie liberté, c'est d'échapper à ces captivités que sont le péché, les plaisirs, les passions et les vanités du monde.

Il est aisé de voir maintenant qu'avec un tel tour d'esprit Bossuet est le plus parfait représentant du Génie de l'Immobilité. La vérité conçue comme Une et immuable doit rester d'accord avec elle-même à travers les temps. La conformité à la tradition devient signe de vérité. La nouveauté au contraire révèle l'erreur. La notion de changement, la notion de renouvellement et celle d'un monde en devenir sont totalement absentes de l'esprit de Bossuet.

Dans sa *Politique tirée de l'Ecriture*, il pose tous les problèmes de la société sous l'aspect de la stabilité et de l'immuabilité. Il ne songe pas que le législateur puisse tenir compte de ces forces de changement par quoi telles institutions à l'origine excellentes et restées théoriquement parfaites cessent à un certain moment de cadrer avec la vie simplement parce que d'obscures forces ont transformé l'esprit général d'une société. Au moment où il lance contre les Protestants son *Histoire des Variations des Eglises protestantes*, Bossuet croit fermement que le protestantisme révèle sa fausseté par les changements mêmes de sa doctrine. Il croit que la doctrine orthodoxe s'est présentée d'un seul coup dans son état de perfection et qu'elle est restée constante à travers le flux de l'histoire. On le sent profondément étonné lorsque le pasteur Jurieu lui révèle que durant les premiers siècles de la chrétienté, les doctrines de la première Eglise ont varié tout autant que celles des Réformés. Par son génie de l'immobilité, Bossuet est en un sens à l'antipode de l'esprit historique. Il croit parfaitement possible de tirer de l'histoire des Hébreux une politique pour la France du XVII[e] siècle ! Il est vrai que chez les Hébreux, il retrouve à son insu le spectacle que déroulait sous ses yeux la réalité de son temps.

§

On peut concevoir encore qu'avec un tel tour d'esprit, l'ennemi de prédilection soit pour Bossuet l'individu. La satisfaction de son esprit a pour condition l'anéantissement de l'individu. L'individu, c'est pour lui le désordre et c'est aussi l'erreur. Contre l'individu, Bossuet ne cesse d'affirmer que la vérité réside dans le sens commun. L'hérétique, c'est celui « qui a une opinion ». Ce qu'il soupçonne chez les libertins, c'est un esprit « d'orgueil et de singularité ». Lorsque l'individu ose penser lui-même, il ne tarde pas à vouloir se distinguer et c'est ainsi que la Tradition est violée par l'esprit d'innovation. Il n'y a plus ni vérité ni

ordre si l'individu ne fait entière soumission pour tout ce qui concerne la croyance et la conduite. C'est contre cette Force d'innovation, d'erreur et de désordre représentée par l'Individu que Bossuet se fait le champion décidé d'une autorité spirituelle soutenue par l'autorité temporelle et gardienne jalouse de la vérité qui réside dans le sens commun et dans la Tradition.

Si l'on regarde d'un peu près Bossuet dans son activité de défenseur de la Religion au XVII[e] siècle, on verra que son adversaire, il le dénomme toujours le sens individuel et l'on verra que le remède s'appelle toujours contrainte de l'individu. Et il se trouve que Bossuet, dans sa défense de la Religion, a peut-être posé le problème capital des temps modernes. L'apologie pascalienne, pour des raisons que nous n'avons point dessein d'exposer ici, nous saisit beaucoup plus vivement que la dialectique et les élans oratoires de Bossuet. Et cependant, il faut voir qu'en réalité Pascal est un franc-tireur de l'apologie, alors que la bataille rangée aux points décisifs est donnée véritablement par Bossuet. Je dis donc qu'agissant selon la logique profonde de son esprit, Bossuet livre au XVII[e] siècle la bataille qui, sous d'autres formes, se continue aujourd'hui. Génie d'immobilité, Bossuet, au nom de l'esprit de stabilité et de fixité, essaie de dresser un infranchissable barrage contre l'esprit de changement ou de devenir qui s'impose de plus en plus aux esprits d'aujourd'hui. Champion d'une autorité spirituelle gardienne d'une vérité qui ne doit pas être soumise aux appréciations des individus, Bossuet signale comme danger capital le droit que revendique l'individu moderne de trouver en lui-même le critère de la vérité. On pourrait dire encore que Bossuet a posé ce problème : Dans quelle mesure doit-il exister sous la sauvegarde d'une autorité spirituelle appuyée sur l'autorité temporelle des principes qui doivent être soustraits à l'appétit de changement ? Dans quelle mesure doit-il exister parmi les hommes des principes interdits à l'examen de l'indi-

vidu ? Il serait aisé de donner de multiples citations de Bossuet également caractéristiques pour rendre plus tangible son point de vue. Dans l'*Oraison funèbre d'Henriette de France*, il est des lignes pénétrantes où Bossuet indique qu'un mal terrible est entré dans le monde le jour où les réformés ont permis à l'individu de se faire juge lui-même de la vérité. Un tel fait doit conduire au chaos des doctrines, au désordre général et à l'ébranlement de tout ce qui est nécessaire pour contraindre les fantaisies des particuliers. Ailleurs, d'une manière saisissante, Bossuet écrit :

Il faut une autorité qui arrête nos éternelles contradictions, qui détermine nos incertitudes, condamne nos erreurs et nos ignorances : autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction, ne laissera rien d'entier parmi les hommes.

Oui, la question levée par Bossuet continue sous d'autres manières à se poser aux hommes. Il est aisé de voir que le monde moderne, en affirmant d'une part le droit du sens individuel à juger du vrai et en affirmant d'autre part la légitimité du renouvellement indéfini de toutes les valeurs dans un monde en perpétuel devenir, a toujours reculé devant les deux forces qu'il a déchaînées. Il a essayé de leur faire frein en leur opposant quelques principes de fixité placés hors de leurs atteintes. Au XVIIIe siècle, l'effort général de pensée s'oriente vers l'affirmation qu'au-dessus des individus et du changeant existe la raison qui peut fournir des principes fixes et valables pour tous les hommes. Nous sentons aujourd'hui l'échec de cet effort. Le sens individuel armé d'une critique aiguë a mis bas les prétentions de cette raison. Sous la plume incisive de M. Louis Rougier, je trouve parfaitement exprimée la manière dont le sens individuel novateur renie une fois pour toutes les prétentions de la Raison qui veut le contraindre :

Ce qu'on appelle la raison, nous dit M. Louis Rougier, c'est tout simplement, à une époque déterminée, chez un peuple de culture donnée, la somme des opinions moyennes et des préjugés

universellement accrédités par suite de l'état des connaissances, entretenues par l'éducation, l'autorité de l'exemple et l'instinct d'imitation qui déterminent la communauté des traditions, des mœurs, des coutumes. C'est la généralisation de l'empirisme journalier, la totalisation du savoir courant, composé de plus de crédulités, de préventions et d'erreurs, que de lumières, de sagesse et de vérité.

Et M. Louis Rougier de préciser nettement la question en ajoutant :

Le Rationalisme représente, à un instant donné, l'apport du passé, le poids de la tradition, l'inertie de la routine, le conservatisme des longues prescriptions contre l'esprit nouveau, l'esprit d'indépendance, de recherche personnelle, de doute, de critique et de libre examen. C'est une vérité courante, toujours opportune à rappeler, que les grands novateurs furent invariablement persécutés au nom de la raison.

Les points fixes, il est aisé de voir que le XIXe siècle les demanda à la science. On attendait d'elle la découverte de lois exactes et immuables et la révélation d'un ordre universel qui s'offrirait comme modèle aux individus. Il a fallu déchanter. Nous commençons à mieux voir ce que sont au vrai ces lois établies par les savants. Telle loi n'est vraie qu'à une certaine échelle et entre certaines limites, telle autre loi traduit des cas de fréquence et ignore les faits accidentels qui la contredisent, une autre enfin voit soudain jaillir des faits qui la remettent en question. On arrive même à se demander si ces lois générales posées par la science ne procèdent pas simplement d'une « économie de pensée » et de notre impuissance à étreindre la chaotique complexité du monde. Et comment les prendre pour bases, ces lois scientifiques, si elles se ramènent suivant l'avis de bien des gens compétents à des moyennes seulement valables pour des grands nombres alors que le monde pulvérulent des phénomènes est peut-être livré au hasard !

Ne poussons pas les choses à l'extrême. Pratiquement,

il se forme d'une part entre le besoin de construire sur des bases stables supérieures au sens individuel, et d'autre part l'esprit critique de l'individu de plus en plus pénétrant toutes sortes de compromis plus ou moins illusoires à l'aide desquels on vit tant bien que mal. Le tempérament de Bossuet lui fait prendre une position extrême peut-être incompatible avec la vie. Un monde immobilisé où tout appétit individuel d'examen et de pensée serait étouffé tomberait sans doute dans l'inertie. Il se pétrifierait. Un monde livré sans frein aux forces de changement et libérant totalement le sens individuel risquerait peut-être la désorganisation. Des esprits comme celui de Bossuet sont nécessaires, les esprits exactement contraires ne le sont pas moins. Ces deux groupes d'esprits se combattent sans merci. De leurs luttes naissent ces compromis qui permettent à la vie d'aller vers l'Avant, mais avec des forces qui la freinent. Tout cela peut servir à montrer comment Bossuet pense socialement les questions religieuses. La Religion est pour lui une armature sans laquelle la société ne peut subsister. La société s'organise dans son esprit en une hiérarchie qui lui donne stabilité et encadre rigoureusement l'individu. Parallèlement à cette hiérarchie sociale se constitue une hiérarchie religieuse qui impose l'ordre au sentiment religieux des individus. Et ces deux hiérarchies doivent être en état d'union. Le sentiment social, c'est-à-dire le goût de l'homme pour l'homme, et le sentiment religieux, c'est-à-dire la soif de l'homme pour Dieu, sont pour Bossuet les deux données essentielles de l'humanité. Mais en même temps qu'il admire ces deux inclinations, il se défie d'elles si elles ne sont canalisées et disciplinées.

§

Que Bossuet professe un amour résolu de la raison, cela ne doit point nous étonner ! Non point de cette raison enorgueillie qui prétend se passer des lumières de la Foi, mais d'une raison qui règle l'instinct religieux et s'introduit

en lui comme principe d'ordre et de clarté. Cette raison, Bossuet la définit « un éclat de la sagesse éternelle ». Elle incline l'homme vers Dieu en lui révélant que la vie selon les sens est erreur puisqu'elle s'attache à des objets sans stabilité et incapables de combler notre appétit d'un bonheur qui postule la vérité totale et immuable. « La félicité de l'homme consiste à vivre selon la raison. » Et Bossuet de dire que la religion chrétienne donne à l'homme « la vie raisonnable ». La raison apparaît à Bossuet comme la faculté capable de vaincre dans l'homme l'individu et de lui faire préférer le « sens commun » à son propre sens. C'est au nom de cette raison qu'il se fait résolument l'homme de la modération et l'homme du juste milieu. C'est au nom de cette raison qu'il s'élève contre tout ce qui est excessif même dans la droite voie.

O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer ?

Il faut « être sage sobrement et avec mesure », dit-il encore. On sent que lui-même impose par raison des contraintes à ce qui flatterait souvent son sens individuel. Nul doute que, par goût propre. Bossuet ne soit enclin à préférer la vertu la plus austère, la plus intransigeante. Nul doute que son idéal ne soit la perfection ascétique la plus exigeante qui fleurit aux premiers âges du christianisme.

Oh ! si je pouvais traîner le monde entier dans les cloîtres et les solitudes ! s'écrie-t-il un jour.

Mais à cette ardeur qui parfois le saisit avec frénésie, Bossuet sait opposer la volonté de faire régner la claire raison dans son propre cœur :

Concluons donc, chrétiens, que la véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer.

Ainsi esquissé, je ne m'étonne pas que Bossuet soit par excellence homme d'action. Détaché totalement de lui-même, sa vie s'est fondue dans la cause qui lui paraît celle de la

vérité. Cette vérité, il faut qu'elle soit défendue contre ceux qui l'attaquent ; cette vérité, il faut qu'elle soit propagée parmi ceux qui la méconnaissent. Un immense effort constructeur s'impose pour que tout entre dans les cadres de l'ordre universel parfaitement révélé. Bossuet devient ainsi le type parfait du militant, c'est-à-dire de l'homme qui s'est abdiqué lui même pour faire triompher sa croyance par l'action. Il s'oppose de tous points à l'esprit purement artiste d'un La Fontaine qui semble passer ici-bas pour regarder d'une manière désintéressée la comédie universelle. Bossuet considère comme un devoir d'agir sur le monde. Il n'est pas l'homme à mettre dans le commerce aucune idée nouvelle, il n'est même pas l'homme à esquisser des attitudes neuves dans les idées admises, il n'est pas un inventeur de valeurs ; mais il est le type de ces hommes qui, s'installant dans des valeurs déjà créées, en prennent une conscience lucide, les rendent parfaitement assimilables et sont entre tous aptes à construire et à organiser la vie sur ces valeurs.

Il me semble que nous venons d'obtenir un premier noyau psychologique formé par l'entrelacement de quelques tendances foncières de Bossuet. Mais que Bossuet réduit à ces quelques traits paraîtrait maigre, sec, raide et décharné ! Que cette impression de richesse et d'ampleur de la personnalité qu'il m'imposa serait loin d'être exprimée ! Il faut enrichir le portrait en considérant l'être de Bossuet sous de nouveaux aspects non moins capitaux.

§

Miracle de cet homme d'ordre, d'action et d'étude ! Ce docte doublé d'un militant évita toute sa vie le dessèchement. Les sources les plus tintantes en lui restèrent toujours fraîches. Au fond de son être vinrent toujours éclore des lis avivés de rosée. Les plus fins tremblements, les frissons les plus suaves, les plus tendres naïvetés demeurèrent dans cet esprit comme en une terre d'élection. Et à côté de

ces délicatesses, il exista toujours chez cet homme des puissances d'exaltation qui parfois touchèrent à la frénésie. Singulier, imprévisible spectacle d'un ordre aussi sévère corsetant de telles suavités et de telles exaltations! Ne faut-il point mettre en cause ce contact perpétuel que garda Bossuet avec les Evangiles, eaux vives et jaillissantes qui entretinrent toujours ce dialecticien et cet homme d'action dans une atmosphère de poésie !

A vrai dire, il est peu d'âmes qui furent aussi emplies de chants. Ce que M. Léon Daudet a dit de Shakespeare et de Gœthe pourrait s'appliquer parfaitement à Bossuet : il a vécu en perpétuel état de transe lyrique. Un spectacle m'émeut infiniment. Au déclin de sa vie, ce grand dialecticien et ce merveilleux lutteur sentit l'irrésistible besoin de laisser s'exhaler son chant et il donna ces deux extraordinaires livres lyriques que sont les *Entretiens sur les Mystères* et *Les Méditations sur l'Evangile*. Dans ces livres, il semble qu'on ait révélation de l'être intime de Bossuet ; il semble qu'on touche sa vie secrète. Et c'est l'âme la plus naïvement adorante et la plus suavement évangélique qui se puisse concevoir. Un François d'Assise vécut aux profondeurs cachées de cet homme qui par instants laissait se rompre la trame dialectique de ses sermons pour murmurer des cantiques d'une tendresse voilée et toute teintée de rêverie. Mais c'est dans ces deux livres de vieillesse que ce Bossuet-là s'est parfaitement révélé. La large phrase oratoire fait place à des rythmes plus simples doués d'un secret frémissement qui parle au plus intime du cœur.

Mais ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous ? Heureux, mille fois heureux ! Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Ecriture, et semble vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui me dira la cause de ces larmes ? Que me la dira? Ceux qui les ont expérimentées souvent ne la peuvent dire, ni expliquer ce qui les touche. C'est tantôt la bonté d'un père ; c'est tantôt la condescendance d'un roi ; c'est tantôt l'absence d'un époux : tantôt l'obscurité qu'il laisse dans l'âme lorsqu'il s'éloigne,

et tantôt sa voix lorsqu'il se rapproche, et qu'il appelle sa fidèle épouse. Mais le plus souvent, c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire.

Ce n'est pas peu de chose d'être un homme de savoir qui à chaque jour de sa vie accroît une formidable somme de connaissances. Plus admirable encore d'être par surcroît un homme d'action, toujours prêt à prendre place sur la brèche ; mais joindre à cela des qualités plus secrètes et infiniment plus délicates qui semblent appartenir aux purs contemplatifs, que ce spectacle est beau ! qu'il est curieux ! Elles nous plaisent à juste titre ces âmes originales, formées hors des voies habituelles et emplies de fleurs sauvages aux senteurs âcres et pénétrantes. Mais qu'elles sont belles aussi ces âmes nativement riches et épanouies dans la régularité ! Elles semblent absorber en elles les sucs les plus précieux de l'humanité. Elles s'élèvent droitement, puissamment, porteuses d'un immense ombrage ! Et qu'après avoir regardé amoureusement les formes capricieuses d'arbrisseaux poussés aux hasard, on prend plaisir à voir soudain se dresser l'arbre gigantesque, merveille de la culture et des soins constants et éclairés ! Une nature comme celle de Bossuet ne se forme pas à travers une suite d'épreuves et d'essais incohérents. Dès le début, elle se développe selon sa loi, dans la certitude d'elle-même et du monde et ce qu'elle n'a pas en vive originalité, en prenante singularité, elle le compense par une plus grande richesse, par un développement plus achevé de toutes ses puissances et par une totalisation plus complète des conquêtes faites au cours des siècles par les hommes. L'humanité par de telles natures n'acquiert à vrai dire rien de nouveau, mais elles donnent l'imposant spectacle de l'humanité dans un homme, et de l'Universalité faite individu. Ma sympathie la plus instinctive se porte immédiatement vers ce qui est le plus singulier, le plus affirmé dans la différence, le plus réalisé contre son milieu et ceci indépendamment de la nuance des idées. Et cependant je sens qu'il faut à l'humanité de ces âmes à la Bossuet

favorisées par un concours parfaitement heureux de circonstances, trouvant immédiatement dans leur milieu les conditions optimes de développement et qui semblent nous dire : tout ce qui est dispersé entre les autres individus, je le réunis aisément en moi et si je suis moins individu, je suis davantage homme! Je les aime, ces âmes qui se sentent invinciblement poussées à s'essayer contre les limites posées par les générations devancières. Mais elles valent aussi, ces natures qui d'abord ont fixé la limite à ne jamais dépasser et qui, délivrées des poussées divergentes, évitent dissipation et dispersion et se trouvent ainsi dès le début concentrées. Je le répète, je ne sais rien de plus admirable que cet homme d'étude et d'action révélant à son déclin que sa naïveté première est intacte, que sa fraîcheur d'âme l'emporte encore sur le plus clair des matins et qu'il est aussi vierge d'amertume qu'un enfant ouvrant sur les choses un œil émerveillé. Spectacle réconfortant s'il en fût jamais et qui nous permet de dire : cette intime poésie que chacun porte en soi en ses jeunes ans et qui lui fait sentir les blessures de la vie avec délices peut résister à tous les coups du sort et à toutes les déceptions de l'expérience. Voici, je crois, la marque des plus hautes natures : ce don précieux de naïveté première conservé en dépit de tout. Je dirais même que les hommes de grande classe réagissent contre les meurtrissures de la vie en accentuant ce don premier d'ingénuité et il ne serait pas exagéré de dire qu'un Gœthe sent plus naïvement dans sa maturité qu'au cours de sa jeunesse. Ses plus vrais accents de jeunesse, Bossuet les a donnés à son déclin.

En vérité, cette âme était en perpétuelle effusion vers le divin. On a remarqué avec surprise que Bossuet n'avait pas attendu le Romantisme pour posséder le sentiment de la nature le plus délicat et le plus nuancé. Eh bien, on n'a pas vu suffisamment combien ce sentiment est essentiel à l'âme de Bossuet, combien il touche aux profondeurs de son être. Car il y a un sentiment de la nature extrêmement

vif et varié qui, en tout temps, fut l'apanage d'une partie des âmes chrétiennes, je ne dis pas de toutes, car il est un type de chrétien dont le regard est uniquement fixé sur l'âme et pour ainsi dire aveugle aux choses. Le docte Bossuet garda le sentiment de la nature propre aux âmes chrétiennes les plus naïves et les plus poétiques et à vrai dire peu fréquent dans l'intellectuel XVIIe siècle. Mais l'ampleur de la personnalité de Bossuet est telle que, sur bien des points, tout en étant le représentant le plus parfait de son siècle, il le déborde moins par des poussées vers l'avant, que par des reprises d'états antérieurs au XVIIe siècle. Bossuet a possédé au point le plus haut ce sentiment de la nature qui consiste à sentir dans toutes choses créées des hymnes vivants au Dieu qui les fit jaillir du Néant ! Sentiment par lequel on saisit dans un rayon ou dans une buée la marque persistante du divin ouvrier. Sentiment que Dieu, après avoir créé le monde en vue de l'homme, ne cesse de parler à l'homme au moyen de toutes les choses créées ! Nul plus que Bossuet n'est allé parmi les choses comme à travers « une forêt de symboles » qui révèlent sans cesse à l'homme les pensées cachées de Dieu. Et certainement qu'il a vécu en émerveillement devant la création. Il a d'ailleurs pris soin de nous indiquer que Jésus lui-même enseigna dans le *Sermon sur la Montagne* que toutes choses visibles ont une valeur d'images et de symboles :

Jésus Christ nous apprend, dans ce sermon admirable, à considérer la nature, les fleurs et les oiseaux, les animaux, notre corps, notre âme, notre accroissement insensible, afin d'en prendre occasion de nous élever à Dieu. Il nous fait voir toute la nature d'une manière plus relevée, d'un œil plus perçant comme l'image de Dieu. Le ciel est son trône, la terre est l'escabeau de ses pieds ; la capitale du royaume est le siège de son empire. Son soleil se lève, la pluie se répand pour vous assurer de sa bonté. Tout vous en parle : il ne s'est pas laissé sans témoignage.

J'aime imaginer Bossuet errant parmi la féerie des choses. Son regard est à la fois ferme et empli de songerie. Il voit

de ses yeux charnels les aspects changeants du monde et en même temps se pressent en son esprit les souvenirs bibliques et évangéliques où toujours la nature a place. Il va et la réalité observée suscite les images correspondantes des Ecritures et tout ce qu'il découvre autour de lui se révèle comme « Correspondance » du monde spirituel. Voit-il jaillir le soleil sur l'orient, c'est la bonté de Dieu qui s'affirme dans cette montée de l'astre dont la bienfaisante lumière est également offerte aux bons et aux mauvais. Voit-il au lever du jour la lumière de la lune peu à peu s'effacer et s'engloutir dans la lumière triomphale du soleil, il découvre aussitôt le symbole de l'âme individuelle s'anéantissant dans la flamme de l'amour divin. Rencontre-t-il une vigne si humble d'aspect et si précieuse par ses fruits, sa valeur allégorique par rapport au monde spirituel jaillit en son esprit. Et tout naïvement se compose cette admirable page poétique qu'on pourrait nommer le chant de la vigne :

La vigne ne paraît rien d'elle-même ; elle rampe, elle est raboteuse, tortueuse, faible, qui ne peut s'élever qu'étant soutenue ; sans cela elle tombe. Mais aussi étant soutenue, où ne s'élève-t-elle pas ? Elle s'entortille autour des grands arbres ; elle a des bras, des mains pour les embrasser, et n'en peut plus être séparée. De ce bois tortu et raboteux, qui n'a rien de beau, sortent les pampres dont les montagnes sont couronnées ; dont les hommes se font des festons. De là sort la fleur la plus odorante, de là la grappe, de là le raisin, de là le vin et le plus délicieux de tous les fruits ; ainsi l'écorce du chrétien n'a rien que de méprisable en apparence, et tout y paraît sans force : toute la force, toute la beauté est au-dedans ; et on peut tout, quand on ne s'élève qu'étant soutenu...

Ne nous étonnons pas du caractère imagé de l'éloquence de Bossuet, n'y voyons point une méthode pour rendre l'idée plus frappante. Voyons, au contraire, dans un tel mode d'expression, le fait d'un esprit qui capte spontanément le monde matériel comme un ensemble de traductions du

monde spirituel. Nul plus que Bossuet n'a perçu la nature comme un dictionnaire de correspondances avec le monde spirituel et la réalité céleste.

Mais qu'il est curieux de voir vivre en l'esprit de ce docte tels hymnes ingénus qui louent Dieu dans chacune des merveilles du monde où il a voulu manifester sa présence :

Louons le dans le cheval qui nous porte ou qui nous traîne ; dans la brebis qui nous habille et qui nous nourrit ; dans le chien qui est notre garde et notre chasseur ; dans le bœuf qui fait avec nous notre labourage. N'oublions pas les oiseaux puisque Dieu les a amenés à Adam comme les autres animaux...

Peu d'hommes ont, à mon avis, connu une aussi jaillissante intensité de vie lyrique. Et il est étrange de constater que pareille vie lyrique se rencontre chez l'homme qui impose les plus étroites contraintes à l'individu, et fait souvent avancer ses idées comme des armées en bataille.

Une telle intensité de vie lyrique s'expliquerait d'ailleurs insuffisamment si l'on ne discernait chez lui le don lyrique par excellence, à savoir la capacité de se fondre dans l'objet qu'on contemple ou qu'on évoque par l'esprit. Quand l'éloquence de Bossuet se fait poésie et lyrisme, c'est précisément quand joue ce don de se dissoudre corps et âme dans l'objet évoqué. Et cela résulte d'une propriété des vives imaginations dont l'ébranlement suscite en même temps de vifs élans de sensibilité. Où je vois s'affirmer le mieux ce don lyrique de fusion dans l'objet, c'est lorsque se dessine dans l'esprit de Bossuet un épisode de la vie de Jésus. Alors, il n'y a plus d'une part Bossuet évoquant Jésus et de l'autre le tableau évoqué, il n'y a plus que Bossuet identifié à Jésus. Il entre triomphalement avec lui à Jérusalem, il frémit avec lui quand il s'avance vers Lazare enveloppé de ses bandelettes de mort, il se sent flagellé dans sa chair au jour de la Passion, il s'ensevelit avec le mort divin dans le tombeau et, véritablement, il semble que son corps s'enlève de terre lorsqu'il se représente la gloire de l'Ascension. Il faudrait détacher de l'œuvre de Bossuet

comme les sommets de sa vie lyrique et de son expression poétique ces rencontres avec Jésus. Elles s'expriment en des pages où vit une telle conjuration de la chair, de l'esprit, de l'imagination et de la sensibilité qu'elles produisent un accablement merveilleux.

Je n'aurai garde d'omettre dans cette vie lyrique de Bossuet une certaine manière exaltée de vivre par l'espérance. En un sens, les religions considérées comme doctrines de vie tendent à substituer à la possession réelle des objets une jouissance éperdue de certains biens qui vivent au royaume de l'Imagination. Il est peu d'œuvres où l'on entende pareils accents de félicité qu'en l'œuvre de Bossuet. Et cette félicité est fondée sur une exaltation de l'imagination qui, se représentant avec puissance les biens vers lesquels elle tend, se trouve en réalité les posséder déjà. Tout le *Panégyrique de Sainte Thérèse* est une ivre méditation sur la félicité incomparable que sainte Thérèse connut ici bas par une manière si intense de se représenter les voluptés célestes qu'elle les vécut durant le cours de sa vie terrestre. Des chrétiens en général, Bossuet aime à répéter qu'ils sont « des personnes qui se réjouissent en espérance » et chez Bossuet lui-même, prodigieux imaginatif, on devine une prodigieuse vie par l'espérance.

§

Mais comment omettre de cette vie lyrique de Bossuet l'amour lui même ? Qui a parlé de l'amour comme Bossuet et qui en a exprimé les élans d'une façon aussi insinuante et aussi saisissante? Cet immense appétit d'une vérité totale soustraite au changement n'est pas chez Bossuet simple besoin d'intelligence. Connaître et aimer pour lui ne sont pas séparables.

La connaissance véritable et parfaite est une source d'amour. Il ne faut point regarder ces deux opérations de l'âme, connaître et aimer, comme séparées et indépendantes l'une de l'autre ; mais comme s'excitant et perfectionnant l'une l'autre.

J'aurais beaucoup à dire si je voulais examiner la place que Bossuet donne à l'amour dans la Religion. Là n'est pas mon objet. Mais il n'est pas possible qu'en parlant de l'amour (et qu'on l'appelle amour humain ou amour divin, c'est toujours l'amour), on ne parle pas en même temps de soi, même si l'on a résolument abdiqué tout souci de soi-même. Or l'amour chez Bossuet nous révèle une âme dont le registre s'étend des délicatesses les plus ténues jusqu'à des élans qui atteignent le paroxysme. Si vous entrez dans la familiarité du grand écrivain, vous aurez l'étonnement de rencontrer des analyses déliées de l'amour naissant qui apparaît dans les cœurs comme un vague et inconsistant désir d'autre chose, comme un léger malaise voluptueux qui suscite des pleurs d'attendrissement, de songeuses mélancolies, de nostalgiques frémissements et l'appétit d'un quelque chose qu'on ne saurait exprimer. Voyez cette aérienne et impondérable esquisse de l'âme qui sent les premières et légères blessures de l'esprit qui est amour.

Dans les premières touches de l'esprit, on ne sait d'où il vient, ni où il va ; il vous inspire de nouveaux désirs inconnus aux sens ; vous ne savez où il vous mène ; il vous dégoûte de tout, et ne se fait pas toujours sentir d'abord ; on sent seulement qu'on n'est pas bien, et on désire d'être mieux. Quand il demeure, il se fait connaître ; mais après il vous rejette dans de nouvelles profondeurs, et vous commencez à ne plus connaître ce qu'il vous demande ; et la vie intérieure et spirituelle se passe ainsi entre la connaissance et l'ignorance, jusqu'à ce que vienne le jour où ce bienheureux esprit se manifeste.

Voyez aussi dans le *Sermon sur l'ardeur de la Pénitence*, quel tableau de délicatesse dans l'évocation de Marie-Madeleine la pécheresse sentant frémir en elle une ardeur inconnue qui l'appelle à un autre amour.

Vient ensuite la vie nouvelle de l'âme blessée d'amour alors qu'elle ne peut plus vivre que par l'objet aimé, parmi des ardeurs où règnent tout ensemble inquiétude, obsession et tourment baigné de délices :

Voyez la divine Epouse, elle ne pense qu'à son époux ; elle n'est qu'occupée de son époux. Nuit et jour il lui est présent ; et même pendant le sommeil, elle veille à lui : *Ego dormio et cor meum vigilat.* Si bien qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui ; toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt toute transportée : « J'entends la voix de mon bien-aimé » *Vox dilecti mei !* Elle s'était mise en son lit pour y goûter du repos, la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit et ne trouvant pas son bien-aimé, elle n'y veut plus demeurer ; elle se lève, elle court, elle se fatigue, elle tourne de tous côtés, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent ; elle veut en parler ; elle ne peut souffrir ce qui s'en dit et ce qu'elle en dit elle-même ; et l'amour qui la fait parler, lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

Nous voilà déjà assez loin de l'homme de dialectique, de l'homme d'ordre, de celui qui veut se donner comme le champion de la modération et du juste milieu. L'amour divin semble dans cette âme perdre par moments toute mesure : on dirait une frénésie. Il a senti la nature terrible de l'amour divin cet homme qui déjà nous a étonnés par de si naïves délicatesses et tant d'ingénues tendresses. Il a senti que ce terrible amour divin s'installe dans les âmes en bienheureux destructeur, avec une avidité farouche qui ne connaît plus aucune pondération. Il l'a sentie, cette violence de l'amour divin avide et exclusif, torrentiel et ravageur. C'est que l'objet aimé, il ne suffit pas de le prier, de le contempler et de l'adorer, il faut se dissoudre en lui. Il suscite en vous une ardeur d'union qui se tourne impitoyable contre vous-même. On sent qu'il faut s'anéantir pour s'unir ! Un ineffable appétit de destruction de vous-même vous saisit pour vous arracher à vous-même ! C'est comme une soif de mort dans le cruel désir d'union au divin ! Pour peindre cette frénésie d'amour divin, Bossuet trouve des mots déchirants comme des glaives, ardents

comme des braises, de ces mots qui semblent sculpter à vif dans la chair et tout ensemble ivres et torturants :

Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable, que la nature n'est pas capable de porter une si horrible destruction de l'homme tout entier, et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car le « Dieu jaloux » veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui, et, pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant, et ne donne presque point de prise sur lui-même : tellement que l'âme, d'un côté détachée de tout, et de l'autre ne trouvant pas moyen de posséder Dieu effectivement, tombe dans des faiblesses, des langueurs, dans des défaillances inconcevables et lorsque l'amour est dans la perfection, la défaillance va jusqu'à la mort et la rigueur jusqu'à perdre l'être.

Tel cet amour divin dans la période où il vient comme un acharnement contre soi-même avant que l'âme ne s'installe dans cette paix immuable qu'elle goûte au sein de l'Amour définitivement conquis.

J'ai pris ce biais de l'amour pour atteindre certains caractères de Bossuet ; j'aurais pu en prendre d'autres pour arriver au même point. Je voulais en arriver à dresser un autre Bossuet tout différent de la première esquisse qui m'a servi de point de départ et qui en s'enrichissant sans être devenue fausse s'est en cours de route presque entièrement dénaturée. Ces grandes âmes qu'on croit connaître à fond, il faut avec obstination multiplier vis-à-vis d'elles les lignes d'approche, les points de contact, les biais d'étude. Il faut les recreuser en tous sens en s'abandonnant à leurs rythmes de vie. On les voit alors s'éclairer de lumières surprenantes et imprévues. On voit toutes ces pâles et débiles images de nos classiques tomber en cendres dans leur grisaille... Et l'on découvre chez tous ceux qu'on appelle les grands classiques des éléments excessifs et violents qui auraient pu être pour eux des dangers s'ils n'avaient su trouver les moyens de les orienter et de les

dépenser sans être subjugués par eux. Je commence à le voir vivre sous mes yeux, ce Bossuet, avec cet aspect étrange et paradoxal que révèlent presque toujours les êtres dès qu'on touche vraiment à leur vie. Je le vois avec un des plus amples claviers d'humanité qu'il me soit possible de concevoir, touchant d'un côté aux plus fines délicatesses, aux plus suaves tendresses, et de l'autre aux plus terribles violences. Derrière ce premier aspect de claire raison et de sage modération, je découvre des éléments exaltés. Le principal est une puissance formidable de représentation qui suscite des élans de sensibilité d'une ardeur inouïe. Je comprends mieux maintenant le rôle de la religion vis-à-vis de Bossuet : elle sature pour ainsi dire le côté violent et excessif d'une telle nature et permet ainsi d'épanouir en paix l'être de sagesse et de modération. Le chef-d'œuvre de la religion, en s'installant dans l'âme de Bossuet, est de nous faire apparaître à première vue comme l'essence même de cette nature la claire raison et la mesure. Et peut-être pouvons-nous maintenant avancer cette formule : Le raisonnable Bossuet est l'un de nos plus grands écrivains paroxystes. Il y a en effet des pages où l'ébranlement violent de l'imagination ayant fait naître un égal ébranlement de sensibilité, la conjuration de l'imagination et de la sensibilité dans la véhémence font apparaître des lignes qui semblent écrites encore aujourd'hui avec du sang et du feu.

Si d'ailleurs on regardait de bien près l'idéal de vie chrétienne selon Bossuet, on s'apercevrait qu'à côté de conseils de raison et de modération, Bossuet maintient vraiment dans la vie chrétienne une bonne part d'exaltation et même d'excessif. Quand Bossuet parle de la vie raisonnable du chrétien, cela veut dire assez souvent que si l'on n'appartient pas à la catégorie des élus prédestinés à la vie la plus ardente, il faut régler sa vertu et ses élans sur sa médiocrité ; mais jamais cet idéal de vie raisonnable n'exclut pour Bossuet une conception pathétique de la vie chrétienne

résentée comme une vie qui oscille entre deux pôles, « la terreur et la joie ».

Si l'on voulait maintenant étudier de près la manière dont Bossuet compose la vie chrétienne, on s'apercevrait que sa marque propre est une plus grande ampleur dans le clavier des modes chrétiens de vie. On discernerait chez lui un besoin de totaliser toutes les formes différentes de la vie du chrétien nées d'une longue histoire et d'une multiplicité d'expériences particulières. On verrait que sa marque particulière n'est pas de mettre l'accent sur tel aspect de la vie chrétienne plutôt que sur tel autre. L'attitude propre de Bossuet consiste à conserver tous les modes de vie chrétienne compatibles avec l'orthodoxie, même les plus escarpés et les plus tendus, mais en mettant chacun de ces modes de vie à sa place, et en attribuant à chaque âme le type qui lui convient. On voit Bossuet combattre avec acharnement tels mystiques où il flaire l'individu en quête d'aventures spirituelles, mais on le verra également affirmer la nécessité d'une élite chrétienne qui conserve les modes suréminents de vie religieuse, alors que la foule des fidèles doit se contenter d'expériences moins vertigineuses. Dans l'ensemble, le chrétien cher à Bossuet serait détaché du monde en esprit, mais il y jouerait cependant un rôle actif comme homme et comme citoyen. Il serait clairement raisonnable dans sa conduite vis-à-vis des autres hommes, tout en gardant en lui une perpétuelle source d'exaltation. Contemplatif et actif tout à la fois, implacable contre le péché et indulgent aux personnes des pécheurs, il serait perpétuellement défiant de l'imagination dans la vie réelle et mettrait cependant sa vraie vie dans l'imagination de sa félicité future. Le type de chrétien cher à Bossuet serait peut être le moins original considéré dans sa qualité d'individu et en même temps le plus ample, le plus total et le plus synthétique. L'idéal du chrétien cher à Bossuet serait pour ainsi dire une somme dans l'harmonie des qualités particulières des différents chrétiens.

Pour mieux pénétrer cet homme sans moi il me faudrait encore des travaux d'approche assez variés. Que je jette simplement un coup d'œil sur sa conception de Dieu. Prononcer l'expression « Dieu des chrétiens », c'est évoquer une étrange multiplicité de sens. La marque propre de Bossuet, c'est de ne pas insister sur un des aspects particuliers de son Dieu au détriment des autres. Sa manière propre de songer à Dieu, est une sorte de manière synthétique et totalisante qui concilie avec aisance dans l'harmonie des formes divines fort différentes. Là encore, l'originalité de Bossuet, c'est un besoin de totalisation et aussi un clavier de la plus extraordinaire ampleur. Bossuet passe par exemple avec la facilité la plus extrême du Dieu conçu comme la Vérité totale où viennent se nouer les vérités partielles au dieu amant jaloux des âmes adorantes, voyant en lui tantôt la conscience suprême du monde, tantôt un prince qui gouverne sagement ses Etats, tantôt un amoureux exigeant et exclusif. Bossuet est en un sens l'homme qui, s'installant dans un ensemble doctrinal, est le plus apte à l'embrasser en résolvant en harmonie ses éléments les plus divers.

§

J'aurais à me demander, pour en terminer avec cette esquisse, comment la personnalité de Bossuet se reflète dans son génie d'écrivain.

Il faut dire d'abord qu'avec Bossuet la langue française touche visiblement la perfection. Chez lui, c'est avant tout la langue qui est belle. Il est peu d'écrivains pour qui le mot soit à ce point un être vivant et pas simplement le signe d'une idée. Le mot chez Bossuet est toujours près de l'origine étymologique. On le sent plonger par une tige drue dans la terre même d'où il est sorti. D'où je ne sais quel retentissement profond. Le mot, d'autre part, même lorsqu'il doit exprimer une idée, est presque toujours cueilli au point de jonction du monde abstrait et du monde concret. Par

suite, il ébranle à la fois la chair et l'esprit. Le mot est en outre employé avec une justesse et une rigueur étonnantes. Il colle sur l'idée d'une manière unique. De là, des distinctions de sens entre des mots voisins ou des oppositions imprévues fondées sur la parfaite propriété qui surprennent et ravissent. Dirai-je encore que Bossuet a le don de saisir entre les mots divers qui peuvent porter une idée celui qui a le plus de mordant, le plus d'accent et le plus de vibration ? On n'en finirait pas non plus si l'on voulait indiquer la maîtrise avec laquelle Bossuet marie et oppose les mots, et cela le plus souvent au fil de la spontanéité. Les mots ont vraiment chez Bossuet, pour employer l'expression de Baudelaire, la valeur d'une « sorcellerie évocatoire ». Il faudrait voir notamment quels vifs effets donnent chez Bossuet les mots les plus vulgaires qu'il aime employer pour exprimer la « bassesse » même du Christianisme. Le mot trivial éclate parfois sur la trame soutenue de la phrase comme la gemme la plus surprenante et la plus riche. Le don de totalisation, de synthèse, de plus grande ampleur que nous avons discerné chez Bossuet se retrouve jusque dans son emploi spontané des mots. Le mot sur lequel l'instinct de Bossuet se fixe est celui qui entre tous totalise de la manière la plus complète musique, couleur, expressivité et suggestion.

Sur le don musical de Bossuet, on ne tarirait pas et là encore il faudrait discerner une extraordinaire ampleur dans le clavier des intensités et des coloris musicaux. Bossuet est aussi à son aise dans les mélodies suaves et presque impondérables que dans les harmonies les plus éclatantes qui atteignent le paroxysme et évoquent la brutalité de toutes les trompettes de l'Apocalypse ensemble sonnant sur le monde. Il est chez Bossuet des harmonies imitatives, des peintures par les sons et par les rythmes qui peuvent susciter l'étonnement même après toutes les virtuosités des poètes romantiques. Mais ce qui est le plus étonnant, c'est une certitude dans les équilibres rythmiques

qui ressemble à de l'infaillibilité et qu'il s'agisse de l'équilibre dans la grâce, dans la suavité ou dans la plus extrême violence. Ils sont bien naïfs ceux qui essaient de mouler leur phrase sur celle de Bossuet. Ils en acquièrent aisément le mécanisme, mais non pas la musique secrète et l'impondérable équilibre rythmique. En imitant Bossuet, ils obtiennent,au lieu des merveilles de musicalité,d'horribles machines compliquées et grinçantes et toutes rugueuses de conjonctions. C'est à l'orgue qu'il faut demander la comparaison pour évoquer le don musical de Bossuet. Sa prose va des plus doux chants flûtés jusqu'aux plus ivres déferlements polyphoniques, des chuchotements les plus aériens de brises jusqu'à la sensation des cieux s'entr'ouvrant parmi les tonnerres et les éclairs et révélant la foudroyante majesté du Dieu qui, venant juger les vivants et les morts, fait tressaillir jusqu'aux os desséchés dans les tombeaux.

On parle souvent du style de Bossuet et on évoque toujours à ce propos la grande phrase organique et périodique. On restreint trop Bossuet. Si l'on y prête attention, on voit aisément que s'il est « l'homme de toutes les sciences et de tous les talents », il est aussi l'homme de tous les styles. Il faut admirer avant tout une souveraine maîtrise qui lui permet de disposer à son gré de tous les styles. Bossuet n'a jamais songé à acquérir cette marque individuelle dans l'expression qu'on appelle le style. Le style qu'il emploie est celui qui est réclamé par une intime nécessité dans chaque cas particulièr. Il a le style qu'il faut, où il faut et quand il faut. Il y a là une qualité étonnante de disponibilité. Bossuet sait prendre un ton de voix et un tour d'expression différents pour des ouvrages différents, pour des sujets différents et pour des publics différents. Ce qui est le plus admirable, c'est qu'à l'occasion cet homme, qui ploie sous la richesse des dons les plus éclatants,sait ne pas s'en servir si ces dons suréminents ne lui paraissent pas utiles pour la fin visée. L'homme qui discute pied à pied dans *L'Histoire des Variations* et dans *La Défense de la Tradi-*

tion et des Saints Pères sait se priver de ses dons merveilleux d'orateur et de poète pour examiner simplement et minutieusement des faits. Ici encore il faudrait dire que le clavier des styles est plus ample chez Bossuet que chez la majeure partie des autres écrivains. Et je mentionnerai au moins trois styles différents de Bossuet : son style oratoire qui attire immédiatement l'attention, son style lyrique qui règne principalement dans les *Méditations sur l'Evangile* et tout de secret frémissement ; troisième style enfin, une sorte de style d'homme d'affaires : j'entends par là cette expression faite de simplicité, d'exactitude et de trame serrée qu'il emploie dans ses controverses.

Nul doute que le style de Bossuet ne donne partout la sensation de l'originalité, mais cette originalité ne consiste pas dans des moyens particuliers d'expression, mais dans une plus parfaite mise au point de tous les moyens existants d'expression et dans une convenance exacte de ces moyens d'expression et de la fin visée. L'originalité de Bossuet tient avant tout à la richesse de sa personnalité totalisante et à son discernement. Pour les images notamment qui, aujourd'hui encore, restent surprenantes, elles révèlent une originalité qui est surtout un épanouissement parfait de trésors antérieurs. Dans une très belle page de la préface donnée par M. Charles Maurras au livre de M. des Hons, « Anatole France et Racine », il est montré avec élégance comment une des plus originales métaphores de Bossuet a son origine dans une image d'Horace qui probablement n'en était pas lui-même inventeur. Mais ce qu'il faut voir surtout, c'est que Bossuet a naturalisé dans notre langue le pittoresque biblique, évangélique, et celui des anciens Pères peu connus du public. Il est très curieux de voir Bossuet, en partant d'une image des Écritures, recréer d'une manière originale la sensation. Dans l'expression si harmonieuse de Bossuet se totalisent les trésors de l'antiquité païenne et de l'antiquité biblique, évangélique et chrétienne.

Si vous considérez Bossuet comme orateur, ce sera du côté de la richesse essentielle de son âme que vous trouverez la clef de son originalité. Comparez-le à d'autres orateurs, il vous faudra dire qu'auprès de lui, ils apparaissent comme étant simplement des parties d'orateur. Bossuet est l'orateur total. Ici encore il faut dire que le clavier de son éloquence est plus ample. Il va depuis les cantiques de suavité jusqu'à une véhémence d'ouragan. Parfois Bossuet atteint l'équilibre dans le paroxysme et, si l'on considère qu'en un sens le christianisme a intensifié formidablement les puissances de rêve et d'amour, on pourrait dire qu'à l'occasion, Bossuet donne le sentiment d'un classicisme chrétien, c'est-à-dire d'un équilibre obtenu dans une plus grande exaltation des puissances de sentir et d'imaginer. En général, dans l'éloquence de Bossuet, rien de cette élégance factice et froide des discours trop « léchés » et trop polis. Toujours la fougue de la spontanéité y est visible et presque toujours quelque chose d'un peu abrupt et comme l'empreinte un peu rude de la main de l'ouvrier modelant en pleine pâte. Représentons-nous Bossuet composant un sermon. L'intelligence a embrassé d'abord vivement, de haut, l'ensemble idéologique, elle en a vu se dessiner le très large canevas, mais dans cette trame d'ensemble, la spontanéité court vive et plus capricieuse qu'on ne le penserait à première vue. Assez souvent dès le début une certaine tonalité musicale s'affirme dans le grave ou le doux, dans le sévère ou le tendre, dans le grandiose ou le suave. Et à vrai dire, on ne se tromperait pas beaucoup en considérant un sermon de Bossuet comme une symphonie. On ne tarde pas à voir que sous la trame intellectuelle, imagination et sensibilité se sont ébranlées. A flots, les correspondances sensibles accourent et s'entrelacent avec les idées pour former le plus riche tissu. Et lumineuses ruptures, voici les éclairs d'or des fusées d'émotion. Mais l'esprit de Bossuet ne se laisse pas emporter par la marche d'une pensée qui s'enrichit en se déroulant d'images et d'émotions, il ne

perd pas de vue un auditoire idéal qu'il tient sous les yeux de son imagination. Il est aisé de discerner dans un sermon de Bossuet une très riche variation dans les mouvements en relation avec les mouvements mêmes de l'auditoire qu'il se représente. Il est dans tels sermons de Bossuet les plus curieux changements de ton, de musique, de mouvements, de structures de phrases qu'on puisse imaginer et tout cela parce que l'esprit de Bossuet suit en même temps que le déroulement de sa pensée les réactions probables d'un auditoire mobile et qu'on ne peut maîtriser qu'en se modelant sur sa mobilité. Il est très curieux de sentir dans un sermon de Bossuet ce mouvement perpétuel de l'orateur entre sa pensée qui suit sa pente et un auditoire secoué de divers mouvements. L'auditoire est attentif, bien éveillé : charmons-le aux plis onduleux d'une ample période; son attention mollit, réveillons-le soudain par des élans précipités ; le voilà remis en main : enlaçons-le dans la dialectique la plus pressante; il se lasse à nouveau : prenons-le à la gorge par une véhémente apostrophe! Mais il faut voir muer cette éloquence en poésie et cela spontanément. Il y a déjà poésie dans cette éloquence par un certain don de vision panoramique qui est propre à Bossuet apte à contempler de haut les ensembles d'idées, de faits ou même les caractères. Il y a poésie dans le fait que l'idée suscite correspondances sensibles et se traverse de fusées d'émotion. Il y a poésie dans la conjuration de la vision, de la musique et de l'idée. Mais il y a surtout poésie lorsque l'imagination ayant embrassé une hallucinante vision, la sensibilité se sent prise pour cette vision d'un si vif élan que Bossuet se quitte lui-même pour se fondre, se perdre, s'anéantir dans l'objet de sa vision. Au vrai, c'est cela qu'il faudrait nommer les trouées lyriques dans l'éloquence de Bossuet et ce lyrisme de Bossuet procède en définitive d'un certain tour religieux d'esprit qui consiste en l'effusion de l'individuel vers l'universel, en une ardeur de l'âme personnelle à se perdre dans la source même de la vie.

§

Bossuet m'a surtout frappé comme réussite de la culture de la personnalité au moyen de sa religion. On devine en lui une capacité formidable de vie par l'imagination, une aptitude à être littéralement absorbé par l'extraordinaire intensité des représentations qui jaillissaient en son esprit et suscitaient des ébranlements fougueux de sensibilité. La religion lui a apporté la possibilité d'une effusion régulière, normale, saine de cette partie excessive de sa nature perpétuellement apaisée dans l'infini de l'amour divin.

Elle lui a permis de devenir un modèle d'ordre dans l'exaltation. Une telle nature aux dons multiples risquait la dispersion et les efforts divergents, la religion a centré cette personnalité et a fait confluer tous ses dons différents vers un unique foyer. En anéantissant son individu, elle lui a en même temps donné possibilité d'utiliser tous ses dons, si divers qu'ils puissent être. Elle lui a permis tout à la fois la vie par le rêve, la vie par l'amour, la vie par la pensée et la vie par l'action, alors que pour une nature très riche, ces différentes possibilités pour se développer dans le réel demanderaient de multiples existences. La religion a imposé à Bossuet la plus étroite limite, mais, en le plaçant immédiatement dans une voie de certitude, elle lui a permis le plus extraordinaire enrichissement à l'abri même de cette limite. Elle lui a permis d'être en même temps une personnalité sans moi et la plus complète personnalité totalisante et synthétique, élargie jusqu'à l'universalité. La plante humaine a des moyens bien différents de s'épanouir. En Bossuet s'atteste la manière dont un homme aux inclinations multiples peut se réaliser dans l'harmonie, l'ampleur et la puissance au moyen de la religion.

GABRIEL BRUNET.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ART DU COMÉDIEN

DE GARRICK A LA DUSE ET AUX GUITRY

—

Il est un comédien que l'on pourrait, au moins sur le fait matériel, rapprocher de Molière. Comme celui-ci, M. Sacha Guitry écrit les pièces qu'il joue, et sa constante partenaire est sa femme ; au surplus, il a la faveur du public, plus précieuse aujourd'hui que celle du souverain. Mais, laissons cette comparaison précaire, laissons d'ailleurs aussi l'auteur, chez M. Sacha Guitry, et disons tout de suite qu'il nous apparaît comme le type très net de l'acteur récent, totalement infatué, tout à fait impropre à sortir de lui-même, possédant le métier des planches avec sécheresse, et une désinvolture capricieuse extrême vis-à-vis de ses maîtres. Le public ne s'aperçoit même pas, ou feint de ne pas s'apercevoir, qu'il est moqué par le baladin qui, croit-il, au contraire, dépend de ses sifflets ou de sa claque. Vieille impression traditionnelle de tous les spectateurs de tous les théâtres, et qui ne correspond plus à rien du tout lorsque ces parterres d'habits noirs et de gorges nues sont, spirituellement, aussi bien *roulés* par les pièces qu'on leur baille, à la mesure de leur demande modeste, que par le jeu, intimement gouailleur et méprisant, d'acteurs qui se savent à la fois les idoles et les jouets de tous ces gens-là. Cet état d'esprit n'est d'ailleurs pas particulier à M. Sacha Guitry, mais, parmi les comédiens modernes, il est celui qui le laisse paraître avec le plus de confiante désinvolture, et qui réussit le mieux à en faire une attraction. Comment en serait-il autrement chez cette classe — les comé-

diens — injustement, ataviquement et séculairement réprouvée, alors que les individus les meilleurs, les plus adroits au moins, parmi ces comédiens, tiennent, sous leur joug, ces assemblées, non seulement à dompter dans leur hostilité de principe, mais à séduire. Lequel moque davantage l'autre, du roi ou de son bouffon familier ? Cet état tendu, par principe, entre le comédien et le public, n'est pas un des moins intéressants aspects de leurs conditions réciproques. Un esprit ingénu contiendrait tout l'état psychologique de l'acteur dans le souci de flatter le public et d'y réussir chaque jour un peu plus, par l'expérience quotidienne de ses heureux effets. Sans doute, *grosso modo,* mais l'affaire n'est pas aussi simple, et le mépris foncier et secret que les deux éléments (qui ne sont aujourd'hui plus liés par aucune gravité morale des spectacles, ni l'intérêt de la valeur d'une interprétation conforme) entretiennent l'un pour l'autre n'est pas sans faire intervenir, pour le curieux, son sel dans le débat. D'ailleurs, quel que soit son succès, l'acteur le considère toujours comme inférieur à son mérite ; et du côté du spectateur, quel que soit vif son applaudissement, toujours il sera relevé, pimenté, d'un sentiment de condescendance. Rien ne les unissant dans aucun fraternel orgueil moral, et leurs satisfactions réciproques ne reposant que sur des intérêts vulgaires, il ne reste d'intérêt véritable, avoué ou non, entre l'acteur et le spectateur, que cette joute toujours assez sévère, parfois assez amère, et nécessairement intimement agressive de la part de celui qui, tout de même, c'est un fait, est, vis-à-vis de l'autre, dans la position d'un incertain favori. Cet antagonisme-là, les acteurs modernes le laissent très bien voir. Qu'on en soit assuré : les flèches qui, de la cantonade, partent vers le public, sont aujourd'hui autrement acérées que tout ce que le parquet et les couloirs peuvent décocher *a-parte* à l'adresse du proscénium. Qu'on le veuille ou non, plus l'acteur est favori, plus son succès est éclatant, plus la dispute que j'indique est acharnée, sous les dehors

d'un concert heureux. On comprendra donc parfaitement que le jour où l'acteur est assez sûr de son pouvoir, et de la religion du public, il se garde moins de lui laisser sentir la cravache de son ironie. C'est ce qui perce particulièrement dans le jeu de M. Sacha Guitry. Il y apporte une riante insolence cavalière, un dépit négligent, à peine voilé, et au surplus une satisfaction de soi qui fait plaisir. Son jeu en est tout baigné, et l'acteur y montre une assurance, dans ce qu'il le peut ainsi pousser à l'extrême sans danger, qui en constitue, à mon avis, le point très curieux et qui lui donne, aux yeux avertis, l'aspect d'un danseur de corde un peu trop confiant. Le public prend ces tours — soit qu'il n'en distingue pas la fouaillerie, ou soit que la fouaillerie lui agrée comme un sacrifice encore trop bénin à son idole — avec bonne humeur. Il y va et il y retourne et sans regretter ses écus. Ce concert à désaccord est bien moderne. Public de décadence et acteur adéquat ; l'un et l'autre tout à fait étrangers à aucune culture ; esprits faits d'efforts empiriques, d'expériences, et bornés à des impressions et à des gestes sans ressort de conscience ni de morale intellectuelle. Public et acteur tout de nerfs et de sensibilité à fleur de peau. Entre ces deux personnages, ce sont alors manières de femmes coquettes et qui n'ont guère le souci de se dissimuler l'une à l'autre leurs minauderies, ni leurs dépits successifs réciproques. Encore cela est-il plus visible, plus apparent, chez l'acteur. Il étouffe de mépris pour ceux dont, par un tour de savoir-faire et d'audace d'ailleurs remarquable, il cueille — avec ce mépris même — des vagues de bravos !

Sacha Guitry acteur est comme une ingénue doublure de son père. Il en est manifestement comme une juvénile réplique ; il en garde la directe dépendance, et, dans sa personne, une criante empreinte où l'on retrouve les gestes mêmes. L'autorité, « l'abattage » de Lucien Guitry, lui manquent, certes ; mais il y tend son effort. Le type original du vieux Guitry était autrement décisif et accompli, et

cela avait été atteint par un perfectionnement difficile, une école, une discipline d'attention fortes, réfléchies, expérimentées, cultivées ; ainsi il était devenu, au cours des années ultimes de sa carrière, d'une puissance concentrée comme il est bien probable qu'on ne vit point jusque-là, et que l'on ne reverra guère de cette qualité d'ici longtemps. En face du travail long et professionnellement fructueux de Lucien Guitry, Sacha Guitry n'avait eu en somme qu'à naître et à récolter. Il a été un enfant gâté. Il doit consentir à ce que l'on dise qu'il a profité davantage du bel héritage qu'il n'y a pris d'émulation quant au fond. Car, calquer n'est pas jouer sa propre partie. Et pour jouer une propre partie, que d'efforts, que d'angoisses, que Sacha Guitry n'a pas eu à connaître ! Par une naturelle ironie, à mesure que la faveur de Sacha grandissait, à mesure l'étoile du succès pâlissait pour son père. Etat tellement criant d'injustice que Sacha eut l'occasion, par sa simple réconciliation avec son père, de redonner à celui-ci une sorte de regain de rayonnement. Il n'en est pas moins vrai que tout ce que Sacha a pu montrer dans son jeu d'acteur n'a jamais été que la menue monnaie de la création personnelle de Lucien Guitry. C'est en considérant son uniformité, son impossible dédoublement, que l'on peut mieux envisager le génie original du père, en face du talent limité, fragmentaire et dépendant du fils. Il est certain que celui-ci ne manie qu'un procédé à effet toujours le même, adopté, alors que le vieux Guitry avait un souci de diversité et de composition d'une tout autre classe, et qui le fait rattacher à la famille restreinte des très grands acteurs. L'honneur et la justice de Sacha Guitry sont d'en rester d'accord. Bien au-dessous de Lucien Guitry se placent, dans notre mémoire, le rugissant et léonin Mounet-Sully, et la chantante Sarah Bernhardt ; celle-ci tellement surclassée par la Duse et, sans passer à l'étranger, par d'autres Françaises, maîtresses d'un art plus véritable : Bartet, Brandès, Desprès.

D'une manière générale, la troupe actuelle des Français

me paraît bonne, très bonne, ne serait-ce que parce que traditionnellement, on entend distinctement les voix, mais sans artistes destinés à laisser un nom. Puis, malgré l'excellence subsistante de l'ensemble, ce qui a décliné, ce sont les qualités spéciales de la conservation traditionnelle, et qui est le propre de la destination, du rôle du Théâtre-Français. On l'excuse de ne pouvoir sortir de sa certaine servitude sur ce qu'il nous rapporte et nous transmet des aspects caractéristiques d'une certaine société française. Ce qui a décliné, disais-je, c'est la *race*, la *branche*, l'allure *naturellement* aristocratique ; jadis — d'un témoignage averti et qui m'est cher — on avait cela chez Bressant, Arnould-Plessy, Croizette, Madeleine Brohan. Aujourd'hui Mme Sorel, réputée à bon compte dans le compartiment, est beaucoup moins grande dame que bourgeoise affectée ; sa faiblesse est particulièrement visible dans le rôle de Célimène. Evidemment cette décadence de la troupe tient au milieu ambiant ; le niveau du foyer, et celui des amis, ont baissé depuis le temps du duc d'Aumale... Et puis, il n'y a plus Delaunay, ce « charmeur incomparable » par son timbre de voix surtout, et qui était aussi un excellent professeur ; Reichenberg, qui personnifiait la grâce ingénue, pudique, et qui — parfois malicieuse — avait aussi, à l'occasion, un certain parfum poétique. Connaissant sa limite pourtant, elle a eu l'esprit de terminer sa carrière à 40 ans environ. Got, honnête et rude, avait l'*autorité*. Bourgeois, mais grand bourgeois. Et Delaunay, Reichenberg, Got avaient en commun une parfaite diction.

A propos de Marthe Brandès, que j'ai nommée tout à l'heure, je me souviens particulièrement d'elle, jouant, avec Lucien Guitry, *La Massière*, de Jules Lemaître. Elle y donnait, *par moments*, cette impression justement de *race*, de *branche*, que l'on ne retrouve plus aujourd'hui. La pièce vraie, hardie, mais *chic*, dans le plus haut sens du mot, y prêtait aussi. Trop délicate peut-être pour le plus gros du public, *La Massière* n'a pas connu le grand succès.

On préférait Dumas fils, tantôt pédant, tantôt vulgaire, tantôt pis.

§

Diderot, dans son célèbre *Paradoxe sur le comédien*, a examiné la condition d'être supérieur de l'acteur. Ce qu'il a particulièrement mis en relief, c'est que sa qualité tout à fait éminente lui vient du sang-froid et de l'intelligence. Sans méconnaître la valeur de certains comédiens ou comédiennes qui prennent leur inspiration et leur force d'expression dans leur cœur et dans leurs entrailles, Diderot conteste que ce soit là le ressort des très grands acteurs. Il dit qu'alors, en dehors de quelques moments véritablement sublimes, ces acteurs-là, pour le reste, sont souvent inférieurs, et parfois même exécrables. Diderot parle pour son époque ; mais les conditions sont aujourd'hui bien différentes, je l'ai indiqué. Le temps n'est plus où le travail, l'effort de l'acteur, étaient dépendants des œuvres de qualité (ou qu'il envisageait comme telles aussitôt qu'il devait les interpréter). Maintenant l'acteur n'a plus souci que de sa préséance, que de sa domination personnelle du texte, tenu, avec justice, comme servile et subordonné ; ou bien composé comme accessoire de la complaisance et des effets de l'interprète, lorsque celui-ci est son propre auteur, comme cela est si visible chez Sacha Guitry. Dans ces conditions, l'intelligence de l'acteur, telle que Diderot la désignait en la mettant en relief, n'a plus lieu d'être (sinon pour permettre au baladin de bouffonner *in petto*, ou avec ses camarades en scène). Suffisent plutôt aujourd'hui le savoir-faire et l'entregent, auprès d'un public dont les dispositions, ni la demande, ne vont (et de moins en moins ne peuvent aller) vers des spectacles d'aucune élévation, ni d'aucune valeur morale. Aussi bien, c'est la déplaisante, et vulgaire, et primaire « tranche de vie », qu'il lui faut, soit empommadée des manières et des luxes mondains, ou bien plus ou moins encanaillée, ou déshabillée, selon chaque théâtre spécialisé. Dans un état pareil, mis en dehors les

acteurs dont la sécheresse et la tournure, la désinvolture négligente, moquent à loisir le parterre, ainsi que le pratique allègrement Sacha Guitry avec sel et avec succès; mis en dehors ces acteurs-là, ce qui nous séduit ce sont les exhibitions, bien en relief, de comédiens montrant une personnalité, un talent propre, intéressant ; l'important alors, c'est que leur nature soit particulière, curieuse, émouvante. Notre plus célèbre actrice, Sarah Bernhardt, était surtout artificieuse, et ses qualités étaient noyées dans le souci à outrance de nager, à pleines brassées, dans la séduction! Ah, combien, dans sa souplesse onduleuse, dans ses étirements serpentins et vocaux, cette femme glorieuse nous apparaissait moralement et spirituellement superficielle, gesticulaire, comparée, pour un contraste radical, par exemple à Mme Suzanne Desprès ! Chez celle-ci, le visage dramatique, intelligent, attentif, reçoit et commande impérieusement, avec une calme et grave puissance, à l'économie des émotions. La panique même, lorsque l'actrice y est étreinte, est domptée dans une stabilité, une retenue, qui bouleverse le spectateur. Toutes les commotions passionnelles et morales, jusqu'au désespoir, l'ébranlent humainement, mortellement, sans abattre jamais sa conscience des choses qui la mordent et la consument, circulaires ou internes. Elle apparaît, avec des gestes sobres, mais concrets, comme un roc sombre et irréductible. Que des qualités réellement de fond, elle les rende sensibles sur le théâtre, voilà où se montre l'art moderne suprême. Elle sert Ibsen. Garrick servait Shakespeare. Sarah Bernhardt déclamait les petits Rostand...

Lucien Guitry et Suzanne Desprès, tels sont les deux acteurs français remarquables qui, à notre époque, peuvent être comparés aux deux illustres italiens défunts que nous avons connus : Novelli et la Duse. On peut les rapprocher pour l'éminence du talent, tandis que, en vérité, selon leurs tempéraments réciproques, ils sont presque exactement opposables, tant les deux Français, acteurs de tête,

têtes de fer, comme écrit Diderot, vont à la concision, à la robustesse quasi imperturbable des expressions, tandis que les deux Italiens s'exprimaient dans un mode et un art méridionaux, Novelli dans le pittoresque d'un réalisme intense, la Duse dans une ardente combustion, une décomposition passionnelle nue qui savait nous déchirer le cœur.

Mêlé à ces évocations de contemporains, le lecteur ne s'étonnera pas de ce que je rappelle, pourtant, l'ombre de celui qui est dans la mémoire des hommes le plus grand comédien qui fut jamais : l'Anglais Garrick. Justement, j'en ai trouvé un portrait écrit, singulièrement frappant, dans un célèbre écrivain, G. C. Lichtenberg (1), le Chamfort allemand, qui vit et connut Garrick à Londres en 1775. A considérer certains types de l'excellence séculaire, il semble que nous saisissons mieux les particularités et les réussites de leurs émules plus récents et que nos yeux ont regardés.

La caractéristique de Lichtenberg (s'il avait fait de la critique théâtrale autrement que par occasion) eût été d'attacher une importance extrême à la mimique, des pieds à la tête, en passant par les mains, auxquelles il attachait beaucoup d'importance. D'après lui, la qualité capitale de Garrick paraît avoir été une *merveilleuse souplesse* — ceci également confirmé par M. Hedgcock (2), souplesse de corps, de physionomie, d'intelligence. Puis c'était un homme très cultivé. Il avait fait son droit et ne débuta au théâtre qu'à 23 ans. Il fréquentait la meilleure société, — grands seigneurs, auteurs célèbres. Et, d'autre part, pour s'instruire, il fréquentait aussi les tavernes, comme Shakespeare. On voit, dans Hedgcock, que Garrick a été l'objet de quelques critiques de la part de ses contemporains — surtout, naturellement, de la part d'artistes rivaux. On lui

(1) Cf. *Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799), essai sur sa vie et ses œuvres littéraires, suivi d'un choix de ses aphorismes*, par Victor Bouillier (Champion, 1914).

(2) *David Garrick et ses amis français* (Hachette, 1911).

reprochait une « tendance à forcer la note, à grossir la passion pour la rendre plus frappante ». Sur quoi nous pouvons penser que les Italiens nous ont donné un exemple de cette mimique, mais vraisemblablement poussée à un excès dont Garrick devait être bien éloigné. Je me souviens de Novelli : sa mimique était tellement expressive et attachante que j'en gardais constamment la lorgnette aux yeux. A Paris, Novelli exagérait encore son jeu ordinaire, comme font généralement les artistes qui jouent devant un public plus ou moins ignorant de leur langue. En Italie, j'ai constaté que la mimique y est plus active que chez nous ; c'est le tempérament, le génie des races méridionales, excepté, sans doute, pour l'Espagne, où la gravité arabique a dû intervenir.

Sur la Duse, je résumerais mon impression, si l'expression n'était fatiguée, par : *molto, molto simpatica* ! Je n'ai jamais vu d'artiste plus vraie, plus naturelle, vivant ses rôles. Avec cela très intelligente, très experte. Une enfant de la balle ; mais elle ne donnait pas le moindre soupçon du factice, du joué. Pas positivement jolie, dédaignant de se farder et même de teindre ses cheveux auxquels des fils d'argent s'étaient mêlés de bonne heure ; mais, avec son masque si mobile, si expressif, si prenant, elle avait l'air jeune et était séduisante quand elle voulait. J'ai eu la chance de la voir sous des aspects très divers : dramatique, émouvante, dans *La Dame aux Camélias* ; gracieuse, familière, malicieuse, dans une comédie de Goldoni, *La Locandiera* (*L'Hôtelière*) ; poétique, touchante, doucement démente, dans le *Songe d'une matinée de printemps*, d'Annunzio ; variée, complexe, dans la pièce de Sudermann, intitulée en italien, la *Casa paterna* et en français : *Magda*. Elle excellait surtout dans la note dramatique, *douloureuse* : quand on a entendu son cri : Armando ! trois fois répété avec progression, on ne l'oublie pas. Il est vrai que *Armāndo* a une richesse sonore qui manque à notre « Armand ». Et sa diction était très nette.

Pour la Duse, et si l'on voulait rester d'accord avec le paradoxe de Diderot, on lancerait la suspicion qu'avec son système de se donner tout entière, elle devait au moins être inégale selon les soirs. Insinuation hardie, que les Italiens repousseraient avec des malédictions. Mais une lacune certaine de la Duse fut dans la composition de son répertoire. Elle n'a attaché son nom à aucun chef-d'œuvre. Cela tient-il uniquement à ce que l'Italie (chose singulière pour un pays si riche en tant d'autres genres) n'a compté encore aucun grand auteur dramatique? Mais il doit exister — et on aurait pu faire pour elle — de bonnes traductions de Racine (*Phèdre*), de Shakespeare... Probablement ne se serait-elle pas sentie tout à fait à l'aise dans des rôles classiques, comportant une part de contenu, de mesure, et qu'elle n'aurait pas pu vivre entièrement selon sa nature. En cela, et fortement, elle corrobore singulièrement alors les propositions limitatives de Diderot, mais seulement, il est vrai, par rapport à l'interprétation du théâtre classique, où l'intelligence du grand acteur doit être, selon le philosophe français, uniquement maîtresse. Cela me fait penser, par contraste, à une autre artiste, moins puissante que la Duse, moins instinctive, moins grande, mais hautement distinguée : Mme Bartet. Dans *Andromaque* et dans *Bérénice*, elle nous a donné, au moins à certains moments, le sentiment de la perfection : noblement élégiaque, sobre, délicate, émouvante, *racinienne*.

Mais j'ai dit que je voulais rapporter certains traits du portrait de Garrick par Lichtenberg. Voici l'acteur dans la scène du spectre d'Hamlet :

... Hamlet paraît dans un costume noir; il est, hélas! le seul dans toute cette Cour à porter encore le deuil de son pauvre père, mort depuis deux mois à peine; Horatio et Marcellus sont auprès de lui, en uniforme. Ils attendent le spectre. Hamlet a les bras croisés sur le haut de la poitrine ; son chapeau est enfoncé sur les yeux. C'est par une nuit froide, et minuit approche. Le théâtre est dans l'obscurité, et tout ce public de plusieurs milliers

de personnes est tellement silencieux, les visages sont tellement immobiles, que l'on prendrait les spectateurs pour des figures peintes sur les parois de la salle. On entendrait une aiguille tomber.

Tout d'un coup, tandis qu'Hamlet, presque au fond de la scène et un peu à gauche, marche en tournant le dos au public, Horatio tressaille : « Regardez, Mylord, il vient là-bas », dit-il, en montrant le côté droit de la scène, où déjà le spectre se tient planté, immobile, avant même qu'on ait remarqué son apparition. Garrick, à ces mots, soudain se retourne brusquement, et, au même instant, se précipite de deux ou trois pas en arrière, en fléchissant les genoux; son chapeau tombe à terre; ses deux bras, surtout le gauche, sont presque tendus tout de leur long, la main à la hauteur de la tête; le bras droit est plus ployé, avec la main plus basse. Les doigts sont écartés, la bouche béante. Il reste ainsi dans une attitude tragique, mais non outrée, comme pétrifié, debout, soutenu par ses amis qui sont plus familiarisés avec l'apparition, et qui craignaient de le voir tomber sur le sol. Sa figure exprime un tel effroi que je sentis le frisson à plusieurs reprises, avant même qu'il ne se mît à parler. Il parle enfin, d'une voix tremblante, non comme si l'émission commençait, mais comme si elle expirait : *Angels and ministers of grace, defend us!* (3) Mots qui complètent tout ce qui pouvait encore manquer à cette scène pour en faire une des plus grandes et des plus terribles peut-être que le théâtre soit jamais capable de produire. Le spectre lui fait signe; c'est alors qu'il vous faudrait voir Hamlet, cherchant à se dégager de ses amis — qui le conjurent de rester et le tiennent ferme, — les yeux toujours fixés sur le spectre, tout en parlant avec ses compagnons. Mais, à la fin, leur obstination l'irrite, il tourne le visage vers eux, s'arrache violemment de leurs bras, et tire son épée avec une vivacité qui fait frémir : *By heaven, I'll make a ghost of him, that lets me!* (4) Eux, se le tiennent pour dit ; alors il tend l'épée vers le spectre : *Go on, I'll follow thee* (5). Le spectre se retire. Hamlet reste encore un moment silencieux, l'épée tendue, pour laisser s'augmenter la distance; enfin, quand le spectre a disparu pour

(3) « Anges et ministres de la Grâce, défendez-nous! »
(4) « Par le ciel, je veux faire un spectre de celui qui m'arrêtera ! »
(5) « Marche! je te suis. »

le spectateur, il commence à le suivre lentement, il s'arrête de temps en temps, puis continue à marcher, l'épée toujours tendue, les yeux fixés sur le spectre, les cheveux en désordre, encore haletant, jusqu'à ce qu'il disparaisse à son tour dans la coulisse...

Avec cette apparition de Garrick dans l'une des scènes héroïques de Shakespeare, nous voici bien loin des remarques, sur l'actualité, du début de cet article. Il serait vain d'apporter ici une péroraison au tour logique à la suite de nos observations et impressions sur l'acteur contemporain. Point d'enseignement ici : simplement tout m'intéresse de ce qui provoque ma curiosité. Au point de vue du spectateur, qui est le nôtre, évidemment notre cœur va avec le plus d'émotion vers ce lointain Garrick traitant Shakespeare à sa mesure. Il va encore, notre cœur, vers ces femmes : la Duse, Després, Bartet, Brandès, sacrées par les vertus sévères et humaines de l'art dramatique. Puis encore notre sens, notre intelligence, notre goût, dressent, dans notre mémoire aussi, la stature volontaire et puissante de Lucien Guitry; celle du grimaçant, pittoresque, tortueux, réaliste et brillant Novelli. Mais il ne m'a pas déplu non plus d'avoir désigné, en Sacha Guitry, le lutin astucieux, qui persifle nos snobs et nos envahisseurs, avec une heureuse fortune, parmi les derniers fumerons de notre théâtre en cendres.

ANDRÉ ROUVEYRE.

GLOZEL
LE PREMIER AGE DE L'ARGILE

—

Dès qu'il fut en possession du feu, l'homme aurait pu semble-t-il, découvrir l'art de la poterie. La glaise qui lutait les dalles de son foyer durcissait en gardant les empreintes reçues avant la cuisson. Il pouvait s'inspirer de l'œuvre du hasard et créer la céramique.

Cependant nous savons que les sauvages nomades excluent les vases de terre de leur mobilier, à cause de leur fragilité. Ils n'utilisent que des ustensiles de cuir et de bois.

Ainsi devaient vraisemblablement en user les paléolithiques (1) qui parcouraient d'immenses territoires de chasse, pour assurer leur nourriture et se procurer des vêtements.

Mais un climat plus doux avait permis aux derniers chasseurs de renne de quitter les cavernes et les abris sous roche de leurs ancêtres. Ils s'étaient fixés au sol qu'ils avaient appris à cultiver.

C'est alors, semble-t-il, qu'ils remarquèrent les propriétés plastiques de certaines terres argileuses et comprirent toutes les ressources qu'on en pouvait tirer par le modelage et la cuisson. La céramique entra dans les usages.

Au début, le potier paraît se conformer à des rites funéraires. Il donne à ses œuvres l'aspect d'une tête de mort. L'ancêtre des vases pourrait bien être la boîte cranienne !

(1) Ceci n'a trait qu'aux stations françaises, car « de l'avis unanime des préhistoriens de la Belgique, nous dit Déchelette, les habitants de cette région auraient connu l'industrie fictile dès l'époque glyptique. La poterie attribuée en Belgique à l'époque du Renne est d'une pâte grossière et mal cuite. » G. Déchelette, *Manuel d'Archéologie*, page 171.

Et peut-être doit-on en chercher l'origine dans l'emploi des crânes mêmes, dont l'usage se serait d'ailleurs maintenu dans certaines régions. Cartaillac, en effet, mentionne que

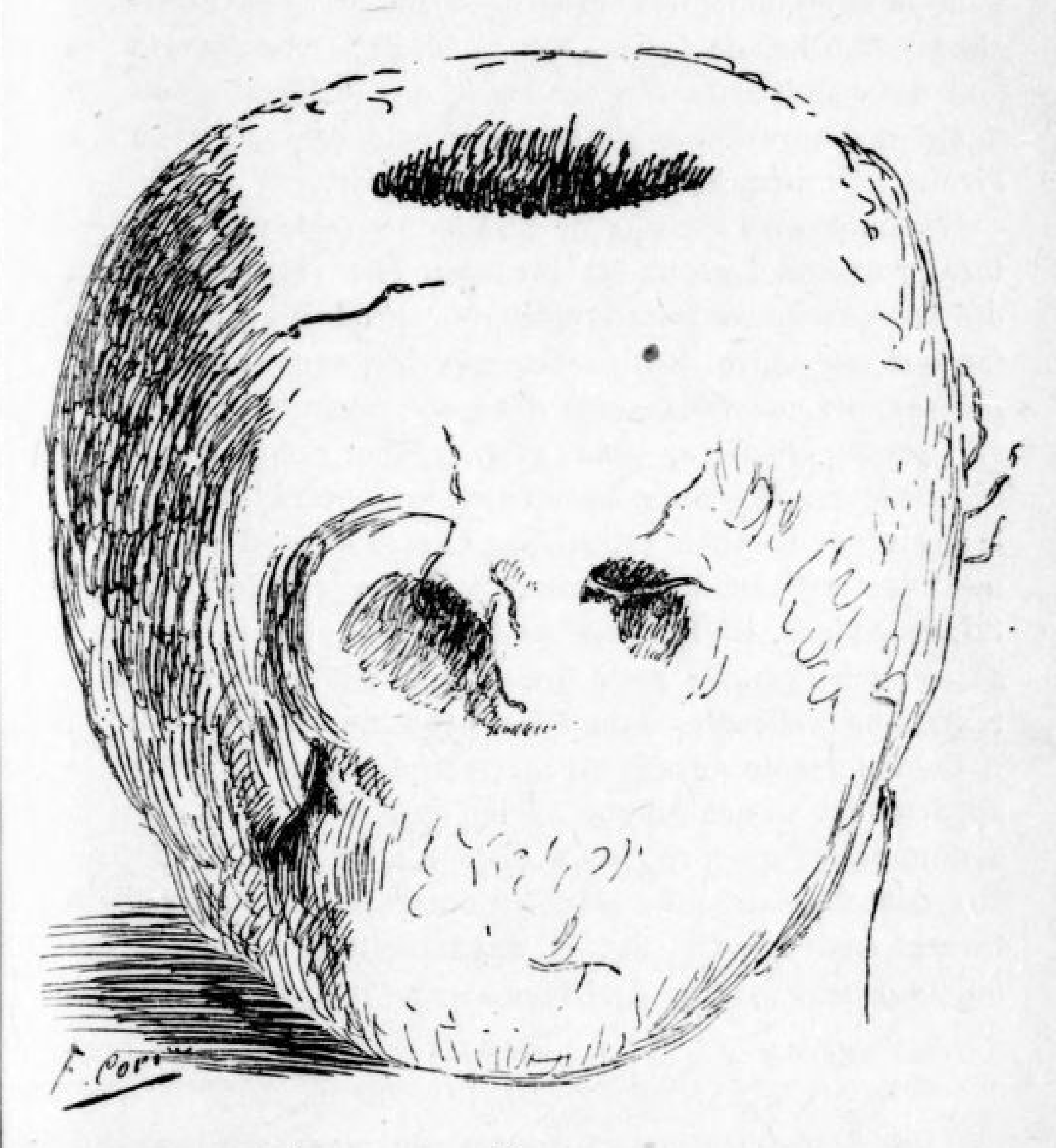


Fig. 1.

dans les souterrains de la Marne on aurait trouvé « une urne funéraire étrange : un crâne humain bourré avec des os d'un jeune sujet, de petits os du pied d'un adulte et quelques os calcinés » (2).

(2) *La France Préhistorique.* Rites funéraires, incinération, p. 271.

Mais bientôt la céramique usuelle se développa à côté des vases mortuaires. Les premières poteries n'avaient qu'un orifice minuscule, semblable à une rondelle de trépanation ; pour la commodité des besoins journaliers, l'ouverture fut élargie. Au lieu de facies sans bouche (3), on revêtit les nouveaux récipients d'ornementations incisées selon un mode de décoration appliqué dès le paléolithique à l'os et à l'ivoire ; ou même on les laissa sans décor.

Néanmoins les travaux de céramique restent d'une facture grossière. Le tour est inconnu. Les vases présentent des irrégularités et aucune pièce ne reproduit exactement la forme d'une autre. Les parois, inégales, sont trop épaisses par rapport aux dimensions des pots. Certains sont en argile brute ; d'autres, plus soignés, sont recouverts d'une couche légère de bouillie limoneuse plus foncée. La pâte, dont le grain peu compact est mélangé de sable et d'impuretés, n'est pas seulement mal cuite, comme à la période néolithique évoluée, elle est à peine durcie par une simple exposition au feu (4). De sorte que la plupart des objets sont redevenus malléables dans les couches humides du sol (5).

Ce manque de cuisson est caractéristique de la céramique appartenant au néolithique ancien ou Néolithique I, selon la dénomination que propose M. Salomon Reinach. Il ne peut être mieux illustré que par la pénétration de radicelles à travers des vases (6) (fig. 1), des tablettes (fig. 2) et des objets usuels (7) (fig. 3). Grâce à cette malléabilité, les ra-

(3) Voir notre théorie du *Masque sans bouche, effigie de la mort*, in *Idoles phalliques et bisexuées*, « Mercure » du 15 sept. 1926, et *La Décoration céramique*, « Mercure » du 15 octobre 1926.

(4) Mais elle n'est pas simplement séchée au soleil, car sa teinte rougeâtre ne peut être obtenue que par la transformation, sous l'action du feu, du protoxyde de fer en péroxyde de couleur rouge. (Depéret.)

(5) Il existe toutefois quelques vases, *de petite dimension*, qui ont subi une forte cuisson, — ayant laissé une teinte noirâtre en certains points.

(6) Ce vase a été exhumé le 20 juillet 1927, en présence de MM. *Salomon Reinach*, *Espérandieu*, *de Laborde*, *Butavand*, *Mosnier*. La tablette a été trouvée par moi le 11 août 1927 et n'a pas été nettoyée, de crainte de détruire les radicelles qui la transpercent.

(7) Ce peson a été trouvé par M. *Björn*, conservateur du Musée Préhistorique de l'Université d'Oslo.

cines ont pu se développer dans les parois argileuses à peine cuites sans les briser (8) (fig. 4). Cependant on voit

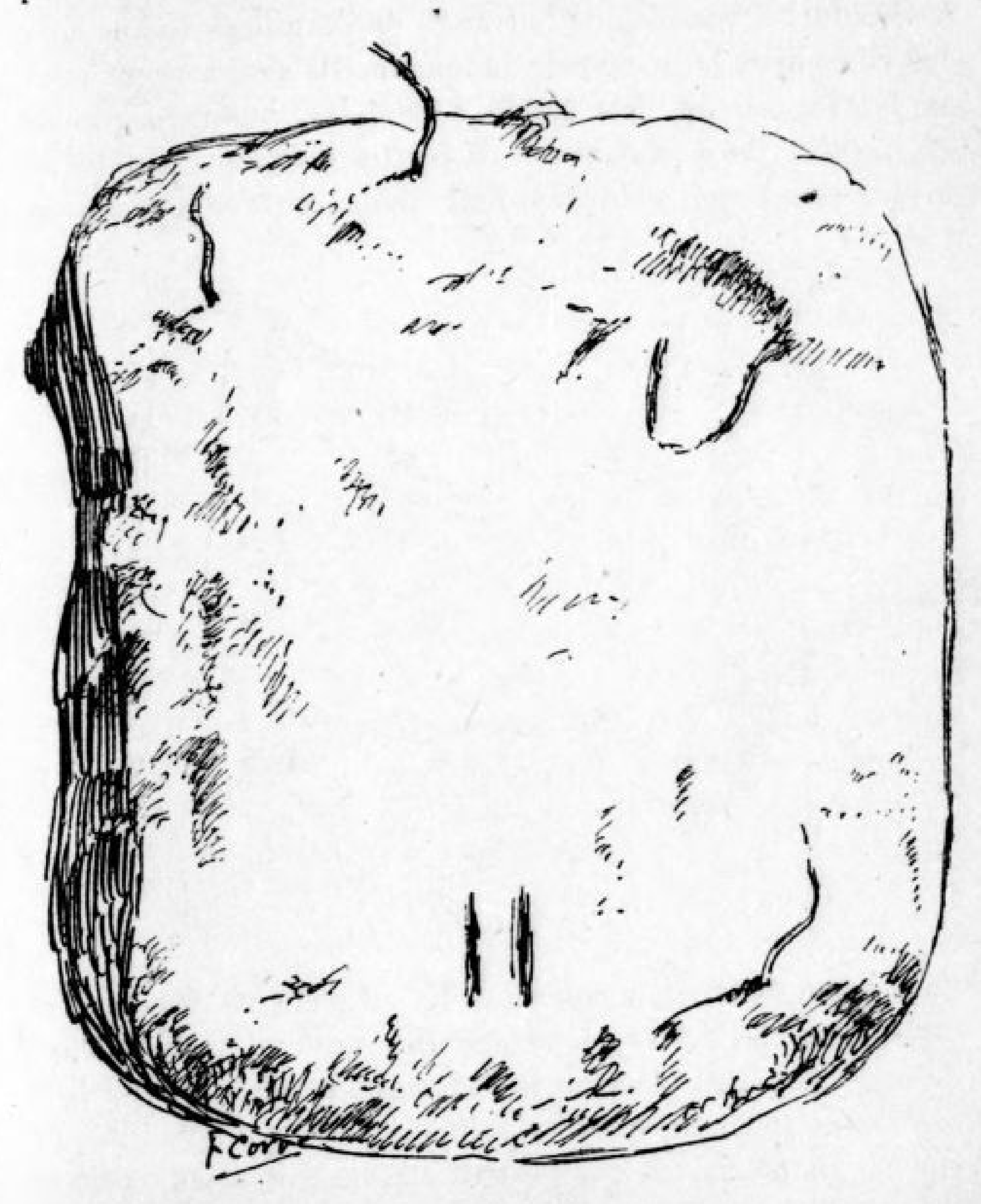


Fig. 2.

sur une tablette une cassure ancienne, due à la croissance excessive d'une racine perforante, alors qu'une autre, un

(8) Ce vase a été vu par M. *Audollent*, Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, *le lendemain* de son exhumation. Ce savant a constaté que la racine était vivante et *à bloc* dans les parois du vase. Depuis, elle a séché et n'occupe plus qu'une partie de l'orifice.

peu plus petite, traverse cette plaque d'argile sans dommage (fig. 5).

Bientôt, il semble que le travail de l'argile devienne chez les Glozéliens la principale industrie. Ils s'en servent pour la fabrication d'objets usuels : fusaïoles, bobines, pesons de tissage. Ils en façonnent de petites briques à cupules et à mamelons qu'ils incorporent dans leurs constructions

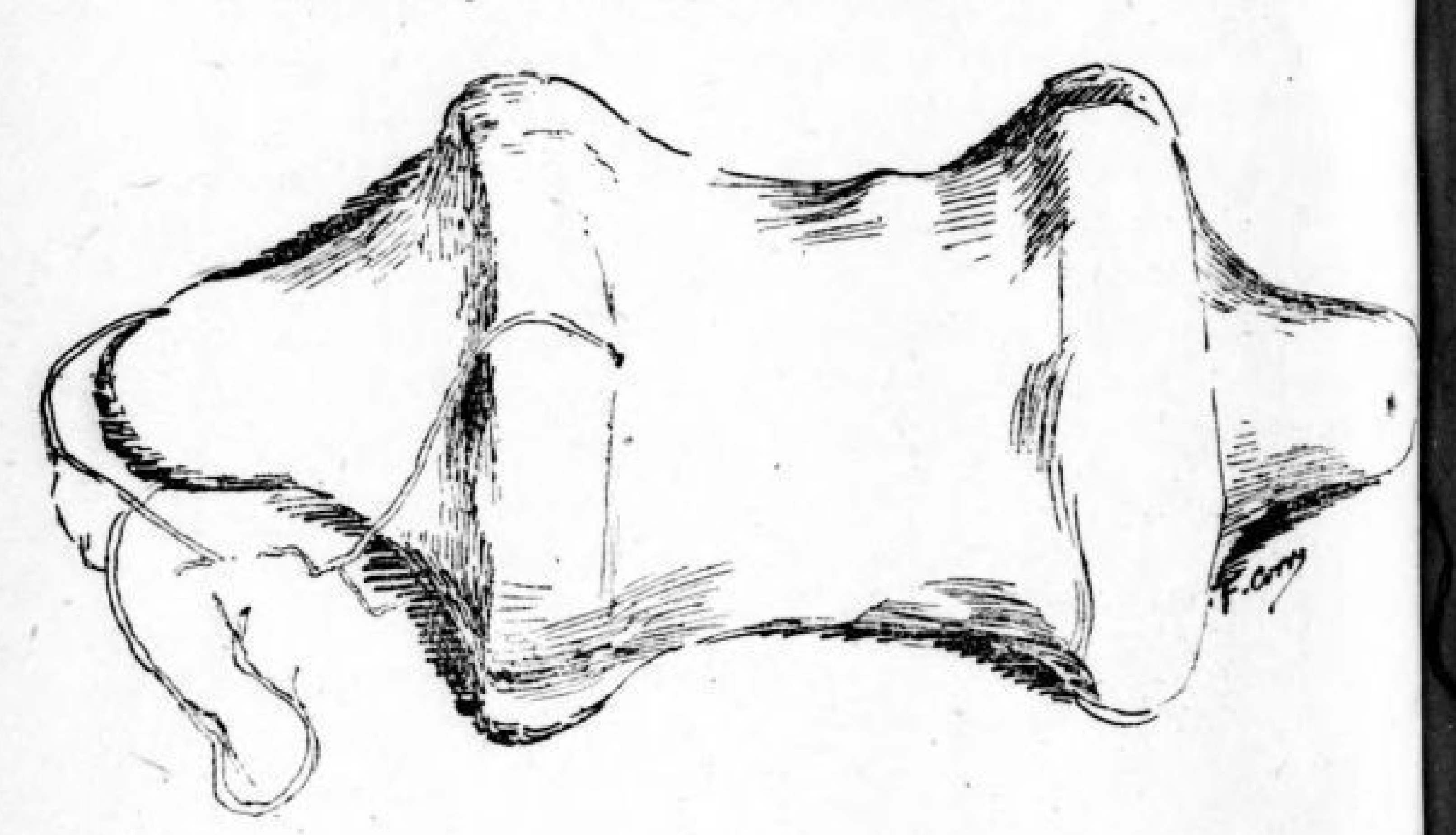


Fig. 3.

pour en augmenter la cohésion. Ils en scellent les pierres des murs et les dalles de pavage. Ils prennent des moulages de main pour les placer à côté de leurs morts. Ils modèlent des idoles gardiennes des tombeaux ou symboles de la survie. Ils pétrissent des tablettes où ils fixent leur pensée en suivant, pour la première fois, les modulations vocales de leur idiome.

Sans doute, dès l'époque paléolithique, des caractères linéaires avaient été entaillés sur des substances dures. Nous en voyons de semblables à ceux de Glozel, sur les parois de la caverne de Montespan (Cazedessus), sur un galet où est représenté un bison (Boule), sur l'andouiller de Lor-

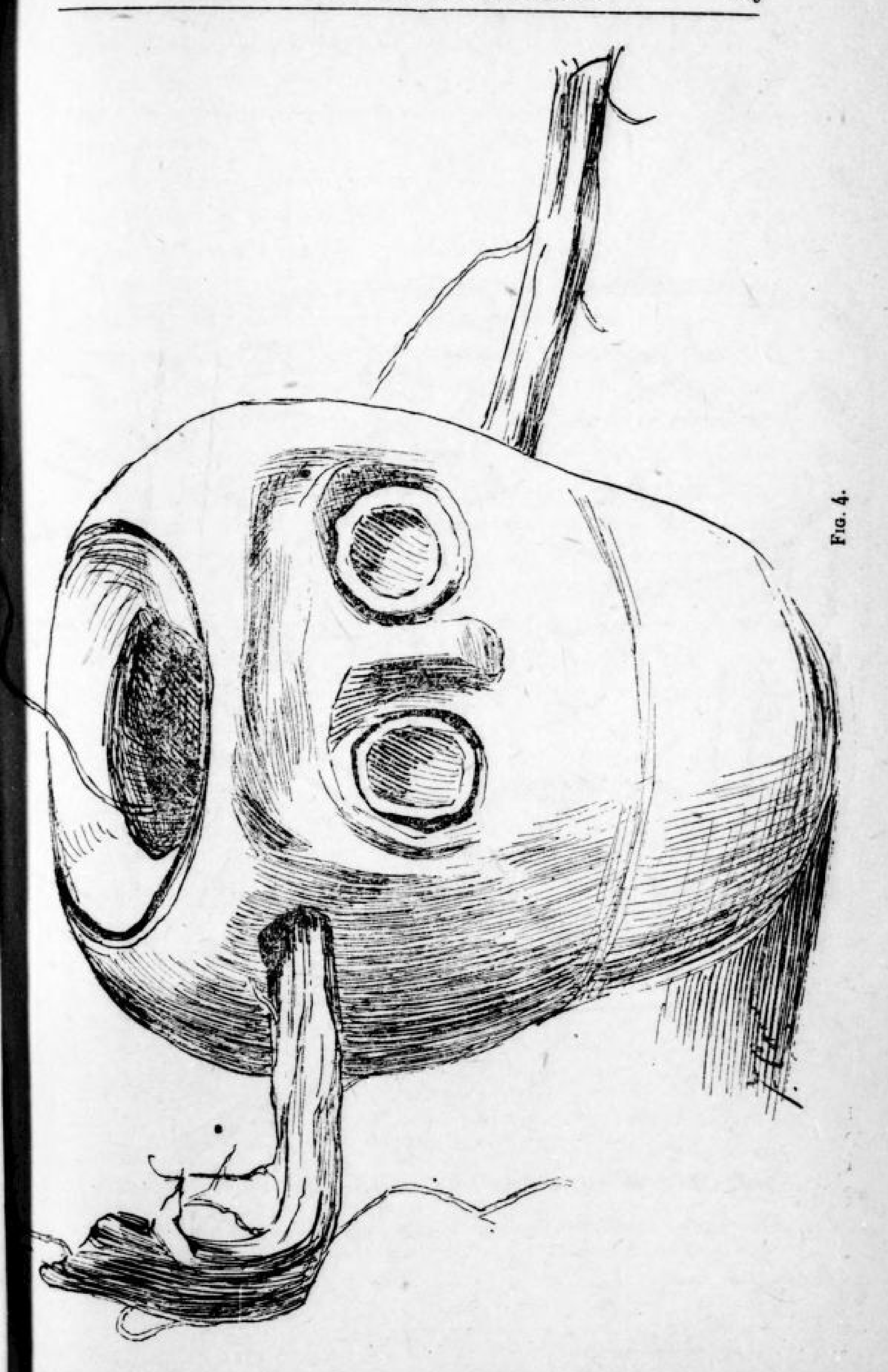
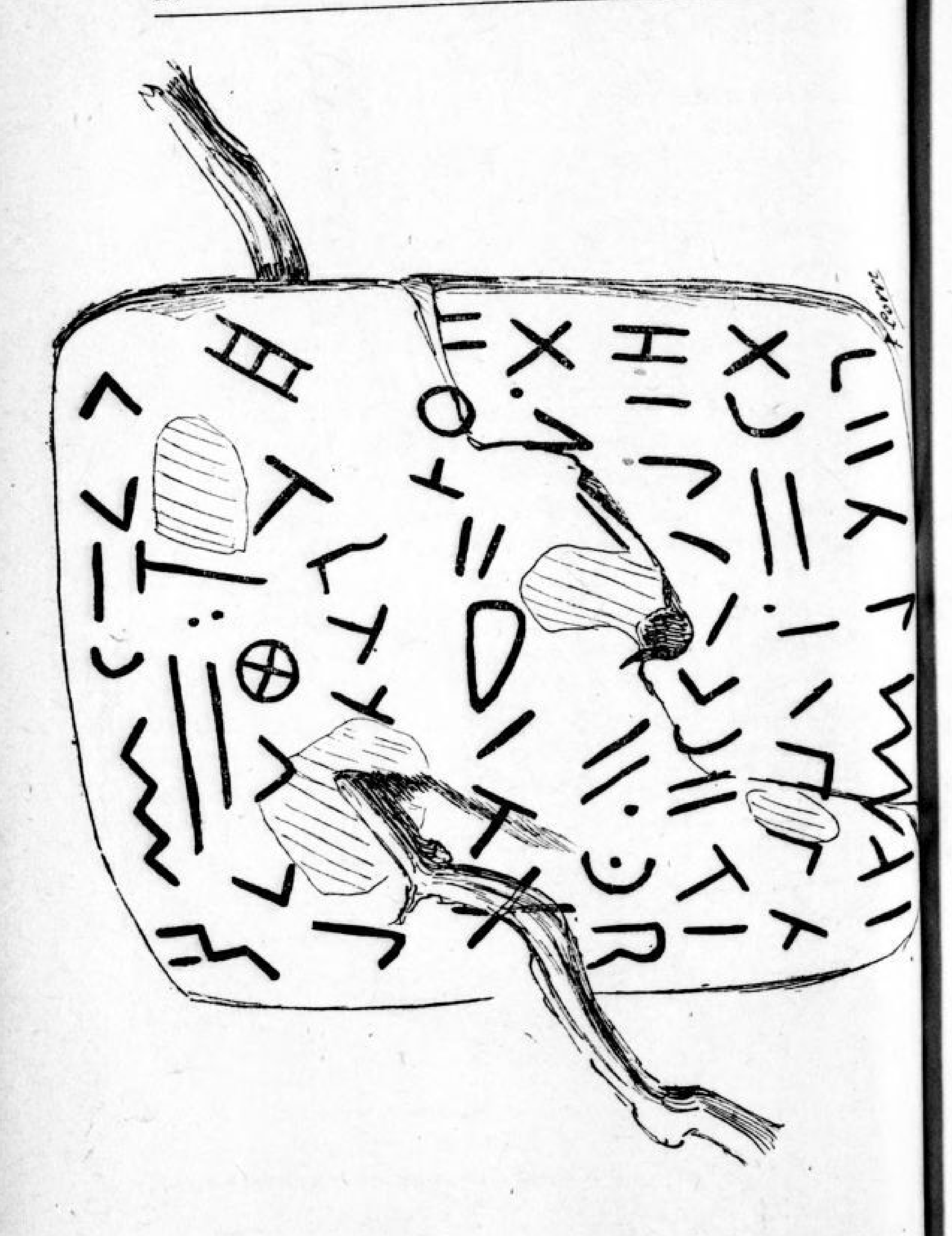


Fig. 4.



thet où figurent des cerfs et des saumons, etc., etc. Mais ce ne sont que de rares trouvailles de procédés mnémoniques où l'on ne peut voir que les ascendances de l'alphabet néolithique (9).

On ne saurait écrire couramment en gravant péniblement des signes conventionnels sur des substances difficiles à entamer. Pour que ces caractères arrivent à former une écriture, suivant l'inflexion des sons, il faut qu'on puisse les tracer commodément sur un support plastique. En fait, c'est aussi sur des tablettes d'argile qu'on retrouvera plus tard les premiers monuments écrits en Crète et en Mésopotamie. Et il est à noter que ces plaques n'ont subi, en quelque lieu qu'on les recueille, qu'une cuisson légère. Peut-être même étaient-elles, en Mésopotamie, simplement séchées au soleil.

Mais, *en Occident*, l'identité absolue des caractères tracés à côté de gravures animales et de ceux des tablettes d'argile établit d'une façon indéniable que le premier alphabet fut inventé avant la disparition du renne, en même temps qu'avait commencé le travail de l'argile (10).

Si, à la période paléolithique, était déjà née la vie artistique, au Néolithique I apparaît le premier essor d'une vraie intellectualité. Avant l'arrivée du cuivre oriental, qui fut un élément de domination, les tribus glozéliennes avaient réalisé, grâce à cette matière d'une merveilleuse plasticité qu'est l'argile, les deux plus grandes découvertes de l'humanité primitive : la céramique et l'écriture.

Dr A. MORLET.

(9) *L'alphabet néolithique de Glozel et ses ascendances*, « Mercure de France », 1er juillet 1926.

(10) Ce stade comprend, à nos yeux, le vaste espace de temps compris entre la fin de l'âge du renne et le néolithique évolué des dolmens et des palafittes.

GUILLAUME LE BATARD

OU

LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

CHRONIQUE DE FRANCE EN CINQ ACTES[1]

—

ACTE IV

ÉDITH AU COU-DE-CYGNE

Nuit d'ouragan sur le rivage de Saint-Valéry, à l'embouchure de la Somme. A gauche, entre les dunes, la mer houleuse dans les profondeurs. A droite les contreforts d'une falaise. Des soldats normands sont accroupis ou couchés autour d'un feu mourant. Ils causent à voix morne, hallucinée ou craintive. Près d'eux, au bout d'un bâton fiché dans le sable, une torche fumeuse que le vent agite. Eclairs, grondement du tonnerre par intermittences et le bruit lointain du ressac.

SCENE PREMIERE

SOLDATS NORMANDS, parmi lesquels un VIEUX GUERRIER, puis deux MATELOTS NORMANDS et des SOLDATS ANGEVINS et TOURANGEAUX.

PREMIER SOLDAT. — Est-ce bientôt l'aurore?

DEUXIÈME SOLDAT. — Il n'y a plus d'aurore sur les terres de Ponthieu.

UN JEUNE SOLDAT. — J'ai froid.

DEUXIÈME SOLDAT. — Plus d'aurore et plus d'eau-de-vie.

PREMIER. — Le Seigneur est avec nous.

DEUXIÈME. — Ne parlons pas des absents.

PREMIER. — Que dit le vieillard?

DEUXIÈME. — Il claque des crocs.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 700, 701 et 702.

PREMIER. — Non, il dit quelque chose.

DEUXIÈME. — Toujours la même chose. C'est un vieux guerrier fêlé.

PREMIER, *craintivement au vieillard.* — Que dis-tu?

DEUXIÈME. — Rien! Il grelotte.

PREMIER, *suppliant.* — Il a parlé de Dieu!

LE VIEILLARD *psalmodie sous la lueur d'un éclair.* — Bien fou est l'homme qui veut s'emparer de la terre d'autrui! Dieu s'en offense là-bas et il le montre ici!

TROISIÈME SOLDAT. — Comment, là-bas?

DEUXIÈME. — Il veut dire là-haut. C'est un vieux guerrier fêlé.

Le tonnerre gronde avec fureur.

PREMIER SOLDAT, *désespérément.* — Il a parlé de Dieu!... Ne l'a-t-il pas appelé?... Pourquoi? Le Seigneur est avec nous! (*redoublement de foudre*) avec nous les Normands!

QUATRIÈME SOLDAT, *éclatant de rire.* — Et contre nous, mille démons, bien sûr! (*Au troisième soldat.*) Ta lance me gêne.

TROISIÈME. — Et moi ton casque.

QUATRIÈME. — Jette-la dans le feu.

TROISIÈME. — Fourres-y ton mufle.

CINQUIÈME SOLDAT, *d'une voix lamentable.* — Depuis trois jours que nous avons naufragé, plus de soleil. Nuits et jours sont nuit. Quand reviendra le soleil?

Vaste lueur d'un éclair.

DEUXIÈME. — Le vois-tu, goliard! Non... pas lui. Mais le feu est mort.

D'AUTRES SOLDATS, *en écho plaintif.* — Le feu est mort...

CINQUIÈME. — Cette abominable tempête sera donc éternelle?

QUATRIÈME SOLDAT, *dressé, tournoyant sur lui-même.*

— Fouet d'eau, de vent et de flammes au poing du gendarme Lucifer!

CINQUIÈME. — Non, non, c'est Dieu pitoyable, Christ courroucé, qui nous l'a promené sur les crins depuis notre départ de Normandie, accompli ras les voiles, tête dans les épaules, comme une fuite lâche.

DEUXIÈME. — Bavard!... Dieu pitoyable envers qui?... Harold?

CINQUIÈME. — Oui.

TROISIÈME SOLDAT, *furieux.* — Répète-le! Je te crève la panse!

QUATRIÈME. — Je t'arrache l'œil!

UN AUTRE SOLDAT. — Moi, je dis que c'est vrai!

PLUSIEURS. — Mensonge!

PREMIER SOLDAT, *tremblant.* — N'est-il plus un hérétique et un parjure?

Coup de tonnerre prolongé.

CINQUIÈME SOLDAT. — Voilà qui m'en fait douter!

LE VIEILLARD, *se dressant.* — Bien fou est l'homme qui veut s'emparer de la terre d'autrui! Dieu s'en offense là-bas et il le montre ici!

DEUXIÈME SOLDAT. — Encore!... Tais-toi, vieille goule! (*Il le frappe de sa lance.*)

CINQUIÈME SOLDAT. — Et dès le premier jour nos mâts brisés, nos voiles consumées, nos vaisseaux loin de l'Angleterre promise allant becqueter, comme ceux d'Harold autrefois, les rivages funestes du sire de Ponthieu!

PLUSIEURS SOLDATS. — Comme ceux d'Harold, oui, comme ceux d'Harold.

CINQUIÈME SOLDAT. — A quoi nous sert l'étendard de l'Eglise?

LE VIEILLARD, *les bras levés, hululant.* — Je les entends!... Ecoutez tous!... Trente mille bouches crient dans l'air glacé : Le Pape est donc l'ennemi de Dieu!

DEUXIÈME SOLDAT. — Il a changé, mais il crie trop fort!

TROISIÈME. — Il m'a fait sauter le sang de l'oreille! — Tiens!...

D'un revers de hache il abat le vieillard.

DEUXIÈME. — Comme ça, il ne changera plus.

PREMIER. — Et n'aura plus froid.

DES SOLDATS, *penchés sur le vieillard.* — Mort.

L'UN D'ENTRE EUX, *se dressant halluciné.* — Bientôt mordront le gâteau du froid toutes les mandibules rigides!

UN AUTRE SOLDAT. — La terre de Saint-Valéry, à perte de vue, s'habille de cadavres.

LE PRÉCÉDENT. — Non! moi! je suis vivant!... je suis vivant!...

LE DEUXIÈME SOLDAT. — Qu'en sais-tu?

LE PRÉCÉDENT. — Heu... (*Il chancelle et tombe.*)

LES SOLDATS. — Mort...

DEUXIÈME SOLDAT. — C'est le froid... Ça me gagne les coudes.

PREMIER SOLDAT. — Moi le cœur.

UN JEUNE SOLDAT. — Réchauffez-moi! j'ai peur de mourir!

Deux matelots normands entrent en courant.

PREMIER MATELOT. — Encore un! Encore un!

TROISIÈME SOLDAT. — Encore un quoi!

PREMIER MATELOT. — Un vaisseau plein de morts.

LE PRÉCÉDENT. — Où donc, bêleur?

PREMIER MATELOT. — A la pointe de Cayeux.

LE PRÉCÉDENT. — Il vient d'aborder?

PREMIER MATELOT. — Majestueusement.

DEUXIÈME MATELOT, *rigolant.* — Comme les autres. Lieutenant Froidure! Capitaine Onglée! soldats et matelots en ribote!...

TROISIÈME SOLDAT. — En ribote, des morts?

DEUXIÈME MATELOT. — Ceux qui survivent et qui chantent! Ecoutez!... Les voilà!...

PREMIER MATELOT. — Ecoutez-les chanter!

DEUXIÈME SOLDAT. — Ils chantent?... Alors des Français!

PREMIER MATELOT. — Des Angevins.

TROISIÈME SOLDAT. — Angevins, sacs à vin!

DEUXIÈME MATELOT. — Et des Tourangeaux. Ils ont bu tous leurs tonneaux!

QUATRIÈME SOLDAT. — Voilà qui est vivre.

Passent les Tourangeaux et les Angevins chantant la chanson des mariniers de la Loire. C'est une troupe de soldats et de matelots déguenillés.

LES ANGEVINS ET LES TOURANGEAUX.

De Saint-Florent aux Ponts-de-Cé
Une grande distance,
Saumur, la Chapelle et Chouzé,
L'plus beau pays de France,
Aussi la Ville de Tours,
Amboise et ses alentours!

Avant de disparaître, LES ANGEVINS *seuls* :

Et not' bonne ville d'Angers,
Angers! Angers! Angers la grand'tour!
Et not' bonne ville d'Angers,
Angers! Angers! Angers nos amours!

Ils sortent. — On entend sur la falaise, dans les lointains, un hululement qui se rapproche et peu à peu, se faisant terrible, domine bientôt la chanson décroissante.

LES SOLDATS, *se pressant les uns contre les autres.* — Edith la Gouge!

UN SOLDAT. — Là-haut, sur la falaise.

Après un silence, une VOIX *aiguë et décroissante aussi.* — Enfer ou Ciel, tempête, feu des ombres, laissez-moi ce jour à moi, ce jour fait de nuit, ce jour de quatre jours...

Nouveau silence.

LE JEUNE SOLDAT. — J'ai peur!

TROISIÈME SOLDAT. — Non! c'est elle qui a peur!

DEUXIÈME SOLDAT. — De nous?

TROISIÈME SOLDAT, *levant sa hache au-dessus des têtes.* — De moi!...

PREMIER SOLDAT. — Elle s'en va, elle s'éloigne, elle suit la chanson.

QUATRIÈME SOLDAT. — Je vous le dis, tant que la gouge se plaindra, la tempête ne finira.

DEUXIÈME SOLDAT. — Beuh! qui l'a vue? toi?

QUATRIÈME SOLDAT. — Et nos vaisseaux, l'un après l'autre, vomiront des cadavres. Non, je ne l'ai jamais vue.

CINQUIÈME SOLDAT. — Moi, je l'ai vue cette nuit, à cheval sur un loup...

DEUXIÈME SOLDAT, *goguenard.* — Elle est trop grande pour tes yeux, vilaine taupe!

CINQUIÈME SOLDAT. — Oui, c'est une femme d'une taille gigantesque.

DEUXIÈME. — Alors, elle écrase ton loup!

CINQUIÈME. — Non, je l'ai vue en rêve... (*Rire des soldats.*)

DEUXIÈME. — C'est cela, elle crie, mais elle n'existe pas.

PREMIER MATELOT. — Elle existe, voyons, que dites-vous! Depuis quand, les paresseux, êtes-vous ici?

DEUXIÈME SOLDAT. — Trois jours, l'homme actif. Depuis que notre bateau a mis son bec dans le sable.

CINQUIÈME. — Le loup tenait dans sa gueule un cadavre humain dégouttant de sang rouge, et quand il avait achevé de le dévorer, la femme lui en donnait un autre.

TROISIÈME. — Et ça dura longtemps?

CINQUIÈME. — Cela n'eut pas de fin.

TROISIÈME. — Quelle faim!

PREMIER. — Et moi, je l'ai vue sur ce rocher à l'aube dernière...

DEUXIÈME SOLDAT, *frappant du pied.* — Il n'y a plus d'aube sur les terres de Ponthieu.

PREMIER. — Elle était assise, tenant un glaive nu, regardant et comptant nos vaisseaux. Le soleil se leva.

DEUXIÈME. — Il n'y a pas de soleil qui se lève sur les terres de Ponthieu!

PREMIER. — La gouge s'étant levée fit monter le soleil, un grand soleil pourpre sur la mer et qui se réfléchissait face à face dans le miroir dressé de son glaive. Et c'est alors que toute la flotte partit, sombre cortège, noir et plus que noir, endeuillé d'une foule d'aigles, de vautours, de corbeaux perchés sur les mâts, dans les hunes, ou s'égaillant aux poupes et aux proues. « Allez, disait-elle, oiseaux du carnage, allez avec bon espoir, vous aurez à manger, vous aurez à choisir, car je serai là, je vous accompagne. »

CINQUIÈME. — As-tu regardé son visage?

PREMIER. — Une tête de mort.

LE MATELOT *précédent.* — Ce n'est pas elle! Front de squelette n'a point de chevelure dorée.

PREMIER SOLDAT. — Je l'ai vue en rêve. (*Nouveaux rires.*)

DEUXIÈME MATELOT. — Et que nous chantes-tu d'un sabre? Un arc et des flèches, voilà sa parure. Le haubert d'écailles pour le reste.

TROISIÈME SOLDAT. — Et nos vaisseaux ne sont point partis, goliard! Nous sommes là!

DEUXIÈME. — L'Angleterre peut dormir tranquille.

Un hurlement indicible dans le lointain.

TOUS LES SOLDATS. — La gouge!

PREMIER MATELOT. — Elle aussi est restée.

TROISIÈME SOLDAT. — Qu'elle montre un peu son col de cygne — je le fauche!

PREMIER MATELOT. — Ne t'y exerce pas. Ils sont deux, et des gros, à ne point vouloir qu'on la tue!

TROISIÈME SOLDAT. — Je la tuerai quand même.

PREMIER MATELOT. — Un coup de hache en gueule sera ta récompense.

PREMIER SOLDAT. — Deux? Et qui sont-ils?

PREMIER MATELOT. — Mais vous ne savez donc rien?

DEUXIÈME MATELOT. — Etes-vous des échappés de la lune?

QUATRIÈME SOLDAT. — Des échappés aux poissons.

PREMIER MATELOT. — Eh! bien oui, deux, et même trois et même cinq, et d'abord le comte de Ponthieu. Celui-ci, plus avare qu'une fourmilière, ne veut perdre un liard de sa rançon, qu'il attend toujours du mécréant Harold ou de notre pieux sire Guillaume de Normandie. Il attendra longtemps! Notre sire est très occupé. Depuis le tête-à-cul de sa nef dans le sable, changé en moulin à prières, implorant du Paradis soleil et vent du sud, il inonde de gros pleurs l'église et la châsse de saint Valéry. Le second protecteur et le plus enragé (*au troisième soldat*) qui te ferait ton affaire, messire Raoul de Mantes, naze de loup, cœur de lion, agit comme possédé d'un furieux amour.

DEUXIÈME SOLDAT. — Quoi! pour cette folle?

PREMIER MATELOT. — Oui, mais il ne la croit point folle.

PREMIER SOLDAT. — Le troisième?

PREMIER MATELOT. — Monseigneur le Dévot, Guillaume le Bâtard aussi la protège, et voire plus que lui, son frère Odon l'évêque et le moine Lanfranc. Ils en veulent faire, suivant les conseils des rouges curés de Rome, un épouvantail à Saxons. Libre de courir où elle veut, on lui a laissé son arc et ses flèches.

DEUXIÈME MATELOT. — Dont elle use bougrement, la bougresse!

PREMIER MATELOT. — Plus chargée de crimes sera-t-elle, plus diabolique elle paraîtra, plus épouvantable sera l'épouvantail. Elle tue, ma foi, qui bon lui semble.

DEUXIÈME SOLDAT. — Mais elle peut tuer le Bâtard!

PREMIER MATELOT. — C'est une chance à courir.

DEUXIÈME MATELOT. — Non plus! Hier, monseigneur Guillaume a senti sur sa joue le vent d'une flèche. Ordre est maintenant de désarmer la gouge — si on l'attrape.

TROISIÈME SOLDAT. — Et de la tuer!

PREMIER ET DEUXIÈME MATELOT. — Non!

TROISIÈME SOLDAT. — Je la tuerai quand même! (*Un cri plus proche.*)

QUATRIÈME SOLDAT. — On dit que cette putain est la fiancée d'Harold?

PREMIER MATELOT. — Pour la honte et l'éternel enfer des Anglais!

DEUXIÈME SOLDAT. — Le lapin! Combien a-t-il de fiancées?

PREMIER MATELOT. — Trois. Une dans nos armées, au camp de son père le Dévot.

DEUXIÈME SOLDAT. — La maigrichote Adelize? Noix sèche pour dent creuse!

PREMIER MATELOT. — Une autre encore... s'il ne l'a épousée...

QUATRIÈME SOLDAT. — Quelle braguette!

PREMIER MATELOT. — En Angleterre, pays que nous ne verrons jamais. Une autre enfin, ici, près des nuages...

On entend un sifflement dans les airs, suivi d'une rumeur de voix grandissante.

DEUXIÈME SOLDAT. — ...Qui va nous tomber sur l'épaule!

TROISIÈME. — Et que je tuerai!

En ce moment, parmi des clameurs, sautant de rocher en rocher, ses longs cheveux d'or flottant autour d'elle, et poursuivie par des soldats angevins, Edith au Cou-de-Cygne descend les contreforts de la falaise. Elle va, étroitement sanglée dans son haubert, le carquois battant sa haute et légère taille, souple comme écharpe au vent, et pousse des

cris sifflés en brandissant de la main gauche un arc, de la droite une flèche. D'autres soldats, angevins et tourangeaux, entrent en grand tumulte, soutenant plusieurs de leurs compagnons blessés de flèches, et deux soldats portent un mort. Des javelots lancés par les poursuivants traversent l'air.

LES SOLDATS ANGEVINS, *aux Normands.* — Coupez-lui la route! Elle a tué l'un des nôtres! Elle a blessé tous ceux-là.

TROISIÈME SOLDAT, *levant sa hache.* — Enfin! c'est elle!

Edith cernée par les piques, les javelots et les haches, tourne sur elle-même comme une bête traquée. Entre précipitamment Raoul de Mantes armé en guerre, suivi d'Onfroy Pied-de-Geai, de Rolf le Dragon, d'un officier et de deux écuyers guidant la marche d'Adelize, pâle, exténuée.

RAOUL DE MANTES. — A bas toutes vos armes!

SCENE II

RAOUL DE MANTES, EDITH AU COU-DE-CYGNE, ADELIZE, ONFROY PIED-DE-GEAI, ROLF LE DRAGON, UN OFFICIER, LES DEUX ECUYERS et les SOLDATS angevins, tourangeaux et normands.

LES SOLDATS ANGEVINS, *à Raoul de Mantes.* — Justice, monseigneur!

RAOUL DE MANTES. — Contre qui?

L'UN DES ANGEVINS. — Cette folle sanguinaire! Elle nous a suivis de rocher en rocher. Nous ne lui voulions point de mal. Voyez, messire, ce qu'elle a fait de nos compagnons.

Edith se dresse et pose une flèche sur son arc bandé.

RAOUL DE MANTES. — Obéissez!

LE SOLDAT ANGEVIN. — Non! il y eut assez de morts

parmi nous. Après le froid et la mer, des assassins? non! non!... Regardez!...

Un soldat blessé meurt entre les bras qui le soutiennent.

RAOUL DE MANTES. — Tout à l'heure vous chantiez!

UN SOLDAT TOURANGEAU. — Assez de paroles! Vengeons-les!

Edith vient de tirer. Un soldat tombe. Immense clameur.

RAOUL DE MANTES. — Bas les armes!... Ordre de monseigneur Guillaume!

TROISIÈME SOLDAT, *la hache levée.* — Eh! bien, moi, je la tuerai. C'est juré!

RAOUL DE MANTES, *l'abattant de sa masse d'armes.* — Voilà pour toi! (*Recul et stupeur des soldats.*) Et maintenant, tous, aux Flamands! (*A l'officier.*) Conduisez-les, messire. Vous trouverez ces gueusards au camp de monseigneur qu'ils ont attaqué! A chaque feu, ramassez des troupes.

UN SOLDAT ANGEVIN. — Qu'est-ce que ça veut dire : Aux Flamands!

L'OFFICIER. — Ils se sont révoltés! Hâtons-nous. Suivez-moi.

QUATRIÈME SOLDAT. — Nous ferons comme eux!...

RAOUL DE MANTES, *le prenant à la gorge et levant sa masse d'armes.* — Toi! En veux-tu goûter aussi?

Le soldat s'échappe et la masse tombante rebondit au sol.

TOUS LES SOLDATS. — Nous en avons assez! Oui! nous ferons comme eux. Révolte!

RAOUL DE MANTES et L'OFFICIER. — Sus, les Bretons!

Un clan d'autres soldats bondit en scène.

RAOUL DE MANTES, *à ceux-ci.* — Poussez-moi cette ca-

naille, entraînez-moi tout cela! Et comme aux Flamands — s'ils garrulent — point de quartier!

Lutte et bousculade sur les cadavres. Les Bretons l'emportent. Véhémente sortie de tous les soldats.

SCENE III

LES MEMES, hors les soldats et l'officier.

RAOUL DE MANTES, *désignant Edith.* — Onfroy! Rolf! désarmez-la!

ONFROY, *tremblant.* — Ah! mais, ah! mais...

Rolf passe derrière Edith et lui arrache son arc. Edith comme une louve se terre dans le sable.

RAOUL DE MANTES, *aux deux écuyers.* — Vous, prenez soin de damoiselle Adelize.

L'UN DES ÉCUYERS. — Evanouie.

RAOUL DE MANTES. — Prenez soin d'elle. Vous l'avez arrachée aux Flamands. Notre duc vous récompensera. (*A part.*) Nous aussi. (*Haut.*) Elle geint. Une blessure?

L'ÉCUYER. — Elle se fût laissé déchirer! Elle voulait mourir...

RAOUL DE MANTES. — Ce n'est du projet de son père.

ONFROY. — Ah! le bon père! l'excellent père! (*Otant son bonnet.*) Je salue sa mémoire.

ROLF. — Imbécile! est-il mort?

ONFROY, *recalant son bonnet.* — S'il n'est mort, il mourra. (*Otant de nouveau son bonnet.*) Je resaluerai sa mémoire.

Pendant ce temps, Raoul de Mantes, à demi courbé, rôde autour d'Edith.

ROLF, *sentencieux et guerrier.* — Il eût bien pu mourir en effet, si, comme nous, il eût gaufré le poil de ces gros messieurs de Flandre. J'en ai fendu trois!

ONFROY. — Trois poils?

ROLF. — Mais à cette heure, notre sire le Bâtard, ven-

tre à l'autel, accumule dans son nez tout l'encens de l'Eglise.

Raoul de Mantes allonge le pied vers Edith prostrée, et soudain il l'en frappe.

ONFROY, *à Rolf.* — Que tu parles bien!

ROLF. — Oui, je parle bien. Et je répète : Il eût fait comme nous qu'il eût pu mourir.

ONFROY. — Eût pu?...

ROLF. — Certainement! Eût pu mourir.

ONFROY. — Tu es mort, toi? Hi i i i! (*Onfroy se sauve poussant des cris de souris, et s'arrêtant, d'une voix lugubre.*) Je m'en étais toujours douté... rien qu'à l'odeur...

ROLF, *le pourchassant.* — Je te décollerai les oreilles.

ONFROY. — Eût pu!

ROLF. — Te cuisinerai les couilles.

ONFROY. — Eût pu!

RAOUL DE MANTES. — Taisez-vous! (*Se penchant sur Edith.*) A notre tour, ma jolie belle... Chut! Le silence et l'ombre conviennent à l'amour. Il n'est rossignol qui ne pense de même. Cependant il chante. Je chanterai. Turluït!... ô rêveuse nuit pour les amants!... Le ciel grogne un peu trop là-bas? C'est qu'il est jaloux. Allons, debout, petit cerveau d'or! debout ma jolie belle! debout! Ecoutez le rossignol. Non, c'est pour rire. Ecoutez votre seigneur. Ne le reconnaissez-vous pas? Elle ne me reconnaît pas. Christ! elle ne reconnaît pas son seigneur! — Aux poignets! les poignets! tenez-lui les poignets! (*Onfroy et Rolf se précipitent et l'empoignent.*) Là... maintenant...

Raoul se jette sur elle et à pleine bouche l'embrasse. Edith pousse un cri de hyène.

ADELIZE, *réveillée, les yeux fixés sur eux.* — Horreur!

Et elle répétera ce mot par trois fois au cours de la scène, puis de ses mains se couvrira le visage en sanglotant.

RAOUL DE MANTES. — Ah! vous me reconnaissez, grand œil? Que cela vaut donc mieux! Tout au bout de votre

rôle, *miss*, en Angleterre (car vous jouez un rôle, n'est-ce pas?) vous m'appartiendrez. J'aurai en vous l'esclave la plus tendre, oui, la plus tendre. (*Il lui saisit un bras qu'il secoue.*) Bons muscles! idoines à pousser le balai de crin au plancher. (*Edith le mord.*) Quel amour de son seigneur! Il n'y a que l'amour, vraiment, pour laisser de telles marques généreuses. Que dis-je? Vous m'aimez trop! Répondez. Avouez d'un mot, d'un seul mot, d'un seul petit mot que vous m'aimez. Elle réfléchit, l'aimable vierge. Elle baisse modestement son cou de cygne... Ta grande hache au-dessus de son cou, Rolf! Et laisse tomber si elle ne répond pas. Oh! quand je te dirai : Laisse!... Nous avons de l'espoir... Un petit mot d'amour, voyons, bref, tout isolé dans l'air, léger comme une plume. Un seul mot ou deux. Non! trois, il en faut trois : Je vous aime... Onfroy, montre-nous un peu ton grand sabre. A genoux devant la belle dame! caresses-en la cheville précieuse. Coupe-lui le pied, si elle ne répond pas. Oh! mais quand je te dirai : Coupe! Nous avons de l'espoir. Elle joue la folie, nous pouvons espérer. Non?... elle est folle? vraiment folle? extrêmement folle? Nous allons voir. Vous m'aimez. Comment? pas de réponse? Eh! oui, elle est folle encore. Elle ne le sera plus dans un instant. Je ne veux pas d'une folle pour esclave. Elle voulut me tuer déjà. Ce n'était point sa faute. La tête, vous comprenez, la tête, lorsqu'on a des malheurs, c'est si fragile. Et puis l'amour est si facilement tué. Oh! comme l'amour est tué facilement... Guérissons-la! Vous m'aimez? — Onfroy! gare! Attention! Rolf! — Vous m'aimez? — Onfroy! Rolf! — Vous m'aimez!... Ah! tant pis!...

EDITH, *d'une voix lointaine et rauque.* — Je vous aime, monseigneur.

Les deux écuyers ont fui, terrifiés.

RAOUL DE MANTES. — Eh! bien, voilà. Et quatre mots! elle a dit quatre mots! Je suis un amant adoré. Comme elle nous les a gentiment bêlés! Un vrai mouton. Et rai-

sonnable. Non, une brebis, une petite brebis. Toute sage. Elle m'a reconnu! Elle m'aime! Elle n'est plus folle. Je ne veux pas d'une folle pour esclave. Allons, adieu, à bientôt, ma douce reine. Oui, tout à l'heure, je reviendrai. (*Aux deux écuyers supposés présents, et à Rolf et Onfroy maintenant effarés.*) Compères, faites bonne garde sur l'une et sur l'autre. (*Avant de sortir, écoutant au loin la rumeur du combat.*) Lanfranc et le Sénéchal ont trop bien su m'écarter. Finie la mission, revient le missionnaire. On se bat. Aidons au triomphe! L'issue heureuse d'une bataille se nommera toujours l'ambition récompensée. L'amour l'est aussi? Tout va comme en Dieu. Et c'est pourquoi, ma biche, adieu... adieu... à bientôt... Je ne veux pas d'une folle pour esclave!

Il sort en éclatant de rire.

SCENE IV

ONFROY, ROLF, EDITH et ADELIZE couchées dans le sable.

ONFROY, *laissant tomber son glaive.* — Je n'aime pas ce métier.

ROLF. — Fais-en un autre.

ONFROY. — A l'instant! Le métier de fileur et je file, de sauveteur, je me sauve, de voleur et je m'envole! Mais plus celui-là! Brr! j'ai des frumions dans les jambes. Passe pour toi, majordome, écuyer tranchant, tranche-lard, tranche-côtelette, tranche-museau, tranche-croupion! Fi! le boucher. — Coupe, Onfroy! Non, je n'aime point ce métier... surtout dans l'ombre. Enfin, n'est-ce pas, ni vu ni connu, j'aurais pu me couper le petit doigt.

ROLF. — Elle remue, attachons-la!

ONFROY, *glapissant.* — Je n'y toucherai plus! (*Il se sauve et bute contre un objet qu'il ramasse. Le tenant haut dans l'air comme un fouet.*) Son arc!

ROLF. — Brise-le!

ONFROY, *avec dignité.* — Messire le Dragon, vraiment vous me fâchez, je ne suis ni boucher ni archer.

ROLF, *brisant l'arc.* — Cocher!

ONFROY. — D'ailleurs elle est très sage... Elle dort... Sapristi! elle ronfle.

ROLF. — C'est le tonnerre.

ONFROY, *regardant vers Adelize.* — Eh! mais, où sont nos jolis gardiens? que sont devenus ces petits bouts d'hommes? Je les entendis trembler comme trembles tremblent! Femmelettes! (*Chocs d'armes au loin.*) Oh! oh! on se cogne aimablement là-bas... Où donc êtes-vous? Psst! compères! psst! compères! (*A Rolf.*) Cherche aussi, toi, avec ton nez de braque.

Rolf et Onfroy, cherchant, s'éloignent de la place où repose Edith. Celle-ci rampe jusque vers Adelize et tout à coup se dresse et court, emportant dans ses bras la fille du Bâtard. Elle tient en sa main droite la hache du soldat tué par Raoul, et gravit la falaise. Elle s'arrête à l'éperon d'une plate-forme où elle étend Adelize, et brusquement sur le front de celle-ci lève sa hache que fait briller la lueur d'un éclair.

ROLF, *apercevant Edith.* — Eh bien, ta dormeuse? Regarde, imbécile!

ONFROY. — Allons cueillir cette fleur!...

Ils grimpent sur la falaise.

EDITH. — N'approchez pas!

ROLF. — Tiens bon!

ONFROY. — Pousse-moi au cul.

EDITH. — N'approchez pas! ou je frappe!

Rolf et Onfroy dégringolent.

ONFROY. — Et damoiselle Adelize qu'elle nous a emportée!

ROLF. — Broute ce mensonge!

ONFROY, *le retenant.* — Elle t'égorgerait comme un cochon.

ROLF. — Mauvais, très mauvais.

ONFROY. — C'est ta faute.

ROLF. — Broute ce mensonge.

Il le gifle, mais sa main donne dans le vide et il s'étale.

ONFROY. — Je n'avais point d'appétit. (*Sur un coup de pied d'Onfroy, messire le Dragon se relève.*) Et maintenant, sire majordome, écoutez notre profonde sagesse : filons !

ROLF. — Pourquoi?

ONFROY. — Les Flamands nous ont attaqués. Ils étaient cent, ils étaient mille. Nous n'avons pu résister aux Flamands.

ROLF. — Aux Flamands?... Je n'en vois pas.

ONFROY. — Tu n'es qu'une citrouille. — Allons, file.

ROLF. — Et si monseigneur Raoul nous appelle?

ONFROY. — En petits Saints-Jean nous reviendrons.

ROLF. — Et s'il me dit : Rolf! ton honneur de soldat, qu'as-tu fait de ton honneur de soldat?

ONFROY. — Alors crache sur ta main, dis que c'est du sang. On n'y voit goutte. Nous reviendrons ensanglantés. (*Un large éclair.*) On y voit trop. Passe! Elle nous jetterait son hâcheron sur la gueule.

Ils sortent.

SCENE V

EDITH, ADELIZE

A la lueur d'une succession d'éclairs.

EDITH. — Parle à ton tour. Dis-moi ce que je ne sais plus dire.

ADELIZE. — J'ai peur.

EDITH. — Dis-moi ce que je ne sais plus dire.

ADELIZE. — J'ai peur de vous!

EDITH. — Comment est l'âme des autres fiancées?

ADELIZE. — Des autres fiancées?

EDITH. — Je t'en supplie, petite enfant... Adelize! Adelize! j'ai voulu te connaître. Je sais bien que tu sais, toi. J'ai tout oublié. Dis-moi — ou préfères-tu mourir? — rappelle-moi comment est l'amour.

ADELIZE. — Des autres fiancées?...

EDITH. — Comment est leur âme, comment leur pensée?

ADELIZE. — Je ne sais plus moi-même... Sans doute, elles ne ressentent point de chagrin, elles n'éprouvent point la sombre angoisse que je ressens, moi triste Adelize, pauvre infortunée, dans une âme noire comme la suie.

EDITH. — Hélas!

ADELIZE. — Dans un cœur noir comme le charbon.

EDITH. — Hélas!

ADELIZE. — Ecoutez, madame, vous ne savez pas, vous?

EDITH. — Oui, rappelle-toi, petite Adelize.

ADELIZE. — Le cœur des heureuses...

EDITH. — Oui, c'est cela, le cœur des heureuses...

ADELIZE. — Le cœur des heureuses, l'âme des favorites du bonheur, est pareille à un jour de printemps...

EDITH. — Hélas! hélas!

ADELIZE. — ...à l'aube éternelle d'un jour de printemps...

EDITH. — Tu mens! Rien n'est plus éternel, et tu le sais aussi! Comment est ton âme? comment est ta pensée?

ADELIZE. — Elles sont... je crois... oh! je veux mourir.

EDITH, *menaçante.* — Adelize!

ADELIZE. — Elles sont pareilles aux bords arides d'un marais, aux franges d'un nuage orageux, à une ténébreuse nuit de l'automne...

EDITH. — Folle! — Et moi, folle!...

ADELIZE. — Ah! je ne sais plus.

EDITH. — Cherche.

ADELIZE, *docile et plaintive.* — Plus sinistre que le vol de la grue sur un lac glacé... plus livide que la neige blanche et noire... plus triste et solitaire que deux morts se regardant.

EDITH. — Plus solitaire que deux morts se regardant! O Adelize, regarde-moi... La mort se cache entre tes lèvres! la mort habite entre tes mâchoires! Veux-tu bien vite ressusciter! Dis-moi, dis ce que je ne ressens plus. Il n'y a que des mots si simples pour le dire. Mon âme écoute. Le diras-tu!... le diras-tu!...

ADELIZE. — Harold m'a délaissée!

EDITH. — Victoire funeste! Oui! tout est dans ces mots : Harold, Harold, Harold m'a délaissée!...

Un grand silence que rompt l'éclat du tonnerre. Entrent le Sénéchal et l'évêque Odon de Bayeux. Les soldats normands viennent reprendre leur place autour du foyer mort.

SCENE VI

GUILLAUME D'OSBERN, sénéchal, ODON, évêque de Bayeux, frère utérin de Guillaume le Bâtard, tous deux armés en guerre, les SOLDATS NORMANDS. Sur la plate-forme de la falaise, EDITH AU COU-DE-CYGNE et ADELIZE. — Plus tard, RAOUL DE MANTES, ONFROY PIED-DE-GEAI, ROLF LE DRAGON.

LE SÉNÉCHAL. — Messire Odon, j'espère comme vous en une revanche sur le destin. Nos vaisseaux — carènes, mâts et voiles — sont à présent réparés, les vents, malgré leur fureur, propices. Nous repartirons aujourd'hui même, si le jour se fait jour.

L'ÉVÊQUE ODON. — A nos prières, à celles de mon frère le duc Guillaume, la châsse de saint Valéry s'est émue dans le chœur de l'église jusqu'à resplendir comme une vermeille aurore. C'est là grand symbole de beaux jours lumineux et consolant espoir, en effet.

LE SÉNÉCHAL. — Certes, nous attendons moins de Borée que du soleil. Que faire en cette nuit de poix?

ODON. — Vraiment qui pourrait dire : le jour est levé?... Or les temps sont venus d'aller se mesurer, au brumeux Phébus d'Angleterre, avec le faux roi Harold. Selon ces pêcheurs que nous ont capturés les Angevins, Harold a déconfit les bandes de Norvège et tué dans la bataille son frère Tostig. Mais lui-même, entaillé bellement au visage, est, s'il faut les en croire, — Dieu n'aura point son âme! — à la veille du dernier soupir.

LE SÉNÉCHAL, *examinant les entours.* — Je savais cela.

ODON. — Que cherchez-vous?

LE SÉNÉCHAL. — Messire Raoul de Mantes n'est donc plus ici, trouvable au septième feu? Nous l'y envoyâmes cependant.

ODON. — Alors il est revenu bien vite au houspillage des Flamands; je l'y ai vu...

LE SÉNÉCHAL. — Malgré mes ordres!

ODON. — Y cherchant, comme toujours en semblables occasions, la montre de sa valeur, et tant de mon frère que du pape, une large récompense future.

LE SÉNÉCHAL. — Orgueil!

ODON. — Hé! je dois le dire, le secours généreux de son bras ne fut pas étranger à cette prompte et un peu folle répression.

LE SÉNÉCHAL. — Nos mutins seraient-ils apaisés?

ODON. — Oui, car ils sont morts.

LE SÉNÉCHAL. — N'importe! Messire Raoul me devait obéir et à notre saint moine Lanfranc.

ODON. — Obéir, lui!... obéir en quoi?

LE SÉNÉCHAL. — Nous l'avions commis, dans la crainte de cette révolte, à mettre et garder en sûreté, ici même, notre princesse Adelize. Il ne l'a point fait. Ceci demande punition. Où est-elle? A qui l'aura-t-il confiée?

ODON. — Je l'ignore; mais écoutez donc ce que ramagent ces soldats. Ils vous font signe.

PREMIER SOLDAT, *le poing vers Edith agenouillée sur la falaise.* — Regardez, monseigneur! la gouge!

LES AUTRES SOLDATS. — La gouge!... la gouge!...

L'UN D'ENTRE EUX. — Elle écrase une femme sous ses genoux!

UN AUTRE. — Mais non! elle la prend dans ses bras. C'est Damoiselle Adelize!...

LE SÉNÉCHAL, *à part.* — L'aiglonne a saisi sa proie.

ODON. — Elle soulève une hache! elle va l'en frapper!

LE SÉNÉCHAL, *à part.* — Voici naître la punition de l'orgueilleux! (*Aux soldats, leur désignant Edith.*) Allons! allons! il faut vous en emparer!

Les soldats se ruent vers la falaise. Mais Edith s'est dressée. — Hésitation de tous.

EDITH. — Pas plus loin! Ou c'est elle que je tue! — Adelize, regardez-les. Voilà nos assassins. Les meurtriers de notre âme. Les ravageurs de la terre. Ils sont beaucoup. Ils ne sont qu'un. L'homme! Tout le genre humain, océan de rage empourpré de sang. O malheur, malheur, malheur à ses jours. Malheur aux jours de l'homme. L'homme a juré Dieu qu'il garderait une âme et il n'a plus d'âme. Il le jura au Créateur qui la lui avait donnée, comme une part de sa propre essence, immortellement généreuse et bonne, et il n'a plus cette âme!... L'homme a renié son serment, il a mangé, tel un chien, sa conscience et son honneur, il a frappé son frère, anéanti sa famille, déchiré sa race et voilà que le sang coule, que le sang déborde comme un fleuve, comme tombe du rocher la cataracte mugissante, et voilà que le sang jadis pur bouillonne à flots d'égout, prostitué à la charogne des morts, et qu'il vient de jaillir sur moi et qu'il inonde ma poitrine, et qu'il veut bondir à travers mes os, à travers ta chair et la mienne, Adelize, et qu'il va nous étouffer et nous ensevelir dans sa boue. Non, Adelize! point nous seules. Ne tremble pas. Moi aussi je sais tuer, ils m'ont appris... Non! pas les seules victimes. — Reste droit comme un mur devant moi, sang! Et tu noieras le genre

humain sur mon signe, quand renaîtra le soleil à mes cris de lumière! Car il faut que Dieu voie cela, qui dans son épouvante recule le jour du Jugement, qui recule terrifié devant l'horreur des crimes, devant l'innombrable horreur des aveux. Sang! alors, défonce l'air et l'ombre et couvre épaissement toutes les marques de l'homme, et sous le poids gluant de tes lames, le grouillement de tes bulles empestées, noie tout d'abord les hommes de la grande île, Harold et ses frères, Harold mon bien-aimé, la violente harpie qui déchiquetait nos cœurs, et ses frères barbares et Stigand l'apostat, puis retourne-toi contre l'est et l'ouest, couvre, étouffe en tes velours les empereurs et les rois et leurs peuples savants dans l'art noir du massacre, et plus outre, au sud brûlant comme l'enfer, le pape de Rome et les soixante bûchers qui, figurant des hommes, l'entourent, le conseillent et le dévorent, couvre tout, plaines et monts, va gronder sur toute la rondeur de la terre, va sans cesse, va cherchant à n'être plus que toi.

Le Sénéchal. — Une flèche, vous autres!... qu'on la tue!

Odon. — Non! Elle tuera!...

Edith. — Au soleil recréé, tournant sa roue de feu à mes cris, Dieu verra l'immense égalité de la catastrophe, et il se réjouira comme je me réjouis, il rira comme je ris!... Mais auparavant je sauverai l'âme innocente! la seule innocente et bonne sur la terre, la grande âme virginale éparse dans l'instinct, je sauverai les génies, les plantes et les bêtes. Je les inviterai à fuir sur les nuages, car ils ne furent jamais aussi cruels que les hommes. Fuyez tous dans les arches des nuées! Sortez de la terre, génies, fleurs et sylphes, exilez-vous, arbres et bêtes, exilez-vous, sortez de la terre, ô héros vieux comme la terre, sortez des sources, poissons étincelants, sortez de l'air, murmurants Ariels, du feu, salamandres, des mers, sirènes, des fleuves, naïades. Fuyez tous dans les arches des

nuées! Viens avec tes oiseaux, souple zéphyr, plaine vaporeuse, envoie-nous tes fleurs, colline, tes brebis, et toi, ô forêt, viens avec tes chevreuils, désert, envoie-nous tes lions, ours de la montagne, viens avec ta force, peuple des eaux profondes avec tes épouvantements. Fuyez, fuyez tous dans les arches des nuées! Exilez-vous de ce monde, génies, plantes et bêtes : Dieu va reconnaître son âme en votre âme. Un jour, vous serez les hôtes de la grande Vallée, et non plus l'homme que Dieu renonce à juger! — Soleil, maintenant, parais et déchaîne sur la terre les cataractes du sang de l'homme. Lumière! lumière! obéis-moi! car j'ai tiré les sortilèges de leur retraite, j'ai arraché les chants magiques de leur caverne. Et si cela ne suffit point, j'aurai recours à d'autres sortilèges, j'élèverai plus haut mes clameurs, j'invoquerai, je chanterai la parole de l'origine que jamais les hommes n'ont comprise... cette parole insaisie ne peut rester cachée, elle ne peut demeurer ensevelie dans l'éther, dans le vent qui passe, dans le sein des rochers, la puissance ne peut s'éterniser dans la crevasse bleue des glaciers et ni là-haut dans la ruche des étoiles, et puisque la foule des hommes ne va plus être, n'ayant point su que la parole est Amour, obéis-moi, surgis, montre-toi cruellement, Soleil, donne, crée, fais ta lumière.

Une aube rouge naît. Stupeur des assistants.

ODON, *au Sénéchal.* — Ne dirait-on pas que l'ombre se disperse?

LE SÉNÉCHAL. — Folie!

Entre Raoul de Mantes, soulevant par le col Onfroy Pied-de-Geai.

RAOUL DE MANTES. — Voici notre coupable!

QUELQUES SOLDATS. — Onfroy Pied-de-Geai!

LE SÉNÉCHAL *à Raoul.* — Non! c'est toi-même, toi, le coupable!

RAOUL DE MANTES. — Moi, j'irai la prendre. (*A Pied-de-Geai.*) Mais tu me serviras de bouclier. (*Il gravit la falaise en tenant, des deux poings, Onfroy devant lui. Hurlante, Edith a projeté la hache qui vient frapper l'écuyer à la poitrine. Raoul s'en débarrasse et, levant les mains en riant, bondit sur Cou-de-Cygne.*) Dites à tous que vous m'aimez!

EDITH. — Parais! soleil!

Aussitôt l'immense irradiation du soleil chasse les ombres.

LES SOLDATS. — Miracle! miracle!

D'AUTRES, *qui surviennent en grand tumulte.* — Aux navires! C'est le soleil!... le soleil!

Ruée formidable de tous vers la mer. L'évêque Odon, le Sénéchal, deux écuyers soutenant la marche d'Adelize et Raoul de Mantes élevant au-dessus de sa tête Edith au Cou-de-Cygne, dont la chevelure dorée flotte au vent comme une oriflamme, sont enveloppés, emportés par la foule des soldats. — Onfroy, dans un suprême effort, ayant arraché le fer de sa poitrine, roule au bas de la falaise. Rolf le Dragon vient d'entrer et se penche sur lui, goguenard.

ROLF LE DRAGON. — Eh! bien, messire Onfroy, vous n'êtes plus très gai? Vous ne répondez pas? — Répondez à cela, messire Pied-de-Geai... (*Il lui parle à l'oreille.*) Quoi! vous n'entendez plus? (*Il le secoue et crie à pleins poumons.*) Dévastation sur toute l'Angleterre!

ONFROY PIED-DE-GEAI, *soulevant un peu sa hache, fend le crâne de Rolf.* — A vous, majordome! (*On entend au loin ces cris répétés* : Aux navires!... Le soleil!... *et des chants d'allégresse. Et pour la dernière fois messire Pied-de-Geai retire son bonnet.*) Salut, madame la Vierge... Beaux cantiques... Les anges... les anges... les angevins...

Il meurt.

CHŒUR DES ANGEVINS, du côté de la mer.

De Saint-Florent aux Ponts-de-Cé
Une grande distance,
Saumur, la Chapelle et Chouzé,
L'plus beau pays de France...

RIDEAU

PAUL FORT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Les Cahiers contemporains, publiés sous la direction de Fernand Divoire : *Au delà de l'Amour*, Editions Montaigne. — *La Femme émancipée*, Editions Montaigne. — *Adolphe van Bever*, par Paul Léautaud, « les Amis d'Edouard ». — *La vie douloureuse de Charles Baudelaire*, par François Porché, Plon — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal*, avec une introduction de Paul Valéry, Payot.

M. Fernand Divoire a posé à quelques savants et philosophes cette question : « L'amour n'est-il toujours que physiologie ; n'est-il qu'un masque, qu'un déguisement du désir ? ou bien existe-t-il une sorte d'amour métaphysique, un au-delà de l'Amour, que connaîtraient seulement quelques êtres ?... »

Autrement dit, l'amour est-il pour les humains la clef du surnaturel ? Permet-il d'obtenir une connaissance quelconque qui pourrait être rapprochée de ce que certains psychologues ont appelé l'expérience religieuse ?

Les réponses à cette enquête ont composé ce livre **Au delà de l'Amour**. Il y a beaucoup de mysticisme et de religiosité, dans la plupart de ces réponses, même dans celle d'un savant comme Charles Henry ; sa découverte des éléments infimes de la vie et de l'esprit, sa physique des vibrations appliquée au psychisme supérieur. La petitesse de ces vibrations, ferait, nous dit-on, conclure « à leur indépendance de la matière au moment de la mort, et par suite à la survie de l'âme ». Survie de l'âme ? ou seulement de ces éléments infimes qui ne sauraient jamais reconstituer le phénomène fragile de la conscience individuelle. Il y a tout de même de singulières intuitions dans ces pages (les dernières qu'il ait écrites de Charles Henry. Celle-ci, sur l'amour qui peut-être un jour redeviendra un art dont notre morale chrétienne a brouillé le secret :

Le réflexe érotique, écrit-il, peut, comme le chant, la danse, la mimique, s'élever à la dignité d'un grand art.

Mais tandis que les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs constituent la matière d'harmonies subtiles, perceptibles par une collectivité, et numériquement précisables, les sensations génitales élémentaires répondent à des intervalles, mal définis encore, des vibrations nerveuses comprises entre 55 et 22 ; les choix des touches convenables à leurs déclenchements sont tout intuitifs : la mission d'en diriger et d'en prolonger la trame mélodique et harmonique exigeant du mâle un entraînement et une technique raffinée : les artistes sont deux solistes, dont le concert n'est sensible à chacun d'eux que par de vagues épiphénomènes. Les brutalités et les ignorances masculines, les insensibilités sexuelles, les morales ont coopéré à avilir et à déprécier ces activités, qui vraisemblablement atteignirent leurs sommets esthétiques avec les hiérodules des temples d'Aphrodite ; elles refleuriront sans doute dans des sociétés moins incohérentes que la nôtre, avec l'appoint des milieux favorables indiqués par les techniques nouvelles (longueurs d'ondes hertziennes de l'ordre de 8 mètres ; fréquence de vibrations ultrasonores, c'est-à-dire inaudibles, de l'ordre de 100.000 à la seconde).

Que cette page d'un savant fasse réfléchir tous ces pauvres amants qui n'ont à leur disposition qu'une bonne volonté ignorante et qui ne seront jamais, en amour, que de maladroits improvisateurs qui n'ont pas appris la musique sacrée!

Au delà de l'Amour ? Il n'y a pas d'au-delà, répond M. Jules de Gaultier :

Au delà de ce phénomène où le sens métaphysique de la vie se manifeste et s'incarne dans la biologie, il n'y a rien. Il n'y a pas d'au-delà de l'amour et les fables de Platon, contes orientaux de vieilles femmes, accommodés à la sauce dialectique, ne sont que de pauvre lieux communs à l'usage des sensibilités et des intelligences médiocres, des articles intellectuels de bazar, de l'ordre de la transmigration des âmes et de la camelote théosophique : objets d'échange, sujets de conversation pour Emma Bovary et Raoul, dans l'auberge d'Yonville-l'Abbaye.

Il n'y a pas d'au-delà de l'amour, ajoute M. Jules de Gaultier, mais l'amour, sous ses formes physiologiques, « détient un pouvoir de transformation auprès duquel pâlissent celui de tous les talismans... » Il est, comme l'art, « miracle qui contracte dans l'éclair du présent tous les feux de l'avenir et du passé ». Eternité de l'instant. Rien dans tout ceci que de physiologique. Mais qu'est-ce que le physiologique, qu'est-ce que le physique ? « sinon la série des formes selon lesquelles la pensée se représente à sa propre vue ? Qu'est-ce que la matière, sinon la suite des apparences que l'esprit compose et qu'il dissipe à son gré ? »

Il n'y a pas d'au-delà de l'amour, mais l'amour est sans doute la suprême floraison de l'âme humaine : « Il marque, écrit encore M. Jules de Gaultier, le degré où la sensibilité étant parvenue à l'apogée de sa puissance, selon le phénomène de scissiparité... se divise avec elle-même et, dans un acte de munificence, dote le monde de tous les aspects de la beauté, depuis la volupté, qui flamboie dans le désir, jusqu'aux visions d'art les plus parfaites, aux spéculations les plus abstraites de l'esprit. »

On trouvera encore dans ce volume d'autres importantes réponses, comme celle très remarquable du Dr Hesnard, qu'il serait trop long d'analyser ici : « Au delà de l'individu qui progresse d'amour en amour, il y a peut-être une sorte de conscience métalogique du monde... » Peut-être. « Au delà de la connaissance scientifique, il y a d'autres connaissances... » Peut-être encore, mais comment les connaître ? Par l'intuition. C'est très dangereux. M. P. Masson-Oursel nous confesse que l'amoureux oriental est plus prêt de lire le *Kâmasûtra* que le *Banquet*. M. Mario Meunier réconcilie Platon et Jules de Gaultier lorsqu'il écrit que l'amour « par le fait même qu'il nous agrège au mouvement qui régit la vie universelle, nous conduit fatalement à le continuer selon la loi qui veut que tout se propage en se diversifiant, que tout se rénove par voie de changement et que tout se recrée dans le sein toujours jeune d'un présent perpétuel ». En une réponse trop brève, le Professeur Dr Freud écrit : « Il m'est tout à fait impossible de répondre à votre désir. Vous en demandez vraiment trop, je n'ai pas, jusqu'ici, trouvé le courage d'examiner une question aussi vaste que celle de l'Au-delà de l'amour, et je pense, d'ailleurs, que notre connaissance n'atteint pas jusque là. »

Dans la même collection, voici une enquête internationale sur **La femme émancipée**. Je lis toutes ces réponses des féministes notoires et universelles, et je trouve un goût de cendre à leurs aveux. La femme émancipée ? Mme Marcelle Tinayre se demande si ce ne serait pas « un poncif littéraire comme l'*Incomprise* en 1830 » ? Et puis, ajoute-t-elle, « l'émancipation de la femme est un fait économique, probablement regrettable, à coup sûr peu désiré par les femmes elles-mêmes, et dont les hommes, qui ont bâti les sociétés, sont les premiers responsables. Le reste est littérature et pornographie, plus dégoûtante quand elle se dis-

simule sous le masque de la « morale nouvelle ». Très sagement, Mme X..., de Moscou, répond à cette question : « si la femme émancipée connaît des sentiments nouveaux » :

En Russie, nous nous occupions de l'amour avant d'avoir été libérées socialement par la Révolution. Nous nous en occupons de la même manière, depuis la Révolution, et il nous semble bien que, sur ce point, il n'y a rien de changé pour nous. Ne faut-il pas comprendre par là qu'un être est toujours libre de ses sentiments ? Le domaine intérieur de chacun de nous échappe à tous les despotismes. Pourquoi voulez-vous donc que l'émancipation fasse naître des sentiments nouveaux ? Si une femme gagne sa vie, si une femme est l'égale d'un homme devant les lois, elle n'en reste pas moins une femme à côté de l'homme.

D'ailleurs, l'émancipation de la femme en Russie a surtout consisté pour elle dans l'obligation de travailler. Ç'est une prostitution qui n'est pas plus noble que l'autre.

La liberté acquise par un travail d'esclave, car le travail est toujours un esclavage, n'est qu'une illusion. Mme Maryse Choisy, grande prêtresse du Destin et des destins, écrit : « Vous avez voulu être libres ? Eh bien, débrouillez-vous maintenant, dit l'homme qui est toujours logique. Travaillez comme nous... Or, la femme n'est pas plus faite pour travailler que le lévrier pour traîner la charrue. Voilà une vérité physiologique qu'on néglige de nos jours. » D'autant plus que la femme qui désire acquérir la liberté par le travail doit renoncer à ses fonctions de *genitrix*. Elle devient ainsi une sorte de sexe neutre qui est peut-être d'ailleurs une espèce de stérilisation d'un sexe trop encombrant. Cela doit correspondre à une adaptation de l'animal humain à la vie actuelle. Réaction contre cette surproduction humaine que prêchent si imbécilement les moralistes et les soi-disant patriotes.

§

M. Paul Léautaud consacre à son ami, **Adolphe van Bever**, un petit volume des « Amis d'Edouard ». C'était bien à Paul Léautaud qu'il appartenait, comme il le dit, de parler de lui, car il le connut dès l'âge de onze ans, et leurs deux vies furent fraternelles, dans la bonne et surtout la mauvaise fortune Rien n'a découragé la vaillance de cet homme toujours malade, luttant en souriant contre la vie toujours difficile. Sans autre maître que sa volonté et sa ferveur intellectuelle, il avait acquis une érudition très solide et très judicieuse, dont il ne tirait aucune vanité. On

sait toutes les curieuses éditions des poètes de la Renaissance qu'il nous a données, les collections littéraires qu'il a créées et dirigées. Il semblait que sa faiblesse physique avivait sa puissance de travail intellectuel.

Il a été heureux, malgré tout, conclut M. Paul Léautaud :

Il travaillait sans arrêt, il voyagait, il s'intéressait à mille choses. Il aimait la société, recevoir des gens, bavarder avec eux. Un bon dîner lui faisait plaisir. En voyage, il voulait tout voir, infatigable. Mais oui, il a été heureux, malgré sa torture physique. Il a été plus heureux que moi, pour prendre un exemple. Il avait un bon moral. Ce qui montre bien que le bonheur est affaire de nature d'esprit, bien plus que de circonstances.

Je puis dire moi aussi qu'ayant fréquenté amicalement van Bever durant de longues années, il m'a toujours donné l'impression d'un véritable bonheur intime. C'est qu'il savait se passionner pour le travail qu'il avait entrepris. C'était pour lui un jeu supérieur aux jeux de l'amour et du hasard. C'est aussi qu'il avait une curiosité toujours neuve, une sorte de curiosité d'enfant qui s'amusait à démonter et à remonter les vieilles horloges de la poésie française. Il aimait les mots, non seulement pour leur rythme et leur cliquetis de rimes choquées, mais pour leur esprit, leur mordant. Il aimait les « mots » et il en décochait, mais je crois bien qu'aucun de ses traits n'a jamais blessé personne. L'image qui me restera de van Bever est d'un être ironiquement souriant ; peut-être parce qu'il avait beaucoup souffert. C'est peut-être cela le bonheur.

§

Je veux signaler dans la collection « Le roman des grandes existences » : **La vie douloureuse de Charles Baudelaire**, par François Porché. Cette synthèse d'une âme et d'une vie nous fait plus lumineusement comprendre combien l'œuvre de Baudelaire est l'expression directe de son existence, le témoignage d'une vie intérieure exceptionnelle.

En une introduction à une édition des **Fleurs du Mal**, M. Paul Valéry écrivait : « Il y a dans les meilleurs vers de Baudelaire une combinaison de chair et d'esprit, un mélange de solennité, de chaleur et d'amertume, d'éternité et d'intimité, une alliance rarissime de la volonté avec l'harmonie qui les distinguent

nettement des vers romantiques comme il les distinguent nettement des vers parnassiens. » La poésie de Baudelaire, ajoute-t-il, doit sa durée à cet empire qu'elle exerce encore, à la plénitude et à la netteté de son timbre. Cette voix, ajoute-il, par instants cède à l'éloquence, mais « elle garde et développe presque toujours une ligne mélodique admirablement pure et une sonorité parfaitement tenue qui la distinguent de toute prose ». Et c'est aussi une très juste définition de la poésie de M. Paul Valéry, dont le timbre est pur.

M. Valéry remarque encore que le même homme, à qui nous devons « ce retour de notre poésie vers son essence », est aussi l'un des premiers écrivains français qui se soient passionnément intéressés à la musique proprement dite. Je fais, dit-il, mention de ce goût qui s'est manifesté par des articles célèbres sur Tannhäuser et Lohengrin, « à cause du développement ultérieur de la musique sur la littérature ». « De la musique avant toute chose, vient de là, vient aussi de Lui. »

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Francis Vielé-Griffin : *Œuvres*, III, « Mercure de France ». — Henry Muchart : *Le Miel Sauvage*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Léon Uhl : *Odyl*, Figuière. — Géo Charles : *Le Calvaire d'Odern*, « les Ecrivains Réunis ». — Claude-André Puget : *Miracle du Dormeur*, s. n. d'éditeur. — Marcel Diamant-Berger : *Les Hassanis*, Fernand Michel. — Gabriel Tallet : *Au Seuil de la Maison*, « éditions Radot ». — Pierre-Jean Jouve : *Beau Regard*, « au Sans-Pareil ». — Noël de la Houssaye : *Le Bocage des Valois*, Lucien Petitot. — Paul de Nève : *Juvenalia*, Messein. — Charles Marcel : *Après le Dessert*, s. n. d'éditeur.

Œuvres, tome III, de Francis Vielé-Griffin, s'y trouvent rassemblés *L'Ours et l'Abbesse*, *Saint Martinien*, précédemment au recueil *Poèmes et Poésie*, *Phocas le Jardinier*, *Sainte-Marguerite de Cortone*, ainsi que *L'Amour Sacré*, retirée au recueil *Plus loin*, enfin *La Rose au Flot*, de date (1922) relativement récente. Ce volume s'ordonne dans une singulière et grave unité. Certes, le poète, sensible au chant mélodieux des brises, les yeux charmés par l'étincellement diapré des fleurs, des cieux et des atmosphères, demeure ravi d'amour et sollicité par la vie aux multiples formes d'extase et d'harmonie, par la grâce aussi du geste et du mouvement dans la nature frémissante

ou paisible, mais il se laisse envahir le cœur et la pensée par la menace (n'est-ce une promesse ?) de la mort omniprésente ; et ce ne serait rien, car la voie à suivre s'illustre d'exemples sans nombre, héroïques ou non, mais encore par l'odieuse fatalité qui pèse sur les générations durant leur passage sur la terre. Qu'est-ce que les hommes ont fait, à quoi dérivent leurs fièvres de grandeur et leurs élans d'amour ? La stupidité bavarde domine le monde, la jalousie lascive, le luxe égoïste, la bravade fougueuse de la haine ! Dans le mensonge dressé hagard des gloires honteuses, que seront devenus, à quoi se sont réd uits

> ... millier aveugle et sourd,
> Tout le rêve foulé des races
> Redressé comme l'herbe vivace :
> Les affamés de pain, de justice, ou d'amour...

Ce tome de l'œuvre si sensible de Francis Vielé-Griffin est sans doute le plus caractéristique de sa doctrine lucide et généreuse. Il sait du moins que celui qui se sacrifie, pur, résolu, austère, à une grande idée de lumière, de transfiguration, ne mourra pas en vain ; certes les témoins, pour l'honneur de l'humanité, ne manquent point, qui manifestent le désintéressement de la foi et la beauté suprême du don de soi-même. Ils sont glorifiés tard ; c'est que, signalés par les décisions souveraines, les hommes les comprennent peu à peu et marchent à leur rencontre, offrant des palmes. La Vie se poursuit éclatante, et finira bien un jour par ne plus elle-même se blasphémer. L'espoir de la divine lumière forme, pour le bien assuré de ses frères à venir, la conviction solide au cœur du poète.

De bons vers, bien menés, biens construits, chantants sans emphase, plus harmonieux qu'éclatants, plutôt sagement équilibrés qu'aventureux ou très nouveaux, composent les poèmes que, sous le titre odorant et savoureux **Le Miel Sauvage**, nous présente en un recueil nouveau M. Henry Muchart. De discordances, de défaillances, d'insuffisances dans l'ensemble du livre, non plus que dans le détail, je n'en découvre guère à signaler. M. Muchart apparaît comme un homme à fond épris de la poésie éternelle, bien instruit, nourri purement aux sources virgiliennes, curieux des poètes récents et nouveaux, empli d'aménité, de douceur confiante, généreuse, et sachant à ravir son métier noble de poète. Que lui manque-t-il ? Chacun de ses poèmes ou

de ses vers dit avec exactitude, avec discrétion et élégance, ce qu'il est destiné à dire. Que lui manque-t-il ? Rien à coup sûr, sinon le surplus, l'indéfinissable élan, un goût du risque, l'aile d'une envergure qui n'ait point encore été vue. J'aime que M. Muchart mêle à ses vers les noms des poètes qu'il aime, Samain, Mazade, Marc Lafargue, non moins que Racine ou que Virgile, mais, à leur exemple, que ne s'assure-t-il que parfois aussi on le sente, sur sa tâche audacieuse, « haleter comme un Titan » ?

Pourquoi **Odyl**, « avec une présentation de Paul Fort », pourquoi ce recueil de vers menus et gentils, joliment « troussés », ne connaîtrait-il pas le succès ? Il n'est en rien inférieur à bien des poèmes de M. Paul Géraldy ou même d'Edmond Rostand. Poésie de boudoir ou de salon élégant, elle ne bouscule en rien les convenances et les sentiments mondains, et, à un point de vue technique, l'ouvrage est proprement fait.

Le Calvaire d'Odern, méditations d'un sportif, M. Géo Charles, au pied de la croix. Les *stations* se rapportent aussi au chemin de fer d'où des volutes de fumée montent et s'enroulent aux bois de sapins. Le blessé assiste, prisonnier encore sur son grabat, au départ des derniers régiments allemands ; les Vosges sont libérées. Est-ce de la bonté le règne débutant, ou seulement de ce « communisme, bonté égalitaire des restaurants ouvriers, des clubs athlétiques » ? Est-ce, enfin, Jésus caché, ressuscité parmi les disciples, le Devoir, la Mission ? « Sans eux, les hommes demeurent ces prisonniers anglais qui, les yeux bandés, boxaient dans un ring comme des aveugles... » De longues laisses, non tant à la manière de Claudel que des versets bibliques, emplies d'images, d'allusions inattendues qui se justifient, d'une pensée lourde, un peu confuse, et généreuse.

Miracle du Dormeur, poèmes en prose que l'auteur, M. Claude-André Puget, prend plaisir à se dédier à lui-même. Quelques caprices de ce genre, disséminés au hasard du livre ou soutenus avec application tout au long de certaines pages, n'empêchent nullement qu'on assiste ici à la conquête d'une belle discipline et à une réussite intéressante. Sans doute M. Puget révère d'un culte égal Lautréamont et Rimbaud. Mais il est lui-même pur, et je me souviens de ces beaux recueils de vers, *Pente sur la mer*, *Matin aux Oliviers* ; le désordre lui convient si peu que

par intervalles émane de ses pages les meilleures quelque chose donnant le frisson de la logique intellectuelle et lucide presque même d'Edgar Poe ! Que se plaigne l'éléphant d'être toujours seul, — ou que l'hermaphrodite ait enseigné le chemin de la lavande, le besoin d'étonner ou de faire croire à une incohérence de cauchemar nocturne se dissipe dès que M. Puget serre de près, et sincèrement, sa vision. N'y eût-il dans ce petit volume que ces deux morceaux : « Le haut Manoir Ménoir, où le Silence habite... » et celui qui le suit immédiatement, il suffit ; on ferme les yeux aux attitudes concertées ; il y a là quelque chose et de nouveau, et de substantiel.

En présence de livres tels que **Les Hassanis**, de M. Marcel Diamant-Berger, ou que **Au Seuil de la Maison**, par M. Gabriel Tallet, en vérité la critique se sent pleine de réserve. Que dire ? Il est certain que les auteurs ont pleinement réussi à accomplir leur dessein. Les poèmes descriptifs de M. Diamant-Berger, alexandrins et octosyllabes, ses pages en prose également ne manquent de précision ni de goût. On n'y déplore rien qu'on regrette, on n'y trouve rien non plus à quoi on ne se fût pas attendu. Il en est de même de M. Taillet. Irréprochables ses poèmes, mais sans surprise, ni de sentiment ni d'expression, et, dès lors, un peu trop vite monotones.

De M. Pierre-Jean Jouve, **Beau Regard** est « un conte illustré d'images dessinées et gravées par Jean Sima », pages tantôt de prose, tantôt de vers. Comme ces visages, dessinées et gravées qu'illustrent le livre, elles alternent de candeur et de velléités étrangement suggestives. M. Jouve paraît encore tourmenté du double désir de se découvrir à soi-même (comme s'il ne s'était, dans certains de ses ouvrages, discerné et prouvé), et aussi d'obéir à des mouvements ou caprices encore persistants de vogue momentanée. M. Pierre-Jean Jouve, après ce qu'il a écrit de notable, se devrait de n'être plus le prisonnier de formules,

Après les réserves que, sur la conception de son art, j'ai cru pertinent d'adresser à M. Noël de la Houssaye, je n'ai pas à insister davantage. Libre à lui de l'entendre ainsi qu'il lui convient. Du moins, et c'est l'essentiel, en cet art postiche M. de la Houssaye excelle ; nul ne manie mieux que lui les formes périmées, et n'use mieux de la langue du XVIe siècle. Il y a, plus encore que dans les volumes précédents, dans **Le Bocage des Valois,**

d'incontestables qualités et une verve d'émotion contenue. Assurément un tel poète eût pu appartenir à la brigade docte aux côtés de Ronsard et, mieux, de Baïf ou de Belleau. Tel apparemment l'honneur qu'il brigue, et que le vert laurier couronne, comme il sied, son chef. Les odes qu'il chante sont toutes excellentes, encore que ce qui, à mon sentiment, leur manque, c'est l'accent de la vie, c'est l'étincelle vibrante qui communique au lecteur l'émotion de l'auteur. On admire son faire, on s'émerveille de sa science exacte et limitée, on ne vibre pas avec et par lui. Ainsi Viollet-le-Duc reconstituait les architectures abolies ; l'érudit est satisfait, mais beaucoup moins le sensitif ou le sensible : objet de curiosité plutôt que d'exaltation.

M. Paul de Nève estime que la société, les hommes peuvent tirer profit de sa verve bougonne et vengeresse. Il se peut qu'il ait raison. Dans quelques siècles, on peut l'espérer, un professeur pétri de culture se souviendra de Paul de Nève comme il se souvient ici d'Horace et de Juvénal, et construira des « Nevalia », comme lui ses **Juvenalia**. A coup sûr, nous sommes d'accord, tout ne va pas pour le mieux dans ce coquin de bas monde civilisé et moderne. On y bute à chaque pas sur choses qui crispent ou qui irritent ou qui désolent. Et puis après ? Tant que les hommes n'auront point détourné les sources de courir en jasant sous les mousses, les fleurs d'embaumer, les jeunes femmes de sourire et les jeunes hommes de désirer leur plaire, on ne saurait, je crois, concevoir aucune autre sagesse, sinon dans la vie de s'aveugler sur tant de bassesses et de vilenies : il y va parfois d'une bonne part d'héroïsme ! et de s'enthousiasmer en chantant ce que nul à notre vue ne saurait empêcher d'être beau. Au demeurant, les vers de M. Paul de Nève sonnent forgés avec vigueur, et, s'il parvient ainsi à réformer les mœurs, à briser les abus, je ne serai pas le dernier à me réjouir de ses succès. Hélas, la muse utilitaire et indignée a ceci de particulier, j'en atteste non point Junéval seul, mais encore, si l'on y consent, Agrippa d'Aubigné et maint autre, de n'avoir jamais, au fond, été utile à autre chose qu'à la gloire purement littéraire ou artistique du poète qu'elle inspire.

Autant en ce sens vaut l'inspiration des « rimes gaillardes », **Après le Dessert**, de M. Charles Marcel. Ces histoires, après tout, ne sont pas toutes bien éloignées du ton ni surtout de l'in-

tention des *Contes* de La Fontaine. Elles s'assemblent en un recueil auquel devrait être réservée une place entre les *Histoires Juives*, les *Histoires Marseillaises*, les *Histoires de Curés*, etc... Le succès de celles-ci serait moindre simplement parce que l'auteur les a écrites en vers mesurés et rimés : cela réussissait au temps de Voisenon ou de Voltaire lui-même ; cela correspond beaucoup moins aux goûts du jour présent.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMAN D'AVENTURES ET D'IMAGINATION. Pierre Benoît: *Le roi lépreux*, Albin Michel. — Comte de Gobineau : *Nicolas Belavoir*, Nouvelle Revue française. — Marcel Berger : *Quarante de fièvre*, E. Flammarion. — Maurice Renard : *?Lui?* Editions Grès et Cie. — René Clair : *Adams*, Bernard Grasset. — Claude Farrère : *Cent millions d'or*, E. Flammarion. — Mémento.

On avait pu croire, un moment, à la suite des succès de M. Pierre Benoît, à une renaissance du roman d'aventures ou d'imagination. Mais c'est un genre où n'excelle pas le premier venu. Celui qui s'y adonne doit, avant tout être, convaincu, pour réussir. A preuve Alexandre Dumas, qui ne se figurait pas faire du feuilleton, mais de l'histoire quand il écrivait *Les trois Mousquetaires* et *Le collier de la Reine*. Or, il semble bien que M. Pierre Benoît lui-même ait perdu la foi. Il exploite toujours sa veine, mais l'esprit l'a abandonné dans lequel il écrivit *Kœnigsmark* et *L'Atlantide*. En vain s'efforce-t-il d'y suppléer par la mystification. Il ne parvient pas à se donner le change, et il doit regretter, dans son for, l'époque où il se laissait prendre, tout le premier, à ses récits, comme feu Gorges Ohnet aux siens... Nous ne faisons bien que ce que nous faisons avec le meilleur de nous-mêmes. Quelle que soit notre adresse, dès que nous avons le sentiment d'accomplir une tâche indigne de nous ou seulement au-dessous de nos moyens, nous ne produisons que des pauvretés. Aussi bien, telle est la raison pourquoi un grand dramaturge ne saurait écrire un vaudeville et un poète lyrique des couplets grivois, pour gagner de l'argent. On retrouve dans **Le roi lépreux** les qualités de conteur de M. Pierre Benoît, j'entends l'aisance de sa narration, mais avec quelque chose de plus lâché. Il y a un humour un peu lourd dans la faconde de M. Benoît, et le côté farce l'emporte, ici, sur le pathétique; le mystère est insuffisamment préparé et entretenu ou l'énigme trop sommaire-

ment posée. Sa résolution paradoxale déconcerte, au surplus, si elle ne déçoit. Cette histoire d'une pseudo-princesse de Manitour qui trafique d'antiquités kmères, sous prétexte de conspirer contre la domination britannique, est bien maigre pour la sauce que M. Benoît a mise autour, non sans la relever, selon son habitude, d'un grain de piment : le grain que vous connaissez et qu'il récolte sur ce rivage où entremêlent leurs jambes et leurs bras les femmes damnées de Baudelaire.

En dehors du roman scientifique, auquel s'adonnent quelques intelligences spéculatives, nous ne réussissons bien en fait de romans d'aventures ou d'imagination, que ceux inspirés par l'histoire. Cela tient, je crois, à ce que nous sommes profondément sociaux, et qu'un héros ne nous intéresse qu'en fonction des services qu'il rend à la communauté ou des exploits qu'il accomplit pour mériter ses applaudissements. Rien, chez le personnage sympathique du roman d'aventures français, de l'individualisme anglo-saxon, et son prestige s'accroît d'autant plus à nos yeux qu'il est plus étroitement mêlé ou qu'il participe plus activement à des événements décisifs de nos annales. Le **Nicolas Belavoir** du comte de Gobineau, qui fut publié pour la première fois en 1847, et dont une nouvelle édition paraît aujourd'hui, me confirme dans l'opinion que j'exprime ici. Il appartient, il est vrai, à ce genre de récits, inspirés par l'histoire, et tout pleins de péripéties surprenantes, dont le Romantisme a favorisé l'éclosion. C'est sous Henri III qu'il se passe, au milieu des intrigues des guerres de religion, et il est très ingénieusement agencé et fort entraînant. Son principal mérite me semble résider en ceci, cependant, qu'il pétille d'esprit, et qu'il est l'œuvre d'un homme supérieurement intelligent et érudit, à la fois doué, — comme on sait — de la faculté d'observation et du pouvoir de synthèse — le pouvoir qui manque le plus aux écrivains actuels. On ne laissera pas d'être frappé, en outre, par le caractère particulier de son héros picaresque, sorte de Charlot avant la lettre, et dont la personnalité falote, combinant le courage et la pusillanimité, le bon sens et l'extravagance, la générosité et la bassesse, compose un ensemble de la plus savoureuse originalité.

Quoiqu'il soit d'inspiration scientifique, ou, plus exactement, biologique, je crois qu'il faut faire entrer le très curieux roman de M. Marcel Berger, **Quarante de fièvre,** dans la catégorie

des romans d'imagination, à cause de la part de fantaisie qu'il comporte, et du pouvoir de représentation des objets par la pensée dont il témoigne chez son auteur. Rien de plus ardu que d'entreprendre — comme l'a fait M. Berger en figurant le drame qui se passe dans un organisme envahi par les microbes — de transposer sur le plan de la réalité que perçoivent nos sens et dont notre conscience est affectée, l'autre réalité plus profonde, celle des phénomènes que les lois de la Vie elle-même gouvernent, et dont nous ne connaissons que par leurs effets. Le premier, Népomucène Lemercier avait tenté, dans la quatrième partie de son poème *L'Atlantiade*, pour les sciences physiques et chimiques, une œuvre analogue à celle de M. Berger. Nourri cependant, de classicisme, il n'avait pas su éviter l'écueil *d'anthropomorphiser*, si je puis dire, les forces qu'il opposait, en une lutte semblable à celle à laquelle on voit se livrer les streptocoques, ces agents de la fièvre puerpérale, contre les leucocytes, ou globules blancs du sang, dans le livre de M. Berger, et il avait créé une sorte de mythologie assez ridicule. Certes, M. Berger ne tombe pas dans l'erreur de Lemercier en prêtant des passions humaines à ses globules blancs et à ses microbes. Mais il ne peut se dispenser de *faire parler* les uns et les autres, qu'il appelle respectivement des Pâles et des Monstres, et il y a encore trop de similitudes entre nos mobiles et ceux sous l'influence desquels il nous les montre agissant...

Les forces élémentaires qui s'affrontent, dans un organisme malade, sont soumises, sans doute, au même principe qui conditionne nos actes — la Vie étant une, partout — mais elles ne savent rien de ce principe. Et cette ignorance est essentielle. De là, l'incertitude ou le malaise que nous éprouvons à la lecture de M. Berger et dont il a senti, du reste, la nécessité de suspendre l'effet en replaçant, de temps en temps, son récit de plain-pied avec nous, je veux dire en nous ramenant, de l'intérieur du corps de sa jeune accouchée, au chevet du lit où elle souffre... Tel quel, le roman de M. Berger — qui s'est fait l'apôtre de la culture physique (il vient de publier, notamment, en collabora- avec M. Emile Mousset, une très intéressante et très complète *Anthologie des textes sportifs de l'Antiquité*) — s'atteste supérieur à bien des livres auxquels on fait un succès. Il est hardiment original, et l'indication qu'il contient ne saurait de-

meurer sans profit. Une autre forme de genre épique — après celle que lui ont donnée Verhaeren, Paul Adam et J.-H. Rosny — pourrait en sortir.

C'est aussi, comme dans *Quarante de fièvre* de M. Berger, une inspiration scientifique que l'on trouve, en général, dans les œuvres de M. Maurice Renard, le seul romancier actuel que l'on puisse rapprocher de M. J.-H. Rosny aîné et de H. G. Wells, pour son art de tirer d'une donnée abstraite des éléments réalistes, ou d'en développer pathétiquement les possibilités à l'aide des méthodes déductives plus rigoureuses. Son dernier récit **? Lui ?**, auquel il donne ce sous-titre : « histoire d'un mystère », est moins, toutefois, selon sa formule habituelle que selon celle de Conan Doyle. Encore qu'il captive l'intérêt, il me semble d'une qualité inférieure à celle de ses prédécesseurs, et je ne serais pas autrement surpris qu'il eût été écrit avant eux. Outre que le style m'en a paru moins ferme, j'ai été un peu déçu par la médiocrité du secret dont il ménage habilement la révélation surprenante. Mais c'est, sans doute, que je suis trop difficile — et je reconnais bien volontiers, en tout cas, qu'il y a des chances pour que la majorité des lecteurs ne partage pas mon opinion.

Une grande vedette de cinéma, **Adams**, a incarné dans sept films — qui ont été pour lui autant de triomphes — sept personnages différents. Mais le succès lui a tourné la tête. Il s'identifie si bien à chacun de ses héros qu'il lui arrive d'être en antagonisme avec lui-même, et fiancé, par exemple avec une charmante jeune fille, de se conduire avec elle à son insu, c'est-à-dire dans la peau d'une de ses créations, comme un goujat... Il ira jusqu'à se croire Dieu, jusqu'à jouer le rôle de Dieu. Sa puissance fictive le dépasse. Une nouvelle religion se crée, et quand, effrayé de ce qu'il a osé, il dénonce son imposture, on se refuse à le croire. Il meurt. M. René Clair révèle une intention de sublime dans sa façon d'exalter jusqu'au mythe — à peine un peu plus haut que ne les porte l'adoration populaire — les « stars » de l'écran; mais on sent qu'il est jeune, et qu'il ne dispose pas des moyens nécessaires pour réaliser un tel objet. Les éléments de son œuvre sont grêles et assez confus — et l'obscurité qu'il y répand par des procédés artificiels ne supplée pas à son pouvoir défaillant. Pas un instant nous ne sommes vraiment émus, ni entraînés à partager l'illusion de son héros, encore que nous applau-

dissons au passage à certaines trouvailles heureuses de détail.

C'est un petit roman qui rappelle, à la fois, la manière de Stevenson et celle de Kipling, mais avec quelque chose de bien français dans l'ironie, que M. Claude Farrère a écrit sous ce titre : **Cent millions d'or**. Nos compatriotes font, sans doute, figure de dupes ou de vaincus dans la course au trésor dont il narre les dramatiques péripéties; mais la leçon qu'il leur donne témoigne de la sympathie qu'ils lui inspirent, et de son orgueil jaloux de les voir les premiers, là où l'intérêt et le prestige de la France sont en jeu.

Mémento.— *Le Magicien*, de M. Paul Myrriam (Editions du Monde Moderne) est un roman d'anticipation, mettons à la Wells. Le héros de ce roman a trouvé, grâce à la *cinématographie sans fil*, le moyen de projeter sur l'écran des révélations sensationnelles. C'est ingénieux et amusant, encore qu'artificiel et d'une logique un peu arbitraire.— Je croyais trouver dans le roman de M. Fernand Mysor, *Par T. S. F.* (Librairie Fasquelle), l'exploitation d'une idée ingénieuse. Mais ce n'est qu'incidemment, et sans entrer dans le détail de l'invention de son héros, que M. Mysor nous montre celui-ci mettant la télégraphie sans fil au service de la passion qui le ravage. Reste que l'analyse de cette passion est poussée avec vigueur, et que l'intérêt du récit de M. Mysor ne faiblit pas un moment. — Le nom de M. Jean de la Hire est bien connu des lecteurs du *Matin*, où il s'est acquis une popularité égale à celle de feu Michel Zévaco. *Le Zankador*, le premier des romans de cet écrivain fécond et inventif, dont les éditions de J. Ferenczi et fils commencent la publication complète, paraît aujourd'hui. Je n'en résumerai pas l'intrigue, comme vous pensez bien. C'est assez qu'en le signalant je reconnaisse qu'il remplit pleinement son objet : tenir le lecteur en haleine et l'amener tout pantelant au dénouement. — *L'Albanaise et sa haine*, par M. Pierre Chanlaine (E. Fasquelle), est un récit romanesque, à femme fatale, dans le style des romans de M. Pierre Benoît. Il se passe en Albanie et nous transporte parmi les comitadjis du sud de ce pays semi-barbare. Je lui souhaite, comme aux créations de l'auteur de *La Châtelaine du Liban*, d'être filmé. Il n'en est pas indigne.

JOHN CHARPENTIER.

PHILOSOPHIE

A.-F. Dina : *La Destinée. La mort et ses hypothèses*, Alcan, 1927. — P. Valin : *L'âme en deçà et au delà de la mor* A. Delpeuch, 1926. — Prince d'Altora Colonna de Stigliano : *Dialogues contradictoires sur la destinée et la*

douleur humaines. 1re série, Plon-Nourrit, 1926. — Cahiers Contemporains (Fernand Divoire) : *L'Homme après la mort*, Editions Montaigne, 1926.

Un préjugé trop répandu suppose que toutes opinions s'équivalent dans l'ordre de l'indémontrable. Même en ce domaine, il y a bien des degrés dans l'arbitraire.

Point n'est besoin d'attendre, par exemple, selon ses propres termes, « le grand jour du Dina-pralayam » (dissolution ultime) (p. 497), pour juger plus qu'aventureuse la dialectique de M. **A.-F. Dina**. Il possède quelque documentation sur l'Orient, mais pourquoi postulerions-nous toujours que de ce côté doit venir notre lumière quant au problème de la destinée ? Si on le croit, il faudrait justifier la thèse de la transmigration, ce que ne fait point l'auteur. Il faudrait aussi ne pas prouver l'incertitude de son information orientaliste, comme l'attestent des graphies aussi capricieuses que « Brahamanisme » (6), « Bouddha (72), Bouddha (296) », « Chrisna (72), Christna (96) », « Baghavad Gita » (73), etc. Parler à tout propos de cycles ou d'ondes est un piètre moyen de rejoindre la géométrie ou la physique ; et comment faire prendre au sérieux la transposition des commandements mosaïques en manifestations de l'énergie (296) ?

M. **Pierre Valin** n'en sait pas plus long que M. Dina sur l'énigme dont il traite, mais il en traite plus raisonnablement. Sa documentation est plus courte — comme sont plus restreintes les dimensions de son livre — mais son plan est plus simple. Il ne méconnaît point que peut-être faudrait-il savoir ce qu'est l'âme avant de décider de son avenir. Elle lui apparaît comme un rythme percepteur de rythme, et cela offre peut-être un sens pour des savants de formations aussi disparates que le physicien et le sociologue. Avec cette hypothèse, Dieu se définit l'équilibre dans le monde causal ; ce qui peut suggérer l'idéalité autant que la réalité du principe suprême.

L'auteur des **Dialogues contradictoires** est, à n'en pas douter, un prince qui réfléchit. Pour donner de la vivacité au raisonnement, pour faire mieux valoir les thèses antinomiques, il recourt au procédé un peu fatigant qui consiste à faire converser des abstractions réalisées, concrétisées, « la critique loyale », « un nationaliste », « un habitué du Café du Commerce ». Du moins des opinions adverses s'affrontent-elles souvent avec à-propos. Voici quelques échantillons d'une pittoresque dialectique.

« Quatre preuves supplémentaires (!) de la spiritualité de l'âme humaine : liberté de choisir et d'agir ; faculté de repli ; âmes saines en des corps malades ; vie montante de l'âme dans un corps qui fléchit (137-9 et 203). » On reconnaît quelque écho de l'aristotélisme dans cette déclaration : « Que la pensée vienne des sens ou d'ailleurs, elle conçoit à un moment donné des objets abstraits et, à ce moment-là, ne dépend pas de la matière (147, 203). » On s'intéresse, on réfléchit. On s'explique le « 3e mille » joyeusement annoncé.

M. Fernand Divoire fut, de nos auteurs, le mieux avisé, en s'attaquant non pas au problème de la destinée, mais à cette question parfaitement soluble : **Que pense-t-on de la destinée ?** Nous estimons, quant à nous, que déterminer les diverses conceptions que l'humanité se fit des problèmes, est la condition première pour les aborder de façon positive, quelquefois même un moyen de les résoudre. Le biais adopté se trouve donc et le plus modeste, et le plus opérant. A l'enquête, des personnalités très disparates ont apporté leur contribution (1) ; et il en résulte que les attitudes gravitent autour de trois thèses nettement distinctes : 1° Foi en une vie éternelle, ou plus exactement sans limite après la vie actuelle ; 2° Foi en la transmigration d'existences en existences, à l'infini ; 3° Matérialisme qui réduit les phénomènes mentaux au jeu des organes. En quoi, disons que la première thèse est chrétienne, la seconde surtout indienne, et que la troisième a trouvé des adeptes aussi bien en Orient que dans l'Occident, sans qu'aucune religion, sauf le fanatisme scientiste, la prît jamais pour centre, car elle ne flatte guère les désirs humains. Une permanence qui ne se fonde pas sur la relativité nous semble aujourd'hui décevante, utopique et uchronique. Aucune, solution absolue n'apparaît satisfaisante. Dans l'existence actuelle, sommes-nous vraiment ? Bien plutôt nous devenons, selon ce qu'on nous a faits et ce que nous nous faisons. Il y a loin entre cette façon d'exister et la réalité censée infrangible d'une substance une et simple, atome ou monade. Et sans doute l'au-delà de la mort ne consiste-t-il pas à sauter

(1) R. P. Sertillanges, R. P. Mainage, R. P. Allo, E. Baumann, E. Ehrhardt, le Dr M. Buber, N. Berdiaeff, D. V. Fumet, Ch. Henry, le Prof. Ch. Richet, le Dr Besredka, le Dr Marchoux, Frida Stéenhoff, P. Masson-Oursel, B. P. Wadia, E. Caslant, le Dr Maxwell.

dans le néant, cet absolu négatif qui a des chances d'être irréel parce qu'il semble impensable. Mais si ce qui nous tient à cœur c'est de connaître et d'aimer, éternisons-nous donc autant que faire se peut en dépouillant ce qu'il y a de plus individuel, de plus misérable en nous, notre égoïsme et nos préjugés.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

H. S. Jennings : *Vie et Mort, Hérédité et évolution chez les Organismes unicellulaires*, traduire de l'anglais par François Perey, avec 53 figures dans le texte, Nouvelle Collection scientifique, Alcan. — Henry de Varigny : *Essais sur la Mort et le Sentiment*, Alcan.

Le professeur H. S. Jennings, de l'Université John Hopkins à Baltimore, est avant tout un spécialiste des animaux unicellulaires ou Protozoaires; il y a quelque vingt ans, il a publié un ouvrage devenu célèbre sur « les Essais et les Erreurs » chez ces animaux, travail qui marque, à mon avis, un pas en arrière, un retour aux discussions d'ordre verbal. La même critique est applicable à **Vie et Mort** du même auteur. En réalité, il s'agit, plutôt que de Vie et Mort, d'une étude sur la variation et l'hérédité chez les organismes unicellulaires, du point de vue physiologique. Beaucoup de faits, mais beaucoup de mots aussi ; l'auteur commence par parler du « potentiel d'immortalité ». Les considérations de biologie générale restent très brumeuses.

Chez les Protozoaires, chaque espèce est formée « d'un grand nombre de races ou de familles héréditaires qui restent différentes entre elles à travers de multiples générations ». En particulier, chez *Difflugia corona*, le nombre des diverses races héréditaires qui ont été séparées est extrêmement grand. Chacune d'elles est différente des autres, par la taille, la forme, le nombre des épines, leur longueur, le nombre des « dents » qui entourent la bouche... Certaines races montrent diverses combinaisons héréditaires de ces caractères : les unes possèdent de grandes coquilles avec peu d'épines, d'autres avec beaucoup d'épines. Outre ces signes particuliers de conformation, les races de *Difflugia* diffèrent entre elles sur bien d'autres points qui ne sont pas visibles immédiatement. Les unes se multiplient rapidement, d'autres lentement ; certaines sont très résistantes et se cultivent facilement au laboratoire, d'autres sont plus délicates ; certaines

s'adaptent bien, et d'autres point. L'existence de toutes ces races révèle une grande diversité au sein même d'une seule espèce.

On a d'ailleurs remarqué le même état de choses chez les organismes supérieurs, animaux ou végétaux. Ici Jennings rappelle les travaux déjà anciens d'Alexis Jordan. Celui-ci était un catholique pratiquant, et il semble bien qu'il ait été guidé dans ses recherches par ses croyances théologiques. « Il ne croyait pas aux variations des organismes, qu'enseignaient certaines doctrines, mais il soutenait l'opinion que les différences constatées au sein d'une même espèce, et considérées généralement comme des variations, étaient en réalité des différences de races ayant un caractère permanent. » Jordan entreprit dans son jardin la culture de plantes communes comme *Draba verva* ; il a pu reconnaître au bout de 10 ans 10 races différentes, après 20 ans 53 races, après 30 ans 200 races stables. Les différences trouvées dans chaque espèce ne sont pas des variations, mais des « diversités permanentes ».

Quoi que nous puissions penser à l'heure actuelle des arguments de Jordan, les théories qu'il exposait ont été confirmées au cours de ces dernières années pour un grand nombre d'organismes.

Vers la fin de son livre, Jennings parle de « nouvelles combinaisons des substances héréditaires primaires », résultat de l'accouplement. En général, personne ne peut prédire ce qui résultera d'un accouplement donné, car le nombre des combinaisons possible est beaucoup plus grand que celui des combinaisons formées. « En d'autres mots, nul ne peut prévoir avec certitude les caractéristiques de la descendance d'un couple quelconque. » Des parents, chez lesquels certains caractères ne sont que médiocrement développés, peuvent produire des descendants chez lesquels ils le seront largement. C'est ainsi qu'on voit des Protozoaires peu vigoureux donner naissance à quelques descendants d'une grande vigueur. C'est vrai aussi, et en ce qui concerne les qualités intellectuelles et morales de l'Homme. Par la formation de nouvelles combinaisons de matières héréditaires, des descendants qui se distinguent en bien ou en mal peuvent naître de parents médiocres.

Parmi les résultats de la génétique moderne, celui-ci est, en effet, des plus intéressants, au point de vue social.

C'est le fait qui ruine toute théorie exclusivement aristocratique d'é-

ducation et d'hérédité chez un être tel que l'homme : c'est la possibilité qui doit être à la base de toute théorie démocratique de la société et du progrès. Il est possible que, de la grande masse des gens médiocres, par de nouvelles combinaisons, surgisse à chaque génération un grand nombre de gens distingués, qui rendent sans importance les descendants en nombre relativement petit des gens remarquables. Il n'est pas certain que l'infertilité relative de la classe intellectuelle diminue la proportion des intellectuels.

§

Dans un premier volume d'Essais, *La Mort et la Biologie*, M. de Varigny avait envisagé l'événement final de toute vie au point de vue biologique. Dans ce second volume, **La Mort et le Sentiment**, l'auteur traite le côté psychologique de la question. Il se demande comment la mort affecte par son approche l'émotivité, l'affectivité, d'une part, et la sensibilité physique d'autre part.

M. de Varigny est un homme qui possède une érudition scientifique et une culture littéraire ; ses ouvrages sont bourrés de faits, et il est difficile de les résumer rapidement. J'énumérerai les principaux chapitres de *La Mort et le Sentiment*.

La peur de la mort. — L'animal connaît-il la peur de la mort ? Ce que l'homme redoute dans la mort. Que gagnerait-il à vivre indéfiniment ? Si la peur de la mort est très répandue parmi les hommes, ce n'est pas un instinct à racines très profondes, car autrement on ne le surmonterait pas aussi aisément. C'est la plus faible des peurs ; elle cède devant de nombreuses émotions ou impulsions soudaines : l'amour, l'appel du devoir, le dévouement religieux, l'instinct maternel.

La peur de la mort à la guerre. — Le courage n'exclut pas la peur. L'auteur parle des « beautés de la guerre ».

La guerre est chose hideuse ; mais si elle reste nécessaire par la volonté de l'homme, force est de s'y résigner ; elle a sa beauté, son incomparable beauté morale : celle du dévouement intégral, du sacrifice absolu à un devoir, à un idéal.

La peur de la mort chez le malade. — Témoignages variés ; attitudes diverses, imprévues et imprévisibles. Comme l'a dit Paepe, dans un article sur l'idée de la mort, à propos de Proudhon :

Il est un fait que la conception scientifique de la mort est une idée hautement moralisatrice. Que sommes-nous, en somme, nous, indivi-

dus ? Rien, rien que des organes transitoires de l'esprit permanent dans sa variabilité, dans sa perfectibilité. Quelle folie nous pousse donc à la glorification du moi physique et psychique, à l'*égoïsme*, alors que la seule réalité est l'esprit humain, la seule morale scentifique positive, l'altruisme ?

La mort est-elle douloureuse ? — Cas divers : chute, décapitation, pendaison. Impressions de bourreaux, de noyés, d'asphyxiés, d'empoisonnés, d'électrocutés, de blessés de guerre, de victimes des fauves. En fait, on a exagéré beaucoup les souffrances de la mort. « L'acte de mourir par lui-même est tout à fait indolore ; on ne souffre pas plus que pour s'endormir. » Les blessures de guerre, celles causées par les fauves, sont souvent peu douloureuses.

La grâce de mort. — Le médecin doit-il abréger les souffrances de certains malades ? Réponses contradictoires.

L'euthanasie. — Que doit-on penser du droit à la mort facile et au suicide ? L'année qui précéda sa mort, Alfred Nobel avait offert à Crispi, alors premier ministre en Italie, de construire à ses frais, à Milan et à Rome, des établissements où chacun pourrait venir se faire asphyxier sans douleur, au moyen d'un gaz de l'invention du philantrophe. Chaque établissement aurait coûté 250.000 francs. M. Nobel s'engageait à fournir à ceux qui s'inviteraient un excellent dîner, accompagné de bons vins ; après le dîner, quand on en aurait été au cigare, le fumoir aurait été instantanément envahi par le gaz mortel ; le lendemain matin, crémation des corps, « plus complète que celle des cigares, brusquement interrompue la veille ». Au reste, Nobel réclamait pour lui-même le droit qu'il accordait aux autres : il possédait un poison qu'il avait inventé et éprouvé, et il en avait un peu dans une bague qui ne le quittait jamais. Remy de Gourmont (*Promenades littéraires*, IV, 250) raconte que « Petrus Borel, en manière de macabre plaisanterie, sollicita des pouvoirs publics l'établissement d'une vaste usine ou machine, mue par l'eau ou la vapeur, pour tuer, avec un doux et agréable procédé, à l'instar de la guillotine, les gens las de la vie ». Il estimait qu'en faisant payer 100 francs par tête, le trésor public s'enrichirait de 30 millions par an. Remy de Gourmont (*Promenades littéraires*, II, 12) avait discuté avec des amis « d'une sorte de maison de suicides » où l'on aurait le choix entre divers procédés euthanasiques.

G. BOHN.

SCIENCE SOCIALE

A. Lamarque : *Le Monopole des tabacs. Office d'Etat ou Liberté?* préface de Colson, Doin. — **Jean Hennessy et autres** : *L'Europe fédéraliste. Aspirations et réalités*, Giard. — Léon Abensour : *Le Problème féministe, un cas d'aspiration collective vers l'égalité*, Radot. — M. Lahy-Hollebecque : *Le Féminisme de Shéhérazade, la révélation des Mille et une nuits*, Radot. — Mémento.

On parle beaucoup de monopoles d'Etat en ce moment. Le livre de M. A. Lamarque, **Le Monopole des Tabacs : Office d'Etat ou Liberté ?** vient à son heure. Il n'est d'ailleurs pas seulement d'actualité, il est encore de parfaite autorité, l'auteur ayant été longtemps attaché comme ingénieur à l'exploitation de ce monopole.

L'impôt sur le tabac est le type des impôts louables. Il s'agit d'une consommation de luxe, inutile, dangereuse et désagréable au moins pour les voisins ; donc, rien de plus juste que les consommateurs paient, et même assez cher, ce plaisir bizarre. Tous les pays ont donc cherché à tirer du tabac le plus d'argent possible, et ils ont, à ce jeu, épuisé la gamme des combinaisons. Celles-ci se ramènent, d'ailleurs, à deux types : ou bien le monopole (d'une Cie comme en Espagne ou de l'Etat comme en France, en Italie, au Japon, etc.), ou bien la liberté avec l'impôt (impôt sur la culture en Allemagne, Belgique et Grèce, impôt sur la fabrication aux Etats-Unis et en Algérie, tarifs douaniers en Angleterre, Suisse et autres pays). Le régime de liberté est incontestablement le plus simple, le plus aisé, et, ce qui devrait importer, le plus productif. Avec à peu près la même population que nous, l'Angleterre tire trois fois plus de ses taxes sur le tabac que nous de notre monopole. Donc, il semblerait que nous devrions abandonner ledit monopole, mais nos socialistes s'y opposent !

On l'a bien vu dernièrement pour un autre monopole, celui des allumettes. Il n'y avait pas à hésiter une seconde entre la continuation du régime actuel, même prétendument industrialisé (industrialisation qui coûtera d'ailleurs 1 milliard), et le régime qu'on proposait d'une concession qui nous valait net, dès la signature, la bagatelle de 80 millions de dollars (2 milliards de francs papier). Le bon sens et l'intérêt étaient pour ce projet, mais ni ceci ni cela ne comptent pour les politiciens socialistes qui, tout heureux de décocher une nasarde à leur bête noire, sous l'œil

bienveillant de leurs trois bêtes blanches à eux, ont rejeté le projet Poincaré à quelques voix de majorité : la sottise politicienne est insondable !

Pour le monopole des tabacs, la question est également bien simple. Etant donné qu'on n'arrivera jamais à en supprimer les vices, il n'y a qu'à choisir entre deux partis : ou bien étendre à la France le système dont se trouve très bien l'Algérie, et qui par conséquent ne devrait effrayer aucun bécasson du Parlement, ou bien organiser un Office indépendant des tabacs qui maintiendra le principe de la propriété de l'Etat, mais insufflera assez de liberté au monopole pour qu'il élimine son virus.

La loi du 7 août 1926, qui a créé une « Caisse autonome de gestion des Bons de la Défense nationale, d'exploitation industrielle des tabacs et d'amortissement de la dette publique », a fait un premier pas dans cette voie. Cette exploitation industrielle des tabacs est désormais contrôlée, ce qui est bien, par un Comité technique de 10 membres ; mais, ce qui est moins bien, le président de ce Comité est choisi par le ministre pour une durée d'un an, et le Comité consultatif qui double le Comité technique est assez fâcheusement composé d'incompétences techniques et de représentants d'intérêts particuliers, opposés à l'intérêt général de l'affaire ; en outre le ministre reste le maître absolu pour le recrutement, l'avancement et la rémunération du personnel. Les vices graves du monopole subsistent donc. Toutefois on peut espérer qu'ils perdront de leur virulence et qu'on arrivera même à les faire disparaître en créant un véritable *Office autonome des tabacs*, avec le ministre, sans doute chef suprême, mais lointain, et un Directeur général véritablement dirigeant, sous l'œil d'un Conseil d'administration de 12 membres dont 7, c'est-à-dire la majorité, choisis d'après leur aptitude à la direction de grandes affaires et non d'après des préoccupations extra-économiques. C'est le plan que propose M. Lamarque et auquel devrait se ranger le Gouvernement.

A ce propos, l'éminent préfacier du volume, M. Colson, insiste sur l'erreur où l'on tombe en croyant qu'un Office national d'exploitation industrielle sera très bien dirigé quand il aura à sa tête un Conseil d'administration composé moitié de travailleurs, moitié d'usagers (c'est la grande idée des socialistes, et des socialisants comme les coopérateurs) : les travailleurs auront intérêt

à avoir des salaires très hauts et les usagers à avoir des prix de vente très bas, et la faillite de l'Office pourra très bien se trouver au bout de cette double politique. L'intérêt de l'exploitation, qui est antérieur et supérieur à celui des ouvriers et des clients, peut leur être opposé, et doit être considéré avant le leur; il faut avant tout que l'exploitation marche et même prospère, car sans cela tout disparaît, y compris les clients et les ouvriers. Un Conseil d'administration de n'importe quelle firme, publique ou privée, doit donc comprendre une majorité de représentants de l'intérêt de la firme, tout le reste, usagers, travailleurs, techniciens et contrôleurs, ne devant former que la minorité.

Tout ceci est l'évidence même, mais le parti pris des politiciens socialisants se moque de l'évidence. On l'a vu pour le Monopole des allumettes et on le verra pour n'importe quel autre Office étatiste. Périsse le pays plutôt que les principes !

Les conférences faites au *Collège libre des Sciences sociales* sous la direction de M. Jean Hennessy et qui ont été publiées sous le titre : **L'Europe fédéraliste. Aspirations et réalités**, passent en revue les principaux problèmes du fédéralisme contemporain.

Comme le fait remarquer M. Charles-Brun dans une de ces conférences sur les *Principes du fédéralisme*, ceux-ci sont de deux sortes, suivant qu'ils sont d'ordre international ou de caractère intérieur. En droit international, rien de plus louable que la tendance au fédéralisme, qui pourrait être défini : une union, respectueuse des droits des unis ; et rien aussi de plus délicat, car qui dit union dit abandon d'une partie de ces droits ; les esprits énergiques vont ici assez loin, car ils sacrifieraient volontiers ceux-ci à celle-là, mais comme une Société des Nations ne sera jamais assez forte pour imposer *manu militari* sa volonté à ses membres, mieux vaut se contenter de ce qui existe : une Société des Nations agissant par persuasion, par pression morale et à la rigueur par pression économique ; d'autant que cette Société des Nations, si elle est sage et loyale, ne pourra que voir grandir son prestige, et que son autorité finira par s'imposer même aux Etats qui ne voudront pas en faire partie, ce qui se présente un peu aujourd'hui pour les Etats-Unis.

Le fédéralisme intérieur soulève des question plus difficiles

encore ; droit pour les provinces d'un Etat d'obtenir une certaine autonomie et droit pour l'Etat d'empêcher que cette autonomie aille jusqu'à la sécession. Il est possible que nous autres, Français, nous ayons abusé de la centralisation, et pour ma part je ne verrais aucun danger grave à ce que nous ayons une demi-douzaine de Codes différents ; c'est ainsi que l'Alsace par exemple a le régime du concordat quand le reste de la France a celui de la séparation. Mais cette diversité peut avoir cependant des inconvénients, et nous n'admettrions pas que, sous prétexte de régionalisme, on ressuscitât les douanes intérieures, les péages de routes, les chinoiseries de procédure, ou même qu'on laissât les villes et les départements s'endetter, faire faillite et ruiner ainsi le crédit national.

Plus spécialement, une question qu'il faut mettre à part est celle du droit de sécession. Les Etats-Unis n'ont pas souffert que les Etats du sud brisassent le lien fédéral pour garder leurs esclaves. De même, nous ne pourrions admettre que telle de nos provinces se séparât de nous pour s'intégrer à un autre pays ou même seulement pour se rendre indépendante. Cependant, nous approuvons bien des guerres d'indépendance, Etats-Unis, Grèce, Belgique, etc., etc. C'est que chaque espèce doit être prise à part et chaque cas de sécession (Catalogne, Flandre, Croatie, etc., etc.) doit être examiné en lui-même, et indépendamment des projets de révolution sociale, en particulier, qui peuvent se cacher derrière lui. Mais il faudrait de longues pages pour traiter ces cas l'un après l'autre, et aussi beaucoup de prudence, de loyauté et de bonne volonté.

La dernière réforme électorale a attiré de nouveau l'attention sur le vote des femmes, et donné par suite de l'actualité au livre de M. Léon Abensour : **Le Problème féministe**. Cet auteur très lettré, et qui a déjà publié plusieurs ouvrages graves sur le féminisme, a donné avec celui ci un livre de propagande un peu journalistique, mais qui n'en est pas moins sérieux et documenté.

Ce mot féminisme est très large et le féminisme électoral n'en est qu'une facette. Le respect et l'amour de la femme marquent les vraies civilisations, rien n'honore davantage la chrétienne que la place éminente donnée par elle à la femme dans la société humaine. Mais par féminisme on entend aujourd'hui quelque chose d'un

peu différent, et on en fait, comme dit le sous-titre du livre, « un cas d'aspiration collective vers l'égalité ». Or, ceci change la question. Entre l'homme et la femme il ne peut y avoir qu'égalité *différenciée*, au physique comme au moral. L'homme engendre, la femme enfante ; l'homme guerroie ou chasse, la femme soigne les enfants et tient le ménage, et ainsi de suite. Il ne serait donc pas contraire du tout à la véritable égalité psychique, quoi qu'en disent certains, que l'homme votât et que la femme ne votât pas. Mais si la femme tenait essentiellement à voter, on pourrait, cependant, lui accorder ce hochet égalitaire. C'est en ce sens que s'orientent les sociétés politiques, et bientôt la nôtre sera la seule à faire bande à part. Si c'était pour des motifs de saine psychologie, on pourrait l'approuver, mais assurément le refus tout récent aux femmes du bulletin de vote n'a été l'effet chez nos députés que de préoccupations beaucoup plus intéressées (rarement une Chambre a donné spectacle plus répugnant que la nôtre en juillet dernier ; tous ces lécheurs de bottes d'électeurs ne pensant qu'à leur réélection, ces socialistes reniant leur ancienne foi proportionnelle, ces cartellistes ne pensant qu'aux marchandages du second tour, tout cela augmente le mérite de ceux qui restent fidèles au régime parlementaire), et si nos majoritaires avaient pu penser que les femmes consolideraient leur majorité, ils auraient fait d'elles des électrices.

Ceci dit, la solution du problème est à mon avis celle-ci : Si on organise des plébiscites, la femme doit y prendre part pour elle et pour ses filles mineures, l'homme votant de même pour ses fils mineurs. Si on se contente de Chambres élues, il semble que les intérêts de la femme seraient beaucoup mieux sauvegardés par une Chambre spéciale de femmes que par le mélange des bulletins d'hommes et de femmes dans les mêmes urnes. Et ceci, d'autre part, préservera le pays de certaines sautes d'humeur politique qui pourraient être le fait des électrices, tout en maintenant dans l'intérieur des familles la concorde qui a assez d'éléments de troubles sans aller y ajouter le motif politique. C'est pourquoi je serais tenté de considérer le dédain qu'ont les femmes françaises pour le joujou qui fait trépider d'aise leurs sœurs d'autres pays comme une marque de sagesse et de bon sens.

Dans la collection *Les Cahiers de la Femme* où a paru le livre

dont je viens de rendre compte, Mme Lahy-Hollebecque, qui dirige la collection, a donné un ouvrage tout à fait remarquable : **Le Féminisme de Schéhérazade**. C'est une étude étonnemment fouillée des *Mille et une nuits*, où l'autrice découvre un dessein très net de convertir le Khalife Schariar au respect et à l'amour vrai de la femme, et vraiment, si cette thèse est exacte, le mot « révélation » qu'emploie le sous-titre n'est pas trop fort. Que de lecteurs s'étaient amusés, et quelquefois excités, à lire ces contes si savoureux ou merveilleux, sans se douter que c'était là, tout au long, une ascension continue vers la vraie, haute et saine philosophie morale. C'est tellement beau qu'on se demande si c'est bien exact. Mais pourquoi pas ? Il semble bien qu'il y a de tout dans les *Mille et une nuits*, un art d'aimer et un art de se faire aimer, et une réhabilitation de la femme et une esthétique, et un art de vivre, et une politique et une sociologie... que de choses ! Et comme il faut être reconnaissant à Mme Lahy-Hollebecque de nous avoir révélé le secret de sa séduisante sœur du temps de Haroun-al-Rachid !

Mémento. — Georges Dubujadoux : *Les bases rationnelles de la documentation industrielle. Un répertoire de la production française*, Pichon. L'auteur rend justice à nos services d'expansion commerciale, qu'on a parfois si niaisement dénigrés, et notamment à cet *Office national du commerce extérieur* dont M. Guillaume de Tarde avait si louablement réorganisé les services avant de les passer à son successeur. Mais il insiste sur ce fait que nous n'avons pas encore de Répertoire de la production française et il explique de la façon la plus pertinente comment cette œuvre devrait être poursuivie. Le ministère du Commerce devrait, en effet, s'attacher à cette réalisation. — Michel Dikansky : *La Ville moderne, la circulation, l'habitation, le travail*, Editions Bonne idée, 152, rue de Vaugirard. Ce livre, préfacé par M. Charles Gide, traite un des points les plus actuels de cette science complexe qu'est l'urbanisme, la circulation (encombrement, théories et remèdes, défense du piéton), mais il traite également le problème de l'habitation et du logement des ouvriers éloignés de leur travail. M. Dikansky, nous dit M. Daudé-Bancel dans une note biographique du volume, est un Russe d'Ukraine qui a donné, en 1907, un livre sur *Le Problème du Logement*, qui faisait autorité à Saint-Pétersbourg et qui, fuyant la tyrannie bolcheviste, est venu s'établir en 1919 en France où il a collaboré à la restauration des pays dévastés. Au cours de son livre, il parle de l'œuvre du *Cottage social* de M. Georgia Knap, et ceci me donne l'occasion de citer le livre écrit sur ce dernier par le

Commandant Max Taillefer : *Une énigme vivante : l'homme qui a changé de corps et de visage*, Grandguillot, 65, rue Dutto. Il ne faut pas se laisser arrêter par ce titre un peu bizarre. M. Knap, cerveau d'inventeur et cœur d'apôtre, mérite l'attention, moins par ses procédés de rajeunissement physique, qu'il ne révèle d'ailleurs pas et qui m'ont l'air d'être surtout affaire de changement de vie hygiénique vers la cinquantaine, que par ses multiples inventions. Il a donné dans le temps une « Maison électrique » qui fit courir tout Paris, et maintenant il organise le « Cottage social » basé sur cette idée : réunir des ouvriers en coopérative de production et leur permettre, avec des moules à couler le béton, de construire très vite et très bien des maisons très habitables sans autre dépense que celle des matériaux. M. Knap se fait fort, en prenant 24 ouvriers n'ayant que leur dimanche de libre, de leur faire construire 24 maisons en 24 mois. En vérité, comme le dit M. Daudé-Bancel, voilà la vraie solution du problème du logement! — Yves Guyet : *Difficultés des évaluations économiques*, communication faite à la *Société de Statistique* le 15 juin 1927, Agence économique et financière. L'auteur, vénérable patriarche de la vieille économie politique, rappelle que les solutions de toutes nos difficultés actuelles se trouvent dans la science classique et non dans les contrefaçons que le socialisme, même prétendu scientifique, a proposées.—*Le Problème monétaire* et *Le Redressement financier de la France*. Comptes rendus des séances des 29 novembre 1926 et 10 janvier 1927 du *Comité national d'Etudes sociales et politiques*. Secrétariat, 45, rue d'Ulm. Ces séances ont été consacrées au problème de la Stabilisation et de la Revalorisation, et M. Charles Lallemand y a soutenu la seule thèse scientifiquement approuvable, celle de la revalorisation lente et progressive, toute autre stabilisation imposée ne pouvant être qu'une faillite. Il est vraiment inconcevable qu'au cours de ces séances de discussion, des hommes d'Etat par ailleurs très honnêtes gens, comme M. Adolphe Landry, ou très techniciens financiers comme M. Pietri, ou économistes très bien intentionnés comme M. Ernest Mercier, ne l'aient pas vu. La solution du problème est pourtant bien simple : 1° Respect des paroles données ; 2° Travail et économies ; 3° Remboursement des avances de la Banque et destruction des billets de banque sans couvertures. Le grand homme d'état François Marsal et le grand homme de guerre maréchal Foch ont honorablement approuvé ici le savant académicien Charles Lallemand, champion de la thèse revalorisatrice.

HENRI MAZEL.

CHRONIQUE DES MŒURS

Le mariage russe d'Isadora Duncan. — On apprend la mort tragique d'Isadora Duncan. Par une coïncidence, ni étrange

ni extraordinaire, comme dirait le cliché bien connu du langage journalistique, à Moscou vient de paraître un livre où il est beaucoup parlé de cette célèbre artiste.

Ce livre, qui a pour titre *Le roman sans mensonges*, est de M. Anatole Marienghoff, poète russe assez connu, du groupe des « imagistes », auquel appartenait Serge Essénine. On sait qu'en 1923, Essénine, alors âgé de vingt-trois ans, avait épousé Isadora Duncan. Quelques années plus tard, les époux se séparaient et Serge Essénine, revenu en Russie, peu après se donnait la mort.

Le livre de A. Marienghoff, très remarquable à maints égards, est consacré précisément à Essénine et à la description de la vie de la bohème russe sous le régime soviétique.

L'auteur raconte comment Essénine rencontra Isadora Duncan. Tous deux, Marienghoff et Essénine, étaient à Leningrade. Dans le jardin d'été, un autre jeune poète, Georges Iakouloff, vint vers eux et leur dit sans préambule :

— Voulez-vous voir Isadora Duncan ?

Essénine bondit de son siège.

— Où est-elle ?

— Ici... C'est une femme remarquable.

Essénine saisit Iakouloff par la manche de son veston :

— Conduis-nous tout de suite.

Nous partîmes à la recherche d'Isadora : du salon des glaces au salon d'hiver ; du jardin d'hiver au jardin d'été ; de là à l'Opérette, puis nous revenons sur nos pas, regardons partout, mais pas d'Isadora Duncan.

— Ah diable !... Non, pas là...

— Ici, Georges, ici...

Et de nouveau nous courons, mais sans rencontrer la danseuse. Essénine était sombre et fâché. Maintenant, il apparaît comme quelque chose de fatal dans son désir frénétique, inexplicable, de rencontrer cette femme qu'il n'avait jamais vue et qui devait jouer un rôle si grand, si triste. Je dirai même si pernicieux. Toutefois je me hâte d'ajouter que l'influence qu'eut Isadora Duncan sur Essénine ne diminue en rien cette femme remarquable, cette artiste géniale.

. . . .

Iakouloff avait organisé dans son studio une petite soirée. A une heure après minuit, Isadora Duncan arriva : un peplum rouge tomban en plis souples..., des cheveux rouge cuivre... un grand corps qui s'avance lentement, avec grâce... Ses yeux, qui semblent de petites

soucoupes de faïence bleue, font le tour de la chambre et s'arrêtent sur Essénine ; la bouche, douce, lui sourit. Isadora s'allonge sur le divan; Essénine s'assoit à ses pieds. Elle plonge sa main dans la chevelure bouclée du poète et dit :

— *Solotaia golova* (1).

Nous fûmes surpris de l'entendre prononcer ces deux mots, elle qui connaissait à peine une dizaine de mots russes. Puis elle l'embrassa sur les lèvres et, de nouveau, sortit de sa bouche rouge, avec un accent agréable, un mot russe :

— *Anguel !* (2)

Elle l'embrassa encore une fois et dit :

— *Tchort !* (3)

A quatre heures du matin Isadora Duncan et Essénine partirent. Nous nous mîmes à envisager les moyens de sauver Essénine :

— Je le ferai partir avec moi, dit l'un de nous.

— Il n'ira pas.

— En Perse.

— Peut-être en Perse...

Nous sortîmes à l'aube. Nous marchions le cœur triste dans les rues désertes.

Le lendemain nous sommes allés chez Isadora Duncan. Elle habitait à Pretchistenka (4), l'hôtel particulier de Balachoff. Sourd escalier de marbre, chambres de différents styles ; style empire ressemblant aux salons des restaurants de Moscou ; style mauresque, rappelant les bains de Sandounoff... Dans le jardin d'hiver, de maigres cactus et de tristes palmiers. Des meubles lourds, dorés, des velours, des brocarts. Dans la chambre d'Isadora Duncan, sur les chaises, les fauteuils, les tables, partout de légers tissus français, des châles vénitiens, des étoffes russes aux couleurs vives. On a sorti des malles tout ce avec quoi on peut masquer le mauvais goût et le luxe agressif. Isadora sourit tendrement en fronçant le nez et dit :

— C'est Balachoff... *ploho* chambre *ploho...* Isadora fichus, châles, acheter... *mnogo, mnogo ruska châle* (5).

Par terre des matelas, des oreillers, des coussins couverts de tapis et de fourrures. Les lustres sont voilés de soie rouge, Isadora n'aime pas la lumière électrique blanche. Elle a passé cinquante ans.

Sur un petit guéridon, devant le lit, un grand portrait de Gordon

(1) Tête d'or.
(2) Ange.
(3) Diable.
(4) Une des rues élégantes de Moscou.
(5) C'est Balachoff... C'est une vilaine chambre. Isadora a acheté beaucoup de châles, beaucoup, beaucoup de châles russes.

Kraig. Essénine prend la photographie, l'examine attentivement, puis demande !

— Ton *mouge* ?

— Qu'est-ce que c'est que *mouge* ?

— Mari, époux.

— Oui, mari... lui... Kraig... *ploho mouge ploho* mari. . *Kraig pichet*, *pichet*, travaillait, travaillait, *ploho mouge...* Kraig, génie (1).

Essénine, le doigt sur sa poitrine :

— Moi aussi, génie, Essénine génie et Kraig, rien.

Puis il glissa la photographie de Kraig sous un tas de partitions et de vieux journaux et dit :

— Adieu !

Isadora, enchantée, répéta ! « Adieu ! » et fit le geste de prendre congé.

— Maintenant, Isadora, dit Essénine, danse. Danse pour nous.

Il se sent Hérode exigeant la danse de Salomé.

— Bien, je vais danser.

Isadora endosse le veston d'Essénine et se coiffe de sa casquette... Une musique sensuelle que nous ne connaissons pas, musique troublante. L'apache, c'est Isadora Duncan ; la femme, c'est son écharpe. Danse terrible et merveilleuse. Le corps étroit et rose de l'écharpe se tord entre ses mains ; de ses doigts nerveux,elle l'étrangle et la tête ronde, en soie, retombe tragiquement. Isadora achève sa danse en jetant sur le tapis le cadavre de sa partenaire imaginaire.

. . . .

Dans la suite, Essénine était devenu son maître. Comme un chien elle baisait sa main, qu'il levait pour la frapper, et ses yeux dans lesquels brillait plus souvent la haine que l'amour. Et néanmoins il n'était que le partenaire, tel le morceau d'étoffe rose, partenaire sans volonté et tragique. Elle, dansait. C'était elle qui conduisait la danse.

. . . .

Une demi-obscurité. Des épaules larges et veloutées d'Isadora un peplum de soie rouge tombe en plis souples. Essénine donne à un camarade une petite boîte à musique, jouet d'enfant.

— Tourne, Michel, moi je vais danssr.

Michel tourne ; la manivelle grince *barinia* (2).

Essénine a enlevé ses souliers vernis, pieds nus il gambade. Isadora le regarde d'un œil amoureux :

— C'est la Russie !... Ça, c'est la Russie...

(1) Oui, mon mari, lui Kraig mauvais mari. Il écrivait et travaillait tout le temps. Kraig est un génie.

(2) Chanson populaire russe sur l'air de laquelle on danse.

Autour on fait passer des verres d'où déborde le champagne sec. Essénine accélère sa danse.

— *Metchatelno* (1) ! dit Isadora.

Essénine s'arrête. Sur son front pâle roulent de grosses gouttes de sueur froide. Ses yeux aussi sont froids, presque incolores, méchants.

— Isadora ! cigarette !

Elle tend à Essénine une cigarette.

— Champagne !

Elle lui en apporte.

Essénine, d'un trait, vide une coupe, puis une seconde.

Isadora lui entoure le cou de ses bras tendres, flasques. Elle murmure !

— *Essénine Krepkii, ochegne krepkii* (2).

Des nuits pareilles, nous en passions sept par semaine et trente par mois. Un jour, je demandai à Isadora Duncan de l'eau (3).

— Qu'est-ce que c'est que *voda* ?

— L'eau.

— L'eau?

Il est probable que depuis beaucoup d'années elle n'avait bu ni eau, ni thé...

. . . .

Essénine s'installa à Pretchistenka. Isadora lui avait fait cadeau d'une montre en or. Elle avait pensé qu'ayant une montre, Essénine cesserait de se hâter toujours quelque part, comme s'il craignait d'être en retard à quelque rendez-vous mystérieux.

Serge Konenkoff divisait l'humanité en deux catégories, les hommes ayant une montre, les hommes sans montre. Si parlant de quelqu'un il disait : « Celui-là a une montre », nous savions déjà que, s'il s'agissait d'un peintre, il était inutile de discuter son talent. Et voilà que par un jeu bizarre du sort, un homme « sans montre » se vit tout à coup possesseur d'une montre en or. Il en était très fier et devant chaque nouveau venu s'arrangeait pour la sortir de sa poche et regarder l'heure au moins deux fois.

Cependant cette montre ne joua pas le rôle qu'on lui avait destiné : Essénine, comme avant, continua à abandonner les fauteuils empire pour aller à ses rendez-vous inexistants.

Parfois il arrivait chez nous un petit paquet à la main. Ces jours-là son visage était sérieux, résolu. Il disait :

— Cette fois, c'est définitif ; je lui ai dit : Isadora, adieu...

(1) Elle estropie le mot russe qui veut dire admirable !
(2) Essénine est fort, très fort.
(3) En russe *voda*.

Dans son petit paquet, Essénine emportait deux chemises, un caleçon, une paire de chaussettes ; tout son bien. Nous souriions.

Deux heures plus tard, le portier de Pretchistenka arrivait avec une lettre.

Essénine écrivait la réponse, laconique et définitive. Une heure après venait M. Schneider, le secrétaire d'Isadora.

Enfin, le soir, elle-même paraissait : ses lèvres étaient gonflées, dans ses yeux bleus brillaient encore des larmes. Elle tombait près du siège d'Essénine, lui enlaçant les jambes, ses cheveux épais recouvrant ses genoux.

— *Anguel !*

Essénine la repoussait brutalement du pied.

— Va-t'en... et il proférait le mot le plus grossier.

Alors Isadora, souriant encore plus tendrement, prononçait avec douceur :

— *Serguéï Alexandrowitch, lublu tebia* (1).

Et ça se terminait toujours de le même façon : Essénine ramassait son petit paquet et... partait.

. . . .

Un jour, Essénine et Isadora Duncan arrivèrent ensemble ; lui en veston de soie blanche, des gants clairs, un bouquet de fleurs printanières. Très cérémonieusement, il a offert son bras à Isadora. Elle porte un costume anglais, à carreaux, un petit chapeau. Elle est souriante et rajeunie. Essénine remet le petit bouquet à ma femme. Notre train pour le Caucase partait dans une heure, l'aéroplane d'Essénine partait dans trois jours pour Kœnigsberg...

J.-W. BIENSTOCK.

LES REVUES

La Revue Hebdomadaire : Un général rouge. — *L'Europe nouvelle* : L'Allemagne veut créer une science de la paix ; appel pacifiste du poète von Unruh. — *La Nouvelle Revue française* : Jules Renard et la mort de sa mère. — Mémento.

M. Pierre Fervacque, prisonnier de guerre, a rencontré dans la forteresse d'Ingolstadt un jeune enseigne du régiment Séménovski, Mikaïl Toukatchewski, qui est aujourd'hui chef d'état-major général à Moscou. M. Fervacque rapporte dans **La Revue hebdomadaire** (27 août, 3 septembre et à suivre) quelques conversations qu'il eut avec le jeune officier, d'origine bourgeoise, devenu l'un des grands chefs de l'armée rouge. Les pro-

(1) Serge Alexandrowitch, je t'aime.

pos de Toukatchewski sont de ceux qui peuvent nous éclairer sur la mentalité slave.

Le jeune enseigne de l'armée tsariste, captif, disait, avant la révolution : « l'essentiel est de se battre » — parole d'un soldat-né. — Il est athée — « la plupart des Russes le sont également », prétend-il, ajoutant : « nous sommes tous religieux, mais c'est parce que nous n'avons pas de religion ».

— Que croyez-vous donc ? A une révolution ? demanda M. Fervacque.

— Beaucoup la souhaitent. Nous sommes un peuple apathique, mais profondément destructeur. L'empereur est un « dourak ».

Il avait dit cela à voix basse pour ne pas choquer le loyalisme de ses camarades. Et puis vraiment ce n'était point l'heure de traiter d'imbécile ce pauvre tsar. Mikaïl le sentit et me pria de vider mon verre d'un trait en l'honneur de Nicolas II.

— Nombre d'officiers, dit-il encore, en ont assez du régime. Ceux de l'artillerie surtout. On désirerait une monarchie constitutionnelle. On sent à la cour rôder la trahison.

— Et vous ?

Il hésita.

— Je crois qu'un régime constitutionnel serait la fin de la Russie. Il nous faut un despote. Ne vous ai-je pas dit déjà que nous sommes par essence des barbares ? Voyez-vous le suffrage universel chez nos Cosaques ? Ah ! ah ! ah !

Antisémite violent, Toukatchewski déclare qu'il « s'adaptera » si des Juifs dirigent la Révolution. Il est ambitieux d'action : « à trente ans, je serai général ou je serai mort ». Le tsar renversé, Kérensky tête de la Révolution, Toukatchewski prononce de telles paroles :

Une loi est juste quand elle est conforme à la manière de sentir d'une nation. C'est un vêtement. Cela ne va pas à tous. Et le vêtement qui convient à la Russie, c'est le despotisme.

— L'armée russe n'est pas pareille aux vôtres. C'est une horde et sa force est d'être horde.

A propos de l'abolition de la peine de mort, décrétée par Kérenski, ce jeune enseigne prisonnier déclare :

— Ça, c'est de la démocratie et Kérenski est impardonnable d'avoir fait pareille chose. Qu'il partage les terres, qu'il égalise les richesses, qu'il fusille les bourgeois, les popes de la famille impériale, qu'il soit le tyran le plus sanguinaire, le plus féroce, je m'en moque. Mais qu'il ait de la grandeur d'âme.

Toukatchewski remarque, après avoir entendu une sonate de Beethoven :

— La Russie est pareille à cet immense et pauvre artiste. Quelle rouge symphonie donnera-t-elle au monde ? Elle ne le sait, car elle ne l'entend pas elle-même. Elle est sourde. Mais vous verrez que plus tard on l'admirera.

Ce dialogue, entre les deux officiers captifs, montre le Russe hésitant :

— A votre aise, dis-je, mais je crois bien que le marxisme, au lieu d'exciter vos soldats à se battre, va, au contraire, précipiter une paix séparée.

— Ne vous y fiez pas. Peut-être, en effet, allons-nous accomplir cette extravagance. Mais vous verrez, ensuite ! Nous entrerons dans le chaos et nous n'en sortirons plus qu'avec la ruine totale de la civilisation.

M. Fervacque nous assure que son camarade « ignorait tout du socialisme ». Il ignorait aussi « la pitié » (combien cela est contraire à Dostoïewsky !) Voici un des propos typiques de Mikaïl, après allusion à une entente franco-russe contre l'Angleterre :

— .... Si vous vouliez plus tard... Mais vous ne voudrez pas. Alors nous balaierons les pousssières de civilisation occidentale qui ternissent la Russie. Nous secouerons la Russie, comme un tapis sale, et puis nous secouerons le monde !

Toukatchewski s'évade d'Ingolstadt. Huit mois après, il est colonel et auprès de Trotsky :

Les souvenirs de la Révolution française l'enivrent. Hoche, Marceau, Biron, Kléber, Dumouriez, Bonaparte, ces noms dansent dans son âme inquiète et enfiévrée. Quels sont ses camarades et ses chefs ? Kamenev, Lebedev, à l'état-major général, Iegoraf, Brussilov, Vatsetis, Nicolaïev, Stankievitch, officiers généraux ou supérieurs de l'ancienne armée ; mais, surtout, Azime qui a vingt ans, Budienny, ancien sous-officier de cavalerie — une manière de Murat à bonnet rouge, — Frunzé qui a trente ans... Et Mikaïl voit l'Europe, le monde dressé contre la révolution russe. Eh bien ! il vaincra le monde, il se jettera à corps perdu dans cette croisade sanglante. Il portera à la pointe de son sabre le *Capital* de Karl Marx — *qu'il n'a jamais lu, qu'il ne lira jamais*, comme les guerriers de l'Islam le Coran attaché à leur cimeterre. Le *Capital*, ou le Coran, ou même l'Evangile, qu'importe ; il s'agit de se battre, de conquérir, de détruire, comme ont détruit et conquis les barbares, ses ancêtres. Les théoriciens construiront ensuite la

cité de leurs rêves, s'ils le veulent. Sa mission à lui est de faire table rase.

§

M. Jacques Caulais date d'août 1927 une lettre qu'il adresse de Wiesbaden à **L'Europe Nouvelle** (27 août) sur « les nouveaux chemins de l'Allemagne ». Celle-ci « depuis deux ans, incontestablement, a entrepris de créer une science de la paix », affirme notre confrère. Et il cite des faits et des paroles, parlant notamment de l'action de la « Bannière d'Empire », société qui compte trois millions d'adhérents et qui se fait gloire d'avoir conjuré le péril national et communiste :

La « Bannière d'Empire » désavoue officiellement le moindre aspect du militarisme : un monument à Hindenburg va être inauguré à Tannenberg, dans l'Est, pour commémorer le péril russe conjuré ; la « Bannière d'Empire » a interdit à ses membres d'y participer. Or, presque tout le centre et la sozialdemocratie font partie de cette formation.

Le dimanche 31 juillet, à Baden-Baden, le général von Deimling, à une réunion de la « Bannière d'Empire », en exalte l'œuvre sociale, déclarant qu'il mettrait à servir ainsi le peuple allemand, dans la voie nouvelle du progrès par la paix, la même foi qu'avant la guerre dans le métier des armes.

Et voici l'appel du même jour — paru dans la *Gazette de Francfort* du 1er août, de l'ancien lieutenant des uhlans, le poète des « Ailes de la Nikè », Fritz von Unruh, appel lancé à la jeunesse mondiale réunie en congrès sur Freusbrug :

En avant, approchez-vous de la vérité ! La paix aujourd'hui signifie : intelligence et politique... Qu'est-ce que la vérité intime ?... Homme blond, pourquoi souris-tu? Nous sommes aussi allemands que toi, comme le Français est français à tes côtés, et le Britannique, britannique. Nous ne t'appelons à aucun pacifisme fatigué... La boussole de notre volonté distingue le but et le sens... Etes-vous prêts ? C'est un combat qui demande plus de sueur sanglante que Dixmude et Langenmark, le combat pour la frappe de vos âmes. Qui vous sépare ? Dans vos cœurs n'avez-vous pas encore signé « Pax ». Où pourra-t-on, si de nouveau guerre signifiait : intelligence et politique, vous séparer ? Non, non ! Tenez-vous, cela vient sur les peuples ! Votre ligue mondiale est formée. Jeunes hommes, soyez l'aiguille magnifique qui ordonne les nations folles, soyez la conscience du monde, devant qui tremblent les mauvais juges, le fanal éclairant plus loin que l'Europe, l'arche d'hier à demain !

A Cologne, se réunit un congrès de la « Ligue des pasteurs antimilitaristes », ligue fondée à Genève en 1926 et qui décida d'admettre catholiques et israélites ; 70 pasteurs allemands sont déjà inscrits.

M. Caulais montre l'Allemagne adaptant les procédés américains à une utilisation économique de la paix et comptant sur l'Afrique pour y établir ses nationaux qui végètent en surnombre dans ses limites européennes. Voici la conclusion de cette lettre très intéressante :

Paneuropéisme et africanisme : avenir ? Mais déjà : échanges multiples, universitaires (comité de Bonn) et spirituels (congrès international de presse, liaisons téléphoniques avec l'Amérique, liaisons aériennes transocéaniques, organisées par le « Nord-Deutscher Lloyd » et la firme « Junker ») : partout des symptômes vibrants d'un besoin, *d'une volonté de contact*. Là en sont pour le moment le pacifisme et l'expansionnisme allemand. Une même chose au fond, le grand désir national de développer cette valeur dont l'Allemagne reste fière : *Die deutsche Arbeitskraft*, la force de travail allemand. Sporadiques, un peu théâtrales et vaines, apparaissent les survivances de l'esprit du « glaive » en face de ce désir d'une jeunesse qui a substitué le stade à la caserne et qui appelle à soi la connaissance du monde. A la politique européenne de s'inspirer d'un tel mouvement social.

§

La Nouvelle Revue française (1er septembre) publie le fragment du « Journal inédit » de Jules Renard où est relatée la « mort de Mme Lepic » — c'est-à-dire : la mère de l'auteur, —, le 5 août 1909 :

... Dernières paroles entendues de ma mère :

— « Reviendras-tu bientôt me voir. Merci de ta visite. » Mme Robin, Juliette, venaient de partir. Baïe, Marinette et moi, nous venions de la laisser sur le banc du jardin. Amélie nous avait suivis. Je venais de recevoir la dépêche de Capus nous annonçant son arrivée. Elle, du banc, se retournait à chaque instant de mon côté pour deviner ce que c'était que cette dépêche.

Je ne crois pas qu'elle se soit jetée dans le puits. Elle est allée s'asseoir sur la margelle après avoir dit quelques mots à quelqu'un qui passait. Elle a noué la chaîne : puis, l'embolie. Elle est tombée en arrière. Un petit qui était sur un chariot, tout près, l'a vue. La bonne Amélie a entendu : « Floc ! » Elle l'a vue, dit-elle, dans le puits, sur le dos et elle a crié. Je cours avec des jambes de plomb. Je dépasse des gens qui courent. Je jette mon chapeau et ma canne Rostand. Et je me penche sur le puits.

Des jupes à fleur d'eau, un léger remous comme quand on a noyé un animal, pas de figure humaine.

Je veux descendre tout naturellement dans un seau au bout de la

chaine. La chaine est enroulée. Mes bottines sont ridiculement trop longues, et sont comme des poissons qui plient au fond du seau.

Des cris : « Ne descendez pas! » Une voix : « Il n'y a pas de danger ! »

Enfin, on apporte une échelle. Je peux à peine dégager mes pieds du seau. L'échelle ne touche pas à l'eau. D'une main, j'essaie de prendre cette chose morte qui ne remue plus. La tête est sous l'eau. La robe se déchire. Je remonte. Je n'ai fait que mouiller un pied. Quelle gueule avais-je en sortant du puits ?

Deux hommes descendent. Ils peuvent la prendre et la ramener.

Figure un peu effrayante qui sort du puits. On la porte sur son lit. Marinette toujours là.

Pas une larme. Le machinal de ce que je ferais si je ne me retenais.

Passé la nuit près du corps, comme pour papa.

Pourquoi ? Même impression.

Morte par accident ou par suicide, quelle différence, du point de vue religieux. Dans le second cas, c'est elle qui a tort ; mais, dans le premier, c'est Dieu

Nous ne sommes même pas responsables de nos chagrins.

Que Dieu soit incompréhensible, est-ce donc la plus forte raison pour qu'il existe?

Le dernier trait de ce fragment est encore plus terrible que le fameux regret de Poil de Carotte : « Tout le monde ne peut pas être orphelin » :

C'est une façon bien compliquée de me faire orphelin.

Mémento. — *Le bon Plaisir* (août) : « Voyage de l'homme », poèmes de M. Alban Guiraud.

Revue franco-belge (août-septembre): « Paul Valéry », par M. R.-E. Curtius.

La Revue de Paris (1er septembre) : M. A. Klobukowski : « Souvenirs de Belgique ». — Le 1er acte de « Junon et le Paon », bien curieux, de M. Sean O'Casey, dramaturge irlandais traduit pour la première fois en français.

La Revue de France (15 août) : « La châtelaine de Vergy », par M. J. Bédier. — Lettres de Sophine Gay à Marceline Desbordes-Valmore, publiées par M. Boyer d'Agen. — « Jeunesse », poèmes de M. F. Divoire.

Revue Anglo-Américaine (août) : « L'œuvre de David Garnett », par Mme Léonie Villard. — M. A. Brulé : « Un chapelain du prince de Galles. Lettres inédites (1716-1760). » — M. J. Fort : « Samuel Butler en voyage ».

Revue des Deux Mondes (1er septembre) : M. P. de Nolhac : « Mme de Pompadour et la politique ». — Mme Gyp : dernière partie de ses « Souvenirs d'une petite fille », deuxième série. — Poésies de M. André Delacour.

La Revue Universelle (1er septembre) : « Sur les routes du Nord », par M. Ch. Droulers. — Suite de « la vie turbulente de Camille Desmoulins », par M. Raoul Arnaud.

Les Cahiers du Sud (août-septembre) : M. S. Anderson : « Un conteur se raconte ». — M. Paul Chausse : « Paul Valéry et Marcel Proust ». — « Essoufflement », poème et illustration de M. Henry Michaux, effarant sous ce double aspect.

Revue bleue (20 août) : « Pour le centenaire de Beethoven », par M. Hugo von Hoffmannstahl.

Clarté (15 août) : « L'Angleterre fera-t-elle la guerre ? », éditorial. — « Comment la Chine fut ouverte au commerce mondial », par Rosa Luxembourg.

Revue de l'Amérique latine (1er septembre) : « Le Vicomte de Launay », par M. G. Le Gentil. — Poèmes de Mme M. E. Calso.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Valentine de Cessiat de Lamartine, épouse (mystique ou réelle ?) du poète des *Méditations* (*Le Temps*, 6, 8 et 13 septembre).

Valentine de Cessiat de Lamartine. Une plaque sera prochainement posée sur la maison où naquit celle qui fut la fille adoptive et peut-être l'épouse mystique du poète des *Méditations*. A ce sujet M. Georges Montorgueil nous donne, dans **Le Temps**, quelques précisions sur la vie de l'Antigone de Lamartine. Le père de Valentine avait épousé une sœur du poète, Cécile de Lamartine, laquelle eut trois filles, dont cette Valentine des Glans de Cessiat, née le 17 mars 1821, dans la maison de Saint-Amour, qui existe encore.

En 1830, Mme de Cessiat allait s'établir à Collonges avec ses enfants. Elle s'était par là rapprochée de Lamartine, qui avait ses habitations à Mâcon, à Milly, à Monceaux et à Saint-Point. On commença par se voir fréquemment, on en arriva à ne plus se quitter. A partir de 1855, avec sa fille non mariée, Valentine, qui avait trente-trois ans, Mme de Cessiat s'assit à demeure au foyer du poète, compagne constante de Mme de Lamartine. C'était une très jolie femme, douce, charitable, d'une bonté souriante, qui trouvait son bonheur dans celui des autres,

et l'associée de toutes les œuvres charitables de Mme de Lamartine, qui était l'ange tutélaire du pays. En 1862, Mme de Cessiat fut frappée d'une mort soudaine, qui fut pour sa famille un désastre. Le nid se ferma et les oiseaux, rassemblés sous l'aile de la mère, se dispersèrent. Non tous : fidèle au nid, Valentine, qui avait grandi à Saint-Point, s'était éprise de son oncle et lui avait voué un culte exclusif et passionné. Elle resta.

Elle avait hérité de la beauté de sa mère. « Mlle Valentine, dit le secrétaire de Lamartine, Roger Alexandre, avait une beauté royale, un cœur intime dont la flamme allumait les yeux noirs, la figure au teint de rose blanche, la démarche élégante, la voix mélodieuse, la haute taille pleine de noblesse et de grâce. » Elle était aimée dans la maison comme une sœur ou comme une enfant. A une certaine époque, elle fut gravement malade. Mme Lamartine la soigna comme elle eût fait de sa fille unique qu'elle pleurait. « J'ai peu de temps, écrit-elle. J'en passe chez Valentine le plus que je peux. J'aime mieux surtout être seule avec elle, pendant qu'on déjeune, dîne, promène ; alors, je suis utile et semble lui faire plaisir... Dieu soit loué, elle est mieux aujourd'hui. » Elle-même, atteinte d'une maladie de langueur, déclinait ; mais vaillante, elle s'oubliait, et quand Lamartine fut si gravement malade à son tour, elle se dominait pour les assister tous les deux en se partageant : « Vous jugez dans quel état je suis entre Alphonse au premier et Valentine au second, tous les deux malades, à voir et à revoir toutes les heures... » Tant de fatigues la mirent à bas, elle aussi, si frêle qu'un souffle la courbait ; elle allait à la mort... Valentine de Cessiat se redressa pour l'assister dans son agonie, qui fut affreuse. « Je n'ai jamais quitté sa chambre, écrit-elle, ni le pied de son lit, pendant les huit jours de sa maladie, que pour aller du côté du lit de mon oncle, les soignant jours et nuits tous les deux. J'ai assisté, seule à 11 heures, à son extrême-onction. » C'était l'abbé Deguerry, qui devait tomber sous les balles de la Commune comme otage, qui l'avait administrée. Mme de Lamartine s'en alla le 21 mai 1863. Valentine de Cessiat rédigea le pieux *Remember* donné à sa mémoire. Elle y inscrivit les versets sacrés, digne oraison de l'épouse qui avait été une femme de foi, d'espérance et de charité, et avait pratiqué pendant toute sa vie sa noble devise, en l'appliquant au bien : « A cœur vaillant, rien d'impossible. »

La mort de Mme de Lamartine laissait le poète désemparé. Animée d'un sentiment unique et suprême, Valentine ne se consacra qu'avec une ardeur plus vive au rôle dont elle avait, dans son affection sans borne, senti le poids et mesuré la noblesse. Elle devait assister ainsi à l'éclipse momentanée que subirait la gloire du poète, aux tracas d'argent qui tourmentèrent sa vieillesse et le condamnèrent à une produc-

tion hâtive. Mais le doute ne l'effleurerait jamais ; elle garderait sa foi en l'avenir, aux éclatantes réparations, et la lui ferait partager. Quand il avait des crises d'abattement et de tristesse, elle le réchauffait, le ranimait de sa conviction. Elle luttait avec les créanciers ; elle calmait les vignerons, qui passaient si vite, avec un tel maître, de la confiance à l'inquiétude ; elle mettait de l'ordre dans sa décevante comptabilité de poète, qui le menait à la faillite, de ses illusions de propriétaire terrien faisant valoir par amour plus que par intérêt les biens de ses ancêtres. Lorsque, ruiné, renié, il s'endormit, sans avoir devant l'adversité incliné son magnifique orgueil, elle était là. Elle ne laissa à personne le soin de disposer la tête du mort immortel sur l'oreiller du cercueil jonché de camélias blancs, sa fleur préférée. Mais la phase la plus importante de la mission de Valentine de Cessiat ne faisait que commencer. Elle allait faire une sorte de reliquaire de la propriété de Saint-Point et entreprendre, dans ce cadre, une tâche immense. Les lettres intimes, privées, de Lamartine, si nobles, si généreuses, d'un style incomparable, riches de si belles illusions et de si fulgurantes prophéties, sont le reflet de cette grande âme. Elle se donna pour but de les rechercher et de les publier. Elle y joindrait les poésies inédites qu'il avait prodiguées, comme un rosier ses roses... La *Revue mondiale* a inséré récemment une lettre qu'elle adressait à son cousin Carra de Vaux en 1870, au sujet de cette correspondance :

« Je mets à cette publication, lui écrit-elle, un culte religieux, comme le dernier témoignage de respect et de tendresse que je puisse rendre à cette pure et glorieuse mémoire. »

Elle le fit avec tact et circonspection. Elle n'avait d'ambition que de voir revenir à son dieu les infidèles. Edouard Rod disait, à la mort de Valentine de Cessiat, qui arriva en 1894, qu'elle s'en alla avec la consolation d'avoir rempli son pieux dessein. On était revenu à Lamartine. « Et de ce retour, écrivait-il, elle a dû jouir d'autant plus profondément qu'elle avait plus discrètement souffert de l'abandon. Elle a pu se rendre ainsi cette double justice, que sa constante et tranquille action n'était point étrangère à ce revirement, et qu'elle l'avait exercée sans aigreur, sans révolte, sans imiter jamais en rien les procédés maussades qu'emploient trop souvent les héritiers déçus des hommes illustres, avec une piété simple et fervente qui impose le respect ou même l'admiration. » Tous les critiques ne lui rendirent pas un identique hommage, et les interventions de la censure personnelle qu'elle exerça en conscience ont eu leurs détracteurs. Ce n'est pas pour diminuer l'importance de son zèle et de son efficacité.

A sa mort, la comtesse Valentine de Cessiat n'avait pour toute fortune que la propriété de Saint-Point et la part de revenu des œuvres de son oncle. A la mort du poète, elle avait vu cesser la pension viagère

de 25.000 fr. que le Corps législatif avait votée en 1867, sur l'instigation de l'empereur. Elle n'avait gardé que la jouissance du chalet du bois de Boulogne, allouée en même temps que la pension. Le Ministère du 2 janvier demanda pour elle aux Chambres une rente de 12.000 francs. Les événements empêchèrent de donner suite à cette proposition. Elle fut reprise sous la République, mais en pure perte. Les amis de Valentine de Cessiat, désespérant de rien obtenir pour elle, proposèrent alors à la ville de reprendre le chalet concédé et de lui donner en échange la rente de 12.000 francs. Cette transaction ne fut réalisée qu'après beaucoup de difficultés, vers 1879.

Le testament de Valentine de Cessiat léguait à des parents : M. Charles de Montherot, tous les papiers ; à Mme de Perceval, une maison pourvue de rentes à Saint-Point, pour y transporter l'œuvre fondée par Mme de Lamartine ; à la Chambre des députés le buste en marbre de l'orateur, dont l'éloquence avait illuminé la tribune de si beaux éclairs ; à la Nationale le manuscrit des « Girondins » et celui de la « Restauration » ; au musée de Mâcon des portraits ; un petit Pétrarque annoté par Lamartine à M. Emile Ollivier, et à Mme Emile Ollivier une bague avec la devise : « A cœur vaillant rien d'impossible » que Mme de Lamartine portait toujours.

Elle terminait ainsi : « Je veux être enterrée dans le caveau de la chapelle de Saint-Point, où est enterré mon oncle. Le caveau sera après moi clos et scellé... Je défends qu'on retire, sous aucun prétexte, les deux anneaux d'or qui sont à mon doigt annulaire de la main gauche. »

Ces deux dernières prescriptions impérieuses soulèvent un point resté obscur. D'où venaient ces anneaux d'or qu'elle emportait dans sa tombe avec leur secret ? On a chuchoté que l'un des deux aurait pu être une alliance, et qu'il y eut peut-être un mariage mystique : c'est une opinion qu'on rencontre chez les familiers, et même dans la famille. Le petit-fils du baron de Vaux communiquait, l'année dernière, à notre confrère Maurice Wolf, cette note curieuse :

« Mon oncle, — écrit le baron Carra de Vaux, — mon oncle, le comte R. de V... ayant eu une audience du pape Pie IX, le Pape lui a dit : « Ah ! vous êtes cousin de Lamartine ; je viens justement de lui envoyer une dispense pour son mariage avec sa nièce. » Je n'ai jamais eu ni cherché la confirmation de ce renseignement ; mais mon oncle était un homme sérieux dont la parole mérite toute confiance. »

M. de Vaux ajoute que sa mère et sa tante ont assisté aux derniers moments de Valentine de Cessiat. « Quand on a fait la toilette du corps, on a retiré des bagues qu'elle avait aux doigts ; et pour l'une d'elles la

femme de chambre a dit : « N'ôtez pas cette bague-là ; madame n'a jamais voulu qu'on y touche. C'était probablement son alliance. »

Si l'on rapproche cette tradition de famille et cette anecdote de la clause du testament (d'ailleurs en partie violée) qu'on vient de lire, n'approche-t-on pas de la solution de l'énigme ? Il faudrait supposer que Lamartine, accablé par les années et par le travail de forçat auquel sa détresse le condamnait, ait voulu reconnaître par un lien mystique le dévouement que lui avait montré, pendant vingt ans, celle qu'il appelait son Antigone. Elle était sa fille adoptive depuis le 31 août 1867. N'y a-t-il pas — en dehors d'une impossibilité légale — quelque chose qui étonne et blesse dans l'idée d'une union de cette sorte qui ne serait pas, moralement, sans quelque odeur d'inceste ? Sur quoi se base-t-on pour faire crédit à la légende d'un lien qui fut noué et dont on ne dit ni où ni comment ? Valentine de Cessiat était couramment appelée « madame » et non « mademoiselle » et ne voulait point qu'on l'appelât autrement, mais elle était chanoinesse au chapitre noble de Bavière, et dès lors l'appellation « madame » était la seule qui lui convînt.

Les orateurs qui prennent la parole aujourd'hui à Saint-Amour, et notamment le très érudit président des fêtes, le poète Auguste Dorchain — dont le sentiment intime incline vers une union mystique — feront-ils la lumière sur ce point ? Dans quel sens Mme Emile Ollivier, le biographe de Valentine, le trancherait-elle si elle avait à l'aborder ?

On a dit devant la maison natale de Valentine de Cessiat, et à dessein, cette poésie : « Un nom » :

> Il est un nom caché dans l'ombre de mon âme
> Que je lis nuit et jour et que nul œil n'y voit.

Cette poésie, écrite à Florence, est de 1813, donc trois ans avant la naissance de Valentine de Cessiat. Il ne saurait y avoir de rapprochement possible entre l'hommage rendu à l'Antigone et ces vers, si ce n'est que nous sommes dans le domaine du mystère. Ce que les lèvres ont scellé, est-ce un secret qui nous appartient ? Et n'est-ce pas assez de ce que nous savons de l'immolation de toute une vie à une sublime mémoire pour que le nom de Valentine de Cessiat — sans autre lien spirituel ou légal — demeure inséparable de celui du poète, et dans son rayonnement recueille sa part d'immortalité ?

Ce n'est peut-être pas sans raison que ce poème *Un Nom* fut dit devant la maison natale de Lamartine. Le poète avait cru voiler son amour secret sous une fausse date d'inspiration. Mais un correspondant qui signe Sarthou et qui date sa lettre de « Saint-Lunaire, 5 septembre 1927 » (et qui est mon voisin inconnu de villégiature sans soleil), écrit :

Monsieur,

Vous pensez que la pièce intitulée « Un nom » écrite à Florence « en 1818 », c'est-à-dire « trois ans avant la naissance de Valentine de Cessiat », ne saurait se rapporter à celle-ci.

Je ne partage pas votre manière de voir ; je suis de l'avis de M. Maurice Levaillant, qui dit, dans son *Lamartine* (Hatier, éditeur, Paris, 1925), page 930, note 3 :

« Pour mieux dépister les indiscrétions, Lamartine présente ces vers comme des vers de jeunesse. *Mais en 1818 il n'a pas quitté la France.* »

Ces vers ne sont pas, de toute évidence, des vers de jeunesse : la facture et le sentiment le démontrent surabondamment.

En 1818, Mme Charles venait de mourir, et le poète, qui n'avait alors que 28 ans, n'avait aucun motif pour garder par devers lui, avec une si farouche pudeur, le nom d'une « vierge enfant », dont l'âge eut été assorti au sien et qu'aucun scrupule moral ne l'eût empêché d'aimer.

Agréez, monsieur, mes salutations les plus distinguées.

SARTHOU.

La postérité, hypnotisée par le mysticisme des *Méditations*, a voué Lamartine à la chasteté. Après lui avoir refusé les faveurs d'Elvire, voici qu'on lui interdit d'avoir communié aux lèvres de sa nièce, malgré l'assentiment du Pape (1).

R. DE BURY.

(1) En réponse à son article du *Temps* sur Valentine de Cessiat, M. Georges Montorgueil a reçu de Mme Emile Ollivier la lettre suivante, qui prouve surtout la discrétion de Valentine :

Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie).

Cher monsieur,

Ce n'est qu'hier que j'ai connu votre charmant et intéressant article sur mon amie Mme Valentine de Lamartine. Vous avez l'obligeance de vous demander ce que je pense de son prétendu mariage mystique avec son oncle tant aimé. Je n'y ai jamais cru. On l'appelait Madame parce qu'elle était chanoinesse, je ne me rappelle plus de quel ordre. Mais elle ne m'a jamais dit un mot d'un mariage, même mystique, entre elle et Lamartine, déjà très âgé à la mort de sa femme et trop malade pour contracter de nouveaux liens. Ceux qui l'attachaient à Valentine, dont le dévouement absolu lui était une grande aide, suffisaient à sa triste vieillesse. Vous avez vu, dans ses derniers « Entretiens littéraires », de quel poids ces années de travail et de soucis d'argent pesaient sur son corps et sur son âme. J'ai beaucoup aimé et admiré Valentine, elle m'a légué la bague que Lamartine avait fait graver pour sa femme et que sa femme lui avait léguée : c'était un de ses plus précieux souvenirs.

Croyez, cher monsieur, à mes sentiments fidèles.

MARIE-THÉRÈSE ÉMILE OLLIVIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Lettre ouverte à M. R. Dussaud. — Rapport officiel des fouilles exécutées au gisement de Glozel par les professeurs A. Mendès-Corréa, de l'Université de Porto, et Lucien Mayet, de l'Université de Lyon, le 11 septembre 1927. — Interview de M. le professeur Mayet. — L'opinion de M. le professeur Eitrem. — Un rapport technique. — En marge du « Champ des morts de Glozel ». — Une réponse du comte Bégouen. — Une nouvelle lettre de M. Vayson de Pradenne.

Lettre ouverte à M. R. Dussaud.

Vichy, le 19 septembre 1927.

Monsieur,

L'année dernière, M. Camille Jullian allait répétant que « si Morlet avait raison, ce serait une honte pour la science française ». Heureusement M. Jullian exagérait. Il ne représente pas, à lui seul — et sa chapelle, — toute la science française !

Néanmoins, je vois qu'il a su recruter des troupes. Les *amicus Plato* se sont trouvés légion.

Après la venue du service des détectives, vous avez été chargé de la première vague d'assaut (1)... que vous avez cru habile de lancer en *comité secret.*

Mais pourquoi, dans ces conditions, avez-vous livré immédiatement vos conclusions à la Presse sans rien dire de votre argumentation ? Est-ce pour peser de tout le poids de vos titres ? Auriez-vous si peu confiance en vos déductions qu'il vous faut les cacher soigneusement à ceux que vous attaquez ? Auriez-vous peur du bon sens du public ?

Laissez-moi également m'étonner (si j'en crois *Le Figaro*, qui paraît avoir reçu de vous une note précise) que vous soyez venu clandestinement à Glozel. Ces procédés de Sherlock Holmes seraient indignes d'un savant !

Lorsqu'en 1925, je suis allé au Louvre vous montrer quelques pièces, je vous ai instamment prié de venir visiter nos collections et nos fouilles. Je vous ai maintes fois renouvelé cette invitation en vous envoyant nos publications.

Vous savez fort bien que j'aurais mis tout à votre disposition, collection et terrain, comme je l'ai fait pour de nombreux savants français et étrangers tels que MM. Salomon Reinach, Loth,

(1) C'est l'abbé Breuil qui est chargé de mener la 2e vague d'assaut. Nous ne saurions attendre longtemps la publication de sa lettre, annoncée par M. le comte Bégouen.

Espérandieu, Depéret, Mayet, Labadié, Arcelin, van Gennep, Audollent, Butavand, Leite de Vasconcellos, Anathon Björn, Mendès-Corréa, Bayet, etc., etc., dont vous auriez peut-être pu lire les comptes rendus avant de traiter la question de Glozel !

Je vous aurais même montré la fameuse tablette *Tychon*, où pour lire son texte M. Jullian s'est servi *d'une cassure*, qui ne se différenciait pas des signes sur la photographie ! Ça, au moins, c'est de la bonne épigraphie !

Je vous aurais également fait lire des lettres où M. Jullian me demandait de lui envoyer sans crainte des documents inédits, *qu'il ne les publierait jamais*... et *la publication* qu'il a faite de la tablette *Tychon* dans sa *Revue des Etudes anciennes*, alors qu'il la savait inédite (il l'ajoute lui-même en note).

Oui, je sais. Il faut sauver l'honneur de M. Jullian à tout prix, coûte que coûte. Pauvre *magis amica veritas* !

M. Jullian s'étant trop avancé sur un terrain indéfendable, il ne restait plus aux *amicus Plato* que de prétendre que le latin cursif du IIIe siècle, lu par lui sur les tablettes de Glozel, était l'œuvre d'un faussaire ! *Mais c'était bien du latin qui était sur les tablettes ! Les cassures aussi, sans doute, qui ont servi à la traduction !...*

Au mois de juillet, à la suite des communications sur les tombes de Glozel, M. Jullian a répondu au correspondant du *Journal* : « Je maintiens mes dires... et d'ailleurs *tout cela finira en correctionnelle.* » *Cette menace, nous ne doutons pas qu'il ne trouve des clients empressés pour la réaliser sous peu !*

En attendant de connaître vos arguments pour pouvoir y répondre, voilà, Monsieur, ce qu'*ouvertement* j'ai voulu vous dire.

Dr A. MORLET.

§

Rapport officiel des fouilles exécutées au gisement de Glozel par les professeurs A. Mendès-Corréa, de l'Université de Porto, et Lucien Mayet, de l'Université de Lyon, le 11 septembre 1927. — Arrivés au gisement de Glozel, nous avons d'un commun accord désigné à MM. le Dr Morlet et E. Fradin l'emplacement sur lequel devait être faite la fouille. Il était à un mètre à l'Est de l'extrémité Est de la tranchée dite « tranchée Ouest » du champ

de Glozel ; à cinq mètres environ de distance des fils de fer entourant celui-ci au Sud.

Végétation très drue et ancienne.

D'autre part, une bande de terrain également vierge isolait notre fouille de la « tranchée Ouest », tout en permettant à l'œil de raccorder les niveaux.

La couche de terre végétale a été abrasée. Elle mesurait une épaisseur moyenne de vingt centimètres. A mi-hauteur de cette terre végétale a été trouvé un morceau de poterie épaisse, à contexture de grès, identique à d'autres tessons que nous avons vus dans le Musée et qui avaient été également trouvés superficiellement.

Au-dessous de cette première couche, de coloration foncée, gris-noirâtre, s'est montrée une couche de terre argileuse, de teinte jaune-clair, absolument pas remaniée, avec trajets noirs de vieilles racines décomposées. Résistance moyenne aux outils. Vingt à trente centimètres d'épaisseur suivant les endroits.

Au-dessous, une couche de terre jaune identique, mais beaucoup plus dure et consistante que la précédente. Il nous semble que ce niveau représente un ancien sol.

A la ligne de contact de ces deux couches profondes, ont été mis au jour :

1° Un petit disque circulaire en schiste, de quelques millimètres d'épaisseur. Sur une de ses faces, neuf signes alphabétiformes, de même type que ceux des tablettes antérieurement découvertes ;

2° Un petit morceau d'ocre rouge ;

3° Un caillou anguleux, non roulé, prismatique, présentant deux encoches d'emmanchement.

Ensuite nous avons voulu vérifier le raccordement des couches entre l'extrémité de la « tranchée Ouest » et notre propre tranchée.

En ce faisant, toujours dans la couche archéologique, nous avons trouvé :

1° Un petit poinçon en os assez acéré à l'une de ses extrémités, terminé à l'autre par une petite encoche basilaire ;

2° Un autre poinçon en os, moins appointé et terminé par un élargissement basilaire aplati ;

3° Un tout petit galet en roche noire, présentant trois signes alphabétiformes.

La pluie s'étant mise à tomber avec violence, nous avons dû abandonner le champ de fouilles après une heure et demie de travail.

Il est pour nous d'une *évidence absolue* que :

1° Le sol archéologique de Glozel, dans toute l'étendue que nous avons étudiée, n'a subi aucun remaniement ;

2° C'est une certitude non moins formelle que les objets que nous avons découverts se trouvaient parfaitement « en place » et non mobilisés depuis l'époque préhistorique où ils ont été abandonnés ;

3° Dans les quelque deux mètres cubes de terre que nous avons déblayés et par l'examen très attentif que nous avons fait de la surface des fouilles antérieures, nous n'avons vu aucun débris pouvant être attribué à une époque plus récente.

En un mot, et pour conclure, nous affirmons formellement l'authenticité de l'ancienneté préhistorique de tout ce que nous avons constaté.

Glozel, le 11 septembre 1927.

A. A. MENDÈS-CORRÉA.

L. MAYET.

§

Interview de M. le professeur Mayet. — *Le Salut Public* de Lyon publie, dans son numéro du 13 septembre 1927, une interview de M. le professeur Mayet qui a signé avec M. le professeur Mendès-Corréa le rapport officiel des fouilles du 11 septembre 1927. La voici *in extenso* :

« Un des premiers, nous a-t-il dit, j'ai examiné chez M. le docteur Morlet les trouvailles faites au début des fouilles de Glozel. Notre éminent doyen de la Faculté des Sciences, M. Ch. Depéret, membre de l'Institut, a visité ensuite celles-ci dans le courant de l'été dernier et, en octobre, faisait à l'Académie des Sciences une communication sur le « Gisement néolithique de Glozel » dont le titre seul indiquait l'interprétation chronologique qu'il en donnait.

« Mais des discussions s'allumaient, très vives, voire discourtoises. Il me semblait possible de « rester au-dessus de la mêlée ». Me voici obligé d'y entrer, car le très bel effort du docteur Morlet se trouve menacé comme l'a été celui que MM. Depéret, Arcelin et moi-même

avons fourni à Solutré — pour des raisons totalement étrangères au problème scientifique en cause. A aucun prix, ce vaillant chercheur ne doit se laisser envahir par l'amertume et le découragement.

« J'arrive de Glozel. Dimanche dernier, j'ai eu le grand plaisir de m'y rencontrer avec mon savant collègue de l'Université de Porto, le professeur Mendès-Corréa. Très obligeamment le docteur Morlet nous a laissés libres de faire une fouille, en terrain vierge, sur tel endroit que nous désirerions. Nous lui avons désigné un emplacement, recouvert de ronces et de genêts. La terre végétale abrasée, la couche archéologique dégagée, nous avons mis au jour divers objets, notamment un petit disque en schiste sur lequel étaient gravés neuf des signes caractéristiques de l'écriture glozélienne — vraisemblablement le plus ancien alphabet connu. Dans l'après-midi, un modelage phallique a été découvert au moment même où M. Vésinet, le très sympathique proviseur du lycée de Lyon, et la famille de M. le doyen Clédat visitaient le champ de fouilles de Glozel.

« Le professeur Correa et moi, qui avons une certaine habitude des recherches sur le terrain, avons pu constater l'authenticité du gisement et la parfaite « légitimité » du niveau archéologique. Il serait vain d'entrer ici dans des questions de personnes : seules les observations précises et sincères valent en matière de science. Donc nous avons regardé, nous avons vu et nous affirmons que le gisement était intact dans la partie que nous avons fouillée, avec objets en place, tels qu'ils avaient été abandonnés sur l'ancien sol, recouvert au cours des millénaires ultérieurs par son manteau actuel d'argile et de terre végétale.

« Attentivement — et avec quelque expérience aussi — nous avons étudié de près, loupe en main, les nombreux documents accumulés dans le « musée » de la ferme Fradin. Tablettes d'argile avec signes alphabétiformes ; galets, pendeloques, anneaux, os, portant, gravés, les mêmes signes ; dessins d'animaux sur pierre, sur galets, en os ; modelages symboliques, encore que très réalistes, uni et bi-sexués ; poteries ; outillage en pierre, en os, etc., s'alignent sur des rayons, mais rien ne nous a paru pouvoir être suspecté. Cependant, ayant reçu et lu à peu près tout ce qui a été publié sur Glozel, je n'étais pas sans prévention à l'égard de l' « Esprit de Glozel », petit génie malfaisant, au cerveau subtil, possédant une science préhistorique étendue et une conscience infiniment réduite, artisan d'une habileté rare, « très fort », créateur contemporain de toutes les antiquités de Glozel. M. Correa, lui, arrivait presque antiglozélien. Or notre conviction est faite. La voici : nier l'authenticité du gisement et de ce qui en a été retiré, c'est s'opposer à l'évidence même.

« Mais en ce qui concerne l'âge de cet ensemble préhistorique, la discussion reste ouverte. Glozel a fourni une série d'objets d'affinités

magdaléniennes et une grande majorité d'objets franchement néolithiques, peut-être énéolithiques. Cela fait osciller l'ancienneté du gisement entre douze à quinze millénaires si on regarde les premiers comme de la fin des temps paléolithiques et quatre ou cinq millénaires si l'on tient compte seulement des seconds. Certains préhistoriens ont tendance à vieillir Glozel. Il me semble qu'il faudrait plutôt le rajeunir. En réalité, il est impossible de sortir du champ des hypothèses tant que des documents nouveaux n'auront pas été mis au jour, qui donneront explication de cette association aussi curieuse qu'énigmatique de pièces de facture et de technique fort différentes, qui fait craquer les cadres classiques où nous avons jusqu'ici enserré nos connaissances relatives à la plus ancienne humanité.

« Quel que soit son âge, qu'il se soit constitué en un temps relativement court, ou bien qu'il représente une longue série de siècles, le gisement de Glozel reste une des plus importantes découvertes faites au cours des dernières années dans le domaine de la préhistoire, avec ses tombes au coffrage de pierre primitif, avec son art animalier très spécial, avec son alphabet encore mystérieux, avec ses poteries, avec ses modelages phalliques, avec son outillage en os et en pierre... Ce sera l'honneur du docteur Morlet de lutter avec une ténacité inlassable contre les attaques dont il est personnellement l'objet. Elles sont navrantes parce qu'elles jettent une ombre sur la belle clarté dont la science française a jusqu'ici illuminé le difficile et passionnant problème de nos origines. Il faut qu'elles cessent et que le flambeau brille à nouveau dans toute la pureté de son vif éclat. »

§

L'opinion de M. le professeur Eitrem. — M. le professeur Eitrem, l'illustre linguiste d'Oslo, dont l'autorité scientifique est universellement reconnue et acceptée, avait, dès le mois de mai dernier, donné son opinion au Dr Morlet sur l'alphabet de Glozel.

Il vient de lui permettre de la publier.

La suggestion de la dernière phrase aidera peut-être à comprendre les errements de certains savants qui, se contentant de juger sur les apparences, ne veulent voir dans Glozel que ce qui leur permettrait de ne rien changer à leurs habitudes scientifiques.

Les fouilles, écrit Eitrem, sont sans aucun doute d'une importance capitale, et tout le monde scientifique s'y intéresse de plus en plus.

Quant à l'alphabet, je ne peux pas croire à une réduction cursive de l'alphabet latin ; il faut monter beaucoup plus haut dans l'histoire de

notre civilisation. Les rapports avec les alphabets méditerranéens sont évidents, notamment, par exemple, les n°s 33, 42, 77, 90, 92, 103, etc. de l'alphabet de Glozel.

Sans doute quelques-uns de ces signes restent encore comme des signes ou des lettres dans les alphabets magiques, notamment les n°s 60 et 43 ; toujours des lignes ou des angles qui se coupent horizontalement ou verticalement ; en outre les n°s 40, 48, 51, 77, 68 et d'autres.

Mais les lignes de raccordement entre ces civilisations de temps si reculés ? Peut-être faut-il croire que la magie — la chose la plus internationale du monde — a porté les signes avec les formules d'un peuple à l'autre. (S. Eitrem.)

§

Un rapport technique. — Aux archéologues qui assistaient aux fouilles, le Dr Morlet et M. Fradin faisaient remarquer que souvent la terre était moins tassée autour de certains objets volumineux. L'abbé Breuil rapporte leurs observations dans son article de l' « Anthropologie » : *Les fouilles ont fait observer à leurs auteurs que l'argile jaune était moins dense et plus meuble dans le voisinage des objets.* « Mais cette terre moins tassée, écrit le Dr Morlet (*Mercure* du 1er août 1927, page 716), est tout autour des objets, vient de toutes les directions et se trouve placée derrière des zones dures. » Il émettait l'hypothèse que les néolithiques de Glozel, en enterrant les objets funéraires, pouvaient les entourer de matières périssables qui en se résorbant ont laissé une sorte de vide, produisant ensuite un moindre tassement de l'argile.

Aujourd'hui, M. Butavand, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, nous apporte la solution du problème.

Voici la lettre qu'il vient d'adresser à ce sujet au Dr Morlet :

Monaco, 6-9-1927.

Monsieur,

Ma dernière lettre, qui a paru dans le *Mercure* du 15 août, était relative à la question de savoir si les tombes souterraines voûtées trouvées à Glozel ont pu être réalisées de façon frauduleuse.

Depuis ce moment une nouvelle objection est parvenue à ma connaissance, concernant la possibilité de la mise en place des divers objets exhumés, à l'aide de forages verticaux ou obliques. La supercherie serait, paraît-il, décelée par ce fait qu'au voisinage immédiat de l'objet se trouve un vide ou, pour mieux dire, un espace limité de moindre tassement du sol ambiant.

Une objection de cette nature émane certainement de personnes peu familiarisées avec les questions de terrain et de remblai, et avec les principes élémentaires de la théorie des terres cohérentes.

Cette théorie, qui a été donnée il y a plus de vingt ans par mon maître Jean Résal, Professeur à l'Ecole des Ponts et Chaussées, est bien connue à raison du *postulatum* de mécanique appliquée sur lequel elle s'appuye. J'ai cherché par la voie de la géométrie physique à libérer l'esprit de la sujétion du *postulatum*. La mort prématurée de mon éminent maître a mis fin à la correspondance que j'avais engagée avec lui. On trouvera un rappel très succinct des principes de cette théorie, avec leur application au cas du profil des digues en terre et des canaux, dans les comptes rendus du Congrès de Navigation qui s'est tenu au Caire l'an dernier.

Je rappellerai simplement ce qui suit. Soit un massif homogène de terre cohérente, limité par un plan supérieur horizontal. Supposons qu'en un point de ce massif l'homogénéité soit troublée par des actions étrangères. Il y aura tendance, dans le voisinage du point critique, à la formation de surfaces de séparation ou de rupture, dont le profil sera une courbe pouvant être en gros assimilée à une parabole, dont l'axe est à peu près horizontal et dont le sommet est situé un peu au-dessous du plan supérieur du massif. Par raison de symétrie il y aura décollement suivant la surface d'un cône engendré par l'élément de courbe tournant autour de la verticale.

Supposons un objet au sein de ce milieu homogène et cohérent. Il n'a pas les mêmes propriétés physiques que le massif : densité, élasticité, porosité vis-à-vis des eaux qui cheminent. Donc il y a rupture de l'équilibre au voisinage de l'objet, et tendance à la formation de surfaces de séparation. L'objet va se trouver coiffé d'un vide en forme de cône, ou d'un espace où la désagrégation du milieu se sera produite.

Cet effet, plus ou moins accentué, aura toujours lieu, sauf le cas où la cohérence est nulle — le sable pur par exemple — ou lorsqu'elle est pratiquement très grande, comme dans les bétons ou les conglomérats naturels qui font prise rapidement.

Quand le milieu n'est pas symétrique, par suite de l'inclinaison du terrain, comme c'est le cas à Glozel, ou par suite du cheminement oblique des eaux infiltrées, le cône s'incline, et l'objet porte son chapeau *sur l'oreille*.

Le fait constaté à Glozel n'a rien d'anormal. Il est conforme aux observations de la pratique et aux résultats de la théorie. C'est plutôt son absence, et non sa présence, qui pourrait être considérée comme un cas de suspicion.

Veuillez agréer, etc.

F. BUTAVAND.

§

En marge du « champ des morts de Glozel ». — Je reçois des lettres où l'on s'étonne du peu d'ossements humains trouvés dans les tombes. « Si les ossements humains à tissu spongieux se détériorent assez vite, m'écrit on, les diverses parties sur la voûte cranienne se conservent admirablement. »

Tout d'abord je ferai remarquer qu'au point de vue dissolution osseuse, comme en tout, il n'est que des cas d'espèce, *suivant la nature du terrain, la circulation des eaux, l'état de la végétation de surface.*

Cependant il semble qu'il faille faire intervenir une autre cause pour expliquer cette rareté.

Nous croyons qu'une incinération PARTIELLE *était pratiquée à Glozel.*

En effet, la 2e tombe, explorée le 21 juin 1927, nous a livré, comme nous le notons dans « Au champ des morts de Glozel », à côté de fragments de crâne, *un vase contenant des cendres de couleur noire*, restes probables de la calcination des chairs et du reste du squelette (1).

Quant à l'état de fossilisation des fragments osseux contenus dans les tombes ou mis au jour, en pleine terre, dans le gisement, où l'incinération partielle semble également avoir été pratiquée, *il est certain.* Le professeur d'anthropologie de l'Université de Porto, M. Mendès-Corréa, et M. Mayet, professeur d'anthropologie et de paléontologie humaine de l'Université de Lyon, auteur des belles fouilles de La Colombière, l'ont affirmé sans hésitation.

M. Mendès-Corréa a prélevé un fragment d'os humain pour le dosage des phosphates et des carbonates et établir scientifiquement cette fossilisation.

Dr A. MORLET.

(1) Nous avons écrit à la fin de notre étude sur la première tombe : « Ils ne pratiquaient pas l'incinération... cette tombe a contenu un cadavre et non des cendres. » Tout dans la disposition de cette sépulture légitimait cette opinion. Par contre, la présence d'un vase à moitié plein de cendres noires nous imposait une autre conception pour la 2e tombe. D'ailleurs nous avions précédemment trouvé (voir fascicules) 2 vases, en pleine terre, contenant également des cendres.

A l'heure actuelle nous sommes donc obligé d'admettre que deux modes d'ensevelissement (cadavre complet et incinération partielle) étaient pratiqués en même temps par les Glozéliens. Nous croyons même que c'était l'incinération partielle qui l'emportait comme fréquence.

§

Une réponse du comte Bégouen. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Toulouse, le 16 septembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Il est vraiment pénible de voir le *Mercure de France*, qui nous avait habitué à une meilleure tenue, s'abaisser jusqu'à insérer les basses polémiques personnelles du Dr Morlet et de M. Cazedessus.

J'ai déjà dit que je ne répondrais pas au premier, méprisant trop ses procédés. Quant au second, une mise au point rapide suffira à éclairer vos lecteurs.

Il n'y a que deux choses vraies dans sa lettre.

1° En 1921, M. Cazedessus m'invita à voir ses fouilles à Ganties et à déjeuner chez lui. Comme il reconnaissait alors son ignorance en préhistoire, il me pria de voir l'article qu'il désirait consacrer à ses fouilles. J'acceptai et j'en corrigeai les principales erreurs, ainsi qu'il reconnaît d'ailleurs mon intervention dans sa brochure sur la *Spugo* de Ganties. A propos d'un nodule de fer oligiste rencontré dans le gisement, il le prenait pour un boulet et se demandait sérieusement si les Magdaléniens ne fondaient pas le fer. On voit que M. Cazedessus était prédisposé à accepter les étranges théories préhistoriques du Dr Morlet.

2° A propos de Tarté, il reconnaît qu'avant les fouilles correctes et loyales de sir Basil Thomson, il y avait eu de sa part *saccage du gisement*. Cela seul importe.

— Quant à son rôle des plus effacé, lors de la découverte de Hountaou, je l'ai apprécié comme il le mérite dans l'article de la *Revue anthropologique* qui l'irrite si fort. Inutile d'y revenir.

— Pour Saint-Bertrand-de-Comminges, M. Cazedessus, parlant de l'article que j'avais consacré dans le *Télégramme* aux belles découvertes de M. Sapène, dit : « DE SAPÈNE, *pas un mot*. » (C'est lui qui souligne.) Or comment débute cet article (*Télégramme* du 7 juin) ? « Les découvertes qui viennent d'être faites au cours des fouilles exécutées par M. *Sapène, instituteur*... » Et plus loin : « Le Musée si bien aménagé par M. Sapène... » J'avais, il est vrai, commis une erreur de détail que, dans une lettre très aimable, M. Sapène me pria de rectifier, ce que je fis sans tarder (*Télégramme* du 12 juillet). Et dans le *Journal des Débats*, du 13 juillet 1926, je ne ménage pas à M. Sapène les éloges qu'il mérite. Nos relations ont toujours été et sont des plus amicales.

On voit par ces simples rectifications quels sont les procédés de discussion de M. Cazedessus. Il injurie sans savoir. Je comprends qu'il s'entende avec le Dr Morlet.

Mais dans toutes ces méprisables affaires personnelles, où est la discussion scientifique, la discussion calme et sereine des faits ?

Veuillez agréer, etc.

COMTE BÉGOUEN.

§

Une nouvelle lettre de M. Vayson de Pradenne. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Murs, 4 sep. 1927.

Monsieur le Directeur,

J'ai le regret d'être obligé à nouveau de vous demander l'insertion d'une petite rectification d'ordre matériel au sujet de l'article de M. van Gennep me concernant paru au *Mercure* du 1er septembre. Messieurs vos collaborateurs qui traitent la question de Glozel ont de fâcheuses distractions qui leur font commettre des inexactitudes. Comme le hasard fait que les inexactitudes ont toujours la valeur d'arguments de discussion et constituent même leurs meilleurs arguments, on pourrait, à la longue, être tenté de croire à de la mauvaise foi. Je vous signale donc le cas.

En l'espèce il s'agit de la phrase suivante à mon sujet : « Ailleurs il trouva un vide entre des pierres formant murette de la tombe est, et conclut avec non moins de sagacité que tout le reste du mur était fabriqué de fraîche date. »

Le lecteur se représente aisément la fragilité et le ridicule des soupçons fondés sur le fait qu'un vide existe entre des pierres d'une muraille. Or, j'ai écrit, après avoir fait, sans ambiguïté aucune, un petit récit de mes recherches sur le terrain, « que les pierres de la petite murette de droite étaient mal appliquées contre la paroi argileuse ».

Cela est une toute autre affaire, car il n'y a aucune interprétation plausible pour expliquer ce fait dans le cas où les pierres de la tombe seraient enfermées dans le sol depuis des millénaires, tandis que sa raison d'être apparaît clairement dans le cas, que je déclare réel, d'une construction effectuée en murant latéralement un petit boyau creusé sous terre il y a peu.

Veuillez agréer, etc.

A. VAYSON DE PRADENNE.

§

A l'Institut. La séance secrète du 16 septembre. Le rapport Dussaud. Protestations de M. Salomon Reinach, président de l'Académie des Inscriptions, et de M. J. Loth, professeur au Collège de France, membre de l'Institut. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en séance secrète du 16 septembre,

a entendu un rapport de M. R. Dussaud sur les fouilles de Glozel, concluant à l'inauthenticité de ces découvertes et incriminant de faux tous les objets mis au jour. Le texte du rapport Dussaud n'étant pas connu, aucune discussion ne peut être établie à son sujet. Deux journaux, *Le Journal* et *Le Petit Parisien*, ont cru toutefois pouvoir donner des comptes rendus plus ou moins détaillés de ce rapport secret. Mais leurs révélations sont un tel tissu d'inexactitudes, de méconnaissance des faits, de contre-vérités et d'ignorance de la question de Glozel, qu'il semble peu probable que M. René Dussaud, qui passait jusqu'ici pour un savant sérieux, ait pu tenir le langage qui lui est attribué. Nous nous abstenons dès lors de reproduire ces comptes rendus.

M. S. Reinach vient d'adresser à ce sujet au Dr Morlet deux lettres qu'il a bien voulu l'autoriser à publier. En voici les passages principaux :

16, avenue Victor-Hugo,
Boulogne-sur-Seine.
Dimanche 18 septembre.

Cher Docteur,

On m'apporte *Le Journal* avec compte rendu assez complet du Comité secret. Certaines phrases sont comme sténographiées. Bien entendu, ma longue réponse — avec lecture d'une lettre énergique de M. Loth et du rapport Mayet-Mendès-Corréa — est omise, et l'on me prête un propos idiot

. . . .

Tout à vous.
S. REINACH.

Lundi, 19 septembre.

Cher Docteur,

Je n'ai pas vu *Le Figaro*, mais le long résumé, parfois textuel, publié dans *Le Journal* d'hier 18, avec omission complète de ce que j'ai répondu (lettre de M. Loth, rapport Mayet-Mendès-Corréa) constitue à la fois une indiscrétion sans exemple dans les fastes académiques, et une improbité.

Le Comité Secret, demandé par M. D..., nous a paru, au secrétaire perpétuel et à moi, opportun et légitime, puisque la discussion risquait de passer des choses aux personnes, ce qui a été, en effet, le cas. Mais la vulgarisation de l'acte d'accusation lu en Comité Secret, par *Le Journal*, avec l'évidente complicité de l'accusateur, aiguille l'affaire dans une voie nouvelle. . . . .

. . . .

Cordialement à vous.
S. REINACH.

M. le professeur J. Loth, absent de Paris, a tenu à protester également contre les manœuvres inqualifiables dont les auteurs des fouilles de Glozel sont victimes.

Kerdivio-en-Lignol, Morbihan,
19 septembre.

Mon cher Docteur,

Le compte rendu de la séance de l'Académie des Belles-Lettres du vendredi 16 septembre, tel qu'il a été présenté dans divers journaux, a dû vous surprendre, sinon vous émouvoir : *vous en avez vu bien d'autres*.

Il en résulterait, en effet, que l'Académie, en comité secret, aurait, après délibération, déclaré fausses les inscriptions de Glozel. Je m'empresse de vous faire savoir que cette conclusion est le fait d'un seul membre de l'Académie, M. Dussaud, connu par d'utiles travaux touchant à la préhistoire de peuples du bassin de la Méditerranée et notamment par un gros ouvrage : *Les Civilisations préhelléniques*.

Nier l'authenticité des inscriptions de Glozel, c'est nier, de fait, celle des centaines d'objets que les fouilles ont mis au jour, et c'est également, qu'on le veuille ou non, jeter la suspicion, non seulement sur votre perspicacité, mais même sur votre honorabilité.

Dans ces conditions, je considère comme un devoir impérieux de ma part d'affirmer de nouveau, comme je l'ai fait à plusieurs reprises, l'authenticité et la haute antiquité des tablettes à inscriptions, comme des centaines d'objets qui constituent aujourd'hui la collection des Fradin et la vôtre.

J'ai suivi vos fouilles, je puis le dire, jour par jour ; à deux reprises, je suis allé moi-même à Glozel, j'ai assisté à des fouilles et vu sortir de terre sous mes yeux, *d'un terrain intact, sûrement non remanié* des objets très caractéristiques de l'époque néolithique, notamment un galet couvert de caractères alphabétiques et un fragment de tablette à inscription.

Les tablettes à inscription, qui dépassent aujourd'hui la centaine, ont été trouvées dans la même couche, au même niveau que la centaine d'objets que vous avez déterrés. Or, il ne viendra à personne connaissant les objets même par la gravure, sans avoir examiné les originaux, de les supposer fabriqués, et ce n'est certainement pas l'opinion de M. Dussaud. Celui qui aurait réalisé ce tour de force serait, non seulement un prodigieux artiste, mais encore le plus étonnant des préhistoriens. Il aurait gravé, avec une pointe, sur des galets, un renne marchant, un renne avec son faon ; des caractères qui figurent sur des objets de l'époque du renne ; une foule d'objets en os dont plusieurs figurent à la fin du quaternaire ; des outils en pierre à tranchant poli ;

des poteries dont on ne trouve guère d'exemplaires qu'en Troade, etc, etc...

Emettre une pareille hypothèse serait le comble de l'aberration et un défi au sens commun.

Ce serait aussi supposer une incroyable dose de naïveté chez des savants connus par leur compétence en archéologie, voire même en géologie, qui ont assisté à des fouilles ou même fouillé de leurs propres mains et qui dans des rapports publiés ont affirmé nettement l'authenticité des objets découverts et le caractère préhistorique de la station: MM. Salomon Reinach, Espérandieu, membre de l'Académie des Inscriptions, universellement connus ; Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Académie des Sciences ; Viennot, professeur de géologie à la Sorbonne ; abbé Breuil, professeur à l'Institut de Paléontologie ; Arcelin, président de l'Association régionale de Paléontologie humaine et de Préhistoire ; Björn, directeur du Musée archéologique d'Oslo dont l'autorité est grande en Scandinavie ; Mayet, professeur à l'Université de Lyon; Mendès-Corréa, professeur d'archéologie à l'Université de Porto, etc... Pour moi, j'ai fouillé une douzaine de *tumuli*, de l'époque du bronze et du fer en Bretagne, publié des travaux estimés sur la préhistoire des Celtes, et on m'accorde généralement quelque compétence en la matière.

J'ajouterai que plusieurs de ces savants sont arrivés à Glozel dans l'état de doute ; leur scepticisme n'a pas résisté aux faits. J'ai attendu moi-même une année avant de donner mon opinion, quoi que je fusse au courant des fouilles jour par jour. Les inscriptions me déconcertaient et cependant j'étais certain de l'authenticité et du caractère néolithique des objets découverts en même temps.

Si on veut se prononcer sur Glozel en connaissance de cause, qu'on y aille d'abord.

Continuez votre œuvre, mon cher Docteur, avec la même fermeté d'âme, la même conscience et la même perspicacité. *Je ne vois personne, à l'heure actuelle, qui ait rendu plus de service à la préhistoire de la Gaule que vous.*

Bien à vous.

J. LOTH.

POÉTIQUE

Poétique et poésie : Victor Hugo, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine. — *La Muse française* (10 juin 1927), numéro consacré à « Charles Maurras », poète et critique de la poésie. — *Entretien sur la Poésie d'aujourd'hui*, « propos de Charles Maurras provoqués et notés par René Lalou ».

Le débat continue...

Mais avant de voir de quelle manière, je viens de constater

avec terreur que ma dernière chronique remonte à 1924. De mois en mois, je comptais la reprendre, les documents et les livres s'entassaient, et d'autres travaux s'interposaient, le temps passait...

Cependant il est clair que le grand débat sur la *poésie*, qui continue d'agiter la critique depuis deux ans, intéresse la *poétique*. C'est même un des points principaux que l'on n'a pas compris.

Si l'on a été bien obligé, en ce temps où les nourritures de l'esprit ne sont pas moins falsifiées que les autres, de rechercher dans quelles conditions la poésie pourrait être produite et garantie à l'état *pur*, on a trop identifié ces conditions aux seules qualités du sentiment. Le sentiment est à la poésie ce que le terrain est au vin. Mais la méthode de culture n'est pas moins importante. La qualité, sans laquelle il n'y a point de pureté, — et c'est dire que la beauté est de la pureté l'essence — dépend de la culture autant que du sol. Cette culture, pour la poésie, est, dans ses diverses méthodes, la poétique.

Or très rares sont les poètes dont le produit soit pur, parce que leur poétique convient mal à leur poésie, — ceci considéré indépendamment de toute pureté ou beauté en soi, dans la relativité de l'œuvre d'art.

La raison de la supériorité de Victor Hugo sur presque tous les poètes du XIXe siècle, là où il n'enfouit pas l'œuvre d'art sous l'amoncellement verbal, est précisément dans l'accord intime de sa poétique et de sa poésie. Cet accord est beaucoup moins constant, beaucoup plus incertain chez Lamartine et Musset ; mais quand leur poétique est réellement lamartinienne ou mussetiste, leur poésie atteint aussi à l'excellence de sa beauté propre, par conséquent à sa pureté.

La *baudelairolâtrie* qui sévit de nos jours nous empêche de voir qu'il en est tout différemment chez l'auteur des *Fleurs du Mal*. Quoi qu'ils fassent. les trois grands romantiques ne cessent de tendre à un accord exact entre leur sentiment et sa forme. Rien de semblable chez Baudelaire, — je ne parle, il va sans dire, que du *poète*, non de l'écrivain ne se servant du vers que pour accentuer une *écriture* réaliste et pittoresque comme Boileau. Sa poésie vraiment poésie, et spécialement baudelairienne, vit dans un perpétuel contresens entre son corps et son âme, entre l'extérieur et l'intérieur. Et l'on ne peut pas croire que ce contre-

sens touche au fond même de cette poésie, ni qu'il ajoute à l'intensité de son expression, comme ne manqueraient pas de le retourner nos joueurs de mots ; il en renverse le sens, il la détruit.

Sans en chercher la preuve dans les *Petits poèmes en prose* par où Baudelaire espérait unir plus étroitement sa poésie et sa poétique (il le dit expressément dans sa lettre-préface à Arsène Houssaye), acceptons son abandon de la composition rythmique à travers les vers, *qui fut la conquête du romantisme sur le modèle de Ronsard*, et son retour au vers pour le vers, dit classique, et à la stance carrée. Il avait trouvé dans ces limites une forme exactement appropriée au martellement nostalgique éveillant de longues résonances qui est un des caractères — le plus original peut-être — de sa poésie ; des sortes de coups de cloche ou de gong par accouplements de rimes et par vers en refrains, battements terminant le poème ou rompant les croisements des sons (*Correspondances*, *L'Invitation au voyage*), stances de cinq vers dont le dernier répète le premier (*Le Balcon*), vers en reprise les uns sur les autres (*Harmonie du soir*). A remarquer, encore, d'après *Correspondances*, ces faux sonnets, dont les deux premiers quatrains ne riment pas entre eux, mais dont les tercets finissent sur un frappement de rime accouplée ; ils sont presque toujours parmi les plus beaux. Quand, des stances de quatre vers, il accole les rimes intérieures (*Elévations*), il les rend plus sonores. Bref, ses meilleures compositions déclanchent la résonance par *coups* et retours percutés. Dans l'orchestre poétique, une fois admis le cadre restreint où elle se meut, et que favorise la brièveté du poème, l'originalité baudelairienne aurait pu renouveler les rythmes de la batterie appliqués à des instruments métalliques, ceux dont les harmoniques sont à l'oreille le plus nettement détachables, parce que moins fins.

Mais Baudelaire ne semble pas s'être rendu compte, dans les trois quarts des *Fleurs du Mal*, du parti qu'il pouvait tirer de cette poétique, imitée d'ailleurs d'Edgar Poe, ou de son insuffisance et de son contresens dès que devaient prédominer « le langage des choses muettes » et le « courant invisible » sans lesquels il nous est justement affirmé l'inexistence de la poésie.

La *mallarmisation*, cette autre maladie qui oxyde un métal très pur, nous cache aussi que Mallarmé fut loin de réaliser une

parfaite homogénéité entre sa poésie et sa poétique, telle que le démontre l'admirable réussite de certaines de ses proses comme *Le Nénuphar blanc.* Avec la particularité de presque tous les sonnets de ne pas couper le sens entre les tercets, ou avec celle de poursuivre le sonnet entier sur une même assonance (*Le vierge, le vivace* ..), ou sur deux rimes seulement (*Ses purs ongles très haut...*), et avec les jeux en longues laisses rompues de *L'Après-Midi d'un Faune*, nous tenons, harmoniquement et rythmiquement les uniques témoignages de l'accord mallarméen : un scintillement continu, mais insécable, se pétrifiant, formant bloc dans une géométrie close et dans une harmonisation de même tonalité.

Aux antipodes, nous rencontrons Verlaine. La poétique n'a pas eu besoin chez lui d'enfermer la poésie pour se trouver en s'étouffant. Comme Hugo, et dans un saut plus aérien, il s'est échappé par la fenêtre de ce cachot d'une fausse tradition, où, aux fers du vers pour le vers, de Baudelaire à Mallarmé, tout le Parnasse s'enchaîna. Après, ou avant même Hugo, sous la même réserve plus affirmée de sortir l'œuvre d'art d'un amoncellement prosaïque, il est presque le seul poète du XIXe siècle dont la poétique réponde entièrement à la nature de sa poésie. Pas plus que Hugo d'ailleurs, il n'a franchi les bornes historiques de la vieille propriété. Mais Hugo l'aurait dû peut-être, qui piétinait souvent sur place en chaussant des bottes de sept lieues, tandis qu'à un enfant aux sentiments en cercle sous l'œil de sa mère, il suffit d'un bout de pré, pour nous ravir des grâces d'un mouvement perpétuel. Un enfant vicieux, Verlaine ? mais non, mais non, jamais quand il est poète, quand il recrée à chacun de ses bonds spontanés, passionnés et naïfs, les danses de l'enfance.

§

Voilà ce que n'a pas compris et ce que ne comprendra pas M. Charles Maurras, « poète et critique de la poésie », auquel **La Muse française** a consacré, ce printemps, un numéro qui demeurera comme un monument de la manière dont on s'acharne aujourd'hui à détruire la poésie et son art.

La Muse française, abusant du titre rénovateur de 1824, est connue pour avoir fondé une école nouvelle, *l'Ecole du Pastiche*. (Comme si cette école n'existait pas de tous temps, sans

qu'aucune théorie ait besoin de la ressusciter !) Elle publia deux enquêtes, une sur la poésie, l'autre sur la poétique. En vain la majorité des questionnés se prononça-t-elle pour la compréhension la plus large, pour qu'on ne fermât aucune porte, pour que le poète qui l'ouvrait fût reconnu à son signe propre, non à celui du voisin ; non seulement la direction n'en tint aucun compte, mais elle s'empressa de donner un double tour de clef. Cela devait donc nécessairement aboutir à la glorification du geôlier par excellence, — celui qui par goût s'enferme avec ses prisonniers...

Nous ne nous arrêtons pas sur les articles, hommages et poèmes, écrits en l'honneur du rigoureux gardien. Il va sans dire que M. Ernest Raynaud en profite une fois de plus pour épaissir les souvenirs tendancieux de sa *Mêlée symboliste*, qui ne tirèrent de son puits qu'une Vérité noyée, avec un miroir en morceaux ; — mythologie beaucoup plus conforme d'ailleurs à la nature habituelle des choses. N'insistons pas, ce n'est pas notre sujet. Contentons-nous seulement de citer, à titre d'exemple des poèmes honorifiques, ces quelques vers de M. Charles Derennes :

Ce fut au temps qu'il faut que la raison nous parle,
Un matin de naguère où je redévalais
D'un séjour dans le grand silencieux Arle
Vers ces purs horizons d'eaux riches en reflets.

. . . .
Nulle porte au désordre ; et gardons-nous de faire
Un singulier rimer avec un pluriel.
Imitons dans nos vers la voix que toute sphère
Emet dans le concert harmonieux du ciel ;

Observons le décret sans appel qui dédie
La règle au rythme, comme aux nations des rois...

Tels sont les vers que les poètes écrivent quand « la raison leur parle » et dont je n'ai point la place d'analyser l'étrange succession, les harmonies délicieuses, la voltige inattendue de la grammaire à la cosmogonie qu'un romantique évidemment n'eût pu concevoir, la férule métrique de M. Maurras devenant le sceptre royal, enfin cette *s* supprimée du mot *Arle*, démontrant au maître lui-même qu'il n'avait qu'à enlever l'*s* du pluriel pour le faire

rimer avec le singulier... (1) Comme le dit M. Tristan Derème, quelques pages plus loin :

Les dards de la raison se brisent au vieux mur.

§

Laissons ces enfantillages. Abordons la question d'ensemble de la poétique et de la poésie à travers l'**Entretien sur la Poésie d'aujourd'hui** que M. René Lalou nous rapporte de M. Maurras.

Comme dans toutes ses dialectiques, qui sont toujours des polémiques, Charles Maurras ne se préoccupe nullement des raisons qu'on lui oppose, il les ignore et il se répète obstinément ; ou il les travestit, ou il vous rejette comme de lui les objections qu'on lui a lancées.

On lui a corné sur tous les tons : Nous ne proclamons rien de plus que ce que les poètes n'ont cessé de faire retentir à tous les échos depuis qu'il y a des hommes qui se savent poètes et qui poétisent. La plus haute poésie, serait-ce pour une partie infinitésimale, devient à certain moment, dans sa production et dans sa transmission, un mystère indéchiffrable. Plus elle participe de ce mystère, plus elle nous rapproche du dieu inconnu, plus elle peut être dite *pure*, plus elle est conforme à son essence, plus elle offre par conséquent les meilleures conditions vitales, parce qu'elle tient ainsi aux racines profondes de la sensibilité.

Or, écoutez M. Maurras :

En vérité, ce siècle, cette génération se figurent-ils avoir inventé quelque chose en accordant leur attention à la qualité mystérieuse, à l'essence demi-divine du tremblement et de l'émotion des poètes ? C'est d'après un exemple antique et solennel la préface obligée de tout raisonnement sur la Poétique... Rendant compte de la naissance d'un petit poème, j'essayais, il y a déjà des années, de montrer certaines affinités sensibles de la secousse poétique et du rêve sacré.

Alors, Monsieur Maurras, pourquoi discutez-vous ? Vous discutez pour sortir de l'incompréhensible contradiction où vous vous êtes mis, voulant à toute force presser dans une même doctrine les

(1) On sait que M. Maurras a préconisé quelques licences à la rime (préface de *La Musique intérieure*), notamment de « balayer la convention de l'*s* dont le rôle vocal est nul, dont nulle valeur ne découle ».

choses les plus dissemblables, lorsque vous avez lié la poésie non seulement, comme il se doit, à la poétique, mais à une poétique unique. Que vous le vouliez ou non, si vous faites de la « qualité mystérieuse » de la Poésie la « préface obligée » de la Poétique, vous ne pouvez faire *dépendre* la Poésie de la Poétique, d'*une* poétique. Et c'est à quoi tous vos raisonnements aboutissent.

Jamais personne cependant n'a prétendu, comme vous l'avancez ensuite, que l'acte du poème doit se confondre avec l'émotion qui le provoque, que « la réflexion, l'étude, la méditation ordonnée, le culte approfondi des maîtres » ont été rejetés par la critique romantique pour avoir « opposé le génie à l'étude ou la nature à l'art », lorsque l'art n'était plus qu'une médaille usée, les maîtres des perroquets et l'étude un système de procédés imitatifs. De repousser des règles toutes faites ne veut pas dire que le génie s'en passe, ni qu'il méprise tout enseignement parce qu'il change de maîtres avant de le chercher en lui-même et dans l'observation directe de la nature.

Autre confusion d'école sur la poésie d'idée. On a eu beau rabâcher à ce défenseur de l'ordre par la vieille hiérarchie des genres, que la poésie tout entière était nécessairement un genre par elle-même, que c'était celui-là qui devait être respecté d'ensemble avant tout, sous peine du plus grand désordre. Et lorsqu'on veut faire porter au genre poétique une matière si peu faite manifestement pour lui *qu'on est toujours obligé de la reprendre, afin de la vraiment connaître, sous une forme toute différente*, on tient le critérium d'une erreur absolue. Ou l'idée se dérobe sous sa « valeur émotive », et nous ne sortons pas du genre, mais ce que « révèle » l'idée devient secondaire ; ou l'idée crève l'émotion et nous l'expulsons avec agacement de sa gousse poétique.

Enregistrons cet aveu :

> La poésie intellectuelle s'expose, peut-être plus qu'une autre, à rouler des éléments disparates. Mais si passion et idée ne sont qu'un, il suffit : les corps étrangers sont fondus, élancés dans la flamme du chant.

Si « passion et idée », dans le sens d'une union réalisée par une forme, et non plus seulement d'une ardeur intérieure, n'était pas une antinomie évidente, le fait de ce danger pour une poétique permettrait-il d'en inquiéter la poésie ? Depuis quand l'or-

dre s'est il assuré dans les risques du désordre ? Des génies y seraient parvenus, comme Dante et Lucrèce ? Il faut le nier absolument. Leurs poèmes sont des *sommes*, tour à tour (non pas à la fois) poèmes et manuels ; et ils appartiennent à des époques où le vers gardait encore sa nécessité de simple véhicule mnémotechnique.

Afin de mieux préciser sa thèse au point de vue contemporain, M. Charles Maurras étreint à l'étouffer M. Paul Valéry. Il y avait longtemps que j'avais prévu cette conjonction aux dépens de la réalité poétique la plus élémentaire. Après le Discours à l'Académie, où M. Valéry coiffa si bien la poésie de la cloche à melon classique, M l'abbé Bremond a pu se convaincre combien mes inquiétudes étaient justifiées. Mais il faut distiller cette page :

> Je l'avouerai très rondement, Mallarmé a pu supprimer les disparates baudelairiennes ; mais à quel prix ! Une poésie qui ne nous laisse rien, où les mots divorcent d'avec leur sens, *où l'ordre logique cède* à un jeu de chatoiement verbal pour l'esprit et pour l'œil, à peu près comme des étoffes assorties chez une marchande. Certes plus de transition pesante, plus de lenteur, mais aussi plus rien ! Valéry, qui sait ce qu'il fait, a vu à fond cette misère. Aussi quel important progrès sur son maître ! La signification est rétablie, l'*ordre logique est rétabli* ; son chant raconte, peint, raisonne. Seulement, avec ces beautés nouvelles, le risque de la disparate revient ; c'est le risque vital qui n'a jamais fait reculer les maîtres. Ils l'ont mesuré, bravé, surmonté. Valéry fait comme eux : il est sur la grande route royale.

Oui, la route aux pavés, hélas !... Que M. Maurras me pardonne : à travers son embarras, cette critique n'est pas sérieuse. J'ai souligné seulement la confusion et la mise sur le même plan de deux logiques que séparera toujours un fossé infranchissable. On sait à quel point le « chatoiement verbal » recouvrait chez Mallarmé la logique *poétique* la plus serrée, serrée à l'excès, et ce fut son grand vice ; mais l'on sait aussi que cette logique-là n'a de rien de commun avec la logique cartésienne ou même simplement discursive. S'entêter à ne pas distinguer la logique du *poème* de la logique du *discours* à laquelle Valéry est revenue, et qui désespérait tous ceux qui parmi nos classiques eurent la prescience de la poésie véritable, est une monstrueuse gageure ! Le « risque de la disparate » !... Les maîtres d'autrefois ne l'ont ni « mesuré », ni « bravé », *ils l'ont totalement ignoré*. Et c'est

parce que vous ne l'ignorez pas, Monsieur Maurras, que poète, vous n'êtes pas d'accord avec vous-même, c'est parce que nous ne l'ignorons pas que leur norme, en général, ne peut plus être la nôtre.

Là-dessus, M. Jacques Bainville s'étant amusé à définir la poésie : « *ce qui est en vers* » ! — on se moque en des contre-vérités ou des à-côtés de cette sorte :

> Cela ne veut certes pas dire : le jardin des racines grecques ou le code civil de Solon. (*Mais si, Monsieur Maurras, vous l'avez dit et redit à pleines pages, jusqu'à souhaiter, à peine avec un sourire, que les poèmes élaguent et résument le fatras de la science.*) Cela signifie : ce qui est mis en nous pour nous plaire. Ah ! mais ! nous n'avons plus le droit de nous plaire à des vers qui ne sortent pas du petit défilé rituel, de la gorge hystérique à laquelle on a réduit le poète sous prétexte de mysticité et de pureté. Cela est devenu un dogme de confession. Il lui faut élever certain soupir inarticulé, certaine plainte rauque, peu d'images, de sensations raréfiées, pourvu que le rôle et le glouglou l'accompagnent. Comme pour avouer de quelle basse école sont sorties ces prescriptions, leur caractère est de s'appliquer tout d'abord *au sujet du poème*... Cette intolérance s'étend à tous. Plus d'élégie directe. Plus de poèmes d'idées. Ni poésie légère, ni grand vers satirique ou comique... Le vers religieux lui-même est tenu à une telle opacité et obscurité sacramentelle que (pour n'être pas suspect d'accorder trop à l'intelligence et de manquer ainsi d'*émotion*) il n'y aura bientôt plus moyen de chanter à vêpres le *Tantum ergo* !

Voilà à quelles caricatures descend pour se donner raison le « chef de la Poésie-Raison », bien qu'à s'octroyer ce titre il reconnaisse en riant qu'il n'en est pas de plus bête. On a nuancé avec tous les soins imaginables les objets de ces plaisanteries, rien n'y fait : nos mécaniciens veulent que de leur machine sorte la poésie toute armée.

« Ce qui est mis en vers pour nous plaire... » Mais le plaisir de n'importe quelle mise en vers bien faite n'est pas constesté ni contestable. Même les bouts rimés sont un excellent exercice et valent bien les mots carrés comme jeu de salon. La galanterie aussi n'est pas le moindre de nos plaisirs : faut-il la confondre avec l'amour ?

Je renvoie M. Maurras à M. Maurras. Il écrit :

> Le poète est ému par un dogme ou par une jupe, par une loi du monde ou par un ingénieux calembour. J'estime, en conséquence, sage

et même respectueux de ne pas abuser des similitudes des mots pour confondre des choses différentes ou très distantes.

Parfaitement ! La poésie est donc autre chose, — l'émotion du poète serait-elle extrême, — que le contact de deux rimes, comme l'amour, de deux épidermes.

§

L'union intime de la chair et de l'esprit, de la poétique et de la poésie n'en est pas moins l'idéal, — lorsque idéal il y a. Mais c'est précisément cette union que M. Maurras et nos pasticheurs rendent impossible en donnant à la poétique une prépondérance grossière et en ne laissant pas à l'esprit, à la poésie, la liberté de son choix. Plus la dose spirituelle est forte, plus l'amour naît du particulier. Supposons qu'aux aspirations de chacun réponde toujours le même type ; chaque être serait condamné à aimer le double de son voisin ou de sa voisine. Ne croyez-vous pas que l'amour le moins idéal finirait par devenir un mythe, que même l'humanité, sans malthusianisme aucun, s'éteindrait ? Ainsi de la poésie, par la poétique de MM. Maurras, Valéry et consorts.

Cependant, mauvaise pour les autres, cette poétique serait bonne pour eux, puisque, quel que soit son type d'automate aux gestes sommaires tant répétés, elle leur a plu, puisque, eux, ils l'ont choisie. Et en effet, son caractère restreint, général, archaïque, artificiel et visuel peut être heureusement appliqué aux *Inscriptions*, alors qu'il nous faut donner à un mouvement réduit l'image du métal ou de la pierre. Moréas avec ses *Stances* nous en a laissé un certain modèle. Il avait très bien compris que sa poétique et sa poésie devaient fatalement aboutir à ce point parfait de leur jonction. MM. Maurras et Valéry, au contraire, rompent cette union des leurs avec un aveuglement dont il y a peu d'exemples, en voulant que leur archaïsme se développe sur des mouvements étendus, en voulant faire jouer à leur mécanique pour les yeux une poétique mobile pour l'oreille.

Transcrivons donc cette admirable « Inscription » romantique que M. Charles Maurras a tracée « pour l'Hôtel Danieli à Venise » : elle nous consolera de ses injustices et de ses erreurs.

ICI PRÉCIPITÉS DES TRÔNES DE L'AMOUR
AUX LIEUX INFÉRIEURS OU LANGUIT TOUTE FLAMME,
SE MEURTRIRENT DEUX CŒURS ET PLEURÈRENT DEUX AMES,

MAIS DU GOUFFRE DES NUITS S'EST ENVOLÉ LE JOUR,
UNE PAIX RADIEUSE EST LA FILLE DES ARMES,
ET, COMME UN DIEU BLESSÉ QUI SE RELÈVE ET COURT,
LE POÈME BONDIT SUR UN FLEUVE DE LARMES.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Il y a dix ans (*septembre-octobre 1917*) : **L'Affaire Korniloff** (*Souvenirs personnels*). — Le mouvement dit « Mouvement Korniloff » fut la première et en même temps la dernière grande tentative, avant le coup d'Etat bolcheviste, d'opposer les forces nationales et patriotiques à la montée incessante de l'anarchie et du bolchevisme. C'est cette idée que nous exposâmes au général Korniloff et qu'il approuva et accepta.

La genèse, l'histoire et la défaite du Kornilovisme (*Kornilovchtchina*), dont les pages sont encore à écrire, peuvent se résumer ainsi :

Dès le jour où la révolution évolua, au mois de mars-avril, vers la dualité du pouvoir (Conseil des députés ouvriers et soldats, Gouvernement provisoire) et graduellement vers l'anarchie, un groupe de « sans parti » résolut de créer un centre de résistance.

Ce fut le 4/17 avril, jour de l'arrivée de Lénine, que, devant la démagogie qui menaçait de tout submerger, ce groupe, qui comprenait Boris Souvorine, le Prof. Colonel Pletneff, l'industriel Trozkit-Séniatovitch, Bazile Zavoïko, moi et quelques civils et militaires invités par nous, organisa le *mouvement Korniloff,* qui lutta contre la démagogie germano-bolcheviste. Je fis un rapport sur la situation, sur la nécessité de réagir contre la course à l'abîme, sur les moyens de propagande et l'organisation des forces vives de la Russie, autour d'un homme de confiance, d'une réputation universelle, d'un patriotisme et d'un civisme éprouvés. Mon rapport fut approuvé, le Comité de l'organisation créé, je fus nommé rédacteur en chef de toutes les publications de propagande et secrétaire général du Comité.

Le nom du général L. Korniloff nous mit tous d'accord. Nous décidâmes de commencer aussitôt la propagande dans la presse

et de créer une organisation d'Union Nationale pour le salut de la patrie, son intégrité, son indépendance, et pour la continuation de la guerre aux côtés des alliés jusqu'à la victoire. Il fut décidé à l'unanimité, dans cette réunion, que cette organisation pourrait se grouper — pour le bien de la cause — autour d'un homme tel que l'héroïque général Laure Korniloff. A une vie toute de rectitude, d'héroïsme, s'ajoutait un exploit déjà glorieux. Il avait sauvé deux corps d'armée aux Carpathes en couvrant leur retraite devant des forces supérieures austro-allemandes, avec une poignée de braves, dignes de leur chef, tous épuisés et blessés. Grièvement atteint, il tomba entre les mains des Autrichiens. Interné dans une prison de Hongrie, il réussit à s'évader, et, malgré sa blessure et un complet dénuement, il atteignit la frontière roumaine, la franchit et se présenta aux autorités de la Roumanie alliée. Ce fut ainsi qu'il rentra en Russie, plein de gloire. Le groupe patriotique choisit comme chef ce puissant capitaine, le plus populaire à cette époque en Russie et chargea le colonel-professeur à l'état major, M. Pletneff, son élève, collaborateur et biographe, d'obtenir le consentement du général. Korniloff accepta et le *Mouvement Kornilovien* naquit.

Korniloff était alors (par nomination du gouvernement révolutionnaire provisoire) commandant en chef des troupes de l'arrondissement militaire de Pétrograd. Il venait de démissionner et de prendre un commandement sur le front, ne voulant pas assumer la responsabilité de l'action du Conseil des ouvriers et soldats. Celui-ci constituait la première forteresse des bolchevistes qui, malgré leur minorité numérique, pressaient le Conseil de s'emparer du pouvoir. Kérensky défendait déjà mal le Gouvernement en avril, et il le perdit quand, après la démission de Milioukoff et Goutchkoff, il en devint le chef unique.

Korniloff se trouva bientôt chef du front Sud-Ouest, et peu après généralissime des armées du front russe, — un grand bien et un grand mal. Un bien : parce qu'à la tête de l'armée combattante, il était maître de la force, qu'un gouvernement patriotique, clairvoyant et énergique aurait pu employer pour le salut du pays. – Un mal : car, occupant une place très enviée en temps de guerre surtout, il devait susciter l'envie, l'intrigue, puis, hélas ! des jalousies souvent inattendues... La conduite de

Kérensky durant les journées d'août, son aveuglement, son outrecuidance, sa vanité proverbiale démontrèrent que le malheureux chef du gouvernement provisoire fut, lui aussi mû, comme nous le verrons, par un sentiment de jalousie à l'égard du héros populaire de la guerre. Impossible d'expliquer autrement la raison de l'acte de félonie commis par Kérensky à l'égard du général Korniloff qui était l'honnêteté et la franchise même. En effet, durant la journée fatale du 27 août, Kérensky trompa odieusement Korniloff Celui-ci était en train de causer par fil direct avec W. Lwoff, émissaire de Kérensky auprès de Korniloff; c'était au moment de la marche du corps d'armée de Krymoff, envoyé par Korniloff, d'accord avec Kérensky. Kérensky se substitua à Lwoff et s'entretint à sa place avec Korniloff, qui pensait parler à Lwoff ; un bas policier n'eût agi d'autre sorte. Kérensky trahit Korniloff et perdit le pays en l'éloignant de l'armée et en l'emprisonnant avec les meilleurs généraux des fronts de guerre, — Dénikine, Markoff et autres. Kérensky décapita l'armée qui se trouvait déjà en décomposition, depuis le fameux prikaz n° 1, du mois de mars, grâce au travail des agents germano-bolchevistes.

La conduite de Kérensky à l'égard de Korniloff fut d'autant plus inqualifiable que toutes les mesures préconisées par ce dernier comme généralissime pour relever la discipline dans l'armée (réforme administrative, transports, intendance, rétablissement de la peine de mort, etc.) avaient été, non seulement conseillées et même élaborées d'accord avec le ministre de la Guerre révolutionnaire du moment, Savinkoff, mais acceptées par Kérensky. La volonté même de diriger sur Pétrograd le corps d'armée du général Krymoff afin de soutenir le gouvernement provisoire contre la démagogie, la trahison des bolchevistes, des députés ouvriers et soldats du soviet, cette volonté avait été celle de Korniloff et de Savinkoff, d'accord avec Kérensky. La polémique entre Kérensky et Savinkoff, publiée par le *Mercure de France*, établit les faits avec une clarté qui confond Kérensky. Ce dernier, devant l'histoire, reste à jamais coupable de félonie à l'égard de Korniloff.

Les éléments libéraux et étatistes russes, les socialistes antidémagogiques et antidéfaitistes, les cadets (démocrates-constitutionalistes), les libéraux progressistes, octobristes de gauche, étaient tous alors pour Korniloff. Par contre, les partis démago-

giques, défaitistes, les traîtres bolchevistes, l'extrême droite monarchiste qui se rangeait derrière le général Gourko ou le général Alexeïff, considéraient le général Korniloff comme trop démocrate par son origine (Cosaque de l'Oural) et par ses opinions. Mais tous les éléments anti-démagogiques n'acceptèrent, hélas! Korniloff que trop tard. Kérensky, en effet, lui avait porté le coup fatal au moment psychologique, détruisant ainsi l'armée et précipitant l'avènement du bolchevisme.

On ne connaît pas encore l'histoire du mouvement Korniloff. Seules, les grandes lignes sont mises en lumière dans :

1° L'enquête officielle, commencée par le Gouvernement provisoire de Kérensky, non encore publiée entièrement ;

2° La polémique entre Savinkoff et Kérensky ; celle entre Kérensky (et ses amis) et Milioukoff, lequel parle du mouvement Korniloff dans le second volume de son *Histoire de la Révolution russe*, sous le titre éloquent de *Korniloff ou Lénine*.

Les faits concernant le début du mouvement dont nous parlons ici sont encore inédits, n'ayant été publiés nulle part. Inédites sont encore les relations de Korniloff, généralissime, avec son ordonnance Basile Zavoïko, l'éminence grise de Korniloff, et Aladine, ancien député travailliste de la première Douma, Aladine, réfugié en Angleterre depuis 1906, était devenu patriote pendant la guerre et mettait son éloquence et ses relations en Angleterre au service du gouvernement russe et de l'Entente. Il avait gagné peu à peu la confiance de l'ambassadeur russe à Londres, le comte Benkendorff. Celui-ci s'était lié avec Aladine (1), pour les besoins de la propagande, alors que le ministre Sazonoff et son département, avec un entêtement impardonnable, ne voulaient pas admettre sa collaboration patriotique. C'est seulement après l'avènement du Gouvernement provisoire qu'Aladine, devenu collaborateur du *Novoïé Vrémia* à Londres, put d'émigré redevenir, en fait et en droit, citoyen russe.

Après la tentative du coup d'Etat bolcheviste en juillet, Aladine fut invité à venir à Pétrograd par Souvorine, directeur du *Vetchernée Vrémia*, et par moi. Dès son arrivée, je le présentai à Zavoïko et le 3 août au général Korniloff, et il entra dans l'organisation des Kornilovtsy au début (vieux style) du mois d'août 1917.

(1) Il vient de mourir dans un hôpital à Londres (août 1927)

Par le fait même de la présence de Korniloff (comme généralissime) à la Stavka, où se trouvaient aussi en permanence Zavoïko et Aladine, le noyau central kornilovien, toute l'action organisatrice du mouvement avait son centre à la Stavka, malheureusement.

De ce premier noyau central, il n'y avait, à Pétrograd, que moi seul comme représentant des Kornilovtsy, chargé d'entretenir des relations avec les ambassadeurs alliés et de rallier des forces à la cause. A Moscou, personne. Zavoïko et Aladine se rendaient rarement eux-mêmes dans cette ville. Ils y envoyaient parfois des émissaires afin de recruter, parmi les notabilités politique, des adhérents à un mouvement général destiné à délivrer le pays du bolchevisme et de la trahison. Celle-ci déjà patente, établie, gangrenait toujours davantage l'armée, dernier et suprême rempart de la patrie.

Absorbé par son labeur écrasant à la Stavka, Korniloff ne pouvait malheureusement pas s'occuper du travail organisateur des forces, des groupes, des associations patriotiques de la Nation. Cette œuvre revenait à Zavoïko et à Aladine seuls, et fatalement, ils devaient succomber à la tâche, comme moi à Pétrograd (c'est ce qui arriva).

Korniloff ne pensait qu'à sauver la discipline, l'armée et à faire la guerre (selon la célèbre formule de Clemenceau). Il croyait que, l'heure venue, toutes les forces patriotiques et Kérensky lui-même se dresseraient contre la trahison en adhérant à la *Cause Sainte de la Patrie*.

Zavoïko pensait qu'il suffisait de tenir la Stavka pour être en mesure de marcher contre les traîtres, de les mater et de rétablir l'ordre, la discipline, puis de terminer glorieusement la guerre avec les Alliés. Les collègues de Zavoïko et d'Aladine restés avec moi à Pétrograd, créateurs du mouvement, ne pensaient et ne sentaient pas comme lui. Le public restait sceptique, ne voyant pas autour de Korniloff et de son Etat-major d'hommes publics connus. Ceux-ci ne comprenaient pas qu'avec l'existence du Gouvernement provisoire, Korniloff ne pouvait que travailler d'accord avec ce dernier. Il devait le soutenir dans sa lutte contre les Allemands, pour l'affermissement du nouveau régime au milieu de l'agitation révolutionnaire et des menées bolchevistes. Cette

attitude des milieux politiques modérés, libéraux et éclairés, portait l'entourage de Korniloff à la conspiration et au jacobinisme, et poussait, d'autre part, Kérensky plus avant dans sa politique aveugle et dans sa présomption outrecuidante. Celle-ci le représentait, à ses propres yeux, comme l'homme providentiel indispensable, l'unique sauveur du pays et de la Révolution. Aux heures de ses accès de mégalomanie, Kérensky criait : « Je ne leur livrerai pas la Révolution ! » A qui ? Au loyal et héroïque Korniloff, alors qu'il la livrait déjà, ainsi que le Pays, aux alliés des Allemands, à Lénine, à Zinovieff et à leurs séides. Ceux-ci vivaient aux environs de Pétrograd, à Sestroretsk, d'où, grâce aux ménagements de Kérensky, ils préparaient, avec l'aide et l'argent de l'Allemagne, l'assaut final de la Révolution et de la patrie. (Voir E. Séménoff : *L'Or allemand et les bolcheviks pendant la guerre*, « Mercure de France », 15-I-1924.) Korniloff comprenait qu'une conspiration ou une lutte ouverte contre le Gouvernement provisoire pouvait avoir une issue fatale pour la Russie, en pleine guerre et en pleine révolution. Aussi faisait-il l'impossible pour convaincre Kérensky de la nécessité de mesures exceptionnelles pour relever la discipline dans l'armée et combattre le bolchevisme. Il se déclarait prêt à collaborer avec lui-même dans un nouveau gouvernement, délivré des éléments démagogiques. Et la marche du corps du général Krymoff vers Pétrograd, le 27 août, décidée d'accord avec Kérensky, n'avait pas d'autre but.

Mais après que Kérensky eut trahi le généralissime, après s'être fait passer, au téléphone, pour W. Lwoff, son ex-ministre des Cultes (actuellement au service des Soviets), après que sans raison, sans avoir hiérarchiquement demandé des explications au généralissime, il l'eut proclamé « félon et traître à la patrie », alors — et seulement alors — Korniloff décida d'agir résolument et fit avancer le corps de Krymoff sur Pétrograd. Trop tard. Les forces entières de la démagogie poussèrent les organes du gouvernement dans la voie choisie par Kérensky. Korniloff fut arrêté avec ses meilleurs généraux, et, sans le revirement de l'opinion publique et l'influence morale des ambassades alliées, ils eussent été massacrés à la Stavka ou dans la prison de Bychoff, surtout sous l'instigation des commissaires du gouvernement, parmi lesquels Jordansky, depuis ambassadeur des Soviets à Rome. Le généra-

lissime Alexeïeff, grâce à ses appels suprêmes, contribua à sauver le général Korniloff du massacre que Kérensky et ses amis préparaient à Bychoff. Ces appels, écrits en russe et adressés à la personne de Boris Souvorine, furent traduits par moi en français et remis aux ambassades de France et de Grande-Bretagne. Grâce à la connivence de la Commission d'enquête, Korniloff et ses généraux purent s'évader de la prison en décembre 1917, sous les bolcheviks, et gagner Novotcherkask, après d'extraordinaires aventures. Ils organisèrent, avec les généraux Alexeïeff et Kalédine, *l'Armée volontaire*. Celle-ci entama, en pleine guerre, la lutte contre les bolcheviks (décembre 1917). En mars, Korniloff tombait au champ d'honneur ; Alexeïeff, puis Dénikine continuèrent la lutte.

En donnant ici une brève esquisse de la genèse du mouvement, nous croyons de notre devoir d'ajouter que l'aide des Alliés aux armées de Korniloff, Alexeïeff, Dénikine et d'autres ne marque pas une intervention dans les affaires intérieures de Russie ; elle doit être considérée comme la continuation de la guerre contre les Empires centraux, ayant les bolcheviks comme agents. Car les bolcheviks livraient la Russie aux Allemands et leur permettaient de ramener leurs divisions du front russe sur le front anglo-franco-belge. La lutte de Korniloff, Alexeïeff, Dénikine commença, en effet, en décembre 1917, celle de Koltchak en automne 1918 et la nôtre, à Archangel, en août 1918, soit en pleine guerre contre l'Allemagne. C'est un point d'histoire à retenir.

§

Il faut que j'ajoute ces quelques précisions aux faits établis : Au cours des pourparlers confidentiels qui eurent lieu entre Kérensky et Korniloff concernant l'expédition du corps d'armée de Krymoff à Pétrograd au secours du gouvernement contre les bolcheviks, c'est Kérensky qui envoya W. Lwoff auprès de Korniloff. W. Lwoff, considéré par Korniloff comme le représentant de Kérensky, lui dit franchement qu'après les derniers événements survenus (la prise de Riga par les Allemands, les nouvelles menaces de Lénine et des bolcheviks, etc.), il fallait prendre des mesures de salut plus décisives (août-septembre 1917) et

la première entre toutes : *le pouvoir suprême au généralissime quel qu'il soit* (« Kto by on ni byl »).

Lwoff proposa alors : « Ou plutôt simplement : le généralissime sera le président du Gouvernement provisoire. »

Korniloff accepta la suggestion de Lwoff, *envoyé de Kérensky*, et qui ajouta : « Mais qui, si ce n'est vous ? »

Korniloff (raconte Lwoff dans sa déposition) fit un signe de la tête et désigna deux noms : Kérensky comme ministre de la Justice et Savinkoff comme ministre de la Guerre. (V. le témoignage de Boris Nikitine, qui prit le 4 septembre 1917 la direction de l'état-major du corps de cavalerie des Aborigènes — ancienne division sauvage, — dans *Patrie* (Otetchestvo) nº 2, p. 6, 1921, Paris.)

Ce furent ces pourparlers que Kérensky — qui en avait pris l'initiative, qui avait dépêché Lwoff auprès de Korniloff, lequel seul pouvait encore sauver la Russie, — présenta comme une tentative de *pronunciamiento*, accusant Korniloff d'être traître à la patrie et de préparer une dictature réactionnaire.

Le même Boris Nikitine témoigne (*ibid.*) que Zavoïko, bras droit de Korniloff, « tendit à Lwoff, *envoyé de Kérensky*, une feuille de papier *blanche* et lui proposa d'y inscrire les noms d'hommes publics *qu'il voudrait* pour en composer le nouveau gouvernement ».

Ces témoignages, Kérensky ne les a jamais démentis, car ils ne peuvent être démentis.

Lorsque Korniloff apprit la trahison de Kérensky, il s'écria : « Une monstrueuse provocation vient de se produire. »

Après avoir fait arrêter Korniloff et les meilleurs généraux de l'armée, Kérensky les remplaça par ses créatures, dont deux bolchevisants : l'amiral Verderewsky et le général Verkhowsky, qui furent des premiers à passer aux bolchvieks. La *provocation* de Kérensky avait porté le coup de grâce à l'armée et à la Russie.

E. SÉMÉNOFF.

NOTES ET DOCUMENTS ÉCONOMIQUES

Les papiers d'Auvergne. — Les fermes de fer, le ciment armé, la tôle ondulée remplacent charpentes, pierres, ardoises et tuiles ; l'officine des pharmaciens, comme l'arrière-

boutique des bistros, s'est transformée en un redoutable laboratoire où se perpètrent on ne sait quelles manipulations chimiques. Le papier, malgré le prix toujours croissant des livres, n'a pu échapper à ces falsifications qui font le déshonneur et la fortune du commerce. A part les exemplaires de luxe destinés aux bibliophiles, ou à ceux qui se prétendent tels, il y a beau temps que le bois a remplacé le chiffon. A grands frais, on fait venir des pays scandinaves cette « pâte de bois », qu'à vrai dire nos colonies pourraient nous fournir à meilleur compte. Ainsi aboutit-on à l'exécrable produit qui sèche au toucher, tient à la fois du râpecor et du buvard, s'effrite à l'air et bave sous le coupe-papier.

Il coûte cher, cependant. L'éditeur qui, il y a trente ans, ne reculait pas devant les 488 pages de *La Cathédrale* ou les 751 pages de *Rome*, fait aujourd'hui la grimace si la copie dactylographiée qu'on lui apporte menace de dépasser, une fois composée, les 250 pages devenues de rigueur. Pour ceux qui aiment les images, sous prétexte que les « similis » y viennent mieux, nous avons, il est vrai, le « papier couché », grâce auquel, pour peu qu'une collection soit exposée à l'humidité ou maniée par des mains insuffisamment expertes, il ne restera rien, d'ici cinquante ans, de recueils au demeurant précieux par les renseignements qu'ils contiennent et parfois remarquables.

Pourtant, sans parler des japons et des hollandes, réservés aux nouveaux riches qui ne lisent ni ne coupent leurs livres, en France même, nous avons de bons papiers, tels l'Arches, le Rives ou le Lafuma, honnêtement fabriqués et où le bois n'a pas remplacé le fil. Ils sont d'un bel aspect, le caractère d'imprimerie s'y détache franchement et est agréable à l'œil. Peut-être réclament-ils un peu plus de « mise en train » : mais, c'est l'affaire de l'imprimeur ; tour de main, avec du soin, facile à acquérir.

Toutefois, étant donné le prix des camelotes sur lesquelles la linotype exerce ses ravages, on devine ceux qu'atteint tout papier qui n'est pas de « grande consommation ». Là comme partout, on se heurte à des tarifs prohibitifs.

Parmi les papiers dont se peut enorgueillir notre industrie nationale, il en est un, moins connu ou, à proprement parler, plus oublié, qui, longtemps, a assuré le travail de toute une population et dont la réputation fut, cependant, des mieux établies; c'est le papier d'Auvergne. Il fut célèbre aux XVIIe et XVIIIe siè-

cles et permit même à certains des fils de ceux qui le fabriquaient d'atteindre la noblesse et de hautes charges, entre autres ce Claude Gourbeyre, qui, sous Louis XIV, fut introducteur des ambassadeurs. Il servit à de belles éditions des classiques et, en 1751, la papeterie de la Grand'Rive (muée de nos jours en corderie), dans la vallée de Chardennolles, fournit le grand aigle d'un format exceptionnel spécialement fabriqué pour les estampes de *La Grande Galerie de Versailles*, gravées par Jean-Baptiste Massé, bien que protestant, garde des tableaux du roi.

Déjà, par Jean Ajalbert, après Montaigne, nous connaissons la fabrication du papier à Thiers, où l'infortuné contribuable et l'huissier, son ver rongeur, s'approvisionnent pour l'ordinaire de papier timbré. C'est là une spécialité dont volontiers on se passerait (1). Mme Jeanne Lichnerowicz qui, il y a deux ans, avait donné au *Mercure* un article fort intéressant sur *Les Moulins à papier en Auvergne* (15 juillet 1925, p. 397-409), vient de le développer et de le compléter en un volume intitulé *Nouara* et signé du pseudonyme de Claude Dravaine (2). Nouara, dont j'ai vainement cherché le nom dans le Dictionnaire des P. T. T., fut, pendant longtemps, dans l'arrondissement actuel d'Ambert, un des centres importants de fabrication du papier. Un des frais ruisseaux qui arrosent la région fournissait la force motrice. Des six papeteries qui s'élevaient à Nouara, une seule, celle « du milieu », a conservé son aspect primitif. Encore sa destination a-t-elle changé : on y marmitonne les « bronzes d'art » chers aux bazars et aux bourses modestes.

L'industrie avait été florissante pourtant. Originaire de la Chine, puis de Damas, d'où l'auraient ramenée les Croisés, la fabrication du papier comptait en Auvergne trois cents moulins, quand, en 1693, le P. Imberdis, jésuite, consacra un poème latin à l'*Art de fabriquer le papier*.

Hélas ! alors que le Révérend alignait ses hexamètres, la décadence de la papeterie avait déjà commencé. Tout d'abord, on avait cru à une crise passagère, provoquée par des mesures fiscales.

(1) Cf *L'Auvergne*, édition définitive, Paris, E. Flammarion, s. d , pp. 66-68.

(2) Paris, éditions Bossard, 1927, in-12. A son tour, M. Henri Pourrat vient de consacrer, chez Bloud et Gay, un fort élégant volume à l'industrie des papiers en Auvergne. Titre : *Dans l'Herbe des trois vallées*. Des bois de François Angeli illustrent ce volume et lui prêtent un charme particulier. Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre et présentent un égal intérêt.

Mais la crise se prolongea et s'aggrava. Les marchés étrangers, Espagne, Hollande, Levant, Danemark, les pays du Nord autant que les Indes, échappèrent à l'Auvergne. Naturellement, la révocation de l'Edit de Nantes avait complété le désastre. Ne gagnant plus leur vie, les ouvriers des papeteries s'étaient expatriés et avaient été porter hors de France leurs procédés de fabrication et leur méthode de travail.

En 1748, lors du traité d'Aix-la-Chapelle, l'Auvergne ne comptait plus que 180 moulins, 56 en 1810 et 25 en 1850. Les dernières papeteries qui fonctionnent encore sont situées dans la vallée de Laga.

Le grand intérêt du volume, fort agréablement écrit, de Mme Claude Dravaine, est de décrire la fabrication du papier, depuis l'arrivée des chiffons au moulin, jusqu'à l'empaquetage des feuilles vierges dans des « maculatures » ou « traces ». Après le « pourrissoir », où les chiffons fermentaient deux ou trois mois, coupés en menus morceaux, ils étaient soumis aux « marteaux », mus par la roue du moulin, des piles : la « défileuse » et la « raffineuse ». Ils étaient ainsi réduits en pâte, « blanche écume semblable à une tiède bouillie », laquelle était versée dans la « cuve », où le « pistolet » (sorte de fourneau en cuivre) entretenait une douce température. Le tamis des « formes », auquel le papier devait ses « vergeures », ses « pontuseaux » et son filigrane, venait l'y recueillir. C'est alors que la pâte devenait papier. Suivaient les « flôtres » de feutre des « porses », les cordes des « étendoirs » où il séchait, le « collage », s'il y avait lieu, et enfin le « lissoir » qui enlevait nœuds, fils et bosses.

Telle était à l'origine, et elle avait peu varié, la méthode suivie par l'industrie auvergnate. Le papier joseph des pharmaciens et les enveloppes noires des paquets d'aiguilles — deux spécialités demeurées son monopole — n'étaient pas obtenus autrement.

C'était là une fabrication familiale, due à des ouvriers paysans, cultivant entre temps leur jardin, où, en liberté, picoraient des poules; industrie toute locale, les enfants tenant de leurs parents les traditions et les procédés ancestraux; métier aimable, honnêtement exercé, loin des casernes et des bagnes du machinisme moderne; ni revendications, ni acrimonie, ni sabotage. Les femmes prenaient part au travail, on contait et on chantait. L'ouvrier papetier, à ses heures compagnon du tour de France, savait de belles

chansons où il exaltait son métier. Un des mérites de ce livre, comme l'a fort bien remarqué M. Pierre de Nolhac, qui en a écrit la préface, est de tenir à la fois du « folklore et du livre de raison ». A côté de souvenirs de famille précieux — les curieuses silhouettes du docteur Gourbeyre et du « poète » s'y profilent drôlement — l'auteur accorde une large place aux légendes et aux chansons du pays. Le passé revit, empruntant à la poésie populaire une part de ce charme aboli dont elle avait le secret.

Cette industrie, qui paraissait morte, semble renaître depuis quelques années. Le Montgolfier reparaît sur les justifications du tirage et y figure en bonne place. Un grand effort est fait, « l'aube d'une renaissance semble luire en ce moment ».

L'espoir revient à présent. Des presses grincent de nouveau. L'ouvreur, le coucheur, le leveur, le gouverneur, qui se confond désormais avec le maître, sont à leur tâche. Tout nous présage des temps heureux où l'on verra ressusciter et s'épanouir le travail ancestral dans cet admirable pays, où les vertus anciennes refleuriront.

Puisse Mme Claude Dravaine n'être point le jouet d'une illusion. En dehors du « travail ancestral si merveilleusement accordé aux vertus de la terre et de la race », tous ceux qui, non contents d'aimer les livres et les beaux papiers, éprouvent l'insurmontable dégoût que propagent les indicibles camelotes qui, aux yeux des imbéciles et des gobe-mouches, représentent le progrès, se réjouiront de cette « renaissance » des papiers d'Auvergne.

PIERRE DUFAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Charles De Coster : *Stéphanie*, Ed. de l'Eglantine. — Pierre Nothomb : *Chevalerie rustique*, Renaissance du Livre. — Léopold Courouble : *Le Roman d'Hippolyte*, Renaissance du Livre. — Georges Garnir : *Tartarin est dans nos murs*, Renaissance du Livre. — Edmond Glesener : *La Rose Pourpre*, Renaissance du Livre. — J. Le Coudrier : *Le Bonheur impossible*, Renaissance du Livre. — Le 350e anniversaire de P.-P. Rubens. — Mémento.

M. Camille Huysmans, ministre des Sciences et des Arts, vient de débuter dans les lettres en préfaçant une œuvre inédite de Charles De Coster.

De la part d'un homme politique dont les loisirs sont comptés, c'est une manière élégante de commémorer une gloire littéraire. C'est une preuve aussi de la sollicitude gouvernementale pour nos écrivains.

Si, dans le cas présent, cette sollicitude n'est qu'un rayon surajouté au soleil des morts, elle n'en demeure pas moins précieuse, puisque, conjointement à sa signification morale, elle nous vaut la surprise d'une double révélation. A l'attrait d'un ouvrage ignoré s'ajoute, en effet, celui d'un talent inattendu.

Félicitons tout d'abord M. Camille Huysmans de sa lucide préface qui trace de Charles De Coster un portrait excellent. Mais qu'il nous soit permis de ne point partager son indulgence pour l'œuvre qu'il patronne. Ce drame puéril, écrit en alexandrins d'une désolante platitude et dont le titre même, **Stéphanie**, prête à sourire, n'ajoutera rien à la réputation de l'auteur d'*Ulenspiegel*. La plus médiocre société dramatique lui préférerait, et avec raison, *Les deux Orphelines* ou *La Porteuse de Pain*, et ce n'est pas parce que Charles De Coster nourrissait pour cet avorton la tendresse qu'éprouvent la plupart des parents pour un enfant mal venu, qu'il fallait le tirer de l'ombre.

Certes, les textes posthumes d'un grand écrivain présentent toujours de l'intérêt. Ils peuvent nous éclairer sur la genèse d'un livre, sur des procédés familiers ou sur une documentation insoupçonnée, mais il est rare qu'ils modifient en quoi que ce soit notre jugement.

Négligés par l'auteur pour des raisons diverses dont la principale est souvent leur insuffisance, ils ne passionnent que les curieux. Aussi comprend-on leur publication à tirage restreint. Elle réjouit les biographes et les bibliophiles.

Livrées au grand public, ces prétendues reliques compromettent une renommée, déforment une glorieuse image et justifient la méfiance de l'opinion pour l'authentique chef-d'œuvre sorti de la même écritoire.

M. Camille Huysmans soumet le drame de Charles De Coster à l'appréciation de la foule. Répandu à des centaines d'exemplaires dans les bibliothèques populaires et des maisons d'enseignement, honoré au surplus de l'estampille ministérielle, il trouvera sans aucun doute plus de lecteurs que *La Légende d'Ulenspiegel*, qui, malgré la propagande de ces derniers mois et l'unanime admiration de l'étranger, n'a guère franchi jusqu'ici le cercle étroit des lettrés. Et encore parmi ceux-ci faut-il établir deux catégories : ceux qui ont lu *Ulenspiegel* et ceux qui ne l'ont pas lu.

Tout à la jouissance de leur plaisir, les premiers en parlent d'habitude fort peu, laissant aux seconds le soin de remplir les journaux et les salles de conférences de leurs tumultueux hommages.

Ce sont ceux-là évidemment qui, au cours de ces dernières semaines, encombrèrent les colonnes d'un de nos grands quotidiens de savants articles et de discussions véhémentes à propos des sources de l'*Ulenspiegel*.

Tous, bien entendu, armés d'incontestables documents, déniaient à quiconque se fût permis d'élever la voix toute participation au débat.

La querelle menaçait de s'éterniser lorsqu'un providentiel anonyme, qui se trouvait avoir lu et bien lu le chef-d'œuvre, mit d'accord les clercs ennemis en leur faisant remarquer, non sans ironie, que De Coster lui-même avait énuméré, dans la préface de son livre tous les textes dont il s'était servi.

Avec la publication de *Stéphanie*, ces divertissantes polémiques restent jusqu'à présent les seules manifestations nationales organisées en l'honneur du centenaire de Charles De Coster.

Après ce qui nous avait été promis, nous étions en droit d'espérer mieux et davantage.

Il est vrai que malgré la stabilisation de notre monnaie, les jours restent durs et que les grands anniversaires abondent. A peine Charles De Coster eut-il conquis son immortalité que **Pierre-Paul Rubens** prétendit confirmer la sienne. Au bout de trois siècles et demi et par ces temps d'art nègre, l'épreuve était chanceuse. Fort heureusement, Ulenspiegel, qui incarne l'esprit éternel de la mère Flandre, avait ouvert la voie. Rubens n'eut donc qu'à paraître pour retrouver sa gloire.

Bruxelles et Anvers l'accueillirent avec reconnaissance, voire avec faste. Capitale et métropole groupèrent dans des salles spécialement aménagées de leurs Musées les œuvres rubéniennes restées en Belgique, Anvers poussant même son souci de bien faire jusqu'à leur adjoindre une admirable collection de près de sept cents dessins et gravures, signés ou inspirés par le maître et ses principaux élèves.

Mais alors que Bruxelles se contentait d'une simple exposition, sa vieille rivale environnait l'anniversaire de son peintre d'une pompe toute flamande.

Comme chacun sait, celle-ci ne marche pas toujours de pair avec le bon goût.

Discours, cortège, pèlerinage au tombeau de l'artiste, hommage à sa statue, cantate, concerts de carillon se succédèrent dans une ville en fête, décorée, comme au bon vieux temps, d'oriflammes, d'arcs triomphaux et d'attributs symboliques parmi lesquels un étalon d'or proclamait, avec une irrésistible éloquence la force et la fécondité rubéniennes. S'il scandalisa les dévotes et fit sourire les honnêtes gens, ce symbolique coursier eut du moins la chance d'inspirer le quatrain suivant à un académicien français, de passage en Belgique :

O Belge au gousset plat, revis, la vie est belle
En ce mois d'Août, Messidor.
Jette tes chiffons de Belgas à la poubelle,
Tu possèdes l'étalon d'or !

Pourtant, malgré leur magnificence, ces cérémonies ne constituent, paraît-il, qu'une répétition générale de la vraie apothéose du Maître, que l'on célèbrera en 1930 à l'occasion du centenaire de l'indépendance belge. Et ici, qu'il nous soit permis de formuler un souhait :

Puisqu'on éprouve tant de peine à fêter dignement Charles De Coster, que ne l'associe-t-on à cette glorification solennelle, et pourquoi ne point confier, dès à présent, cette pieuse mission à M. Pierre Nothomb qui, mieux que personne, s'entend à la réhabilitation de nos héros, petits et grands ?

Après l'échauffourée de *Risquons tout*, qu'il exaltait l'an dernier, il vient d'évoquer dans **Chevalerie Rustique** quelques héros obscurs dont la vie, pour être ignorée jusqu'ici, n'en est pas moins d'un édifiant exemple. Il les rencontre dans un village ardennais, proche de la légendaire forêt que preux et paladins, en quête d'aventures, illustrèrent de hauts faits. Sous l'habit paysan et même sous les loques de la pire misère, leurs descendants, affublés comme par dérision de grands noms, n'attendaient que la venue d'un poète pour revivifier leur sang.

A la voix de cet enchanteur, fils de Merlin par son talent d'animer la lyre, ces marquis en bourgeron et ces baronnes en caraco reconquièrent aussitôt leurs vertus ancestrales et, soit qu'ils se distinguent au cours de la guerre, soit qu'ils apportent à la recherche d'un trésor perdu la finesse et la prudence d'un cheva-

lier avisé, tous se montrent dignes de leurs lointains aïeux et rejoignent dans nos mémoires les pathétiques gentilshommes de Barbey d'Aurevilly.

La guerre, qui occupe une grande place dans *Chevalerie rustique*, gronde aussi dans **Le Roman d'Hippolyte**, que vient de publier M. Léopold Courouble. Un grand deuil — la mort d'un fils unique devant Anvers — n'est pas étranger à cette tragique évocation.

Jusqu'ici, M. Courouble s'était désintéressé des grands drames humains, préférant à leurs clameurs la paisible chanson de la vie quotidienne. Cantonné dans un petit monde, il en était devenu le mémorialiste attentif. Le pittoresque aimable et quelque peu ridicule des vieux ménages bruxellois, leur bonté, leurs ambitions, leur savoureux langage et leur honnêteté bourrue, formaient la trame habituelle de ses livres.

Bien avant l'illustre M. Beulemans qui devait faire le tour du monde, les familles Kaekebroek, Mosselman, Platbrood et van Poppel nous avaient initiés tantôt aux petits travers — toujours si touchants ! — tantôt aux vertus — souvent si méconnues ! — d'un monde que nous fréquentons chaque jour et auquel, par plus d'un côté, nous appartenons peut-être nous-mêmes.

Dans *Le Roman d'Hippolyte*, nous retrouvons leurs silhouettes familières. Ce sont de chers amis à qui l'on réserve toujours le meilleur accueil. Mais cette fois, une gravité inattendue crispe leur visage.

Sans qu'ils s'en rendent compte, la mort les guette, et eux aussi, après avoir opposé aux conquérants leurs martyrs et leurs héros, vont comme tant de doux souvenirs, disparaître dans la tourmente.

En existe-t-il encore dans le Bruxelles d'aujourd'hui ? Tout ce qu'ils aimaient, les vieux estaminets, la garde civique, les bals de famille, les guinguettes et les copieux banquets ne sont plus que des mirages. Seul leur survit M. Courouble. Mais grâce à lui, ils sont à jamais inscrits dans l'histoire de leur pays.

Essentiellement Bruxellois, les Kaekebroek et les Beulemans n'ont pas leurs pareils dans les autres villes belges. Ils n'y seraient d'ailleurs pas compris. Sans doute, les petits bourgeois existent partout, mais selon qu'ils habitent la Wallonie ou la Flandre, ils ont des caractères nettement tranchés, qui se modifient de ville

en ville et même de village en village. En Flandre, Anvers, Gand et Bruges ont leur type de petit bourgeois ; en Wallonie, Liége, Mons ou Ath ont le leur.

M. Georges Garnir, qui signa de délicieux romans où sa verve de poète se dépense sans compter, s'amuse parfois, comme M. Courouble, à éclairer de sa lanterne leurs gîtes familiers. Il connaît Bruxelles comme sa poche et nous a tracé de quelques-uns de ses types de piquants croquis. Cette fois, c'est en Wallonie qu'il se promène, et dans **Tartarin est dans nos murs**, il imagine le héros de Daudet émigrant en Belgique à la recherche du problématique Duc de Mons dont il eut à pâtir.

Le Duc de Mons !... Pourquoi ne l'attendrait-il pas dans son prétendu fief ? Et voilà comment, sur la foi d'une association d'idées, le célèbre tueur de lions débarque chez nous, découvre dans le « Doudou » montois le frère monstrueux de la Tarasque et son émule en galéjades dans Gédéon Gardedieu, officier des chasseurs éclaireurs par amour du galon et « craqueur » par orgueil de son clocher. L'amitié qui unit les deux hommes n'est que le reflet de la parenté spirituelle de deux races. Par delà les espaces, enchevêtrées dans les mêmes ondes, Mons et Tarascon échangent leurs échos, et ce n'est pas sans malice que M. Georges Garnir confronte au miroir de la vérité les visages jumeaux de Tartarin et de son frère du nord.

L'ironie de M. Edmond Glesener est plus voilée. Tout au moins dans **La Rose pourpre**, qui est un roman de longue haleine, dont nous ne connaissons que la première partie. Le biographe narquois de *M. Aristide Truffaut*, ce Binet liégeois et le satiriste de la *Chronique d'un petit pays*, ont, dans ce nouveau livre, cédé le pas au conteur émouvant du *Cœur de François Remy*. Si les années n'ont ralenti ni sa verve ni son talent descriptif, elles ont accru sa connaissance des hommes, et *La Rose pourpre* abonde en types minutieusement étudiés et retournés sous toutes leurs faces. M. Glesener, d'ailleurs, n'abandonne jamais un ouvrage avant sa parfaite mise au point. Féru de Flaubert, il en a hérité l'amour de la précision et le souci de la réalité. Après une longue gestation, ses héros sortent tout armés de son cerveau. Tels qu'il nous les montre, ils sont définitifs et c'est l'âme aguerrie contre les pièges de leur moi secret qu'ils s'avancent vers le destin. Ne leur demandons pas de muser en route. M. Glesener a

préparé la promenade. Grands ou petits, hommes ou femmes, bourgeois ou poètes suivent docilement ses pas. Il est le maître de leur volonté, le guide de leurs actions, l'artisan de leurs joies et de leurs malheurs et, quand il le faut, l'ordonnateur de leurs fantaisies.

Réduits à un tel esclavage, il n'y a pas de danger qu'ils se révoltent. Du jour où ils sont nés, leur sort s'est inscrit dans une conjonction d'astres implacables.

Aussi, dans *La Rose pourpre*, Lucien Dorval, parce que fils d'humbles gens, sera bon, honnête, travailleur et réfléchi ; le faible et charmant André Sandèze, parce qu'issu d'une brute luxurieuse et d'une martyre, glissera peu à peu vers une tragique destinée et la jolie Mme Delisle, parce qu'incomprise de son mari, revivra le calvaire amoureux d'Emma Bovary.

Prisonniers de l'antique Fatum, tous les personnages de *La Rose pourpre* en acquièrent un étonnant relief qui compense ce qu'au point de vue de la vérité humaine, ils peuvent avoir de conventionnel. Stylés de plus par un excellent écrivain, ils remplissent au mieux leur rôle et contribuent autant que M. Glesener au plaisir que nous prenons à leurs aventures.

Bien que cédant parfois aussi à l'appel de la fatalité, l'auteur du **Bonheur impossible** demeure aux antipodes de M. Glesener.

Dès son premier ouvrage, car ce recueil de contes est un début, M. J. Le Coudrier puise aux sources les plus secrètes de l'individu les trésors et les détritus qu'y ont accumulé les espérances, les angoisses et les décevantes certitudes. Mais alors que M. Glesener se contenterait de la balance, M. Le Coudrier, avant d'en prendre possession, les triture, les malaxe, les filtre et leur inflige le contrôle subtil du laboratoire. Il note leur poids spécifique et les soumet à d'innombrables réactions, attentif à leurs précipités autant qu'à leur effervescence. Un fait banal en soi se désagrège aussitôt pour lui en harmoniques inattendues, et de n'importe quelle gangue il extrait en un tournemain un métal étincelant. Tous ces contes, — ils sont huit, — gravitent autour de l'antagonisme entre le moi réel et le moi rêvé, et ce n'est pas sans raison que l'un d'eux est intitulé *Bovarysme*. M. Glesener, qui ne s'en cache point, a emprunté dans maint roman, et dans *La Rose pourpre* en particulier, l'armature du Bovarysme. M. Le Cou-

drier, qui en a pénétré l'esprit, aurait pu épigraphier son livre de ces deux vers d'Ephraïm Mikhaël :

Et je n'endormirai jamais mon âme triste
Dans la sérénité des rêves accomplis

qui résument les aspirations manquées de tous ses héros.

Le bonheur, qui n'est en somme qu'une impatience insatisfaite ou le mirage d'un souvenir, M. Le Coudrier le met aux prises avec des âmes sans grand relief, mais qui n'en possèdent pas moins dans leurs fibres profondes, comme une excuse à leur banalité, des virtualités trop souvent méconnues. A part Adam et Eve qui, sans conteste, sont des personnalités de marque et dont M. Le Coudrier relate la vie d'une manière moins édifiante que Lorédano, les héros du *Bonheur impossible* sont des passants pris au hasard.

Sans les sortir d'un moule traditionnel, M. Le Coudrier leur a insufflé une vie irrésistible et ce n'est pas le seul mérite de son beau livre.

Mémento. — Le 31 août 1927 est décédée à Bruxelles Mme Marie Kefer-Mali qui traduisit jadis, sous le pseudonyme d'Iwill, sept essais d'Emerson, préfacés par M. Maurice Maeterlinck. Elle avait publié en outre sous le titre : *Une Squaw*, de curieux essais philosophiques.

Dans *Le Thyrse* du 1er septembre, M. Willy Koninckx publie une intéressante étude : *P.P. Rubens jugé par cinq grotesques.*

GEORGES MARLOW.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

La Fête des Vignerons. — A propos de la *Correspondance générale* de J.-J. Rousseau. — Quelques livres : histoire littéraire, critique, poésie. — Pierre Courthion : *Panorama de la peinture française contemporaine*, Paris, Kra. — Mémento.

Pour aujourd'hui, quelques petits livres et un grand événement.

L'événement, c'est la **Fête des Vignerons**, célébrée à Vevey durant la première quinzaine d'août.

Je n'ai pas eu la bonne fortune d'y assister. La sagesse me commanderait donc de n'en rien dire. Pourtant si elle n'était pas nommée dans cette chronique, le lecteur s'étonnerait à bon droit J'aurais pu lui faire croire que j'y étais allé et prendre à mon compte les épithètes laudatives dont elle fut saluée par d'innom-

brables confrères. Mensonge sans intérêt, qui n'aurait pas même le mérite d'amuser son auteur. L'aveu lâché, je ne commettrais pas la folie de faire du reportage ou de la critique.

On peut heureusement parler de bien des choses, à l'occasion de cette fête. Il y a le pays où ses rites se déroulent. Il y a son peuple, ses traditions, son histoire.

Vevey possède une confrérie ou « abbaye » des Vignerons. Elle remonte au XVIe siècle et a pour patrons saint Urbain et Bacchus : la Réforme eut beaucoup moins de prise sur l'apparente mollesse des Vaudois que sur l'âpre orgueil des citoyens de Genève. Ceux-là plièrent comme le roseau et ne rompirent point ; ceux-ci luttèrent comme le chêne et furent terrassés par Calvin. Quiconque a parcouru par un beau jour d'été les villages de Lavaux et de la Côte, quiconque a bu un verre dans leurs auberges, comprend que le vigneron vaudois est protestant par convenance, par propreté, comme il a des « habits du dimanche » et de l'eau pour ses ablutions.

Un poète de Lausanne, bureaucrate retraité, dont le nom m'échappe, résumait naguère cette religion vaudoise dans le distique suivant :

Le pasteur et la pompe à feu
Sont appréciés en haut lieu.

Et sans doute n'a t-il pas mesuré, en écrivant ces deux vers immortels, à quelle hauteur le génie de la race avait enlevé soudain sa muse prosaïque !

De tempérament, le Vaudois demeure païen, comme son frère bourguignon. Et le vrai caractère de la fête des Vignerons, c'est, à mon sens, de rendre sensible le grand mouvement collectif qui, à de certains moments, restitue à tout un peuple son âme primitive. Depuis le milieu du XVIIe siècle, des parades, puis des cortèges accompagnèrent la distribution solennelle des récompenses accordées par l'abbaye à ses meilleurs compagnons, à ceux qui avaient le mieux soigné leur vigne et leur vin. On y chantait Bacchus et ses travaux. Peu à peu, le thème s'amplifia, pour devenir la louange de la terre et des quatre saisons. Les mascarades, les danses, les chants se haussèrent par degrés jusqu'à l'harmonie des couleurs, à la science du rythme, à la musique et à la poésie. La fête de 1865 arrachait à Théophile Gautier des cris d'admiration. Celles de 1886 et de 1905 furent plus magni-

fiques encore. Et il semble bien que 1927 ait dépassé toutes les splendeurs anciennes.

Je me garderai — et pour cause — de décrire les beautés que l'on y dénombra. Mais, deux jours avant la première représentation, je me suis arrêté à Vevey. J'ai vu les estrades où quinze mille spectateurs devaient trouver place pour suivre, en plein soleil, les évolutions de deux mille figurants. J'ai salué les drapeaux claquant à toutes les fenêtres de la ville, j'ai contemplé le vaste décor planté sur la place du Marché — toute une forteresse de la vieille Suisse — et, surtout, j'ai partagé la fièvre à la fois heureuse et angoissée avec laquelle toute une population se préparait à la joie en conjurant le ciel de se montrer aimable. Rien que cela constituait déjà un spectacle émouvant.

Quant à la pièce dont il était le prologue : « Ce n'est que la fête d'une confrérie locale, écrit M. Charly Clerc. Et c'est aussi une panégyrie universelle. Qu'au moment où le monde s'enlaidit et s'encanaille, nous puissions nous offrir pareille synthèse de beauté, voilà qui peut légitimer pour une semaine l'orgueil national. »

Le poème était de Pierre Girard, la musique de Gustave Doret (qui avait déjà écrit la partition de 1905). Tous deux recueillent d'amples éloges, mais la critique unanime proclame que le peintre Ernest Biéler, qui dessina les costumes et les accessoires, apparaît comme le véritable triomphateur de ces grandes journées.

§

J'annonçais tantôt quelques petits livres.

Il faut que je dise auparavant quelques mots d'un très gros ouvrage: c'est la **Correspondance générale** de J.-J. Rousseau, publiée par M. P.-P. Plan. Celui-ci, en utilisant les remarquables travaux de feu Théophile Dufour, y ajoute ses découvertes personnelles et sa prodigieuse connaissance de tout ce qui touche à Jean-Jacques. Sept volumes de lettres ont déjà paru, fort bien édités par la librairie Armand Colin. Le tome septième répond chronologiquement au livre XI des *Confessions*. La *Correspondance* arrivera donc bientôt à la fin des années dont l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* a tenu a nous faire lui-même le récit. Il faut souhaiter que, tout en poursuivant la mise au jour des lettres de Rousseau, M. Plan donne une édition critique des

Confessions. Lui seul paraît aujourd'hui capable d'éclairer l'une par l'autre la sincérité astucieuse du narrateur et la vérité de fait que dégagent, par des rapprochements de textes et de dates, les aveux inconscients d'un trop fertile épistolier. Lorsque M. Plan aura mené à terme sa double tâche, il est fort probable que les conclusions de maint ouvrage consacré à Rousseau devront être soigneusement revisées : beaucoup de livres, considérés naguère comme « définitifs », se réduiront peut-être en poudre. Ce sera aussi le moment de reprendre la question posée en 1912, par la revue les *Feuillets*, aux écrivains romands : ce que Jean-Jacques doit à son pays ; ce que, nous-mêmes, nous devons à Jean-Jacques.

En attendant, M. Serge Berlincourt, « maître de gymnase » dans le Jura Bernois (pourquoi donc ce pays de culture française tolère-t-il que son corps enseignant soit affublé de titres aussi foncièrement germaniques?), fait une thèse de doctorat sur **La Suisse dans l'œuvre des grands poètes romantiques**. Travail un peu étriqué, surchargé de notes, de citations, de références, et dont les conclusions manquent de netteté. S'il témoigne, chez son auteur, d'une notable insuffisance des « fonctions digestives », c'est néanmoins un répertoire utile, car il peut aider à résoudre, pour Chateaubriand, Lamartine et Hugo, le problème que nous rappelions tout à l'heure à propos du citoyen de Genève. M. Berlincourt n'a pas tort de reprocher aux grands romantiques français la naïveté avec laquelle, en plein XIXe siècle, ils continuent à voir la Suisse comme la représentaient au XVIIIe un Haller, un Gessner, un Rousseau. Mais il devrait prendre garde que ses propres opinions sur l'histoire et le caractère de sa patrie pourraient, assez souvent, occuper une place d'honneur dans le *Dictionnaire des idées reçues*. Il devrait aussi s'attacher à mieux écrire. Enfin, on lui souhaite, puisqu'il enseigne les lettres, d'arriver un jour à les aimer pour elles-mêmes.

Ce pur amour, hélas ! ne fait plus guère battre le cœur de nos contemporains ! Preuve en soit l'**Etude de la littérature**, discours prononcé à Zurich par M. Pierre Kohler, pour inaugurer son cours à l'Ecole polytechnique fédérale, où ce brillant universitaire a succédé à Paul Seippel dans la chaire qu'illustrèrent autrefois Challemel-Lacour et Eugène Rambert. M. Kohler a écrit sur Molière et sur Mme de Staël des essais pé-

nétrants. C'est un lettré de grande classe. Il n'empêche que, voulant définir pour ses étudiants, dans une première leçon, l'objet de son enseignement, cet homme du métier n'a pu se défendre d'envahir le domaine de la philosophie, de prôner la critique « morale » et même d'amorcer une théorie métaphysique. Je ne conteste ni l'intérêt ni l'originalité de ses vues, exprimées dans un style ferme et souple. Je n'en demeure pas moins persuadé que c'est Flaubert qui a raison : « Il faut faire de la critique comme on fait de l'histoire naturelle, *avec absence d'idée morale*. Il ne s'agit pas de déclamer sur telle ou telle forme, mais bien d'exposer en quoi elle consiste, comment elle se rattache à une autre et *par quoi* elle vit (l'esthétique attend son Geoffroy Saint-Hilaire, ce grand homme qui a montré la légitimité des monstres). Quand on aura, pendant quelque temps, traité l'âme humaine avec l'impartialité que l'on met dans les sciences physiques à étudier la matière, on aura fait un pas immense » (1).

On peut souscrire à la plupart des doctrines que développe M. J.-B. Bouvier dans sa brochure **Art et Moralité**. Ses jugements sur les hommes et les œuvres n'appellent que peu de réserves. Ce qui surprend, c'est de trouver, sous une enseigne qui devrait recouvrir des « considérations inactuelles » d'un caractère absolument général, un tableau de la littérature romande telle qu'elle se présentait il y a environ dix ans. Pourquoi ce titre, à quoi le contenu ne répond en aucune manière ? Dans son *Apologie des Jeunes*, publiée, je crois, en 1916, M. Bouvier prenait généreusement fait et cause pour ceux qui apparaissaient alors comme les novateurs les plus hardis de notre littérature. Il a gardé à ces écrivains une fidélité touchante, mais puisqu'il se décidait à éditer en 1927 le texte d'une conférence faite en 1918, on eût souhaité qu'il le mît à jour. Tel quel, cet opuscule résume l'*Apologie* plutôt qu'il ne la complète. Une préface non exempte de quelque obscurité permet de croire que l'auteur a voulu, en 1918, venger quelques-uns de ses confrères, attaqués au nom de la morale par un certain pasteur Cuendet. J'ignore tout de cet ecclésiastique, mais ce qu'en dit M. Bouvier laisse deviner un bien curieux personnage, proche parent de l'abbé Bethléem. Cette querelle expliquerait à la fois le titre de la conférence, prononcée à

(1) *Correspondance*, nouvelle édition augmentée, Paris, Conard, 1927, III, 367-368.

Genève, à l'Association des Etudiants chrétiens, et la raison pour laquelle, au risque de n'être plus à la page, l'auteur n'a point remanié son texte.

Dans le **Livre des Dix**, œuvre collective du groupe littéraire « La Violette » — tiens ! ils ne sont que huit, cette année, — j'ai goûté surtout une « épistole » de René-Louis Piachaud, intitulée l'*Amateur de Papillons*. La prose de Piachaud est aussi solide que ses vers. Mais, parce que je l'aime, il faut que je le gronde, lui qui parle d'habitude un si bon langage, d'employer à contresens le mot « fruste ».

Les **Allées du Ciel** sont de petits poèmes en prose, d'accent baudelairien, écrits, sous le pseudonyme de M. F. Ené, par M. René Fonjalluz et préfacés par Eugène Marsan. O paradis artificiels ! Attendons la suite.

§

M. Pierre Courthion, né à Genève d'un père valaisan qui occupa une place en vue dans la presse romande, sera bientôt un des « as » de la jeune critique d'art. Voilà un genre, entre parenthèses, où nous avons fait de sérieux progrès ! Il y a quinze ans, nous avions déjà des historiens, des « connaisseurs » comme Baud-Bovy. Mais, dans la critique pure, nous pouvions tout juste nommer cet étrange William Ritter (que l'on aimerait bien voir sortir de sa longue retraite). Aujourd'hui, Paul Budry, François Fosca, Pierre Courthion mènent le train.

De ce dernier, le **Panorama de la peinture française contemporaine** n'est certes pas un livre sans défauts. Ses jugements ne sont pas infaillibles. Ses classements pourraient être modifiés. Certains choix, certains silences, certains emballements provoqueront des protestations. Je reprocherai surtout à M. Courthion l'artifice dont il use en s'efforçant, systématiquement, de tout simplifier, de ramener à un seul caractère la facture de chacun des peintres auxquels il consacre un chapitre. C'est bien la *touche*, par exemple, qui distingue Claude Monet, mais l'*arabesque* n'est-elle pas aussi visible, aussi essentielle chez Matisse que chez Lurçat ?

Ces réserves faites, il faut reconnaître que, dans ce livre M. Courthion a bien mieux soigné son écriture que dans ses ouvrages de début : il a même réussi des transpositions tout à fait

intéressantes. On doit accorder ensuite que, malgré ses lacunes, le *Panorama* donne de l'art francais, de Cézanne à Marie Laurencin, une image d'ensemble un peu trop schématique, mais parfaitement claire, à laquelle s'ajoutent de nombreux renseignements de détail, précis et positifs.

En bref,la valeur descriptive de ce guide — car c'en est un,et technique plutôt qu'esthétique — rachète amplement ce qui lui manque en fermeté de doctrine et en force de synthèse.

Mémento. — I. *La Revue de Genève* publie un nouveau roman de C. F. Ramuz, *La Beauté sur la Terre.*

II. — Blaise Cendrars travaille à une vie du marin écossais John Paul Jones, qui commanda la flotte américaine pendant la guerre de l'Indépendance. Certain fragment, paru dans la *Revue Européenne,* permet d'espérer un maître livre.

III.— Livres reçus : Noëlle Roger : *Le livre qui fait mourir* ; François Fosca : *Derechef* ; Pierre Girard : *Connaissez mieux le cœur des femmes* ; Léon Bopp : *Interférences* ; Léon Savary : *Manido chez les Genevois* ; Marcel Roufl : *Les Etranglés.*

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLAISES

The Poetry and Prose of William Blake, edited by Geoffrey Keynes, The Nonesuch Press. — Mona Wilson : *The Life of William Blake,* The Nonesuch Press. — Max Plowman : *An Introduction to the Study of Blake*, Dent. — William Blake : *The Marriage of Heaven and Hell,* with a note by Max Plowman, Dent. — *Songs of Innocence*, The Author and Printer W. Blake, Ernest Benn. — *Songs of Experience*, The Author and Printer W. Blake, Ernest Benn. — *The Poems and Prophecies of William Blake,* edited by Max Plowman, Dent.

Peut-on maintenant, cent ans après sa mort, porter sur William Blake et sur son œuvre un jugement définitif ? Il est encore très peu connu, et il déconcerte encore, sans aucun doute, le plus grand nombre de ceux que le snobisme attire vers lui. Néanmoins, de sérieux efforts ont été faits pour l'apprécier. L'un des premiers en France fut M. Pierre Berger, qui vit depuis vingt-cinq ans dans l'intimité de l'œuvre de Blake, et qui, dans le *Mercure* du 15 août dernier, a magistralement résumé ce que l'on doit penser du prodigieux visionnaire. Pendant longtemps, jusqu'à ces dernières années, à vrai dire, William Blake fut l'objet du culte d'une coterie composée de dévots, jaloux d'être les seuls initiés. L'admiration d'une élite lui était venue cependant ; grâce

enfin aux éditions abordables de ses œuvres, William Blake voit désormais grandir chaque jour le nombre de ses admirateurs intelligents.

C'est pendant l'admirable période des « nineties », des « années quatre-vingt-dix », période si détestablement étouffée sous ce que l'on appelait alors « le philistinisme », que l'œuvre de William Blake commença à être sérieusement étudiée. La biographie de Gilchrist date de 1863, il est vrai, mais elle n'avait eu que de rares lecteurs. Plus tard aussi, Swinburne découvrit Blake et, avec sa fougueuse véhémence, il entreprit de célébrer sa louange, en vilipendant ses contemporains. Le fulminant poète écrivait :

Tandis qu'un public ruminant raidissait son cou bovin et immobilisait ses paupières vacillantes, bavant son fourrage quotidien, à demi mâché, par chaque commissure de ses mandibules entr'ouvertes, pour lever les yeux, de temps à autre, et contempler quelque obscur et blafarde planète du système Mason, il y avait alors un poète...

Et ce poète, que Swinburne opposait avec tant de virulence à l'insignifiant versificateur Mason, n'était autre que William Blake. L'attention se tournait vers ce « barde de l'éternité » ; quelques artistes et poètes de la jeune génération recherchaient les rares exemplaires de ses œuvres ou les consultaient dans les bibliothèques. Ellis et Yeats s'attachaient à déchiffrer le sens des poèmes visionnaires et à démêler les idées et les doctrines qui devaient s'y trouver. Le poète Laurence Binyon, qui entrait au Cabinet des Estampes du British Museum, commençait son méticuleux travail d'assembler les dessins et les gravures de William Blake. C'est à cette époque que j'assistai souvent aux discussions de ces camarades, que je m'intéressai à leurs interprétations et à leurs commentaires ; au Cabinet des Estampes, Binyon me laissa feuilleter les volumes gravés par l'auteur, trop pauvre pour se faire imprimer. Je me souviens même de plusieurs visites au fils du biographe de Blake. Il habitait dans une petite rue débouchant dans Pall Mall, Suffolk Street, je crois, et peut-être bien la maison même où l'éditeur Geoffrey Blès s'est installé il y a quelques années. Mr Gilchrist était un homme grave, plutôt morne et triste, mais il avait hérité de son père le culte de Blake. Fort peu expansif, il me montra néanmoins diverses raretés collectionnées par le biographe. Autant qu'il m'en souvienne, il ne semblait pas partager l'enthousiasme de mes amis ; du moins avait-il ses doutes,

non pas sur leur sincérité, mais sur le résultat de leurs efforts pour faire sortir Blake de l'oubli. L'impression m'est restée qu'il n'encouragea pas mon projet d'écrire un article, destiné au *Mercure*, qui aurait certainement intéressé la génération symboliste. Peu après, Mr Gilchrist partit en voyage à l'étranger et, privé des documents qu'il avait promis de me laisser consulter, j'en restai là de mon étude de Blake.

M. Pierre Berger donne, dans son article du *Mercure* cité plus haut, les raisons pour lesquelles l'œuvre de Blake était inaccessible, et nous ne les répéterons pas ici. Sur la valeur littéraire de cet œuvre, peu volumineux du reste, M. Berger exprime une opinion sur laquelle la critique est à présent unanime. Mais les livres de Blake, qui avaient en leur temps passé inaperçus et que ses contemporains avaient ignorés, sont maintenant publiés en des éditions excellentes, d'un prix qui les rend abordables. Je signalerai surtout **The Poetry and Prose of William Blake**, publiés à la Nonesuch Press par les soins érudits de Mr Geoffrey Keynes. Tout l'œuvre, vers et prose, de Blake tient en un seul volume de douze cent cinquante pages de papier fin, d'une impression très lisible, d'un format qui permet de le porter en poche, et qui se paye « du prix d'une bouteille de mauvais whisky », selon l'amusante remarque de Mr George Sampson, soit douze shillings et six pence ! Ce qui en francs fait encore un joli denier.

La même Nonesuch Press publie, au prix de quarante-cinq shillings, une **Life of William Blake** qui est l'indispensable complément du recueil de Mr Geoffrey Keynes. Cette biographie a pour auteur Miss Mona Wilson qui a très habilement rassemblé tous les documents et faits connus relatifs à l'existence de Blake ; elle a inévitablement puisé dans l'ouvrage de Gilchrist, mais depuis soixante ans un grand nombre de détails nouveaux ont été mis à jour et diverses inexactitudes ont été relevées chez Gilchrist. Miss Wilson a mis à profit ces connaissances nouvelles, et bien que son style soit parfois un peu aride, sa prose est plus agréable à lire que celle de Gilchrist qui ne savait pas écrire du tout, et parodiait souvent maladroitement le style si fatigant de Carlyle. En tout cas, Miss Wilson a le mérite de ne pas se laisser aller au commentaire dithyrambique, elle ne propose aucune théorie nouvelle ; elle affirme son admiration pour Blake, sa

profonde sympathie avec son œuvre, mais elle a le tact de ne pas le louer pour des mérites qu'il ne possède pas, ni pour ce que son œuvre ne contient pas. Trop souvent, les commentateurs de Blake ont cédé à l'outrance et sont tombés dans l'hyperbole ; Blake a ses limitations qu'il est sage de reconnaître, et les richesses qui lui restent après cela sont suffisantes pour justifier l'admiration et même un enthousiasme intelligent.

Ce reproche d'hyperbole peut s'appliquer parfois à Mr Max Plowman, de qui **An Introduction to the Study of Blake** sera une aide précieuse, sinon indispensable, à quiconque veut se familiariser avec l'œuvre et la pensée du poète mystique. La doctrine de Blake n'est rien moins que claire, et l'introduction de Mr Plowman permet de s'en rendre nettement compte, ainsi que des principales idées animatrices qui s'en dégagent. Selon Blake, seule la vie imaginative satisfait complètement les aspirations de l'homme : l'imagination est la puissance rédemptrice qui le relève de sa chute et unifie toutes ses facultés. Dans l'état de chute de l'homme, la raison, le sentiment ou la sensualité usurpent la prépondérance de son être, mais sa nature spirituelle est une, c'est l'imagination qui en réunit les éléments. Sans l'imagination, l'amour même est insuffisant pour donner à l'homme le pouvoir de se libérer de la prison de soi-même : le monde de l'imagination, dit Blake, est le monde de l'éternité. C'est par sa victorieuse imagination que Blake a pu parvenir à une extraordinaire sérénité de pensée, à un étonnant équilibre d'âme dans une existence privée de tout ce que l'on appelle les biens de ce monde, dénuée de ces prétendues satisfactions que les humains poursuivent si âprement et paient par de si sordides servitudes. Sur ce sujet, Mr Plowman a écrit un chapitre qu'il vaut la peine de lire, de même aussi son chapitre sur « les rayons de l'amour ». Blake supposa que ses idées seraient mal comprises par ce qu'il appelle la raison de « l'homme divisé », et c'est pourquoi il les a exprimées sous la forme du mythe et du symbole. Ne possédant d'éducation que ce qu'il avait pu acquérir par son propre effort, il invente des mythes bizarres et crée des symboles déroutants, dont il est parfois difficile de retrouver la signification universelle. C'est pourquoi, ainsi que le remarque Miss Wilson, ses illustrations du Livre de Job sont peut-être les plus révélatrices des créations de son imagination. Car cette fois,

Blake travaille une histoire familière à l'esprit des hommes et il réinterprète le drame d'après la doctrine particulière qu'il a élaborée.

Ailleurs, il est souvent obscur, futile, enfantin. Il tombe en de confuses divagations, ses symboles deviennent chaotiques, ses élucubrations donnent l'impression qu'il s'efforce d'exprimer ce que son imagination ne parvient pas à se représenter clairement. Ce serait lui rendre un mauvais service que de s'obstiner à voir, dans ces incohérences et ce galimatias, des productions géniales et à en chercher des interprétations énigmatiques. Il est préférable de lire et de méditer **The Marriage of Heaven and Hell**, ce livre tout imprégné de la sagacité de Blake, dont Mr Max Plowman vient de donner une édition remarquablement présentée. Il faut laisser se recueillir l'esprit en feuilletant les éditions des **Songs of Innocence** et des **Songs of Experience**, reproduites en fac-similé d'après les éditions originales gravées par l'auteur.

A défaut de la belle édition complète de Mr Geoffrey Keynes, le lecteur curieux, que la valeur du sterling peut gêner, se procurera **The Poems and Prophecies of William Blake**, volume qui donne pour deux shillings un texte soigneusement édité par Mr Max Plowman. Mais il convient de ne pas oublier que Blake fut non seulement un poète et un prophète, mais aussi un peintre, un dessinateur, un graveur, et que, sous ces aspects divers, son œuvre forme un tout indissoluble. Cet œuvre possède des caractéristiques qui répondent aux préoccupations de beaucoup d'esprits contemporains. A coup sûr, les générations actuelles, quelque peu désorientées et insatisfaites des maîtres et des doctrines qu'on leur offre, trouveront-elles chez William Blake l'intrépidité de la pensée et la richesse de l'imagination, sans lesquelles il n'est pas de disciplines intellectuelles et morales capables d'inspirer les esprits inquiets de notre époque.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES CATALANES

Fondation Bernat Metge. — Quinte-Curce : *Histoire d'Alexandre le Grand*, vol. I et II, texte et trad. de M. de Montoliu. — Horace : *Satires et Epîtres*, texte revu par I. Riba Bassa, trad. de Llorens Riber. — Tacite : *Obres Menors. Dialogue des Orateurs, Agricola, La Germanie*, texte de F. Martorell, trad.

de Miquel Ferrà et Llorens Riber. — Plutarque : *Vies Parallèles*, trad. de Carles Riba.— Mémento.

Est-ce un paradoxe d'affirmer que les pays dont la littérature n'est pas abondante sont des pays privilégiés ? Sollicités par des livres si divers, et séduits par tant d'appels, les Français de ce temps ont quelque peine à consacrer de studieux loisirs à quelques bons ouvrages dont on estimait autrefois la lecture indispensable, et on se plaît à affirmer que les classiques doivent reposer pacifiquement dans les rayons des bibliothèques. Les poètes suivent un sort semblable ou pire, à moins qu'ils ne forcent l'attention par l'outrance de la fantaisie. Ne suffit-il pas d'avoir étudié pêle-mêle, à l'école, un sonnet de Ronsard, une plainte de Racine, une ode de Hugo, et d'avoir trempé une lèvre innocente à la coupe de *Charmes* ? Tel Journal, qui prétend tracer un tableau vivant de notre époque littéraire, semble avoir banni les poètes, et ceux-ci sont réduits à fonder de petites revues, où ils pépient ensemble, mais elles ressemblent à ces squares trop étroits pour que l'on songe à s'y reposer. Des lectures divergentes nous font dissemblables.

Faut-il le déplorer on s'en réjouir ? Bien fin qui pourra répondre à cette question, et je ne pense pas qu'elle doive nous préoccuper davantage. A coup sûr, plus une littérature est abondante et plus elle aiguise l'esprit : elle développe cette sorte d'instinct qui guide vers les œuvres les plus frémissantes. Les pays dont la littérature est réduite, et c'est le cas de la Catalogne, offrent plus spontanément aux lecteurs les quelques œuvres qui doivent être lues, et ils imposent même des nourritures qui ne flattent pas le goût. De là une sécurité élémentaire et une communion ordinaire du public, à l'abri de toute dissipation. La conversation est-elle aiguillée sur la voie de la lyrique, je sais d'avance qu'elle consistera en une énumération des « valeurs » actuelles.

Me voici en voiture avec un jeune avocat de Barcelone.

N'avez-vous pas remarqué, dit-il, combien Joan Alcover possède le sens de l'eurythmie ? Je devine le fragment de poème qu'il va me réciter. Déjà le voisin est prêt à soutenir le bénévole interprète dans ses défaillances. Parce que les textes sont rares, toutes les mémoires gardent les mêmes sources.

Cette jeune femme, rencontrée dans un petit hôtel de monta-

gne, était une citadine, mais elle gardait comme une fleur paysane sur son visage ovale et paisible ; pouvais-je supposer qu'elle nous interromprait pour dire une intarissable poésie où sept fées se penchaient avec sept voiles sur un berceau ? J'étais moins préparé à en entendre le sens qu'à saisir le contraste d'une récitation de mélopée et d'un vocabulaire précieux, qui glissait comme un chapelet de nacre. Le lendemain, au point du jour, assis sur un petit mur de granit, devant des chariots muets, des bouses et des pigeons sur tous les toits, voici encore ce monsieur, qui me tend son livre nourri de gravures précises, sur les expéditions catalanes aux échelles du Levant. Enfin, une caille chante, le train va glisser dans l'air léger de la petite gare, et cette jeune fille — appelons-la Esther — est prête à me donner son amitié pour deux vers de « Sardana » que je viens de lui citer.

Ce sont là des impressions de Catalogne, et bien que je les transcrive sans ordre, je me plais à reconnaître leur parenté. Mais l'amour de la langue natale est le printemps d'une littérature. C'est pour l'amour du Catalan, soyons-en bien persuadés, que ce public va lire les Grecs et les Latins dans les traductions que présente la **Fondation Bernat Metge**, et se soumettre à l'unisson à la même discipline. Voilà déjà quatre siècles qu'il attend cette rencontre des classiques. On sait que la littérature catalane a sombré dès le seizième, au moment où toutes ses voisines faisaient leur belle moisson dans les champs de la Renaissance. Elle avait entrevu cette abondance ; dès la fin du quatorzième siècle, les rois de la dynastie barcelonaise favorisaient les traductions de toutes sortes, et retenaient des cellules dans les couvents pour les moines qui s'y appliquaient. Les documents du moyen âge publiés par Rubio y Lluch nous permettent de discerner l'activité de cette époque et la curiosité des rois écrivains.

La Renaissance actuelle ne parviendra à sa plénitude qu'en imitant la pure démarche de la première; nous assistons actuellement à ce spectacle.

Verdaguer avait un génie abondant et facile, mais il n'évitait pas toujours le castillanisme.

Durant ces dernières années, le contact du français assouplit la langue catalane, ou du moins lui signale sa propre voie, et cela nous vaut des œuvres d'un mouvement aisé, comme cette traduction des fables de La Fontaine, par Carner, qui est un

monument de style. Cela ne suffit pas. Jusqu'à ces derniers jours, les Catalans ne pouvaient connaître les Latins et les Grecs que par l'intermédiaire des traductions étrangères. Qui leur reprochera ce désir d'élever leur langue sur cette terrasse, de la canaliser le long d'un aqueduc romain ?

Quel vague crétin de boulevard, ennemi de tous les félibriges, pourra confondre cette ambition avec un régionalisme de cortège municipal ? Toute une équipe se groupe autour de la fondation Bernat Metge, savamment soutenue par l'un des plus actifs personnages de la péninsule, Francesc Cambó, et dirigée par le zèle étonnant de Joan Estelrich ; un exemple de discipline et un juste emploi du talent. La diversité des courants pouvait nuire à l'efficacité d'une littérature qui doit moins compter sur la quantité que sur la qualité. Abandonner la méthode des « guerrilleros » et des « somtents », et former un bataillon serré, tel est le mot d'ordre. C'est encore un avantage que ces traductions soient faites à notre époque, dans une langue qui joint quelque archaïsme naturel à la complexité acquise, langue dure des formes du passé, mais naissante encore, tendre et moelleuse.

La collection est placée sous le signe de Bernat Metge parce que le vieil écrivain avait une conception élégante et juste de l'humanisme, et parce qu'il devait être enfin entendu ; elle s'inspire dans sa méthode de la collection Guillaume Budé, ce qui est la meilleure preuve de l'amitié savante des Catalans.

Ce n'est point qu'ils cèdent à l'humanisme formel des philologues. Les humanistes du XVIe siècle avaient assurément une vision moins nette de la beauté à laquelle ils aspiraient. Les éditeurs modernes sont favorisés par le progrès matériel du livre, et plus encore par la nouveauté du goût dans un pays qui en a été longtemps privé. Les textes anciens sont d'ailleurs établis selon les derniers résultats de l'érudition. Les philologues et les artistes collaborent à une traduction qui veut être exacte, et retrouver le charme du texte ancien. Je ne prétends pas que le catalan, avec sa syntaxe plus rigide, s'adapte plus volontiers à cet exercice que toute autre langue ; si cette proposition a été formulée, il est facile d'y voir une contradiction ; mais la langue est imagée et familière, toute plastique ; elle conserve des termes qui n'ont pas été troublés, ou qui n'ont pas été secoués.

Les Provençaux affirment aussi que leur langue est plus voi-

sine du grec ou de l'esprit des textes homériques, et ce n'est point là un mirage; on retrouvera cette opinion dans la préface que D'Arbaud vient d'écrire pour l'épisode de Nausicaa, *revira en vers provençau* par Marius Conte-Devolx ; elle est partagée par Pierre Azéma, l'auteur d'une récente adaptation languedocienne du « Cyclope ».

La fondation Bernat Metge a déjà publié plus de vingt volumes. Je citerai parmi les latins une **Histoire d'Alexandre**, en deux volumes, dont le texte et la traduction ont été établis par Manuel de Montoliu, naguère professeur à l'Université de Buenos-Aires. Dans une introduction bien ordonnée, l'éditeur résume d'après Dosson les qualités de ce livre, qui est à la fois un roman historique et un essai de morale pratique ; la traduction est des plus réussies, et prouve que la langue catalane s'adapte parfaitement à ce récit où le tour oratoire et les épisodes dramatiques voisinent avec des paysages très précis de rivières, de plaines larges, de vallées étroites. Une édition des **Satires et Epîtres** d'Horace nous est présentée par Llorens Riber, qui emprunte à ces œuvres les éléments d'une biographie, que l'on voudrait plus cordiale ou moins douceâtre. C'est encore Llorens Riber qui, avec Miquel Ferra, traduit les **Obres Menors** de Tacite, (*Dialogue des Orateurs, L'Agricola* et *La Germanie*) ; les commentaires analytiques de François Martorell, de l'Institut d'études catalanes, révèlent une excellente méthode, mais le large tableau qu'il trace de Rome, de sa grandeur et de ses misères au premier siècle, de la dissolution du « populus romanus » et de la passion du cirque, est un morceau qui fait honneur à celui qui l'a conçu. Parmi les grecs, je veux surtout signaler deux volumes des **Vies Parallèles** de Plutarque, établis par Carles Riba. Cette première version est dédiée à Cambo, en des lignes pleines de sens ; Carles Riba nous rappelle que le grand maître de Rhodes, Joan Fernandez de Heredia, fit traduire les Vies parallèles en Aragonais, dès 1389 ; ce fut la première traduction en langue vulgaire, et c'est ainsi que Plutarque prit place dans la bibliothèque des rois d'Aragon.

Les pages consacrées à Plutarque dans sa famille, autour du temple de Delphes, où il recevait Néron, sont aussi fines que celles où il étudie la fortune des Vies Parallèles en France, leur influence sur la tragédie et sur la plupart des écrivains du XVIIIe siècle.

Plutarque avait servi à l'éducation des bons princes; on en fit l'ennemi abstrait des tyrans.

Ce n'est donc point pour le seul souci de la perfection littéraire que travaillent nos traducteurs ; ils réclament l'audience du public lettré et veulent fortifier le ressort de l'action.

Mémento. — *La Revista*, cahier de janvier-juin, publie plusieurs œuvres *in-extenso*, une traduction de « L'Aulularia » de Plaute par Carles Riba, des sonnets du « Canzoniere », de Pétrarque, par Esclasans, des fragments de « Ulenspiegel », et une curieuse tragédie en hendécasyllabes atones, « Guifre », tirée par Ferran Soldevila de la chronique des comtes héréditaires; ce retour au moyen âge est aussi intéressant qu'inattendu.

JOSEPH-S. PONS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

L'Action Française et le Vatican, Ernest Flammarion. — L. Cazamian : *Ce qu'il faut connaître de l'âme anglaise*, Boivin. — Vassili Choulguine : *La Résurrection de la Russie*, Payot. — M. Martchenko : *La Révolution mondiale*, Valois. — Lysimaque Œconomos : *Essai sur la vie du comte Capodistrias*, Editions « Occitania ».

Pour résumer leur indifférence ou leur hostilité à l'égard de *l'Action Française*, dans l'indigne procès que lui fait le Vatican, il est des gens qui disent : « C'est bien son tour d'avoir une affaire Dreyfus ! » Comme si la fameuse affaire n'avait existé que pour une partie de l'opinion, comme si elle n'avait pas divisé la France entière et formé des courants que la guerre elle-même n'a pas endigués.

On ne peut demeurer impassible devant la querelle qui, en déchirant les consciences, déchire le pays tout entier : on ne peut s'étonner que de l'extraordinaire patience avec laquelle les dirigeants de *l'Action Française* ont accueilli la plus évidente des iniquités, la plus décevante de leurs espérances. Car, convenons-en, avec toute la sympathie reconnaissante que nous éprouvons pour certains de ses chefs, *l'Action Française*, si elle n'a pas mérité les rigueurs romaines, eût pu encourir de la part de quelques-uns de ses amis le reproche de sacrifier parfois la logique à des stratégies d'opportunité. On ne voit pas en effet ce que le nationalisme de Charles Maurras allait chercher à Rome, à la Curie, à la Secrétairerie d'Etat; et le catholicisme, nous semble-t-il, n'eût dû figurer dans sa politique ou dans son programme

que comme partie intégrante de la substance française. Etre à la fois royaliste et romain, nationaliste et ultramontain, nous paraît contradictoire.

On en est réduit à imaginer que ces contrastes apparents sollicitaient d'autres buts et des succès plus positifs. Pour s'en convaincre, retenons ce que nous disait, au début de la querelle, le pasteur Soulié, dans les couloirs de la Chambre :

— Ce qui arrive à *l'Action Française* constitue pour nous la plus habile des manœuvres électorales ; les catholiques qui quitteront l'A. F. viendront grossir les rangs de nos électeurs.

Alors ? question de clientèles ? mais le brave pasteur libéral n'avait omis qu'une éventualité ; c'est que les quelques catholiques qui abandonnèrent l'A. F. furent remplacés par de nombreux protestants, convaincus que le journal royaliste, devant l'évidence, cesserait d'être papiste.

Dans ce livre **L'Action Française et le Vatican**, l'importance obstinée que Maurras attache aux égards très réels que Pie X prodigua à sa personne et à son œuvre nous gêne. J'entends bien qu'il s'agit d'opposer le Pape d'aujourd'hui au Pape défunt, et de répondre au décret du Saint-Office condamnant certaines œuvres de Charles Maurras et son journal. Il ne fait pas de doute du reste, à la lecture de ces documents, que Pie X, malgré son entourage, n'eut jamais que de bienveillantes intentions à l'égard de l'A. F. et de ses directeurs. Mais je déplore qu'un apôtre du patriotisme se flatte à ce point d'une telle estime.

Et puis ? en quoi ces souvenirs peuvent-ils modifier l'aspect de la querelle ? L'Eglise n'est-elle pas éternelle dans ses méfaits comme dans ses bienfaits ?

On sait dans quelles conditions le cardinal Andrieu, impotent et cacochyme, fut menacé d'un coadjuteur s'il ne déclenchait pas, en prenant pour auditoire l'innocente jeunesse de Bordeaux, l'offensive contre *l'Action Française*. Or, il n'est rien qu'un archevêque craigne autant qu'un coadjuteur. Pour lui, c'est la mort présente, impérieuse, rôdant déjà autour de son siège épiscopal. Le cardinal Charost, que l'on avait pressenti pour cette opération, refusa. Ce prélat ne redoutait ni le coadjuteur ni son symbole. Mais l'archevêque de Bordeaux appartenait à cette sorte de « politiques » qui, sous le régime de la séparation,

n'hésitaient pas à recourir, pour assurer leur sainte destinée, aux appuis les plus frivoles et les plus inattendus. N'est-ce pas sous le ministère Waldeck-Rousseau qu'un prêtre sollicita l'évêché sous la triple recommandation de Pedro Gailhard, de l'Opéra, de Coquelin cadet et..... du rabbin Zaddok-Kahn ? Ce saint homme, pour avoir si bien découvert les voies détournées du Seigneur, fut nommé évêque en Algérie.

Revenons à la subtile diplomatie qui fut tout entière mise en œuvre par l'ancien nonce Ceretti, de joyeuse mémoire ; mais avant que le scandale l'ait brutalement reconduit aux frontières de France, il eut le loisir de jouer un rôle dans les affaires de France.

Reprenons les choses par le commencement : aux environs de 1914, les plus indifférents en matière religieuse se rebellaient contre un anticléricalisme alimentaire qui leur apparaissait sans objet, sans but et, il faut bien le dire, sans idéal. C'est qu'en effet, en face du radicalisme qui ne nous donnait rien en échange, ni dans le domaine national, ni dans le domaine social, ils ne distinguaient qu'une victime ; l'Eglise avec ses airs effacés et modestes, ses congrégations dispersées ; et si certains ne la plaignaient point, du moins chassèrent-ils de leurs méditations le problème religieux : ce n'est certes pas de rallumer les étoiles du Ciel que ceux-là se souciaient quand, la guerre achevée, dans le sillage d'esprits aussi totalement libérés que ceux d'un Charles Maurras et d'un Anatole de Monzie, ils reconnurent qu'il était grand temps de renouer avec Rome.

Or, qu'advint-il ? Avant même que le Parlement français en ait décidé, on vit un prélat italien accourir à Paris, intriguer dans les milieux politiques, faire antichambre chez les hommes d'Etat, assiéger les militaires marquants, échafauder des combinaisons, fomenter des complots ; l'activité trépidante de ce prélat fit de M. Deschanel un président de la République contre M. Clemenceau ; et la suite de cette lamentable histoire témoigne assez qu'il serait cruel d'insister.

Il a pu paraître intolérable à certains Français que leur chef d'Etat ait dû en partie son élection aux intrigues d'un diplomate étranger ; mais la victoire avait encore son parfum enivrant ; on s'en aperçut à peine : Mgr Ceretti, devenu officiellement nonce apostolique à Paris, entra en contact dès son arrivée avec les per-

sonnalités de gauche ; celui de nos hommes politiques avec qui il se trouva spontanément en sympathie fut M. Briand ; c'est grâce à Mgr Ceretti que, dans les périodes difficiles qui ont marqué la fin de son ministère pendant la législature du Bloc national, M. Briand eut le constant concours des députés catholiques qui allaient prendre leur mot d'ordre à la nonciature.

M. Le Provost de Launay, alors député, s'en émut et, au cours d'une visite, exprima au nonce son étonnement de *voir le représentant de Sa Sainteté s'immiscer aussi directement dans la politique française.*

Plus tard, au cours d'une nouvelle rencontre, Mgr Ceretti laissa échapper, devant MM. Le Provost de Launay et Taittinger, la crainte que M. Poincaré revienne au pouvoir, et en même temps il se félicitait d'entretenir avec M. Caillaux les meilleures relations. Ce fait, joint à la faveur dont le cardinal Dubois jouit dans les milieux caillautistes et à la reconnaissance que ce prélat témoigne au condamné de la Haute Cour qui contribua à le faire prince de l'Eglise, explique bien des choses.

Rapprochons-nous de l'actualité : un général fort connu à *L'Echo de Paris* reçut un jour une lettre du cardinal Gasparri ; le Vatican donnait à ce militaire le ton, la cadence, le rythme de son activité politique et de celle de ses amis en France. Que dites-vous de ce général français qui demain aura peut-être, une nouvelle fois, une armée à commander devant l'ennemi et dont le premier souci sera de téléphoner au Pape pour lui demander son avis ? A celui-là me permettra-t-on de préférer tous les Sarrail de la République ?

J'arrive au drame de *l'Action Française* ; drame n'est pas excessif ; ne parlions-nous pas tout à l'heure d'une nouvelle affaire Dreyfus ? Il ne nous appartient de commenter les pièces du procès que dans la mesure où elles affectent la politique générale de la France. L'affectent-elles ? Sans aucun doute, répond le nonce actuel qui, sous le nom de Maglione, continue la politique de Ceretti ; et, comme doyen du corps diplomatique, il fait le 1er janvier, devant M. Doumergue, l'apologie de la politique de paix de M. Briand — apologie intolérable chez un diplomate étranger et odieuse chez un représentant de cette fameuse force morale qui, pendant toute la guerre, est restée muette devant les ruines, les atrocités et les crimes allemands.

Poursuivons : deux élections, l'une à Paris, l'autre dans la Marne, ont été de cinglants échecs pour les candidats modérés. Qu'ont fait certains milieux catholiques que je ne désignerai pas autrement ? Ils ont adressé à Rome, c'est-à-dire au cardinal Gasparri, les dossiers des élections Pezet et Paul-Reynaud Kérillis. Le rôle de *l'Action Française* dans la campagne du 2e secteur de Paris avait peut-être compromis l'élection des deux candidats en exigeant, en échange des voix dont elle disposait, leur adhésion à l'abrogation des lois laïques. Eh bien ! ce sont ces dossiers, où j'imagine que *l'Action Française* apparut plus romaine que le Pape lui-même, qui durent constituer de nouveaux griefs d'accusation contre Charles Maurras et ses disciples. Avouez que si l'on ne connaissait pas la duplicité séculaire de la diplomatie vaticane, on serait tenté de se demander à quels objectifs mystérieux peut correspondre un machiavélisme de cette qualité !

Telle sont, en résumé, les activités pontificales en France depuis la reprise des relations avec le Vatican. Avons-nous eu du moins la contre-partie nécessaire et efficiente de ces irrégularités dans le contrat franco-pontifical ? Je cherche : rien. Si, pourtant : le retrait à la France, à peine commenté en son temps, du protectorat catholique en Orient, qui jusqu'à ce jour avait été un privilège séculaire de notre pays ; on sait, et ce n'est en Palestine, où je me trouvais à la fin de l'année passée, un secret pour personne, que le Pape nous a retiré cet élément d'influence pour en doter l'Italie ; jusqu'ici il n'a pas osé le faire ; il laisse dire volontiers que ce protectorat reviendra un jour à l'Espagne qui, en effet, y aspire.

Quelle est la parallèle stratégique de ce que Pierre Tuc appelle avec esprit *la grrrande politique* ? Tandis qu'à Paris le Vatican poursuit une politique de gauche, c'est-à-dire pacifiste, en Allemagne il opère à droite et sous les auspices du maréchal Hindenburg. C'est l'influence pontificale qui a vaincu les répugnances du Centre catholique à s'allier avec les nationalistes allemands et c'est par le truchement du nonce Pacelli qui, en 1917, faisait la navette entre Rome et le quartier impérial, que s'est opérée la jonction.

N'avons-nous pas le droit d'être inquiets ? Le Pape condamne en France la plus rude citadelle du nationalisme français, et son représentant exalte la politique de Locarno ; en Allemagne, le

Pape s'allie avec les partis de droite et encourage par ses silences les turbulences chauvines. De cette équivoque voulue ne semblent guère avertis nos partis de gauche, si ce n'est le clan François-Albert dont le fameux discours à Valence contre les Jésuites ne me paraît pas, avec l'expérience et le recul, si dépourvu de justesse. Nos radicaux s'imaginent ils que les concessions de la Papauté à l'esprit du moment ne deviendront pas un jour une monnaie d'échange ? Donnant donnant. Le Pape bénit Locarno, mais la République abroge les lois laïques En Allemagne, même politique en sens inverse : le Vatican y reçoit la promesse que l'on facilitera le recrutement du clergé, devenu difficile dans notre pays. Puis le gouvernement du Reich, malgré M. Stresemann qui est franc-maçon, essaie d'introduire l'enseignement religieux dans les écoles, de donner au clergé catholique la possibilité de former de nouveaux cadres, de constituer des missions. Sait-on que le docteur Braun, ministre du Travail et de religion catholique, est titulaire de son portefeuille depuis quatre ans, en dépit de toutes les tempêtes politiques, de toutes les crises ministérielles ? Enfin, le Pape espère un concordat. Mais pourquoi, me direz-vous, s'appuie-t-il plutôt sur les nationalistes que sur les autres ? C'est bien là en effet un terrible signe de sa politique.

Le Pape s'appuie d'abord et naturellement sur le Centre catholique, et ensuite sur le parti qui lui semble le plus fort ; ses coquetteries envers les apôtres de la revanche allemande sont le témoignage que l'on aurait tort de s'illusionner outre mesure sur l'importance des pacifistes d'outre-Rhin. Si ce pacifisme avait été ce que l'on nous dit, nul doute que c'est à lui que le Pape eût offert l'alliance avec le Centre.

En somme, par le souci bien compris de son intérêt dans le monde, la Papauté est entraînée à flatter en France les amis de la paix et en Allemagne les amis de la guerre.

L'Action Française était la victime désignée de cette politique. C'est un prélat allemand, Mgr Esser, secrétaire de l'Index, qui, au début du règne de Benoît XV, demandait la condamnation de Charles Maurras, de ses œuvres et de ses disciples ; c'est un prélat allemand, le cardinal Fruhwirth, qui signe la réponse de la sacrée Pénitencerie apostolique recommandant à un évêque, qui ne fut, du reste, jamais nommé, des rigueurs sans exemple contre les lecteurs de *l'Action Française*.

C'est enfin un prélat germanophile, le cardinal Gasparri, qui semble l'animateur de cette intrigue. Le 9 janvier 1915, le *Corriere della Sera* annonçait que ledit cardinal avait déclaré que le Saint-Siège « s'accommoderait bien plus volontiers de la victoire des Empires centraux que de celle de l'Entente », et il avait saisi cette occasion pour vanter « la sagesse politique ecclésiastique de l'empereur Guillaume ».

Cette longue analyse, où nous avons volontairement dépassé le cadre d'une simple bibliographie, avait deux buts : d'abord, rappeler que les interventions du Vatican dans les affaires de la France n'ont jamais servi notre pays, au contraire ; et enfin que s'il faut un tiers, un arbitre dans le rapprochement franco-allemand, rien ne serait plus périlleux, plus funeste que de faire tenir ce rôle par la Papauté. De toutes les forces morales et terrestres qui peuvent s'entremettre, elle est la moins qualifiée pour tendre le rameau d'olivier. A travers les siècles, a-t-elle su rendre les nations soumises à sa loi, plus désintéressées et plus justes que les peuples qui lui ont échappé ? Non. Elle a excusé le vice, sanctionné le meurtre, béni le crime, brûlé le meilleur, absous le pire : cette puissance sans noblesse n'eut jamais qu'une morale sans moralité.

GEORGES SUAREZ.

§

M. Louis Cazamian consacre un petit livre à **Ce qu'il faut connaître de l'âme anglaise**. C'est un sujet sur lequel les Français ont l'habitude depuis longtemps d'écrire bien des choses fausses. On est d'autant plus agréablement surpris en voyant avec quelle justesse l'éminent professeur a décrit l'âme de nos voisins. Sont-ils des marchands, des puritains ou des philanthropes, se demande-t-il. Il se refuse à baser sa réponse « sur des rapports ethniques ». « L'étude de l'âme anglaise ne peut être solutionnée par la théorie des races », dit-il. « Ce qu'il y a de plus profond en elle est une énergie fortement appliquée au réel, un utilitarisme vital ». L'Anglais est commerçant avant tout, il n'est devenu industriel qu'ensuite. « Un esprit de calcul et de profit imprègne profondément sa conscience. » « L'enthousiasme de l'idée » est moins vif chez nos voisins que chez nous ; « l'autorité de l'argent » a chez eux un prestige plus visible. De là, leur « empirisme profond », leur « sens pratique », leur goût de la « commodité » qui les

enlise souvent dans la routine. L'Anglais « n'est pas belliqueux, mais il sait combattre avec une obstination proverbiale... Sa prise énergique et sûre du monde physique » l'a amené à créer le plus grand empire du monde. « Le maintien de celui-ci lui a dicté sa politique d'équilibre... Au foyer spirituel de l'expansion impériale brûle sans flamme visible, sans éclat rayonnant, le patriotisme britannique. Nulle religion nationale n'est aujourd'hui plus profonde... »

« L'Anglais n'est pas un être sociable... La recherche de son intérêt propre est pour lui une fonction vitale... De là l'individualisme britannique. » L'originalité personnelle, le silence, sont d'autres traits du caractère anglais, mais le christianisme a corrigé chez lui la tendance à l'égoïsme. « La morale chrétienne est entrée en sa substance la plus intime ; elle a formé l'élément principal de ce désir du bien qui travaille sa conscience... » Le respect de la règle et de la loi en dérive. « Le régime politique anglais est fondé sur une discipline consentie. » L'habitude de se grouper est caractéristique du tempérament social anglais, et une morale civique tend à s'organiser autour du groupe qui réunit tous les autres. « La génération contemporaine a pourtant rejeté le joug de la respectabilité victorienne... mais l'idéal d'une victoire décisive remportée sur l'instinct, l'égoïsme immédiat, les appétits, l'amour du plaisir, les lâchetés du sang, est sans cesse raffermi par la prédication, la littérature et la presse... Des mœurs, des rapports sociaux, du ton des âmes émane en Angleterre une douceur inattendue, une humanité généreuse, une bonté active... L'étranger qui y partage l'existence spirituelle de ses hôtes voit ces êtres froids, pratiques et intéressés, lui apparaître comme les plus sentimentaux des hommes. »

« L'ère qui s'ouvre, conclut M. Cazamian, ne s'ouvre pas sous d'heureux auspices... L'impression d'une énergie simple et calme est celle que laisse en cette heure sobrement tragique le visage de l'Angleterre. »

§

M. Vassili Schoulguine, ancien député à la Douma d'Empire, a attaché son nom à un acte politique sensationnel : il fut l'un des deux délégués envoyés à Nicolas II le 2 mars 1917 par cette Assemblée pour lui demander d'abdiquer ; il n'en est pas moins resté royaliste, combattit contre les Bolcheviks et dut émigrer

pour sauver sa vie. Un de ses fils ayant disparu lors de la retraite de Wrangel, M. Schoulguine, dévoré par le chagrin, retourna en Russie pour avoir de ses nouvelles. Dans un livre intitulé **La Résurrection de la Russie**, il raconte son « *voyage secret en Russie soviétique* ».

Grâce à d'anciens officiers devenus contrebandiers pour vivre, M. Schoulguine put franchir la frontière. Ayant laissé pousser sa barbe et déguisé en vieux Juif, il vécut d'abord dans une petite ville qu'il n'ose pas nommer, puis alla à Kiev, où il avait pendant longtemps rédigé le *Kievlianin*. Il ne retrouva pas la ville bien changée. On y vivait à peu près comme autrefois. La maison où il avait jadis abrité son bonheur familial était en particulier bien restée la même. Il n'entendit d'ailleurs, partout où il alla, parler que le russe : même les enfants « bourrés de *mova* (le patois ukrainien) à l'école » ne parlaient que le russe.

Se sentant traqué à Kiev, M. Schoulguine se décida à quitter Kiev. Mais auparavant, il voulut faire teindre sa longue barbe qui faisait alors partie de son signalement ; le coiffeur l'ayant rendue successivement rouge, verdâtre et violette, il fut contraint de la faire couper. Il était ainsi redevenu tel qu'il était autrefois, mais malgré cela, il ne fut pas soupçonné de nouveau. A Moscou où il alla, il retrouva, comme à Kiev, à peu près tout sans changement. Mêmes expériences à Pétersbourg où il vécut ensuite. Finalement, n'ayant trouvé aucune trace de son fils, il se décida à repasser la frontière, ce qui lui réussit de nouveau, grâce à ses amis les contrebandiers dont l'assistance continuelle lui avait permis ces pérégrinations.

Comme tous les émigrés, M. Schoulguine vit dans l'attente du retour avec le grand-duc Nicolas Nicolaievitch. « Il n'existe pas d'humble chaumière où on ne connaisse son nom, écrit-il... Toute la Russie le connaît et se souvient de lui. » Hélas ! illusion que contredit le récit même de M. Schoulguine. Il a, il est vrai, entendu se plaindre partout du bolchevisme et des Bolcheviks, mais il ne cite pas un seul cas où l'on ait témoigné le désir de voir revenir le grand-duc et les émigrés. Il a naturellement évité le plus possible le contact avec les Bolcheviks : il eût été dangereux pour lui. Mais ceux-ci comptent seuls en Russie. « Que représentent-ils ? » disait à Kiev l'un des interlocuteurs de M. Schoulguine : « *Ceux qui se sont emparés des fusils et se soutiennent les uns*

les autres. » Comme l'Italie et l'Espagne, la Russie est gouvernée par une *oligarchie* que l'armée seule peut renverser. Quels sont les sentiments de celle-ci ? M. Schoulguine n'en sait rien et en tout cas n'en dit rien, Il est cependant bien invraisemblable que ses cadres aient l'intention de céder la place aux émigrés. Pour cette raison, plus le temps passera et plus l'armée sera hostile à ceux-ci, car les quelques officiers de l'ancienne armée encore employés sont éliminés progressivement.

M. Schoulguine raconte bien et son livre se lit avec plaisir, quoique ses analyses trop fréquentes de son état d'esprit ne laissent pas de fatiguer parfois.

La Révolution mondiale, du général M. Martchenko, cherche à répondre aussi à la question : quel est l'avenir du Bolchevisme. Mais l'auteur n'étaie pas sa réponse sur des voyages en Russie, mais bien sur une description minutieuse, impartiale et intéressante du mouvement bolchévique en Russie et à l'étranger. Il a d'ailleurs utilisé les meilleures sources imprimées et a produit une œuvre aussi intéressante qu'instructive.

Le régime soviétique, conclut-il, dépérit lentement en Russie. A l'effort des paysans vient se joindre celui d'un million d'ouvriers nouveaux, venus des villages dans les usines, en y apportant le reflet du mécontentement général qui a gagné la campagne russe. Ils y constatent que le travail ouvrier est mal payé par les Soviets...

Lénine et Mussolini avaient tous les deux... compris que quelque chose manquait dans l'organisation contemporaine des démocraties.. et que le parlementarisme dans son état actuel s'usait... Le nouvel essai communiste a définitivement vécu. Il laisse un héritier, le fascisme, qui, étant un moyen, peut et doit évoluer et s'adapter en fin de cause aux peuples qui accepteront ses idées générales avec sagesse, précaution et sagacité.

Cette prétention du fascisme d'être l'héritier du communisme est curieuse, mais le *de cujus* me paraît avoir plutôt meilleure santé que son héritier.

ÉMILE LALOY.

§

Le centenaire de Navarin confère quelque intérêt à l'**Essai sur la Vie du comte Capodistrias depuis son départ de Russie en août 1822 jusqu'à son arrivée en Grèce en janvier 1828**, que M. Lysimaque Œconomos

a récemment publié. Ce n'est donc qu'un fragment, et assez confus, de la vie du premier président de la Grèce. De Saint-Pétersbourg à Athènes, en passant par la Suisse, l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Italie, l'itinéraire de Capo d'Istria en fait surtout les frais, et cette énumération de villes, d'adresses et de dates est franchement fastidieuse. A suivre le personnage dans ses déplacements, les lecteurs ne prendront sûrement pas le même intérêt ni le même plaisir que l'auteur à retrouver sa piste. M. Œconomos pousse le fétichisme des pièces d'archives jusqu'à préciser quel jour elles lui furent communiquées, mais il néglige, d'autre part, de contrôler sérieusement sa documentation. Ce qu'il écrit, par exemple, de Codrika, qu'il succomba « en apprenant la nouvelle de la prise de l'Acropole, comme Isocrate avait expiré à la nouvelle de la défaite de Chéronée », est en contradiction flagrante avec les gestes et opinions de l'ancien premier drogman d'Esseid-Aly Effendi (1).

Par la méthode et l'écriture, le travail de M. Lysimaque Œconomos, docteur ès lettres de l'Université de Paris, rappelle les thèses d'histoire. Le résultat, toutefois, n'a pas correspondu à l'effort que M. Œconomos semble avoir dépensé.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Aviation

Néon : *Une illusion : La conquête de l'air*, traduit de l'anglais par le Comm. A. Thomazi; Payot. 25 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Deux initiés : *La Conscience du bonheur;* Marc et Myo d'Eloïy. Paris, et libr. Leymarie. « »

F. Jollivet-Castelot : *Etudes d'hyperchimie : Chimie et alchimie;* Noury. 15 »

(1) « M. Codrika, écrivait un contemporain, est le principal collaborateur de la *Calliope*, feuille périodique en grec moderne, et publiée à Vienne, en Autriche, sous les auspices des turcophiles. Il a osé, dans un des cahiers de 1819, outrager la nation grecque, renouveler ses insultes contre M. Coray, et avancer que *la société philanthropique de Paris est un club démagogique qui a pour caractère la fureur et pour résultat le désordre.* M. Codrika, recueilli et salarié par la France, et citoyen de Paris depuis vingt-cinq ans, devrait mieux connaître et surtout mieux traiter une société uniquement consacrée à la bienfaisance dont elle propage les principes et les secours. »

J. Rémy : *Essai sur les fonctions harmoniques de l'énergie. L'univers et la vie. Les phénomènes métapsychiques*; Imp. Brosset, Moulins (Allier). 18 »

Finance

C. Rouvel-Meyer : *Incertitudes et variations de M. Poincaré et de ses prédécesseurs en matières financières*; Genet. 10 »

Littérature

Paul Demartial : *En suivant les chiens*, souvenirs de chasse sur et sous terre; L'Eleveur. 10 »

Helen Keller : *Sourde, muette, aveugle. Histoire de ma vie*; Payot. 15 »

Paul Labrousse : *De Platon à Jean Rictus*; Imp. Kromwel, Fort-de-France. 9 »

Paul Labrousse : *La poésie symboliste*; Imp. du Commerce, Fort-de-France. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Divers : *La chute du régime tsariste. Interrogatoires des ministres, conseillers, généraux, hauts fonctionnaires de la Cour impériale russe par la commission extraordinaire du gouvernement provisoire de 1917*. Comptes rendus sténographiques, traduits par J. et L. Polonsky. Préface de B. Maklakoff; Payot. 32 »

Johannes Spiess : *Six ans de croisières en sous-marin*, traduit de l'allemand par le Lieut. Henri Schricke; Payot. 18 »

Poésie

Baron Henry Auvray : *Les harpes d'ivoire*; Les hommes nouveaux. 9 »

Théo Martin : *La sonate improvisée*; Edit. Septimaniennes, Narbonne. 10 »

André Vabre : *Dolorès*, poèmes; Pro Arte. « »

Politique

Charles Daniélou : *Les Affaires étrangères*; Figuière. 12 »

René Marchand : *Le réveil d'une race. Dans la Turquie de Mustapha-Kemal*; Nouv. Soc. d'édition. 12 »

J. Okhotnikov et N. Batchinsky : *La Bessarabie et la paix européenne*. Préface d'Ernest Lafont; Ass. des Emigrés bessarabiens, Paris, et libr. du Travail. 10 »

Préhistoire

H. Bégouen : *A propos du crâne de panthère, dit de Malarnaud*. — G. Ashe : *Le crâne de panthère, dit de Malarnaud, et sa non-fossilisation*; Imp. J. Bonnet, Toulouse. « »

Comte Bégouen : *Quelques réflexions sur Glozel*; Imp. J. Bonnet, Toulouse « »

Roman

Claude Breton : *Bilali*, roman soudanais; Flammarion. 12 »

Cami : *Cami-Voyageur*; Flammarion. 12 »

Albert Erlande : *La vipère dorée*; Nouv. Revue critique. 10 »

J. Kessel : *Terre d'amour*; Flammarion. 12 »

I. Tourgueniev : *Un nid de gentilshommes*, traduit du russe par M. Lichnevski. 8 illust. de V. Konachevitch; Payot. 18 »

Sciences

Pierre-Jean : *Théorie de la vie : La Descendance*, avec 26 fig. dans le texte; Alcan. 15 »

Sociologie

N. Boukarine : *La théorie du matérialisme historique*, manuel populaire de sociologie marxiste; Edit. sociales internationales. 25 »

G. V. Plékhanov : *Les questions fondamentales du marxisme* ; Edit. soc. internationales. 9 »

N. Popoff : *La coopération de consommation dans l'U. R. S. S.*; Edit. soc. internationales. 3 50

V. A. Tikhomirov : *La coopération dans la marche au socialisme*; Edit. soc. internationales. 1 50

Théâtre

Louis Martin : *Etienne Dolet*, drame en 5 actes, en vers; Imp. Costantini, Philippeville. 6 75

Jean Maurienne : *Théâtre inédit. L'Echo. Le Premier client.* Illust. de Lucien Keller; Soc. franç. d'Imp. et de Librairie. 5 95

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Prix Jean Moréas. — Le tombeau de Verhaeren. — La maison mortuaire de Bossuet. — A propos d'une biographie de Maupassant. — A propos du tarif des pêcheurs à la ligne. — Autres variations sur le même air. — Finale en mineur sur la mort des Cabinets de Lecture. — Les responsables de la guerre. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel.

Le Prix Jean Moréas. — Nous avons indiqué, dans notre livraison du 1er septembre dernier, les règles établies par M. Henri de Régnier pour, selon le vœu du testateur, organiser le concours. Voici les noms des membres du jury, accompagnés de leurs adresses, les ouvrages devant être envoyés individuellement à chacun d'eux

M. Marcel Coulon, 15, rue Ernest-Cresson (14e).

M. André Dumas, 43, avenue de Saint-Mandé (12e).

M. André Fontainas, 21, avenue Mozart (16e).

M. Paul Fort, 54, rue Gay-Lussac (5e).

M. Alfred Poizat, 10, square Delambre (14e).

M. Ernest Raynaud, 14, villa Collet (14e).

M. Silvain, 22, avenue la Lauzière, Asnières (Seine).

M. Paul Souday, 9, rue Guénégaud (6e).

M. Paul Valéry, 40, rue de Villejust (16e).

Nous rappelons que le prix sera attribué pour la première fois au titre de la présente année 1927, et que les ouvrages doivent « avoir paru en librairie postérieurement au premier janvier de l'année précédant celle de l'attribution du prix ».

§

Le tombeau de Verhaeren. — La translation du corps d'Emile Verhaeren dans son nouveau tombeau à Saint-Amand-lez-Puers, dont la construction est en voie d'achèvement, aura lieu le 7 octobre dans la plus stricte intimité. La cérémonie publique aura lieu le lendemain, dimanche 9 octobre, en présence de M. Jaspar, premier ministre, qui

apportera à la mémoire du grand poète l'hommage du gouvernement belge.

§

La maison mortuaire de Bossuet. — Ce n'est pas sans difficultés qu'on a pu établir avec certitude la date de naissance de Bossuet, car lui-même, dans sa *Correspondance*, écrit : 29 septembre 1627, alors qu'il naquit le 27 et fut baptisé le même jour dans l'église paroissiale Saint-Jean de Dijon.

Il ne fut pas moins malaisé de retrouver, à Paris, sa maison mortuaire lorsqu'on voulut, en 1904, y apposer la plaque commémorative qui s'y trouve aujourd'hui (46, rue Sainte-Anne) et où on lit :

JACQUES BÉNIGNE BOSSUET
évêque de Meaux
né à Dijon, le 27 septembre 1627,
est mort dans cette maison
le 12 avril 1704.

C'est seulement le lundi 21 novembre 1904 que le Comité des Inscriptions parisiennes acquit, grâce à l'un de ses membres, l'historien Levesque, une certitude à ce sujet.

L'enquête menée par M. Levesque, avant d'arriver à cette précision, fut longue et laborieuse.

On s'égara tout d'abord dans des recherches portant sur l'Hôtel d'Estaing, rue Neuve-Sainte-Anne, dans la partie de cette rue aujourd'hui disparue.

Un bail signé, en 1702, par *J. Bénigne, E. de Meaux*, fut ensuite découvert, qui décrivait l'immeuble : « Une grande maison à porte cochère appartenant au sieur de Langlée, sise rue Sainte-Anne, à présent occupée par M. Lhuillier, secrétaire du Roi.. » Le loyer était de 4.000 livres et la location conclue pour 6 années.

Or, il y avait dans cette pièce une erreur de nom ; le propriétaire s'appelait non Langlée, mais Langlois : sa maison était la quatrième à droite à partir de la rue des Petits-Champs et avait bien eu pour locataire M. Lhuillier, secrétaire du Roi, porté sur l'*Almanach royal* comme habitant rue Sainte-Anne.

M. Levesque communiqua le dossier de ses recherches à la Commission des Inscriptions parisiennes le mercredi 23 novembre 1904, et c'est ce jour-là que l'apposition de la plaque fut décidée.

M. Georges Montorgueil, à qui nous devons les renseignements ci-dessus, qu'il développa dans l'*Eclair* du 24 novembre 1904, a décrit, d'après M. Levesque, cet appartement du premier étage et la bibliothèque qui se trouvait au second.

Aujourd'hui, ces locaux, à usage commercial, ont été modifiés dans

le fond de la cour de l'immeuble par la construction d'une avancée en briques, ciment et verre. Mais, à gauche, on voit encore, dans un angle de la cour, la fenêtre au balcon de fer ouvragé, qui éclairait le cabinet du prélat. — L. DX.

§

A propos d'une biographie de Maupassant.

Vernon (Eure), ce 16 septembre.

Monsieur,

Je rougis (*ecce signum*) de vous importuner de nouveau, mais dans leur lettre dans le *Mercure* du 15 courant, MM. Davray et Deffoux font une assertion erronée à propos de Mlle Adrienne Legay, qu'il convient de rectifier.

Il n'est pas exact que ce fut « M. Edmond Perrée qui a identifié Boule de Suif ». Il était notoire à Rouen au moment de son suicide que ce fut Adrienne Legay qui avait servi de modèle à Guy de Maupassant pour son conte de ce nom. Voilà ce qui a paru dans le *Journal de Rouen* du 19 août 1892, à la fin du compte rendu de sa mort :

Le nom de Mme Adrienne L..... ne dira pas grand'chose aux Rouennais. La malheureuse « couturière » est connue, hélas, sans profit pour elle, du monde entier, sous le pittoresque et plantureux pseudonyme que lui a donné un des maîtres de la littérature contemporaine, dans une nouvelle qui fit du premier coup la réputation de son auteur.

Le Petit Rouennais un jour plus tard en parlant de sa mort nomme Adrienne Legay en toutes lettres, et termine son article ainsi :

La défunte a eu son heure de célébrité, et bien peu de gens dans le monde rouennais où l'on s'amuse à outrance, ont oublié le temps où celle qu'on avait surnommée Boule de Suif était la reine de la Cascade, etc.

Ces mentions ont paru en 1892, l'article de l'académicien rouennais est de dix ans plus tard. Est-ce exact d'écrire que ce fut lui qui identifia Boule de Suif comme Adrienne Legay ? D'autant moins que des années avant, lorsqu'elle fut « reine de la Cascade », Adrienne Legay était universellement connue comme « Boule de Suif ».

Le *cacoethes scribendi* me pousserait à expliquer à vos deux correspondants que le métier de biographe l'oblige, comme me le disait un jour au Musée Carnavalet mon ami feu Henri Céard, à « changer les documents de place » et que, lorsque ceux-ci sont anonymes comme la transcription faite par Lumbroso de l'article de l'académicien rouennais, il est difficile sinon impossible d'en nommer l'auteur. Il me pousserait aussi à demander où M. Perrée lui-même a pris ses renseignements sur Adrienne Legay. N'aurait-il pas lui aussi changé des documents de place? Je ne voudrais pas supposer qu'il ait fréquenté Boule de Suif. Mais

à quoi bon. Rien ne convaincrait vos correspondants qu'ils ont donné un ridicule coup d'épée dans l'eau en voulant m'atteindre.

Gegen die Dummheit kaempfen die Goetter vergebens.

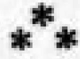
disait le Gœthe. Et combien il avait raison.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes respectueux hommages.

ROBERT HARBOROUGH SHERARD.

§

A propos du tarif des pêcheurs à la ligne. — Notre écho du *Mercure* du 1er juillet arrachait à un courriériste littéraire du *Soir* — qui le reproduisit dans son numéro du 5 juillet — l'exclamation que l'âge de Louis-Philippe était un « heureux temps » pour ce genre de sport. Il y aurait toute une chronique à composer sur l'art de noircir du papier tout en pêchant à la ligne, aux bonnes époques de la noble profession... Nos grands-pères étaient difficiles, en effet, et en voulaient pour leur argent — un argent rare alors. Les ingénieux procédés employés par les auteurs pour arriver plus vite à la fin du pensum leur semblaient monstrueux. Que de malédictions n'a pas suscitées, par exemple, le tiret sur les lèvres des vieux habitués des cabinets de lecture, qui ne voulaient lire que des pages bien noires, comme si ce petit trait horizontal n'eût pas donné plus de clarté à une phrase un peu longue, plus de poids à une conclusion, plus de relief aux réflexions incidentes.... Mais le tiret n'était que l'avant-coureur d'une révolution typographique beaucoup plus capitale. Nous voulons parler de l'emploi systématique des phrases à la ligne, qui souleva des flots de vertueuses indignations. *Ce Dumas* — disait-on — *il écrit fort bien, mais il y a trop de blancs !* Mais le vieux Dumas en était toujours à l' *a b c* du métier. Ce fut sur la fin du second Empire que s'épanouit dans toute sa splendeur la floraison nouvelle des articles de ce « Timothée Trimm » — Léo Lespès, qui, avec Cochinat, assura le succès des Millaud (car *Le Petit Journal* ne fut pas seulement l'œuvre de Polydore, comme nous le faisait entendre M. René Millaud, dans le *Mercure* du 15 mars 1927, p. 760) — qui mettait à la ligne des tronçons de phrase, donnait à la virgule des airs de grande personne — puisque, désormais, elle marchait toute seule — et usait, dans sa rude tâche de chroniqueur quotidien d'une feuille vendue un sou et cédée à raison de deux centimes et demi aux entrepositaires, du procédé de la forte interligne, émaillée de trois étoiles, comme, par exemple, dans son article du 15 novembre 1863 :



Pour le gagner, il faut
Rester le plus d'heures possible assis,
Bouger extrêmement rarement,

Apporter aux choses de la vie la plus franche indifférence,
Le plus complet nonchaloir....
Vivre pour vivre,
Sans souci aucun,
Sans nerf et sans impressionnabilité,
Non en rageur et en satirique, comme Diogène,
Mais inerte et indifférent — comme son tonneau.

C. P.

§

Autres variations sur le même air. — Nous disions plus haut que Dumas avait commencé par les blancs. Il continua, comme bien l'on pense. Et le régime des tirets et des « à la ligne » ne pouvait que lui être cher. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'il l'ait aussitôt patronné et appliqué. Il devait cependant lui jouer un curieux tour, peu connu. Quand, en fin 1863 et au commencement de 1864, le journal *La Presse* donna en feuilleton *La San Felice*, le marché portait que chaque *lettre* lui serait payée un centime. Mais, dans le compte des lettres, fallait-il faire entrer les signes orthographiques, en particulier les bienheureux tirets ? Dumas prétendait qu'on lui devait les tirets. Le caissier jurait ses grands dieux qu'il se moquait des tirets. L'affaire n'alla pas jusqu'au procès, car Dumas eut le bon esprit de céder. Mais ce qu'on ignore sans doute, c'est que la célèbre pièce : *Satire contre contre l'Académie, par un Académicien*, 35 quatrains écrits de la main de Louise Colet, qui les vendit au baron Platel — le futur *Ignotus* du *Figaro*..., lequel les repassa à Lorédan Larchey, qui les mit dans sa *Revue Anecdotique*, en juin 1857, — fut payée au même taux. M. Gaston Prinet le savait-il, quand il en entretint les lecteurs de l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* en 1925 — voir en particulier les fascicules des 10-20-30 juillet et 10 octobre 1925, — auxquels il fait, avec quelque raison, observer que la pièce a pu passer pour apocryphe ? Mais M. Gaston Prinet a oublié de citer la lettre de Paul de Musset, dans le *Courrier de Paris* du 25 juin 1857, où est niée la paternité de cette satire, dont nous n'eussions jamais su combien elle avait été payée à Larchey, si le hasard n'avait voulu que, feuilletant des *Revues* de l'Empire, nous ayons trouvé dans l'une d'elles, — *La Petite Revue*, à la date du samedi 2 janvier 1864, p. 116, — l'entrefilet suivant :

Comme renseignement historique, nous pouvons ajouter ici que la *Revue Anecdotique* a payé un centime la lettre, en 1857, le privilège de donner la première certaines strophes sur les Quarante. L'auteur n'en fut point nommé, mais la verve étonnante de cette pièce amena sur toutes les bouches le nom d'Alfred de Musset. M. Paul de Musset protesta, nous le savons, contre une indiscrétion commise alors par la *Gazette de Paris*. Il déclara que le nom de son frère ne devait pas être mis au bas de ces vers remarquables. Avec tout le respect dû à une affirmation de cette valeur, nous ne pouvons nous empêcher

de penser que, si le nom de l'homme n'y est pas, le talent du poète s'y retrouve en entier.

La note n'est pas signée, mais elle émane certainement de Larchey, qui dirigeait alors, 9, rue Bréda, *La Petite Revue*. — C. P.

§

Finale en mineur sur la mort des Cabinets de Lecture. — Sous cette Monarchie de Juillet où s'accomplirent les transcendentales révolutions qui viennent d'être signalées dans le *bill of fare* de la gentdelettres, il existait, et foisonnait, à Lutèce, une institution dont le détail pittoresque relèverait de la plume d'un Balzac. C'est des Cabinets de Lecture que nous voulons parler. C'était là que le bourgeois parisien, né pingre et resté pingre, savourait à bon compte les nouveautés dont les quatre ou cinq feuilles politiques d'alors lui servaient, chaque jour, la ration chichement dosée et dont une couple de Revues détenaient l'auguste privilège quincennal. En ces temps lointains, on ne lisait que tout juste ce qu'il fallait pour savoir bien et retenir exactement des notions simples et claires, nul ne songeant, dans cette société demeurée patriarcale et strictement hiérarchisée, à, subtiliser, à couper des cheveux en quatre, à chercher, comme on dit, la petite bête. On ne cédait, après 1830, des établissements de ce genre que contre une quarantaine de mille francs. Ils ne commencèrent à péricliter que lors de l'avènement, sous Napoléon-le-Petit, de la presse et du roman à bon marché avec l'usage, adopté par les cafés, d'offrir aux consommateurs les journaux du monde entier (à cette époque-là, le monde était encore fort petit). La multiplication des bibliothèques porta le dernier coup aux Cabinets de Lecture, dont les tenanciers, avant de céder la place aux cols-cravates, débitèrent des crayons Mengin, du papier ministre, des bâtons d'encre de Chine et les chansons de Thérésa. De rares visiteurs n'y venaient plus, et de temps en temps, que pour réveiller la vieille femme qui gardait la salle et lui demander les dernières œuvres de Mme de Mallarmé ou du chevalier de Piis, quand ce n'était pas pour y absorber — mortels pavots — quelque premier-Paris de la *Gazette de France* ou de *L'Union*. Les beaux jours de la Galerie de Bois étaient passés, avec ceux du ministère de M. de Villèle..... *Sic transit gloria mundi*. — C. P.

§

Les responsables de la guerre. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Mézy, par Meulan (S.-et-O.), 18 septembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Dans la revue bibliographique du *Mercure de France* du 15 août dernier, M. Laloy a dit quelques mots de mon livre *La Guerre de 1914, L'Evangile du Quai d'Orsay*, pour conclure que c'est une œuvre de mauvaise foi. Voulez-vous me permettre de discuter les preuves qu'il en donne ?

Je serais « l'avocat de l'Allemagne et de l'Autriche ». Rien de plus inexact. Je suis l'accusateur du gouvernement français de 1914, ce qui est tout différent. A la maxime « Pour mon pays qu'il ait tort ou raison », qui signifie le mensonge et la guerre à perpétuité, je substitue pour mon compte cette autre : « Pour mon pays s'il a raison, contre lui s'il a tort », qui seule peut mener à l'amélioration des relations internationales. Mais je serais bien coupable si j'accusais mon pays à tort, même de bonne foi, et le dernier des misérables si c'était de mauvaise foi.

Il appartenait donc à M. Laloy, puisque j'accuse le gouvernement de 1914 d'avoir trompé le parlement et le peuple français sur les causes de l'explosion de la guerre en publiant un Livre jaune falsifié par mutilation, suppression ou fabrication de documents, et que j'ai même, par voie de pétition, saisi de cette accusation les Présidents de la Chambre et du Sénat, il appartient, dis-je, à M. Laloy, spécialiste des questions diplomatiques, de prouver par un contre-examen des documents en question que mon accusation est fausse, ne serait-ce que sur un point, et de me livrer au mépris public. Il ne tente même pas cette démonstration, ne dit pas un mot du Livre jaune. Que me reproche-t-il donc ?

J'aurais dit que « l'Allemagne a bien fait de repousser la proposition d'arbitrage du Tsar ». Non. J'ai dit que cette proposition avait été faite alors que la mobilisation de la Russie contre l'Autriche avait été officiellement proclamée, et que les préparatifs de la mobilisation de la Russie contre l'Allemagne étaient commencés depuis quatre jours, ce qui avait permis au Kaiser d'écrire en marge du télégramme annonçant la mobilisation contre l'Autriche, « qu'on ne propose pas l'arbitrage quand on mobilise ». Et j'ai cité cette déclaration de M. Paul Boncour à la Chambre lors des débats sur les actes de Locarno : « La condition essentielle d'un arbitrage est que ses délais ne soient pas un moyen pour un des antagonistes de camoufler sa mobilisation. »

Le second grief de M. Laloy est celui-ci. Lors du procès Soukomlinof, un passage de la déposition du général Janushkevisch fut reproduit dans trois grands journaux russes sous ces trois formes : « J'insistai sur la nécessité d'une mobilisation générale, bien que ce fût un véritable défi vis à-vis de l'Allemagne. Il était manifeste qu'une mobilisation nous menaçait d'une déclaration de guerre par l'Allemagne. Le Tsar me disait qu'une mobilisation entraînerait une guerre de la Russie non seulement contre l'Autriche, mais aussi contre l'Allemagne. » Voulant prouver qu'aux yeux des Russes eux-mêmes une mobilisation contre l'Allemagne entraînerait la guerre, j'ai cité une de ces versions, la première. M. Laloy estime qu'elle est « invraisemblable », que les deux autres rendaient mieux la pensée du général. Qu'en sait-il ? Pourquoi ne justifie-t-il pas son assertion ? Je n'ai vu et ne vois encore aucune différence entre les trois versions, puisque toutes s'accordent sur ce point que la mobilisation russe provoquerait la déclaration de guerre de l'Allemagne. D'ailleurs je n'invoquais point seulement le témoignage de Jasnushkevitch, mais aussi celui, non moins formel, d'autres généraux russes et du Tsar lui-même. La critique de M. Laloy ne change donc absolument rien à la valeur de ma démonstration du caractère provocateur de la mobilisation russe, qui seul importe, et qu'il ne conteste d'ailleurs pas. Cependant, il me reproche d'avoir, par cette citation, « commis volontairement la faute dont j'accuse si injustement le Quai d'Orsay », c'est-à-dire que, du coup, le faussaire se trouve être non le Quai d'Orsay, mais moi.

Cette accusation dans un débat aussi grave étant de nature à me nuire, j'invoque le droit de réponse pour vous prier, Monsieur le Directeur, de vouloir bien publier dans votre prochain numéro les justifications qui précèdent, et d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

G. DEMARTIAL.

§

A propos d'une « sottise ».

17 septembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Il faut tâcher de défendre les écrivains de talent, même lorsqu'ils se trompent. Il y a toujours un fond appréciable dans leurs erreurs. Le *Mercure de France* relève dans sa dernière livraison une inexactitude que M. Pierre Dominique a laissée échapper à propos des Thermopyles dans sa nouvelle, d'ailleurs admirable, *Une vocation* : « Le sentier que le traître Ephialtès indiqua aux Romains ». Mais on peut considérer cette erreur comme un simple *lapsus calami*, que, tout en ignorant ce que M. Pierre Dominique va vous répondre, je m'explique.

En effet, les Thermopyles ont été le théâtre de deux batailles. La plus célèbre, celle de Léonidas et de ses 300 Spartiates, contre les Perses, où le traître Ephialtès indiqua à l'ennemi le sentier pour prendre Léonidas aux épaules. L'autre à peu près trois siècles plus tard, des Romains contre l'armée d'Antiochus III, le grand roi de Syrie. Mais ici, sans besoin de traîtres, M. P. Caton, qui était alors tribun militaire et qui savait son histoire, refit la route d'Ephialtès pour son compte et frappa un coup décisif à l'armée ennemie.

Dans le souvenir de M. Pierre Dominique, les deux batailles probablement n'ont fait qu'une et il a prêté à la seconde l'épisode de la première. Mais tout s'arrange si on remplace dans le texte les Romains par les Perses ; c'est-à-dire si on corrige ce *lapsus calami* d'un seul mot.

Agréez, etc.

LUCIANO ZUCCOLI.

§

Le Sottisier universel.

L'iconographie [de l'*Almanach de Gotha pour 1917*] présente les portraits du nouveau Shah de Perse..., de l'ancien commissaire du Reich aux régions occupées, M. Fürst Hermann von Hatzfeld. — *L'Illustration* du 13 août.

Mais là n'est pas la question : elle gît dans le progrès du crayon devenu stylo. — *La Dépêche de Toulouse*, 5 septembre.

Notre sens moral s'échappe-t-il, comme le café de la Pompadour ? — *L'Avenir*, 11 septembre.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Le solde des Bons du Trésor 6 o/o à 3 et 5 ans émis en 1922, et qui représente 500 millions de francs, a été remboursé le 25 septembre dernier. Où se dirigera cette mme importante ? Est-elle simplement destinée à grossir les énormes disponibilités ériles ? Telles sont les deux questions qui viennent à l'esprit.

La réduction, chez nous, du taux des placements à court terme engagera, il est ssible, certains ex-porteurs de ces Bons à chercher à l'étranger un placement plus munérateur, mais il ne semble cependant pas douteux qu'une bonne part des capi- ux remboursés viendra se remployer sur notre marché.

Les dernières séances auxquelles nous venons d'assister révèlent déjà des intentions eilleures, et l'on aurait vraiment lieu de se montrer satisfait, pour peu que les échanges viennent plus nourris, et que l'on sente une participation plus grande de la clientèle ces transactions.

Le marché des Rentes françaises, tant à terme qu'au comptant, fut des plus fermes, 6 o/o 1927 s'élevant même au-dessus du pair, ce qui indique l'excellent classement s 18 milliards ainsi émis. En fonds étrangers, fermeté des Rentes ottomanes, du rbe 4 o/o 1895 et des Fonds Mexicains. Fonds russes discutés et faibles.

Sous la conduite des valeurs dirigeantes, Suez en tête parvenu à ses plus hauts cours l'année, l'ensemble des valeurs cotées au Parquet comme en Coulisse s'est constam- ent maintenu à fort bonne allure. La bonne orientation des valeurs à change n'a porté icun ombrage aux titres de chez nous et en particulier aux banques, où l'on relève des ours en progression sur la Banque de France, la Banque de Paris, le Comptoir 'Escompte. La B. N. C. et la Société Générale furent aussi bien achalandées.

Les statistiques des recettes de nos grands réseaux font apparaître un important ralen- ssement de leur trafic. C'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer la défaveur ui s'étend aux actions de ces compagnies, ramenées assez brutalement en arrière, du it qu'elles subissent les répercussions du malaise économique. Les valeurs de char- onnages, de métallurgie et de transports maritimes ne donnent lieu à aucune remarque. ne amélioration du marché des métaux redonne du ton à plusieurs titres miniers, armi lesquels il convient de citer Rio, Tharsis, Huelva Copper, Mokta-el-Hadid, Zinc e Silésie, qui sont l'objet de demandes suivies.

Parmi les valeurs diverses, la part Gradis, Poliet et Chausson, les Etablissements Debray et Didot-Bottin restent fermement tenus, quoique sans grands écarts dans leurs ours. Dans le groupe des affaires de pétrole qui semble mieux orienté, la Royal Dutch, Concordia et le Crédit Général des Pétroles ont eu des demandes assez suivies. Après es hauts et des bas, les caoutchoutières reproduisent à peu près leurs cours précédents.

La plupart des valeurs internationales réalisent d'importants progrès et retrouvent es cours qu'elles avaient perdus depuis plusieurs mois ; c'est ainsi que les Wagons-Lits, e Crédit foncier égyptien, la Central Mining et tout le groupe Suez terminent en pleine ausse.

Le Masque d'Or.



Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.